



L'ESPRIT

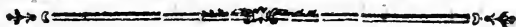
D E S

JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES;



F E V R I E R , 1780.



T O M E II.

N E U V I E M E A N N É E.



A P A R I S ;

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des
Noyers, vis-à-vis Saint - Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur;



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire ; dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

A Stockholm , à M. *Gjorvel* , Bibliothécaire du Roi , pour toute la Suede.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

ŒUVRES complètes d'ALEXANDRE POPE, traduites en François. Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée du texte anglois, mis à côté des meilleures pièces, & enrichie de dix-huit gravures. VIII volumes in-8vo. A Paris, chez la veuve Duchefne, libraire, rue St. Jacques. Prix 48 liv. brochés, & 96 liv. en papier de Hollande. 1779.

LE plus correct, le plus élégant, le plus harmonieux des poètes anglois, c'est Pope : il fut en Angleterre ce qu'Horace avoit été dans Rome & Despréaux en France, le poète de la raison & du goût. Législateur dans l'art de bien écrire, il fut, comme ces deux grands maîtres, joindre l'exemple au précepte. Fécond & varié, il n'a été médiocre dans aucun genre, & ce qui le distingue de la plupart des autres

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

poètes , c'est que ses derniers ouvrages, si l'on excepte sa *Dunciade*, ont été les meilleurs.

Alexandre Pope naquit à Londres, le 21 mai 1688, de parens nobles & catholiques romains. Son pere, quoique d'une naissance distinguée, exerçoit le commerce, mais son attachement à la communion romaine lui fit perdre une grande partie de sa fortune, lors de la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône de son beau-pere, Jacques II. La foible constitution du jeune Pope ne permit pas à ses parens de l'éloigner de la maison paternelle pour recevoir son éducation littéraire. Son goût pour la poésie se manifesta dès ses premières années, & il convient lui-même qu'il ne se rappelloit pas le tems où il avoit commencé à faire des vers. A douze ans il composa, sur la vie champêtre, une ode qui jeta dans l'étonnement tous les littérateurs d'Angleterre. Voici la traduction de cette ode prématurée.

» Heureux l'homme, dont les desirs & les
» soins sont bornés par un petit nombre d'ar-
» pens que lui ont laissés ses peres; qui se
» plaît à respirer dans sa propre terre son air
» natal; à qui ses troupeaux fournissent du
» lait, ses champs du bled, ses moutons des
» habits, ses arbres de l'ombrage en été, du
» feu dans l'hiver !

» Heureux, qui, sans inquiétude, voit s'é-
» couler tranquillement les heures, les jours
» & les années; qui jouit de la santé du corps
» & de la paix de l'ame; qui, tranquille pen-

» dant le jour , dort profondément pendant la
» nuit ; qui fait mêler l'aisance à l'étude , &
» l'innocence des mœurs à la méditation !

» Puissé-je vivre ainsi ! Ainsi puisse-je mou-
» rir sans être pleuré ! Puissé-je ainsi me dé-
» rober du monde , & n'y pas laisser seule-
» ment une pierre qui apprenne où reposent
» mes cendres ! «

A quatorze ans , il traduisit le premier livre de la *Thébaïde* de Stace ; à quinze ans , il fit son ode sur la solitude & ses vers sur le silence. On dit encore qu'à cette même époque , il avoit composé deux piéces de théâtre , & un poëme épique de quatre mille vers , intitulé *Alcandre*. Tels furent les jeux de son enfance , & les premiers essais d'un génie impatient de se produire.

Malheur à l'écrivain précoce dont les compositions trop sages n'annoncent point la jeunesse. Les ouvrages du jeune Pope étoient pleins d'idées puériles & de traits extravagans. Par exemple , il y avoit dans son poëme épique un héros Scythe qui rejettoit avec mépris un oreiller de neige comme un meuble de mollesse & de luxe. Pope fut depuis le premier à rire de ces folies , & eut assez de prudence pour ne pas placer à côté de ses chef-d'œuvres ces productions informes d'une muse naissante. Familiarisé de bonne heure avec les anciens , chez lesquels il puisa ce goût qui le distingue des poètes de sa nation , il ne négligea point pour cela les modernes , & s'attacha particulièrement à la lecture de Dryden. Rempli de vénération

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pour ce grand poète , il conçut un violent desir de le voir & de le connoître : on le conduisit dans un café où se rendoit ordinairement Dryden , alors extrêmement vieux ; c'est là que Pope , âgé de douze ans , contempla avec la curiosité du génie cet homme dont il lisoit tous les jours les vers avec admiration , cherchant à reconnoître dans les traits de son visage quelque marque de ce talent sublime qui brilloit dans ses ouvrages. Dryden mourut avant qu'il se fût formé aucune liaison entr'eux , & Pope lui appliqua dans une de ses lettres ce qu'Ovide dit de Virgile : *Virgilium vidi tantum*.

Retiré avec sa famille dans la forêt de Windsor , les charmes de cette solitude , les beautés champêtres répandues en foule autour du jeune poète , échauffèrent son imagination , & lui firent produire à seize ans ses éclogues , parmi lesquelles il faut compter son poème de la forêt de Windsor. A vingt ans il composa son essai sur la critique , mais plus sévère qu'Horace , il le perfectionna pendant douze ans ; il dérida son front dans le poème de *la Boucle enlevée* , & la gravité du censeur fit place à d'aimables folies. *Le Temple de la Renommée* fit admirer de plus en plus les richesses de sa verve. Il développa dans l'épître d'*Héloïse* ce que le pathétique a de plus touchant , & une foule de petites pièces pleines d'esprit , d'élégance & d'enjouement , le firent regarder comme le poète le plus ingénieux , le plus fécond & le plus agréable de l'Angleterre.

Déjà l'envie irritée de tant de succès fré-

missoit autour de lui; sa fameuse traduction de l'*Illiade* & de l'*Odyssée* acheva d'aigrir ses rivaux, dont la fureur jalouse ne connut plus de bornes. Ils se déchaînerent contre lui dans une satire scandaleuse intitulée *la Popiade*, pleine de railleries indécentes & de calomnies atroces. Pope y fut traité d'ignorant, d'enragé; de monstre, d'homicide, d'empoisonneur. Il est triste pour l'humanité que parmi les ennemis de Pope on puisse compter le sage Adisson; mais les écrivains les plus estimables se laissent quelquefois aveugler par l'amour-propre. L'auteur de *Caton* fut blessé de la gloire du traducteur d'*Homere*, il mit lui-même en vers le premier livre de l'*Illiade* qu'il fit paroître sous le nom d'un nommé *Tickell*; mais le génie d'Adisson dédaigna de servir sa basse jalousie. Ses vers dictés par la haine étoient bien inférieurs à ceux de Pope. En vain le pere inconnu de cette version informe lui donna-t-il les plus grands éloges, il fut presque le seul de son avis, & le mauvais succès de cette intrigue fut un nouveau triomphe pour son rival.

Pendant que Pope faisoit lire Homere aux Anglois, Madame Dacier le faisoit adorer en France. Cette savante, après avoir prêché l'incrédule la Motte, en style de commentateur; fit aussi éprouver les effets de son zele au poëte Anglois qui avoit eu la témérité de trouver des défauts dans l'*Illiade*. Pope eut plus d'égards pour le sexe de son adversaire que pour ses raisons, & dans cette dispute il se montra

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

aussi poli & aussi galant que la Motte. Heureux s'il eût pu conserver toujours la même modération ; mais irrité , harcelé sans cesse par de méprisables ennemis , il oublia qu'un grand écrivain s'avilit & se dégrade , lorsqu'il profite à des injures & des satyres grossières ce génie fait pour orner la raison & inspirer l'amour de la vertu. Séduit par le desir de la vengeance , il publia la *Dunciade*. Mais si l'on en croit une relation qui parut alors , cette satisfaction lui coûta cher ; on prétend que les auteurs maltraités dans ce poëme firent essuyer au satyrique une flagellation ignominieuse. Le récit de cet événement , avec toutes ses circonstances , se répandit dans le public & couvrit de ridicule l'auteur de la *Dunciade*. Voici quelques endroits de cette piece , très-plaisante par le ton sérieux & la naïveté du style.

Relation véritable & remarquable de l'horrible & barbare flagellation qui vient d'être commise sur le corps de maître Alexandre Pope , poëte , pendant qu'il se promenoit innocemment à Hamwalks , sur le bord de la Tamise , méditant des vers pour le bien public , flagellation faite , à ce qu'on dit , par deux hommes mal-intentionnés , en dépit & vengeance de quelques chansons sans malice que ledit poëte avoit faites contr'eux.

La relation commence par de pieuses réflexions sur la charité. On affecte de plaindre Pope & de condamner la vengeance peu chrétienne que ses ennemis ont exercée sur lui. On passe de-là aux circonstances du fait.

Ce fut ainsi que s'exécuta cette punition corporelle.

» Le jeudi du présent mois de juin vers le
 » soir , lorsqu'il faisoit beau , M. Pope , grand
 » poète , *à ce que nous avons appris* , se pro-
 » menoit à Hamwalks , méditant des vers pour
 » le bien public : deux hommes qui ne nous
 » sont pas assez connus pour pouvoir les nom-
 » mer , vinrent à lui ; ils le reconnurent , tant
 » à son visage qu'à son dos , & ils le pro-
 » menerent quelques tems avec lui. Puis étant
 » entrés en conversation , *à ce qu'on nous a*
 » *dit* , sur la *Dunciade* , un joli poème dudit
 » Pope , un de ces messieurs prit tout-à-coup
 » le pauvre maître Pope , poète , & le mit sur
 » son dos , tandis que l'autre tira de dessous
 » son habit un long troussseau de verges de bou-
 » leau qu'ils avoient arrachées , *à ce qu'on nous*
 » *a dit* , d'un gros balai d'écurie ; & il frappa
 » avec le même troussseau de verges , avec tant
 » de violence , & d'un bras si peu charitable ,
 » maître Pope , poète , sur son postérieur nud ,
 » qu'il en fit sortir une grande quantité d'i-
 » chor , ou sang qui étoit jaune , ce qui a fait
 » assurer au docteur Arbuthnot , son médecin ,
 » que cette couleur venoit de beaucoup de bile
 » qui étoit mêlée à ce sang. »

- Aussi-tôt après cette inhumaine flagellation ,
 les deux hommes s'en allerent & laisserent le
 pauvre maître Pope sur la place , se roulant
 dans son sang jaune , quand mademoiselle Blount ,
 personne fort charitable , & proche voisine de
 maître Pope à Twickenham , passant auprès de

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

là par hasard , prit ce petit homme dans son tablier , remit sa culotte , le porta au bord de la rivière , & fit venir un bateau pour le transporter chez lui.

Pope fut déconcerté de cette plaisanterie ; il y répondit sérieusement par un avis au public conçu en ces termes : » Comme on a vu » dans une relation scandaleuse crüe dans les » rues de Londres , que j'ai été fouetté à Ham- » walks jeudi dernier , je donne avis au public » que je n'ai point sorti de ma maison de Twi- » kenham ce jour-là. «

Ce n'est pas sans dessein que l'auteur de la relation amène sur la scène mademoiselle Blount. Le public n'ignoroit pas les sentimens de Pope pour cette demoiselle , qui joignoit à une rare beauté les qualités plus rares de l'esprit & du cœur , & un goût particulier pour les arts. Nous avons une lettre de Pope où il lui fait cette déclaration d'amour à l'angloise.

» Permettez - moi de vous assurer que je » n'ai jamais été aussi ardemment épris que je » le suis de vous , & qu'il y a beaucoup de » femmes dans le monde à qui je ne pourrois » pas me résoudre d'en dire autant , quand elles » me tiendroient le poignard sur la gorge. «
Mademoiselle Blount ne dédaigna point l'hommage d'un poëte célèbre , très-capable de flatter sa vanité , mais tout se réduisit de part & d'autre à un commerce réciproque de galanterie métaphysique. La figure & la santé de Pope ne lui permettoient d'aspirer qu'à l'union des âmes ; il étoit petit , bossu , infirme & dégoû-

tant. La nature sembloit l'avoir fait pour réaliser l'amour platonique.

C'est par d'excellens ouvrages qu'un auteur persécuté doit répondre aux injures & aux mauvaises critiques. Les épîtres morales de Pope, son *Essai sur l'homme*, humilièrent plus ses envieux que n'avoit fait la *Dunciade*, & lui font aujourd'hui plus d'honneur. Horace a dit, il y a long-tems, que l'artiste qui s'élève trop au-dessus des autres par ses talens, est exposé à la haine & à l'envie des concurrens qu'il efface. Pope, le premier des poètes de son tems, fit une cruelle épreuve de la vérité de cette maxime. Ce ne fut cependant pas son seul mérite qui lui attira des ennemis. Son penchant à la raillerie & la malignité de sa muse lui en susciterent en grand nombre. Pope, avec des talens supérieurs, avoit la vanité ordinaire aux hommes médiocres; naturellement caustique, il ne savoit point retenir un bon mot; les critiques les plus méprisables révoltoient son amour-propre trop sensible. Il alloit souvent chez son libraire, & là il donnoit quelquefois des scènes de fureur que sa figure & sa taille rendoient comiques. Son caractère bizarre étoit un composé des plus étonnantes contradictions; il joignoit une humeur sombre aux graces de l'esprit le plus brillant.

Plein d'une noble fierté, il dédaigna de ramper devant les grands, & de mendier les graces de la cour, il les refusa même lorsqu'on les lui offrit, & ne voulut devoir sa fortune qu'à lu

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

même ; (*) mais avec des sentimens si élevés, il avoit un orgueil bas & puérile, & une extrême avidité pour le gain. Bon fils, bon ami, bon citoyen, il donna plusieurs marques d'un cœur tendre & généreux, mais son esprit étoit malin, satyrique & vindicatif. Sa santé foible & chancelante ne lui permit jamais d'abuser des plaisirs ; ses mœurs furent toujours pures, & toutes ses passions furent dirigées du côté de la gloire littéraire.

Pope, dans un corps infirme, avoit un ame forte & active ; de-là cette multitude d'ouvrages qu'il a composés dans presque tous les genres ; ses seules traductions de l'*Illiade* & de l'*Odyssée* étoient capables d'effrayer le poète le plus intrépide. On a remarqué que les tempéramens délicats supportent mieux le travail de l'esprit & la vie sédentaire. Il employa ses trois dernières années à revoir les ouvrages qui devoient lui procurer l'immortalité, & sûr de vivre dans la mémoire de tous les siècles polis, il mourut sans regret le 10 juin 1744, âgé de 56

(*) Pope, dans une *épltre au docteur Arbuthnot*, se peint ainsi lui-même : » Puissé-je vivre & mourir » dans l'indépendance ; soutenir l'aïssance & la dignité » d'un poète ; voir quels amis & lire quels livres il me » plaira ; au-dessus des besoins d'avoir un protecteur, » quoique je veuille bien quelquefois consentir à ap- » peller un ministre mon ami ! voilà mon ambition. Je » ne suis point né pour les cours ni pour les grandes » affaires ; je paie mes dettes ; je crois en Dieu, & » je dis mes prières, »

ans. Comme il fut mourant presque toute sa vie , on avoit souvent fait courir de faux bruits de sa mort , qui avoient même été consignés dans les papiers publics ; en voici un article qu'il eut le temps & le plaisir de lire. » Hier » mourut , après une longue maladie , dans sa » maison de Twickenham , le célèbre Pope , » écuyer ; il composa , n'étant âgé que de seize » ans , des pastorales du style le plus élégant » & le plus poli. Ces ouvrages , les plus beaux » que l'Angleterre ait produits en ce genre , » lui acquirent une grande réputation. Elle n'a » cessé de croître pendant l'espace de 40 ans : » elle étoit enfin parvenue à un si haut degré , » que pour la louer dignement , il faudroit » avoir un génie de la force & de la beauté » du sien. «

Après avoir considéré la personne de Pope , jettons un coup-d'œil sur ses ouvrages.

Pastorales , précédées d'un discours sur la poésie bucolique. C'est une imitation assez heureuse de quelques éclogues de Virgile. Cette production , qui n'a rien d'extraordinaire en elle-même , paroîtra une espèce de prodige , si l'on fait attention à l'extrême jeunesse de l'auteur qui n'avoit que seize ans. L'harmonie de la versification , la correction & l'élégance du style , sont le principal mérite de ces pastorales , qui sont au nombre de quatre , & appropriées aux quatre saisons de l'année. On y a joint l'éclogue sacrée du *Messe* & la *forêt de Vindfor* , poème fort supérieur aux éclogues qui le précédent , & où l'on trouve des morceaux de génie. Tel est par-

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ticulièrément l'éloge des grands hommes dont la forêt de Vindfor fut la terre natale ou le dernier séjour.

» O vous dont l'amour possède mon ame ;
» & qui m'avez fait éprouver les plus doux
» ravillemens , muses , *transportez-moi dans ces*
» *scenes* solitaires , ces bocages , ces berceaux
» de verdure , sur ces rives heureuses de la
» Tamise , où les zéphirs exhalent leurs par-
» fums , & sur le mont Cooper qui est votre
» séjour favori. On y verra des fleurs éclore
» tant que cette montagne subsistera , & que
» la Tamise portera dans l'océan le tribut de
» ses ondes. Je m'imagine parcourir vos re-
» traites sacrées , j'entends la divine harmonie
» qui retentit le long du bocage. Entraîné par
» ces accens , *je me jette dans ces ombrages dé-*
» *licieux* que des poètes immortels ont rendu
» vénérables. Ici le sublime Denham (*) pré-
» luda pour la première fois sur sa lyre. Là ;
» Cowley (**) paya son dernier hommage au
» dieu du génie. Ah ! qu'il fut bientôt mois-
» sonné ! que de larmes le dieu du fleuve ne
» versa-t-il pas lorsque sa pompe funèbre pas-
» soit sur ses bords ! Les muses négligerent
» leurs lyres , & les suspendirent à des saules ;
» les cygnes expirèrent de douleur. Depuis que
» le barbare destin a condamné la voix divine

(*) Auteur d'un poème intitulé *la montagne de Cooper.*

(**) Poète lyrique.

» de ces poètes à un silence éternel, les fo-
 » rêts, les bocages ne *retentirent plus aux ac-*
 » *cords* de l'harmonie.... Ici l'illustre Surrey,
 » éprouva le feu sacré du génie; sa plume &
 » son épée ont également obtenu des triom-
 » phes. Il fut intrépide dans les combats, &
 » aimable en ses plaisirs. C'est dans ces mêmes
 » bosquets que les muses accordoient sa lyre;
 » & qu'il exprimait avec tant de douceur les
 » accens de la volupté. Le nom de la belle
 » Géraldine, l'éclatant objet de ses vœux, rem-
 » plissoit alors ces bocages. «

Le mérite de ce morceau perce à travers
 les incorrections & les négligences de la tra-
 duction. Les prédécesseurs de Pope dans la car-
 rière poétique, prodiguoient sans discernement
 les métaphores, les comparaisons, les allégo-
 ries; leur style diffus, obscur, inégal, étoit
 tantôt plein d'un galimathias pompeux, tantôt
 trivial & rampant; on admira dans les pasto-
 rales du jeune poète une précision, une élé-
 gance, une netteté jusqu'alors inconnues. Wi-
 cherley, poète comique, alors fort vieux;
 conçut une si haute opinion de son goût &
 de ses lumières, qu'il voulut soumettre ses ou-
 vrages au jugement d'un critique de seize ans.
 Pope, après les avoir examinés, lui dit son
 avis avec autant de franchise & aussi peu de
 succès que Gilblas lorsqu'il s'expliqua sur les
 homélies de l'archevêque de Grenade. Wicher-
 ley qui s'attendoit à des éloges, honteux de
 recevoir des leçons d'un enfant, retira ses pa-
 piers des mains du censeur trop sincère,

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Voici , dans une des pastorales de Pope ; comment un rendre berger chante l'absence de sa chere *Délie*.

» Doux zéphirs , allez , emportez sur vos
» aîles mes soupirs ! malheur aux champs qui
» arrêtent ma *Délie*. Que les fleurs s'y flé-
» trissent , que les arbres y séchent & meu-
» rent ; que tout y périsse , excepté elle...
» Qu'ai-je dit ? en quelques lieux que ma *Dé-*
» lie se trouve , puisse le printems l'y accom-
» pagner & les fleurs naître sur ses pas ; que des
» boutons de rose entr'ouverts ornent les ché-
» nes, & que l'ambre découle de chaque buisson !

» Doux zéphirs , allez , emportez sur vos
» aîles mes soupirs ! les oiseaux oublieront de
» faire entendre leur chant du soir , les vents
» de *prendre haleine* , les sommets des hauts pins
» de flotter par ondes , & les ruisseaux de mur-
» murer , avant que je cesse d'aimer *Délie*. Sa
» vue a plus de charmes pour moi , que les
» fontaines jaillissantes pour un berger que la
» soif dévore ; que le sommeil pour un labou-
» reur accablé des fatigues de la journée ;
» qu'une plaine douce pour les allouettes , ou
» qu'un beau soleil pour l'industrielle abeille.

» Doux zéphirs , allez , emportez sur vos
» aîles mes soupirs ! Viens , *Délie* , viens ; où
» restes-tu si long-tems ? N'entends-tu pas les
» rochers & les cavernes retentir de ton nom ?...
» O Dieux , où s'égarent mes espérances ? Est-
» ce un songe d'amant , ou ma *Délie* seroit-
» elle sensible à mon amour ? Elle vient , ma
» *Délie* vient !... , Zéphirs , retenez vos ha-

» leines, & n'emportez plus sur vos ailes mes
» soupirs. «

La pêche & la chasse sont supérieurement
décrites dans *la forêt de Windsor* : on sent,
dans la traduction même, que le poëte est
un grand peintre. » Au retour du printems,
» le pêcheur, ami du silence, tient sa ligne
» tremblante à la main. L'espérance fixe ses re-
» gards, & lui fait observer d'un œil attentif
» le liege qui s'enfonce, & le roseau qui com-
» mence à plier avec effort. Lequel des habi-
» tans de l'eau s'est laissé prendre à l'appât trom-
» peur? Est-ce la perche aux nâgeoires teintes
» de pourpre, l'anguille argentée, la carpe
» aux écailles nuancées d'or, la truite tache-
» tée de cramoisi, ou le brochet, tyran de
» la plaine liquide? Mais déjà le char du
» soleil étincelle dans le signe brûlant du can-
» cer; de jeunes audacieux portent l'alarme
» dans le sein des forêts; ils volent dans les
» clairières, assiègent les avenues; ils lancent
» le cerf rapide, & caressent le limier qui met
» sur la voie. Le bouillant courfier, haletant
» d'impatience, frappe la terre & semble déjà
» battre les plaines éloignées qu'il brûle de
» mesurer : montagnes, vallons, ruisseaux, il
» croît tout franchir dans un instant, & avan-
» qu'il se précipite dans la carrière, il a déjà
» perdu mille pas. (*) Voyez ce jeune té-

(*) Ces vers sont une imitation de ceux-ci de Stace :
Stare adeo miserum est ! pereunt visigia mille
Ante fugam , absentemque ferit gravis ungula campum.

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» méraire qui le pousse dans l'épaisseur des
» forêts , dans le fond des vallées , & voit fuir
» la terre devant lui. «

Essai sur la critique, traduit en prose par
M. de Silhouette , avec l'imitation en vers de
l'abbé du Resnel.

Horace & Boileau ont donné des loix aux auteurs , Pope a voulu former des critiques ; c'est dans un âge mûr , c'est après avoir donné des preuves d'un talent supérieur & consommé par l'expérience , que les législateurs de la littérature latine & françoise ont osé tracer des regles aux poètes leurs confreres ; c'est à vingt ans , & dans la premiere chaleur d'un génie prématuré , que le poète anglois essaya d'établir des principes pour bien juger des ouvrages de goût. Presque tous ses préceptes sont puisés dans Horace ; mais le jeune Aristarque les a présentés avec des ornemens dont ils ne paroissent pas susceptibles. On ne peut qu'admirer les beautés qu'il a su tirer d'un sujet ingrat & moins propre encore à la poésie que celui de Boileau. On trouve dans *l'Essai sur la critique* beaucoup de finesse & de vivacité , un style nerveux , correct , élégant. L'auteur souvent diffus dans les pensées , est toujours précis dans l'expression. Mais il ne faut point comparer cet ouvrage à l'*Art poétique* de Boileau , qui lui est très-supérieur. Il y a dans Pope plus de traits ingénieux , plus de saillies , de légèreté & d'imagination ; Boileau est plus grave , plus solide , plus profond ; il a bien plus d'ordre , de clarté , de précision dans les idées ; ses

principes sont d'une utilité plus générale : son style sur-tout est plus naturel, plus éloquent, plus riche & plus poétique. Les deux chants où il explique la nature & les regles des différens genres de poésie, valent mieux seuls que tout l'ouvrage de Pope. *L'Essai sur la critique* étincelle d'esprit; *l'Art poétique* porte l'empreinte du génie.

La version que l'abbé du Resnel nous a donnée de *L'Essai sur la critique* est pure & correcte; mais souvent aussi foible qu'infidelle. Il est fort éloigné de la précision & de l'énergie de son auteur, & sa diction est en général, trop prosaïque, quoiqu'on y remarque plusieurs morceaux qui ont du mérite.

La Boucle de cheveux enlevée, traduite en prose par l'abbé des Fontaines, & en vers par M. Marmontel.

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit de cet ouvrage. (*) Il résulte, de l'examen que nous en avons fait, qu'on ne doit point le mettre en parallèle avec le *Lutrin*, & qu'il est même inférieur au *Vervet* pour la justesse des idées, le bon goût des ornemens & la régularité du dessin. On cite une lettre de M. de Voltaire, où il met *la Boucle de cheveux* au-dessus du *Lutrin*, & prodigue les plus grands éloges au poëme anglois. En respectant, comme on le doit, l'autorité de ce grand hom-

(*) Voyez *L'Esprit des journaux* pour le mois de mai 1778, page 36--53.

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

me, on peut répondre qu'il vivoit alors en Angleterre, qu'il voyoit Pope; que l'on peut fort bien dans une lettre mettre de la politesse & de la complaisance plutôt qu'un jugement exact & réfléchi; qu'enfin dans les lettres sur les Anglois, il ne donna pas le moindre éloge à cet ouvrage, & réserva toutes ses louanges pour l'*Essai sur l'homme*, dont il a toujours fait le plus grand cas.

Le Temple de la Renommée, traduit en prose, avec une imitation en vers, par madame du Bocage.

Les ingénieuses fictions dont Ovide a égayé ses métamorphoses, les belles descriptions qu'il fait du séjour de l'envie, du sommeil, de la faim, de la renommée, ont donné aux poètes modernes l'idée de ces brillantes allégories qui sont le triomphe de l'imagination. Les Anglois, amis du merveilleux, goûtent beaucoup les allégories, & leurs auteurs en sont remplis. On reproche avec raison au poëme de Pope un plan irrégulier, des idées plus hardies que justes, & plusieurs fautes contre la vraisemblance. Mais comparé aux extravagantes fictions qui souvent ont fait les délices de la nation angloise, le *Temple de la Renommée* est un chef-d'œuvre de sagesse & de régularité. Ce poëme est terminé par une tirade noble & sublime. Le poëte, après avoir déclaré que malgré les maux attachés à la renommée, il n'est pas insensible à ses faveurs: «
 » Toutefois, s'écrie-t-il, si je ne puis mériter ses caresses & l'avantage d'en jouir qu'en
 » flattant lâchement la fatuité & l'impertinen-

» ce, s'il faut que ma muse prodigue son en-
 » cens au vice & à la tyrannie, ou que ram-
 » pant en vil esclave au gré de la fortune elle
 » adore bassément ses caprices ; si les débris
 » de la réputation des autres sont les degrés
 » qui doivent me conduire au temple de la
 » gloire , si la renommée enfin coûte si cher ;
 » ô ciel , donne-moi le courage de dédaigner
 » des lauriers criminels ; éteins dans mon cœur
 » cette indigne soif de la louange ; permets
 » que ma vie soit pure & innocente , & que
 » je meure plutôt inconnu. Que mon nom se
 » lise parmi ceux des gens bien , ou soit effacé
 » de ton temple. »

Epître d'Héloïse à Abailard, chef-d'œuvre
 de sentiment , & de goût , si heureusement
 transporté dans notre langue par M. Colar-
 deau.

Dans ses autres ouvrages Pope fait instruire
 & plaire ; dans celui-ci , il remplit la troisième
 & la plus importante fonction du poète , il
 touche , il parle au cœur , & fait naître dans
 l'ame un sentiment profond.

Poésies diverses. Sous ce titre , on trouve
 deux contes imités de Chaucer , du même
 genre , mais non du même mérite que ceux
 de la Fontaine. *Janvier & Mai*. Janvier désigne
 l'hiver & la vieillesse , Mai , le printemps & la
 jeunesse. *Janvier*, vieillard fort riche , épouse
 la jeune & charmante *Mai* , & subit le destin
 réservé aux alliances mal assorties. C'est le fond
 du premier conte. Le second , intitulé *la femme*
de Bath , contient la confession d'une femme

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui a dupé cinq maris. Dans ces deux contes ; les faits se trouvent noyés dans un ennuyeux verbiage ; ils sont égayés de plaisanteries à l'angloise, c'est-à-dire, un peu grosses & chargées.

Mélanges. Ce sont des imitations d'*Horace* ; des épîtres, des épigrammes, des madrigaux, des pieces fugitives de toute espece, & surtout un grand nombre d'épitaphes. Dans ces productions légères on reconnoît toujours l'esprit, la finesse & la correction de Pope.

Essai sur l'homme, traduit en prose par M. de Silhouette, avec l'imitation en vers de l'abbé du Resnel.

C'est le plus important & le plus célèbre de tous les ouvrages de Pope. Son talent particulier étoit d'embellir la métaphysique des couleurs de l'imagination. Les profondes spéculations renfermées dans ce poëme feroient honneur au plus grand philosophe ; dans le style & dans les détails on reconnoît un grand poëte. On admire sur-tout cette précision rigoureuse & philosophique, cette force & cette justesse d'expression, cette élégance continue qui jamais ne laissent appercevoir la gêne de la versification & la tyrannie de la rime. Pope n'a point de supérieur dans l'art difficile d'égayer & d'orner des matieres arides & abstraites. Cependant son poëme est moins lu qu'estimé, parce qu'il est quelquefois obscur, & qu'il fatigue l'attention. L'abbé du Resnel a traduit ce poëme en vers, quelquefois avec élégance ; mais en général, il substitue la foiblesse & la prolixité du

style , à la force & à la précision. On nous annonce deux nouvelles versions en vers de ce chef-d'œuvre des muses angloises , l'une de M. l'abbé de Lille , qui a fait ses preuves ; l'autre de M. Fontanès , dont les essais ont donné des espérances.

Essai sur la vie humaine, petit poëme moral ; moins connu & moins digne de l'être que l'*Essai sur l'homme*. On n'y trouve ni dessein , ni marche , ni liaisons ; c'est un recueil de maximes vagues , de déclamations usées sur les foiblesses & les passions attachées à la condition humaine.

Trois heures après mariage. C'est une comédie , ou plutôt une véritable farce , qui est peu connue , & sur laquelle nous entrerons dans quelque détail. L'auteur la fit en société avec le docteur Arbuthnot ; mais comme ils ne voulurent , ni l'un ni l'autre , s'exposer à la malignité de la critique & aux sarcasmes des mauvais plaisans , ils la firent jouer sous le nom de Gay , poëte comique & leur ami commun. Le sujet de ce drame est le mariage d'un vieux médecin , avec une espece de courtisane adroite , dans laquelle ce bon-homme s'imagine retrouver une seconde Lucrece. Mais il ne l'a pas plutôt épousée , qu'il découvre son libertinage & toutes ses liaisons galantes , suffisamment constatées par un enfant que la justice le force d'adopter. Quoique cette farce soit peu digne de la célébrité de ses auteurs , elle offre cependant quelques scènes d'un comique agréable ; telles que celles de *Phæbé Clinket*, niece du

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

médecin , personnage épisodique & bel-esprit ; calqué en grande partie sur les *Femmes savantes* de notre divin Molière. Nous allons mettre nos lecteurs à portée de juger du mérite de cette imitation. Le médecin *Fossile* vient d'amener dans sa maison sa nouvelle épouse , avec laquelle il s'entretient , lorsque Clinket entre , suivie d'une servante qui porte un pupitre sur son dos. Clinket écrit ; sa coëffe est tachée d'encre , & ses plumes sont piquées dans ses cheveux.

L A S E R V A N T E.

J'aimerois autant porter la curiosité dans les rues : ah ! que le dos me fait mal !

C L I N K E T.

Qu'est-ce que le travail du dos ; comparé à celui de la cervelle ? Pécore , scandale des muses ! Tu m'as fait perdre une pensée qui vaut un *in-folio*.

L A S E R V A N T E.

N'ai-je pas déjà attrapé un retrécissement de nerfs à lever vos grands livres ? & je ne suis plus bonne à rien.

C L I N K E T.

Appelle - les des *in-folio* & non des *grands livres* , montre d'impropriété. Mais , patience , je me souviendrai que je t'ai promis trois billets aux représentations de ma nouvelle tragédie.

L A S E R V A N T E.

Il n'y a pas là de quoi faire empeser mes cornettes.

CLINKET.

C L I N K E T.

Destructrice du savoir , infecte plus pernicieux que les vers de bibliotheque , tu me fais perdre patience : souviens-toi de mon ode , dont tu enveloppas une chandelle , de cette épigramme dont tu fis un cornet à tabac , & de l'indigne usage auquel tu prostituas mon hymne à Apollon. Créature immonde ! lis - moi les derniers vers que j'ai fais sur le déluge , & prononce-les comme je te l'ai appris.

LA SERVANTE , *lisant avec affectation.*

» Enflée d'une hydropisie , la nature est lan-
» guissante , puis expire par un copieux diabe-
» tes. «

C L I N K E T.

Un moment : j'enfante..... » Les mers , en
» mugissant , pénètrent dans les forêts ; & les
» baleines se perchent sur les chênes « ... mu-
» gissant , murmurant , sifflant ; non : les mers
» en fureur pénètrent dans les forêts ; baleines ,
» perchez-vous ! Quels festins pour les poissons !..
» Les dauphins affamés vont dévorer le ros-
» biff.... «

FOSSILE , *qui s'avance avec sa femme qu'il fait passer pour une de ses amies.*

Ma niece , hélas ! ma niece ! ô Melpomene ; déesse de la tragédie , suspends tes influences pour un moment , & souffre que ma niece me parle raison. Voici une dame de mes amies ; la circonstance où elle se trouve , l'oblige de prendre un asyle dans ma maison : ayez pour elle tous les égards possibles , & faites préparer le thé.

Tome II.

B

CLINKET.

Madame, excusez cette absence : les esprits animaux ont déserté les avenues de mon cerveau , pour contempler une belle idée. Je ne pouvois forcer ces rodeurs à revenir à leur poste, pour mouvoir ces parties du corps qui expriment la civilité, &c.

Dans une autre scène , Phœbé Clinket, qui a fait une tragédie que son amour-propre sollicite de produire au grand jour, engage un certain Plotwell, l'un des galans de la femme de son cher oncle, à la présenter aux comédiens, & à s'en déclarer l'auteur. Le jour est pris pour faire lecture de cette pièce à quelques comédiens, auxquels est associé sir *Tremendus*, le plus grand critique de l'Angleterre, personnage que Pope avoit plusieurs raisons pour rendre très-ridicule. Sir *Tremendus* débute par gémir sur la corruption du goût qui s'est introduite dans la littérature angloise.

CLINKET.

Sir Tremendus a bien raison, nos tragédies ne sont que de fastueuses rapsodies, qui n'excitent ni terreur ni pitié.

SIR TREMENDUS.

Les sujets des drames modernes sont aussi mal choisis que... que...

PLOTWELL.

Les héros de leurs dédicaces.

SIR TREMENDUS.

L'intrigue est aussi plate... plate...

P L O T W E L L.

Que celle des mauvais poètes contre les nouvelles pieces.

S I R T R E M E N D U S.

Les épiſodes ſont auſſi mal avec le fond du ſujet....

P L O T W E L L.

Qu'une robe noire avec un jupon couleur de roſe.

S I R T R E M E N D U S.

Les ſentimens ſont ſi délicats...

P L O T W E L L.

Que ſemblables à de la crème fouettée, ils ſe diſſipent avant qu'on les goûte.

S I R T R E M E N D U S.

Le ſtyle eſt ſi bas que.... que....

P L O T W E L L.

Que les ſpectateurs indulgens ſont forcés de ſe prendre pour ſimplicité.

L E P R E M I E R A C T E U R.

Ah! Monſieur, excepté l'immortel Shakeſpear....

S I R T R E M E N D U S.

Il n'avoit pas de jugement.

L E S E C O N D A C T E U R.

Le fameux Ben Johnſon !

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

S I R T R E M E N D U S.

Il est stérile.

L E P R E M I E R A C T E U R.

Le tendre Otway!

S I R T R E M E N D U S.

Il est incorrect.

L E S E C O N D A C T E U R.

Etheridge!

S I R T R E M E N D U S.

Il ne débite que des pauvretés.

L E P R E M I E R A C T E U R.

Dryden!

S I R T R E M E N D U S.

Ce n'est qu'une machine à vers.

Enfin on procède à la lecture de la pièce ;
on prête silence.

P L O T W E L L *lit.*

» Le Déluge universel, ou la tragédie de
» Deucalion & de Pyrrha. «

L E P R E M I E R A C T E U R.

Le déluge ! ce sujet est bizarre.

C L I N K E T.

Il n'a pas encore été traité ni par les anciens
ni par les modernes : la terreur & la pitié y
jouent un grand rôle.

L E P R E M I E R A C T E U R .

Notre théâtre ne s'en accommodera pas. Pouvez-vous supposer , Monsieur , que les femmes resteront-là trois heures , pour voir de la pluie & un batelier au milieu d'un orage... ?

CLINKET *prend le cahier & lit.*

» La scene s'ouvre ; & le ciel paroît couvert
 » de nuages. Pluie extraordinaire. Toute la campagne est inondée. Le bétail & les hommes
 » nagent dans les flots. Les pointes des clochers
 » s'élèvent sur les eaux ; & l'on voit les hommes & les femmes perchés sur leurs girouettes. «

SIR TREMENDUS , *qui suppose toujours que Plotwell est auteur de cette piece.*

Je vous demande pardon , Monsieur ; mais je crois qu'on peut prouver que les girouettes sont une invention moderne. D'ailleurs , si les pierres ont été dissoutes , comme un philosophe moderne l'a démontré , comment les clochers ont-ils pu se soutenir ?

P L O T W E L L .

Je ne veux point m'obstiner sur des bagatelles ; effacez cela.

C L I N K E T .

L'effacer ! que faites-vous ? C'est sapper le fondement de tout le drame : presque tous les personnages de votre second acte ne sortent-ils pas des pierres que Deucalion & Pyrrha jettoient derrière eux ? Cette chicane attaque tout le système de la réparation du genre humain. (*Elle*

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

continue de lire.) » Deucalion paroît en habit
» de matelot, & conduit sa femme Pyrrha vers
» un bateau : son premier chagrin est lorsqu'il
» faut qu'elle retourne pour aller chercher une
» cassette de bijoux... « Observez, sir Tremendus, le style tendre & touchant d'Otway dans ces paroles de Pyrrha : » Pourquoi ce corps-
» de-juppe me gêne-t-il tellement que je ne puisse
» me jeter à mon aise entre tes bras? «

S I R T R E M E N D U S.

Anachronisme ! Le corps-de-juppe est moderne.
Toute cette scène est monstrueuse.

P L O T W E L L.

Je me sou mets, Monsieur, supprimez cela.

C L I N K E T.

Si la pièce étoit à moi, on m'arracheroit les yeux, on me hâcheroit en morceaux, plutôt que de souffrir qu'on la mutile.

P L O T W E L L.

Ajoutez, effacez tout ce qu'il vous plaira.
(Il se leve & s'entretient à part avec Townley, son amante.)

L E P R E M I E R A C T E U R.

Il peut être honnête homme ; mais c'est un détestable écrivain : cette misère ne prendra point.

S I R T R E M E N D U S.

Si vous êtes son amie, conseillez-lui, pour son honneur, de la jeter au feu.

Phœbé Clinket est aux abois : elle consent

F E V R I E R , 1780. 31

enfin à permettre qu'on fasse quelques retranchemens. Elle remet le cahier à sir Tremendus, pour qu'il désigne les endroits à supprimer.

S I R T R E M E N D U S *lit en marmotant.*

Abstruse au dernier point ! (*Il efface.*) Impertinence visible. (*Il efface.*)

C L I N K E T.

Quoi ! tout cela ? Epargnez ceci pour l'amour de moi ; car je lui ai fourni ces détails.

S I R T R E M E N D U S.

Pauvretés ! (*Il efface.*) Horrible ! (*Il efface.*) Abominable ! (*Il efface.*)

L E P R E M I E R A C T E U R.

Faites main-basse sur cette pensée.

L E S E C O N D A C T E U R.

Et sur cette méthaphore.

L E P R E M I E R A C T E U R.

Toute cette tirade.

S I R T R E M E N D U S.

La fable....

C L I N K E T.

Je réplique....

S I R T R E M E N D U S.

Les caractères....

C L I N K E T.

Je réplique..

La diction....

C L I N K E T .

Ah ! arrêtez , arrêtez ! on m'égorge... on m'assassine... Miséricorde ! au meurtre , au feu , ah ! (*Elle s'évanouit.*)

Epîtres morales. Des observations fines , une raison éloquente & courageuse , une manière de peindre hardie & brillante , caractérisent les épîtres morales de Pope , dont la première parut en 1731 ; par-tout on y reconnoît un philosophe qu'animent la haine du vice & le zèle des mœurs. Mais on lui reproche d'avoir poussé ce zèle & cette haine trop loin : ces fameuses épîtres ne firent qu'exciter de nouvelles clameurs contre leur auteur. Pour se justifier , Pope fit imprimer son imitation de la première satire du second livre d'Horace , dans laquelle il exprime ainsi sa vertueuse indignation : » Quoi !
 » lorsque je tiens une plume , gardienne de la
 » vertu ; lorsque je note d'infamie le front hardi
 » des coupables effrontés ; lorsque j'attaque le
 » glorieux publicain dans son char doré ; lorsque
 » je montre nud le cœur bas qu'il cache derrière un cordon fastueux , pourrois-je blesser
 » les loix de l'état & de l'église ? Boileau , pensionné , a pu fronder , dans des vers honnêtes , les flatteurs & les bigots , sous le règne même de Louis XIV ; Dryden , poète Lauréat , a attaqué les prêtres & les hommes corrompus , sans mettre en fureur Charles ou

» *Jacques* ; & moi , je ne pourrai dépouiller
 » un lâche de son faux éclat ; moi , qui n'ai ni
 » place , ni pension , moi , qui ne suis ni l'hé-
 » ritier ni l'esclave de personne ? »

La premiere de ces épîtres a pour objet la connoissance des hommes & la difficulté de les apprécier à leur juste valeur. Les caracteres varient selon les climats , les mœurs changent avec la fortune , les opinions se succedent avec les livres & les maîtres , les principes s'alterent avec le temps : ces regles sont donc fautives pour bien juger l'homme. C'est dans l'exercice de la passion dominante qu'il faut l'observer & l'étudier ; c'est alors que l'homme déploie toute sa force , & qu'il semble redoubler de vigueur , ainsi que dans les accès d'une fièvre brûlante , quoique ces accès mêmes le détruisent. Le temps n'adoucit point cette passion favorite ; elle s'attache à nous & n'expire qu'avec nous. » Voyez
 » ce vieillard décrépit , à qui ses crimes ont
 » donné une race honteuse & sans nom ; chassé
 » peut-être de sa maison , ou rudement cou-
 » doyé par son fils qu'il maudit , il se traîne
 » encore sur ses genoux chancelans jusqu'au
 » galetas d'une prostituée ; & il ne voit point
 » de moineau qu'il ne lui porte envie.

» C'est le ventre d'un faumon , Helluo , qui
 » devoit terminer ton destin. On appelle le
 » médecin qui déclare qu'il est trop tard. Mi-
 » séricorde , grand Dieu ! s'écrie Helluo : quoi ,
 » plus d'espoir ? hélas !... qu'on m'apporte donc
 » la hure.

» La ménagere Crone , environnée de prè-

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tres en prieres, tâche encore d'épargner le
 » bout du cierge béni : pour cela elle retient
 » son haleine, souffle ; & ce souffle est son
 » dernier soupir.

» Quoi ! un suaire de flanelle (*), grand
 » Dieu ! Il y auroit de quoi faire damner un
 » saint, s'écrie la pauvre Narcissa, sur le point
 » de mourir ! Non, je veux qu'une belle perse
 » enveloppe mes membres glacés, & que mon
 » visage livide soit orné d'une dentelle de Ma-
 » lines : faut-il faire peur aux gens quand on
 » est mort ? Betty, mets-moi un peu de rouge.

» Ce fade courtisan, qui, depuis quarante
 » ans, s'honore du titre de très-humble ser-
 » viteur du genre humain, dit encore à l'a-
 » gonie, lorsqu'il peut à peine remuer les le-
 » vres : *Si... là où je vais, Monsieur, je pou-*
 » *vois vous servir...*

L'épître sur le caractère des femmes, annonce que Pope avoit long-tems vécu parmi elles, & qu'il connoissoit parfaitement les travers, les fantaisies & les caprices de cette aimable moitié du genre humain. On lui reproche cependant trop de dureté, & quelquefois de l'exagération dans ses portraits. Son ami, le doc-

(*) La législation angloise, très-attentive à favoriser les manufactures de laine, ordonne que les morts soient ensevelis dans de la flanelle. Sous le nom de Narcissa, l'auteur désigne ici mademoiselle Oldfield, fameuse actrice de Londres, à laquelle on attribuoit ce goût même posthume pour la parure.

teur Arbuthnot , remarquoit avec raison qu'il paroïſſoit s'attacher plutôt à châtier qu'à corriger. Dans cette épître , qu'il ſeroit trop long d'analyſer , l'auteur diſtingue deux paſſions générales , qui ſe partagent l'empire ſur le ſexe , l'amour du plaïſir & la fureur de dominer. On y trouve pluſieurs portraits où l'on reconnoit la touche ferme & vigoureuſe de la Bruyere.

» *Cloë* a tout ce qu'il faut pour plaire, tous
 » les talens de l'eſprit ; que lui manque-t-il
 » donc ? un cœur. Elle parle & agit comme
 » elle doit, mais jamais elle n'éprouve un ſen-
 » timent noble & généreux : la vertu lui pa-
 » roît trop pénible , & elle ſ'en tient aux dé-
 » cences. Elle eſt ſi froide , ſi raïſonnable ,
 » qu'elle ne ſ'embarrasſe, ni d'aimer ni d'être
 » aimée. Lorſque ſon amant ſoupire entre ſes
 » bras , elle peut alors compter les magots de
 » ſa cheminée ; & quand elle voit ſon ami en
 » proie au deſeſpoir , elle eſt en état d'obſer-
 » ver la ſupériorité d'une étoffe des indes ſur
 » un drap d'Angleterre. Que le ciel la pré-
 » ſerve d'accorder une faveur ou de faire une
 » dette, elle nie tout. Non, peut-être elle l'ou-
 » blie. Votre ſecret eſt en ſûreté avec elle ;
 » mais vous ne ſaurez pas les ſiens. Elle n'a
 » jamais noirci le caractère d'aucun de ſes
 » amans ; mais elle ſe ſoucie fort peu qu'ils
 » ſe pendent. *Cloë* voudroit-elle ſavoir ſi vous
 » êtes mort ou vivant ? Elle ordonneroit à
 » ſon laquais de le lui faire accroire. *Cloë* eſt
 » prudente.,., Mais voulez-vous auſſi être

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» sage à votre tour ? Ne vous désespérez pas
» quand *Cloë* mourra. «

Les deux épîtres sur le faux emploi des richesses, offrent des traits énergiques & des tableaux saillans. Le poète regrette les tems où l'on ne connoissoit que les échanges, où l'or n'étoit point un signe représentatif des richesses, parce que son peu de volume, selon lui, facilite singulièrement la corruption & la ruine des fortunes. » O ! que l'instrument de
» la corruption, plus volumineux, ne peut-il
» aujourd'hui, comme autrefois, en rendre
» l'infamie visible & la prévenir ! Rome, la
» France, pourroient-elles faire échouer nos
» desseins avec leurs vins ou leurs liqueurs ?
» Elles pourroient tout au plus corrompre quelques hobereaux & enivrer les baillis de dix
» milles à la ronde. Un ministre assoupi se
» réveilleroit-il à l'offre de mille jarres d'huile
» d'Espagne, de quelques gros balots de drap
» d'Angleterre qui bloqueroient sa porte, de
» cent bœufs qui mugiroient à son lever ?.....
» L'avarice misérable auroit un tourment de
» plus ; & la profusion ne pourroit pas dissiper
» tout en nature. On pourroit rencontrer le
» chevalier Morgan, guindé à cheval au-dessus
» de son fromage, & Wordly criant du char-
» bon par les rues. Si toute la richesse de Co-
» lepeper eût consisté dans ses moissons & ses
» troupeaux, eût-il pu lui-même la livrer aux
» vautours & la dissiper si follement ?.... My-
» lord veut jouer : conduira-t-on au café de
» White un taureau qui rue d'un côté, donne

» des coups de corne de l'autre ? Les prix ;
 » ainsi qu'aux anciens jeux , seront-ils quel-
 » ques beaux courriers , quelques vases pré-
 » cieux , quelques beautés coquettes ? Si Uxo-
 » rio fait rasle de tout , ramenera-t-il chez lui
 » une demi-douzaine de filles galantes , & met-
 » tra-t-il sa femme en pleurs ? Ou l'élégant
 » Adonis , si beau & si ambré , conduira-t-il
 » à S. James (*) un troupeau de pourceaux ? »

Le poëte philosophe calcule les jouissances réelles que procurent les richesses : elles nous donnent du feu , des habits , à manger. Quoi de plus encore ? A manger , des habits , du feu ; c'est-à-dire , que l'opulence peut bien varier les dépenses , mais qu'après tout elle ne nous procure que ces trois avantages diversifiés de mille manieres différentes. » Ces richesses ,
 » continue le Poëte , peuvent-elles donner des
 » héritiers à Hopkins (**), qui se meurt ; de
 » la vigueur à Chartreſſ (***) ? Peuvent-elles

(*) Nom du palais du roi d'Angleterre , où plusieurs seigneurs ont des appartemens.

(**) Hopkins devint si fameux en Angleterre par sa rapacité , qu'il en acquit le surnom de *Vautour*. Son mérite , bien calculé , montoit , à sa mort , à près de sept millions , dont il n'avoit jamais fait part à personne , & dont , en mourant , il disposa de maniere qu'on n'en pût jouir qu'après deux générations. Mais la cour de la chancellerie annulla son testament , & donna la jouissance de son bien à l'héritier le plus proche , selon la loi.

(***) François Chartreſſ , homme d'un caractère ia-

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» rendre à Crook (*) un nez & des oreil-
 » les ? Les pierreries de la pâle Hippias peu-
 » vent-elles lui donner des couleurs ? Les pal-
 » pitations intérieures que ressent Fulvie, sont-
 » elles foulagées par la boucle de diamans
 » qui attache sa ceinture ? Tous ces valets ga-
 » lonnés, ô vieux Narsès ! qui suivent tes pas,
 » guérissent-ils ton sang impur.... ? » Encore,
 si une partie de ces richesses étoit versée dans
 le sein des malheureux !... » Mais Bond mau-
 » dit les pauvres, & les hait cordialement. Le
 » grave Gilbert a pour maxime, que tout
 » indigent est un coquin ou un sot. *Dieu*, dit
 » Blunt, les yeux élevés vers le ciel, *ne sau-*
 » *roit aimer le misérable qu'il fait mourir de faim,*
 » & il refuse pieusement de l'assister : mais un
 » bon évêque, plus indulgent, croit que Dieu
 » veille sur eux, & les laisse aux soins de la
 » Providence. «

Des richesses cachées, dit le poète anglois,
 ainsi que des insectes, n'attendent que des aî-
 les pour s'envoler dans leur saison. Un avaré,

âme & flétri par tous les vices. Il mourut en Ecosse
 en 1731, à l'âge de 62 ans, laissant une fortune im-
 mense. La populace arracha presque son corps du cer-
 cueil, & jeta des chiens morts avec lui dans sa fosse.

(*) Japhet Crook fut condamné à perdre son
 nez & ses oreilles, pour avoir forgé en son nom, les
 titres d'une terre, sur laquelle il emprunta plusieurs
 milliers de livres sterlings. Par d'autres moyens sem-
 blables, il acquit des biens considérables, dont il
 jouit paisiblement, en prison, jusqu'à sa mort.

qui sèche au milieu de ses trésors , n'est qu'un économe qui thésaurise pour le public : c'est un réservoir destiné , cette année , à retenir & à resserrer les eaux ; l'année suivante , c'est une source qu'un héritier prodigue fait couler sans mesure , pour désaltérer le peuple. A l'appui de cette réflexion , Pope trace le double portrait de l'avare & du dissipateur. « Le » vieux Cotta déshonora par son avarice sa » fortune & sa naissance. Sa cuisine , où l'on » avoit oublié l'usage barbare de la broche , » le disputoit en froideur avec les grottes de » son jardin ; sa cour , remplie de jeunes or- » ties , & ses fossés couverts de cresson , four- » nissoient sa table de soupes & de salades , » qui ne lui coûtoient rien. Si Cotta vivoit » de légumes , ce n'étoit au reste que ce qu'a- » voient fait avant lui les bramines , les phi- » losophes & les saints. Fêter le riche , c'eût » été une dépense de prodigue ; & il se seroit » bien gardé de soustraire le pauvre au soin » de la providence. Son vieux château ressem- » bloit à une chartreuse solitaire ; le silence » régnoit au-dehors , le jeûne au-dedans : ni » danses ni tambourins n'en faisoient retentir » les lambris ; & la cloche qui sonne le dîné , » n'invita jamais personne à s'y trouver. Ses » vassaux regardoient en soupirant des tours » que la fumée n'obscurcissoit jamais ; & , fai- » sant violence à leurs haquenées , ils prenoient » tristement une autre route. Le voyageur , » égaré dans la forêt pendant la nuit , maudis- » soit l'avare qui épargnoit sa lumière , & re-

40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» fusoit l'entrée de sa maison. Un chien dé-
 » charné , qui aboyoit à sa porte , effrayoit
 » le mendiant, qu'il auroit voulu dévorer.... »

Sous les traits d'un dissipateur , Pope peint ensuite le fameux George Villiers , duc de Buckingham , plus connu encore par ses vices que par ses infortunes : quoiqu'il eût joui de près de cinq cens mille livres de rente , & possédé plusieurs des premières charges du royaume , il n'en mourut pas moins dans une auberge de la province d'York , réduit à la plus affreuse misère. » C'est-là , dit-il , que dans la » plus mauvaise chambre de la plus mauvaise » hôtellerie , à demi-tapissée d'une natte en » lambeaux , dont le plancher est de cachis , » & les murailles de boue & de fumier , & » qui n'a pour tout meuble qu'un grabat » auquel pendent le Saint-George & la Jar- » retière ; c'est-là que , sur un mauvais ma- » telat rembouré de paille , gît le grand Vil- » liers.... C'est-là que ce Seigneur, autrefois » maître de richesses immenses , meurt vain- » queur de sa santé , de son bien , de l'affec- » tion de ses amis , & de sa réputation ! « L'é- » conome Cuttler disoit un jour à ce prodigue , en croyant lui donner un excellent avis : *Milord , vivez comme moi. --- Vivre comme vous , chevalier Cuttler ! j'en serai toujours le maître quand je n'aurai plus rien.* Cette réponse payoit le conseil. Ce chevalier Cuttler , en effet , n'étoit pas moins avare que riche : il voyageoit ordinairement à cheval , & toujours seul , pour épargner. Le soir , en arrivant à l'auberge , il pré-

textoît d'être malade pour se dispenser de souper : il ordonnoit au valet d'écurie d'apporter dans sa chambre ses bottes remplies de paille, faisoit bafiner son lit, demandoit une bouteille d'eau, & alloit se coucher. Lorsque la servante s'étoit retirée, il se relevoit, & avec la paille de ses bottes, & la chandelle qu'on lui avoit laissée, il faisoit un petit feu, où il grilloit un hareng qu'il tiroit de sa poche, & qu'il mangeoit avec un morceau de pain, dont il étoit toujours muni.

Satyres. De tous les poètes anglois Pope est celui qui paroît avoir le plus de conformité avec Boileau, soit pour les sujets qu'il a traités, soit pour le caractère de son style. Ses satyres, comme celles de Boileau, sont d'heureuses imitations d'Horace, dont il s'est approprié presque toutes les idées ; le satyrique François a mieux rendu dans sa langue la légèreté, la fine plaisanterie & l'élégant badinage du favori de Mécène. Pope est plus mordant, plus amer, plus emporté ; & sa manière tient plus de Juvenal que d'Horace. Parmi les satyres de Pope, on en trouve deux composées par le docteur *Jeanne Donne*, doyen de Saint-Paul, écrivain aussi caustique que *Lucilius*, & non moins négligé dans son style. Pope les a retouchées, & conservant le fonds des idées qui est excellent, il leur a donné un nouveau coloris qui en augmente beaucoup la valeur.

Le Mentor moderne. On peut mettre au nombre des satyres de Pope plusieurs articles de sa façon insérés dans le *Mentor moderne*, ouvrage

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

périodique. On y trouve plusieurs traits d'imagination, dans le goût de ceux dont le *Spectateur* est égayé, qui renferment une critique ingénieuse des mœurs & des ridicules du siècle. Telle est, par exemple, une lettre adressée au *Mentor moderne* par un homme qui prend le titre de médecin des fous. Son objet n'est pas de leur rendre la raison; au contraire, par le moyen de son élixir, il se propose de les entretenir dans leur folie. Pour prouver l'efficacité de son remède, il entre dans le détail des cures merveilleuses qu'il a opérées.

» *George Hémistiche*, écuyer, poète, & membre d'une fameuse société de beaux-esprits,
 » fut attaqué d'un violent accès d'hypocondrie
 » par la vue d'un parterre vuide à la troisième
 » représentation d'une de ses pièces; le bruit
 » des sifflets l'avoit déjà tellement effrayé aux
 » deux premières représentations, que la seule
 » prononciation d'une *s* lui paroissoit insupportable. Je démêlai d'abord la cause de son indisposition, & par une dose de mon remède,
 » je le rétablis dans son état naturel de folie.
 » Il est à présent si radicalement guéri qu'il a
 » promis de donner une autre pièce au théâtre
 » l'hiver prochain.

» Une prude de profession, qui m'a demandé
 » en grâce de ne la pas nommer, choquée
 » dans une compagnie par une phrase équivoque,
 » que, dont personne qu'elle n'avoit compris
 » le sens peu honnête, eut sur le champ un
 » frisson de modestie. Je lui donnai d'abord
 » mon spécifique, qui, accompagné d'un éloge

» adroit de la rare vertu de la dame , la plonge
 » auffi tôt dans une agréable rêverie sur le mé-
 » rite de fa pudeur. La fermentation de fon
 » fang fe calma ; & devenue tout-à-coup cha-
 » ritable , elle regarda avec un air de bonté
 » le cavalier , qui , par un mot équivoque , avoit
 » fi fort allarmé fa chafteité.

» *Hilaria* , maîtrefle coquette , ayant été
 » févèrement réprimandée par une vieille fille ,
 » fe trouvoit réduite à prendre un air grave
 » en compagnie , & à n'ofer faire aucun ufage
 » de fon éventail ; en un mot , elle tomba dans
 » une fi profonde mélancolie , que deux ou trois
 » fois étant à l'églife , elle penfa avoir un ac-
 » cès de dévotion. Je lui prefcrivis une dofe
 » honnête de libertés innocentes , & pour rendre
 » le remède plus efficace par un peu d'exercice ,
 » je lui ordonnai celui des yeux & de l'éven-
 » tail. La recette eut tout le fuccès poffible.
 » La malade retrouva d'abord fes fouris fins ,
 » & jetta des regards agaçans à la ronde. Pen-
 » dant deux dimanches confécutifs on ne l'a pas
 » vue une feule fois à l'églife dans une po-
 » fture attentive ; c'eft ce que les marguilliers
 » font prêts d'attester par ferment. «

Pieces diverfes. Les plus diftinguées font l'ode
 pour la fête de fainte Cécile , remplie de beautés
 vraiment lyriques , & cependant inférieure à
 celle de Dryden. La préface de l'édition de
Shakespeare. Lorsque Pope fait fentir le mérite
 de cet ancien tragique , & développe fes beau-
 tés , c'eft un homme de goût qui parle ; quand
 il juftifie fes extravagances , c'eft un Anglois.

A l'égard de la *Dunciade*, c'est un ouvrage tellement anglois, si rempli d'allusions satyriques perdues pour nous, & de personnages qui nous sont absolument étrangers, qu'il nous seroit difficile d'asseoir un jugement sur le mérite intrinsèque de cette production. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'un poëme de quatre chants fort longs, dont le fond n'est autre chose que l'allégorie & la satire, est nécessairement un peu froid. La *Dunciade* françoise, qui est écrite avec élégance, & qui offre même des morceaux plaisans & des vers heureux, serviroit encore à prouver ce principe. Il est trop difficile d'attacher & de plaire long-tems, en faisant revenir sans cesse les mêmes noms avec le même accompagnement d'injures & de sarcasmes. Le plaisir de la malignité s'use très-vîte chez le lecteur, & la satire, pour avoir un succès constant, ne doit guere être qu'épisdique. Son effet dépend sur tout du cadre où elle est enfermée, & des bornes où elle est circonscrite; & c'est pour cela que le *pauvre Diable* est peut-être le chef-d'œuvre de ce genre.

Préface de l'Homere Anglois.

La Motte, bel-esprit ignorant; n'avoit vu que les défauts d'*Homere*, & n'avoit pas senti ses beautés. *Madame Dacier*, hérissée d'une doctrine pédantesque, admiroit tout dans le poëte qu'elle avoit traduit & commenté; *Pope* seul jugea *Homere* un homme de goût & de génie. Vivement affecté des beautés de l'*Illiade*, qu'il a su exprimer plus heureusement qu'aucun tra-

ducteur , il reconnoît de bonne-foi les défauts qui défigurent ce poëme , défauts excusables dans un siècle grossier , où l'art n'étoit point connu. Une connoissance approfondie des mœurs & des usages du tems d'Homere est absolument nécessaire à ceux qui veulent apprécier équitablement ses ouvrages. La préface de Pope offre sur cette matiere les lumieres les plus sûres & les plus étendues : c'est un morceau de littérature & d'érudition d'autant plus précieux , qu'il est bien rare de trouver dans un commentateur un homme de génie & un grand poëte. On prétend que cette traduction d'Homere valut à Pope près de cent mille écus.

Mémoires de Martin Scriblerus. C'est une satire fine & ingénieuse dans le goût de Cervantes. L'auteur de *Don Quichotte* attaqua le ridicule de la chevalerie & l'abus du courage; Pope en société avec les docteurs Swift & Arbuthnot , entreprit d'attaquer le ridicule de l'érudition & l'abus des sciences. Le caractère de *Cornelius Scriblerus* , pere de *Martin* , est extrêmement comique ; c'est un antiquaire qui regle toutes ses actions d'après l'exemple des anciens , & qui n'attache de prix qu'aux monumens antiques. Le jour de la naissance de son fils , il se souvint d'avoir lu dans *Théocrite* qu'un bouclier fut le berceau d'*Hercule* ; comme il avoit un vieux bouclier couvert de rouille , qu'il regardoit comme une piece très-rare & d'une antiquité merveilleuse , il lui prend fantaisie de faire placer son fils sur cette antique , & de l'exposer ainsi à la vue de quelques sa-

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vans de sa connoissance ; il confie à la servante ce précieux bouclier , avec ordre d'y mettre son fils , & de l'apporter à la compagnie , couvert d'une piece de fatin bleu.

Les savans s'étant rassemblés dans sa maison : » Amis , leur dit-il , je me propose » de vous présenter mon fils ; mais comme » ce n'est pas un enfant vulgaire , je ne » vous le présenterai point non plus d'une » façon triviale ; son berceau est mon ancien » bouclier , si fameux dans toutes les universités de l'Europe. Vous savez tous comment » je me suis procuré ce monument de la plus » haute antiquité aux dépens de la vaisselle de » toute ma famille. Il s'arrêta en cet endroit de sa harangue à la vue de la servante qui entroit avec l'enfant. Il le prend d'abord » entre ses bras. Voyez donc mon fils , mais » regardez d'abord ce bouclier. Contemplez » cette rouille. — Précieux vernis du tems , » & production vénérable de tant de siècles. «

» En achevant ces mots , il leve lentement » la couverture de fatin ; mais à mesure qu'il » procédoit à l'exhibition de cette précieuse » antique , une pâleur mortelle se répandoit sur » son visage , & sa main trembloit. A la fin » ses forces l'abandonnent au point qu'il laisse » tomber le bouclier & l'enfant à terre , en » s'écriant d'un ton lamentable , mon bouclier ! » ô ciel ! mon bouclier !

» En effet , la servante , qui se piquoit de » propreté , & qui s'intéressoit à l'honneur de

» son jeune maître , avoit si bien écuré le bou-
 » clier qu'on s'y pouvoit mirer. «

Cornelius qui s'étoit évanoui à ce spectacle ;
 étant enfin revenu à lui même , » ô femme ,
 » femme , s'écria-t-il , (& en prononçant ces
 » mots il arracha le bouclier avec violence
 » des mains de la servante) est-ce donc à ton
 » ignorance que ce monument devra sa ruine !
 » où est cette belle croûte qui l'a couvert si
 » long-tems ? où sont ces traces du tems , &
 » pour ainsi dire , ces doigts de l'antiquité.
 » L'attouchement grossier d'une femme ignare
 » a détruit tout cela.

» Les commeres (qui étoient accourues au
 » bruit , & qui ne se mettoient guere en peine
 » de la cause de ses regrets) demanderent seu-
 » lement si l'enfant ne s'étoit point fait de mal ;
 » & dirent : là , là , tout est bien , la servante
 » n'a fait que son devoir , elle écure on ne
 » peut pas mieux ; quel tintamarre il fait pour
 » un bassin qu'un barbier de village n'auroit
 » pas voulu , il y a deux heures , pendre à
 » la porte de sa boutique. Un bassin , s'écria
 » une autre , ce n'est tout au plus qu'un mau-
 » vais chandelier sans tuyau. Les savans , qui
 » jusqu'alors avoient gardé le silence , ayant
 » considéré attentivement le bouclier , déclare-
 » rent qu'ils adoptoient ce dernier sentiment ;
 » & tâcherent de consoler *Cornelius* , en l'assu-
 » rant qu'au bout du compte ce n'étoit qu'un
 » chandelier. Mais cette consolation , bien loin
 » de calmer le docteur , le mit dans une si fu-
 » rieuse colere , qu'il fallut l'emporter & le

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» coucher dans son lit, où , fatigué de tant
» d'agitation , il ne tarda guere à s'endor-
» mir. «

Tous les détails de l'éducation que *Cornelius* donne à son fils sont très-plaisans. Les subtilités de l'ancienne philosophie y sont particulièrement tournées en ridicule. Comme le jeune *Martin* avoit l'entendement très-épais , » *Corne-*
» *lius* , obligé d'éclaircir des vérités intellec-
» tuelles par le secours des images sensibles ,
» appella un jour son cocher , & lui demanda
» ce qu'il avoit vu la veille. Le cocher ré-
» pondit qu'il avoit vu deux hommes qui se
» battoient pour un prix , que l'un étoit un bel
» homme , sergent aux gardes , l'autre noir &
» boucher de profession ; que le sergent avoit
» des culottes rouges , au lieu que celles du
» boucher étoient bleues ; qu'ils s'étoient battus
» sur un théâtre vers les quatre heures après-
» midi , & que le sergent avoit blessé le bou-
» cher à la jambe. Observez s'écria *Cornelius* ,
» comment cet animal parcourt tous les pré-
» dicamens de la logique. Hommes , *substantia* :
» deux , *quantitas* : beau & noir , *qualitas* : ser-
» gent & boucher , *relatio* : l'un blesse l'autre ,
» *actio & passio* : combat , *situs* : théâtre , *ubi* :
» quatre heures après midi , *quando* : culottes
» bleue & rouge , *habitus*. «

L'anti-sublime , ou l'art de ramper en poésie.

Cet ouvrage , publié sous le nom de *Martin Scriblerus* , est une critique sanglante de quelques mauvais écrivains ennemis de Pope. Dans ce traité ironique , il expose les moyens d'é-
crire

crire d'un style bas & trivial , avec autant de sérieux & de gravité que Longin lorsqu'il découvrait les sources du sublime. Les principes sont appuyés d'exemples , choisis dans les ouvrages des auteurs qu'il vouloit immoler à la risée publique.

Les deux derniers volumes de cette collection renferment les lettres de Pope, où l'on trouve quelques traits qui décelent son caractère , & quelques anecdotes du tems qui peuvent piquer la curiosité. Il eût été à désirer que l'éditeur eût fait un choix. Tout ce qu'un auteur écrit à ses amis n'est pas digne des regards de la postérité. Nous n'en extrairons qu'une anecdote touchante, rapportée dans une des lettres du poëte Gay. Dans le tems des travaux de la moisson , le dernier juillet 1718 , deux tendres amans , dont on citoit par-tout la longue fidélité , étoient assis au pied d'une meule , sous l'ombrage d'un hêtre. Jean Howet étoit un garçon quarré , qui pouvoit avoir vingt-cinq ans ; Sara Drew , qui étoit plutôt jolie que belle , avoit à-peu-près le même âge. Ils s'occupoient ensemble aux différens travaux de la campagne : Jean amenoit à sa maîtresse , matin & soir , les vaches qu'elle devoit traire : à la dernière foire , il lui avoit acheté du taffetas verd pour son chapeau de paille ; & la devise , gravée sur sa bague d'argent , étoit de son invention. Leur amour étoit la conversation de tout le voisinage. Jean venoit d'obtenir , le matin même , le consentement des parens de sa belle , & ils ne devoient plus at-

tendre que jusqu'à la semaine suivante pour être unis & heureux. Peut-être que, dans l'intervalle de leurs travaux, ils s'entretenoient de leurs habits de nûces : ce qu'il y a de certain, c'est que Jean s'amusoit à assortir un bouquet de fleurs champêtres, les plus analogues au teint de Sara. Au milieu de cette douce occupation, entre deux & trois heures après-midi, le ciel commença à se couvrir d'un nuage noir, dont il partit bientôt de si violens coups de tonnerre & de si terribles éclairs, que tous les laboureurs se sauverent pour chercher quelque abri. Sara s'évanouit de frayeur sur un tas d'orge. Jean, qui ne la quittoit jamais, se tenoit près d'elle, & l'avoit entourée & couverte de gerbes pour la garantir de l'orage. Un instant après, on entendit un coup affreux : chacun de ceux qui s'étoient sauvés, cria à son voisin, s'il n'avoit pas été frappé de la foudre : aucune réponse ne venant de l'endroit où les deux amans étoient tapis, on s'avança vers la meule d'orge, qu'on trouva fumante & le tendre couple sans vie. Jean avoit une main autour du cou de Sara, & l'embrassoit de l'autre, comme s'il avoit voulu la garantir du tonnerre. Ce fut dans cette tendre attitude, qu'ils passèrent en un instant de la vie à la mort. La paupière de l'œil gauche de Sara étoit un peu brûlée, & l'on apperçut une tâche noire sur son sein. Son amant étoit tout noir. Leurs compagnons leur rendirent le triste devoir de les transporter au village, où ils furent enterrés le lendemain, dans le cimetière de Stanton.

Harcourt. Mylord Harcourt les honora d'une pierre sépulchrale, pour laquelle Pope fit une épitaphe (*), qui perpétuera la mémoire de ces amans infortunés.

De toutes les collections des œuvres de Pope qui ont paru jusqu'ici, il n'en est aucune, sur laquelle celle-ci ne doive obtenir une juste préférence : elle est, sans contredit, la plus complète & la plus correcte ; & tout-à-la fois la plus riche & la plus élégante par son exécution typographique. Les soins & les dépenses du libraire, à cet égard, mériteroient seuls de faire admettre cet ouvrage dans tous les beaux cabinets de livres, quand même le mérite de Pope ne nécessiteroit pas cette acquisition.

(*Année littéraire ; Journal de littérature, des sciences & des arts ; Mercure de France ; Journal de Paris ; Affiches & annonces de Paris.*)

(*) En voici la traduction : » Ci-gissent Jean Howet
 » & Marie Drew, jeune homme adroit & fille sage
 » de cette paroisse, qui, travaillant à la moisson, avec
 » plusieurs autres, furent frappés de la foudre, le der-
 » nier jour de juillet 1718. Ne t'imaginer pas que la
 » mort soudaine de deux amans si fideles soit un ju-
 » gement rigoureux de la providence. Il n'appartient
 » qu'à des victimes pures d'être consumées par un feu
 » céleste. Aime la vertu ; & garde-toi bien d'être ef-
 » frayé d'un trépas subit. Quand Dieu fait descendre
 » au tombeau l'innocence, il est également juste, ex-
 » quelque-tems qu'il prononce cet arrêt : la même mi-
 » séricorde ôte la vie ou la conserve. «

Le guide du malade , ouvrage de médecine , philosophique & moral ; par M. DE MARQUE , docteur en médecine. Vol. in-12. de 300 pag. A Paris , chez l'auteur , place Cambray , & chez Berton , libraire , rue St. Victor ; à Nancy , chez Mathieu. 1779.

» **I**L ne suffit pas pour la guérison d'une
» maladie , que le médecin fasse son devoir ;
» il faut aussi que le malade & les assistans fassent le leur , & que toutes choses soient disposées convenablement. «

C'est le sens du premier aphorisme d'Hippocrate , qui sert d'épigraphe à cet ouvrage , & qui en indique le but. L'auteur s'est proposé de présenter ici les devoirs du malade , ceux des personnes qui le servent , & ceux des médecins. Le premier & le second article sont les plus étendus ; le dernier l'est beaucoup moins , parce que M. de Marque a supposé que les médecins doivent connoître les sources où ils peuvent puiser leurs maximes de conduite ; il se borne à quelques regles de sagesse & de prudence que l'expérience seule peut apprendre , & qui seront utiles aux jeunes praticiens qui ne peuvent les avoir encore acquises.

Le premier devoir du malade est la patience , qui modere ou éteint les mouvemens défordonnés des sens intérieurs , irrités par la

douleur, la longueur d'une maladie, & le desir de s'en voir délivrer. Son effet est de rétablir le calme, qui facilite le succès des efforts de la nature & de l'art pour opérer la guérison. Il doit aussi se défendre de l'abattement & du découragement, qui sont encore des obstacles redoutables à la cure, & dont on ne triomphe pas toujours. Le second devoir, celui qui est le plus fortement recommandé, est d'appeler promptement un médecin. La force naturelle des organes est bornée; il ne faut pas attendre qu'elle ait diminué au point de ne pouvoir seconder la vertu des remèdes. L'importance de ce précepte, & les conséquences qui résultent de sa négligence, sont sensibles. Une esquinancie, par exemple, qui est une maladie de la gorge, accompagnée d'une grande difficulté d'avaler & de respirer, se guérit ordinairement en 8 jours, lorsque le médecin a été averti de bonne heure; s'il ne l'est pas avant le 3e. ou le 4e. jour, la guérison est plus incertaine, plus difficile, & en demande quelquefois plus de 10 ou de 12. M. de Marque cite une multitude d'autres exemples qui le mettoient en état de prouver qu'il meurt en France, tous les ans, près de 400,000 personnes de maladies négligées.

On s'attend bien que dans un ouvrage de la nature de celui-ci, on devoit insister sur la nécessité & l'utilité de la médecine. » Cette » science, dit M. de Marque, tient le premier » rang après la religion. Celle-ci, fondée sur » la révélation, & marquée en tout au sceau

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» de la divinité par les oracles des prophètes,
 » jouit sans doute de la prééminence qu'aucune
 » connoissance humaine n'oseroit lui disputer.
 » La médecine, fondée sur une base inébran-
 » lable, est honorée jusques dans les livres
 » saints ; elle paroît avoir été donnée aux
 » hommes pour réparer en quelque sorte la
 » foiblesse attachée à leur nature, ou les sui-
 » tes du péché originel, qui fut la source de
 » toutes nos maladies. La médecine joua le
 » premier rôle dans la religion payenne, qu'on
 » fait n'avoir été qu'une *espece d'hérésie* ou de
 » *schisme* qu'enfanterent les passions des hom-
 » mes ; les oracles en faisoient l'appui de leurs
 » décisions, les rois l'appui de leurs trônes ; les
 » temples ne retentissoient que de guérisons &
 » de remèdes ; les grands parmi les Egyptiens
 » furent presque tous prêtres & médecins. En-
 » fin notre art est aussi ancien que l'homme ;
 » il remonte jusqu'au siècle des prophètes &
 » des héros ; tous les hommes saints & céle-
 » bres, tels que Salomon, Tobie, Moïse,
 » Isaïe, le cultiverent ou le préconiserent, &
 » il forme un lien très-intime avec la reli-
 » gion. «

D'après cette liaison de la médecine avec
 la religion, l'auteur se croit en droit de par-
 ler quelquefois en théologien ; il examine en
 conséquence quelques questions qui tiennent
 plus à l'une qu'à l'autre. Telle est, par exem-
 ple, celle qui naît du dogme de la fatalité. Si
 nos jours sont comptés, & le terme de notre
 vie irrévocablement déterminé, la médecine

est-elle utile ? De pareilles questions ont été faites souvent dans les écoles ; mais de nos jours on ne les fait plus , & on n'y répond plus ; M. de Marque a bien voulu se donner cette peine ; & ce n'est assurément pas la partie de son travail dont on lui saura plus de gré. On aimera mieux entendre raisonner le médecin , qui , après cette espèce de digression , revient aux devoirs des malades , auxquels il prescrit l'obéissance ; il ne se borne pas à leur faire voir les risques qu'ils courent en manquant de docilité ; il leur cite encore plusieurs passages de l'écriture sainte , qui leur en fait un devoir. Ces autorités sont sans doute respectables ; mais on ne les écoute que lorsqu'on a de la confiance en son médecin ; & cette confiance , comme l'on sait , ne se commande pas : on ne peut pas donner des préceptes sur cet article important ; le choix d'un bon médecin la fera sans doute naître , & M. de Marque indique les moyens auxquels on peut le reconnoître. Il s'élève contre l'opinion générale qui se déclare en faveur d'un vieux médecin , parce qu'on le suppose avoir plus d'expérience ; & il observe qu'il peut s'en trouver dont les progrès ont été lents , & qui ne valent pas à 60 ans un médecin de 30 à 35 ans ; à cet âge , il mérite la confiance publique ; & depuis ce terme , tant que son esprit conserve sa vigueur , il la mérite encore mieux.

M. de Marque ne manque pas de travailler aussi à prémunir ses malades contre les empi-

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tiques. On fait avec quel empressement la plupart semblent les rechercher & s'abandonner à eux , lorsqu'ils en ont besoin. » Qu'on promene dans les rues, disoit un médecin , une figure de bois , par le moyen de certains ressorts , en lui faisant dire *casse , manne , séné*, &c. je suis sûr qu'elle trouvera des pratiques , principalement si elle a un peu de mine : car on mesure sur-tout le médecin & le charlatan à la mine & aux autres gentilles du corps. C'est une chose surprenante, disoit St. Jérôme, ajoute M. de Marquet , dont nous avons remarqué le goût pour l'autorité des peres de l'église, que les personnes de tout état, même celles du plus bas métier, soient obligées de l'apprendre avant de pouvoir l'exercer , & qu'il n'y ait que la seule profession de la médecine qu'il soit permis de pratiquer sans s'en être instruit convenablement. « L'auteur , à cette occasion , cite la plaisanterie de Roquelaure , qui , pour prouver au roi que rien n'étoit plus commun que les médecins en France & à la cour , s'affubla la tête d'un bonnet & d'une serviette , & portant sa main à sa joue , alla se placer dans les lieux les plus fréquentés du palais. Tous ceux qui passaient , croyant qu'il avoit une fluxion , ne manquèrent pas de le plaindre & de lui indiquer des remèdes dont ils vantoient les effets miraculeux.

Parmi les devoirs du malade , l'auteur n'oublie pas celui de la reconnaissance , & cela est naturel. » Elle est , dit-il , fondée sur l'équité

» la plus évidente , sur la loi du *tien* & du
 » *mien*, loi sacrée & inviolable qui prescrit aussi
 » qu'elle soit proportionnée aux facultés du
 » malade & aux services qui lui ont été ren-
 » dus ; mais , outre la récompense pécuniaire ,
 » ajoute-t-il , la reconnoissance du malade em-
 » brasse encore ce sentiment noble & géné-
 » reux de la conscience , que conservent des
 » ames sensibles qui ont reçu des services ou
 » des bienfaits. « Nous ne nous arrêterons pas
 sur les conseils que l'auteur donne à ceux
 qui assistent , soignent & servent les malades ;
 ils sont sans doute importants. » J'ai connu ,
 » dit-il , un médecin qui répétoit souvent : *Bon*
 » *Dieu , quand ferez-vous cesser les désordres &*
 » *les infidélités des assistans , afin que nous puis-*
 » *sions avec quelque assurance rendre la santé à*
 » *nos pauvres malades ?* Ce médecin étoit le
 » célèbre Bordeu , dont les talens supérieurs ,
 » le zele ardent pour son état , ont fait l'ad-
 » miration de tous ceux qui l'ont bien connu. »

Dans les derniers chapitres de l'ouvrage ,
 où l'auteur présente les devoirs du médecin
 envers le malade & les assistans , il revient
 encore sur les qualités que doit avoir un mé-
 decin , & particulièrement sur les vertus mo-
 rales qu'il doit réunir , comme la piété , le zele ,
 l'activité , la complaisance , la douceur , l'affa-
 bilité , la modestie , le désintéressement. Il cite
 à l'occasion de cette dernière vertu , le distique
 que l'on fit pour servir d'épithaphe à Sylvius ,
 médecin célèbre & professeur de la faculté de
 Paris.

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Sylvius hic situs est , gratis qui nihil fecit unquam :
Mortuus & gratis quod legis ista dolet.*

» Cy gît *Sylvius* , qui ne fit jamais rien pour
» rien , & qui maintenant qu'il est mort , pleure
» de ce que tu lis *gratis* son épitaphe. « Ce
que M. de Marque , semble exiger le plus d'un
médecin , c'est la prudence. Il consacre plu-
sieurs chapitres pour recommander cette vertu
aux jeunes médecins.

Le dernier chapitre n'est pas le moins cu-
rieux ; car on y traite assez au long de la for-
tune & de la réputation du médecin , deux
choses qui ne vont pas toujours ensemble. M.
de Marque se fâche contre *certain*s hommes ,
dont l'injustice est si marquée , qu'ils refusent même
aux médecins , le mérite des cures qu'ils font , en
les rapportant à Dieu , & qu'ils leur imputent tous
les mauvais succès , laissant à part alors la di-
vinité.

Ce petit ouvrage , quoique négligé pour le
style , contient d'excellentes réflexions & de
très-bonnes instructions sur la manière dont se
doivent conduire le médecin , le malade & ceux
qui le soignent. On doit le considérer comme
un recueil d'avis salutaires à la santé , & de
réflexions souvent amusantes , capables de ré-
créer le malade & les assistans.

(*Journal encyclopédique ; Journal de litté-
rature , des sciences & des arts ; Journal*
de Nancy ; Gazette salutaire.)

FABLIAUX, ou Contes du XIIe. & du XIIIe. siècle, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, avec des notes historiques & critiques; & les imitations qui ont été faites de ces contes, depuis leur origine jusqu'à nos jours. 3 vol. In-8vo. Prix, 15 liv. reliés. A Paris, chez Onfroy, libraire, quai des Augustins. 1779.

LOrsque les seigneurs François eurent anéanti l'autorité royale, pour devenir eux-mêmes des tyrans plus odieux que le souverain le plus despotique; lorsque le royaume se trouva divisé en mille gouvernemens particuliers, ennemis de toute subordination, presque toujours en guerre les uns contre les autres: alors chaque seigneur isolé dans sa forteresse, y passoit la plus grande partie de ses jours. La cour n'étoit plus le rendez-vous de la noblesse ambitieuse; & la capitale, loin d'être, comme aujourd'hui, le centre des affaires & des plaisirs, offroit à peine l'image d'une de nos villes du second ordre. Aucun amusement public ne réunissoit les citoyens, excepté les fêtes de la chevalerie, qu'on célébroit par intervalles souvent très-éloignés. Il fallut bien imaginer des plaisirs assortis à ce nouvel ordre de chose. Car, que faire au milieu d'un château, pendant les longues nuits de nos longs hivers? On prit donc le parti de s'amuser, comme les

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nourrices & les vieilles femmes amusent les enfans. On inventa des fables ; on s'entretint d'anecdotes , où la vérité & le merveilleux se trouvoient confondus. L'art de raconter des histoires devint une profession ; bientôt on vit naître des troupes errantes de *Conteurs* , de *Fabliers* , de *Trovers* , de *Jongleurs* , de *Ménétriers* , &c. Les *Fabliers* inventoient des contes , les *Trovers* les rimoient , les *Conteurs* les débitaient , les *Ménétriers* les chantoient , ou les accompagnoient de leurs instrumens. Les *Ménétriers* présidoient à ces especes de scenes lyrico-dramatiques , & les *Jongleurs* y ajoutaient des farces , des danses , des pantomimes , des tours de gobelets ; &c.

C'est ainsi qu'on nous peint l'art naissant de la comédie & de la tragédie , dans les isles de l'Archipel , avant le siècle de Mèandre , de Sophocle & d'Euripide. On observe encore de nos jours les mêmes choses , parmi les nations sauvages qui commencent à se policer. M. de Bougainville , & le capitaine Cook ont vu , dans les isles de la Société , des troupes de danseurs & d'histriens qui parcourent les villages pour y amuser un peuple oisif.

M. Forster en a vu différentes troupes à Taïti & à Uliétéa (*) : chez les uns , c'est un métier ; chez les autres , un goût d'amateurs. Les premiers sont de la dernière classe du peu-

(*) Plusieurs de leurs pieces dramatiques & de leurs danses sont bien décrites & représentées , par de très belles estampes , dans l'abrégé des voyages , en 21 vol. in-8vo. qui doit paroître au premier jour.

ple; les autres, de celle des éarées, ou de la noblesse : ceux-ci vont d'isle en isle faire admirer leurs talens, & ne reçoivent jamais de salaire.

A la vérité, nos ancêtres se trouvoient déjà plus loin de l'état sauvage au XIIe. & au XIIIe. siècle, que les insulaires des régions australes; mais quoique plus avancés dans les arts & le commerce, ils étoient, à certains égards, également ignorans & beaucoup plus pervers. Les Taïtiens s'abandonnent sans réserve à tous les plaisirs des sens; mais nulle loi positive ne leur en interdit la jouissance : on observe au contraire que les François de nos siècles barbares se livroient aux mêmes excès, malgré leurs principes, malgré leurs remords, & les châtimens dont on ne cessoit de les menacer. Le fond de tous leurs fabliaux, suppose des mœurs très-corrompues; l'obscénité qui en fouille un grand nombre, a mis l'éditeur dans l'impossibilité de les traduire, & même de les analyser. Chaque objet indécent y est désigné par l'expression la plus malhonnête; en un mot, ces ouvrages qui, selon la remarque du traducteur, peignent mieux nos prédécesseurs que l'histoire elle-même, en donnent l'idée la plus défavorable.

Cependant il est essentiel de les connoître; puisque l'homme ne se perfectionne qu'à l'aide des rapprochemens & des comparaisons. Il faut donc lire leurs ouvrages comme on lit ceux de l'antiquité, comme on admire & étudie ses statues & ses peintures; quoique les peintures,

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

les statues & les livres de l'antiquité soient trop souvent contraires aux notions qu'on nous donne sur la décence & la vertu.

Les écrivains qui , dans nos siècles de ténèbres , se distinguèrent par des *Fabliaux* , des *Moralités* , des *Farces* , des *Mystères* , & des *Sotties* , ne furent point des *Troubadours* , comme on l'a tant de fois répété : les Troubadours étoient des *Provençaux* , qui n'ont composé des chansons qu'en pâtois , idiôme alors absolument étranger à la plupart de nos Provinces. Les *Trovers* & les *Fabliers* , suivant l'auteur , ont eu pour berceau les lieux mêmes où sont nés , depuis , les Molière , les Fénelon , les Racine , les Fontenelle , les Voltaire , les Buffon , les d'Alembert , & la plupart des grands hommes qui décorent les regnes de Louis XIV & de ses successeurs. Sans doute que les ouvrages de ces derniers , fondés sur le bon-sens & l'utilité générale , n'auront point la destinée du *Songe d'enfer* , du *Revenant* , du *Tournois d'Ante-christ* , du *Testament de l'Ane* , du *Purgatoire de St. Patrice* , du *Jeu St. Nicolas* , de la *Messe du Curé* , des *trois Bossus* , de l'*Indigestion du Vilain* , &c. qui firent les délices & l'admiration de nos peres , qui furent même accueillis avec transport en Angleterre , en Italie , en Sicile , en Palestine , à Constantinople , dans tous les lieux où les croisés déployerent leurs fureurs guerrieres & religieuses.

L'ouvrage que nous nous empressons d'annoncer , est véritablement neuf , & le premier qui nous offre des mémoires d'une cer-

taine étendue sur les monumens de notre ancienne poésie. L'auteur a eu le courage de descendre dans les catacombes de nos premiers poètes, de s'y ensevelir pendant plusieurs années, de fouiller leurs tombeaux; & les opulentes dépouilles qu'il en rapporte, n'étoient pas même soupçonnées de nos littérateurs. Rien n'invitoit à une pareille recherche : les anciens rimeurs de la Monarchie étoient oubliés, & , fiers de notre politesse actuelle, nous croyions ne devoir que l'indifférence & le mépris aux productions de ces tems barbares.

» Si les écrivains & les historiens modernes
 » daignent quelquefois, dit l'auteur, faire men-
 » tion de nos vieux poètes, c'est ordinaire-
 » ment avec un ton de compassion & de pi-
 » tié, qu'on pardonneroit à peine à l'ennui
 » de les avoir lus. Veulent-ils nous donner
 » une idée de leurs productions? Ils citent avec
 » complaisance quelque historiette de légende,
 » bien absurde & bien bête; & par ce chef-
 » d'œuvre d'impertinence d'un moine igno-
 » rant, ils laissent le lecteur admirer de bonne
 » foi quelle étoit la stupidité d'un peuple ré-
 » duit à une pareille pâture. «

Les recherches de l'auteur l'ont conduit à des faits, d'après lesquels il entreprend de détruire un ancien préjugé, contre lequel il est le premier qui réclame : ce préjugé est, comme on l'a observé plus haut, celui qui nous fait croire que les Troubadours aient été les peres de notre poésie, & que la Provence en ait été le berceau. Cette discussion est trop in-

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

intéressante pour l'histoire de notre littérature ; pour que nous ne nous arrêtions pas , aux principales raisons dont l'auteur s'appuie.

La langue romaine étoit depuis long-tems la langue dominante & la seule parlée dans les Gaules , lorsque de nouveaux conquérans , les Francs au nord , & au midi les Ostrogots , les Visigots , les Sarrafins , &c. vinrent occuper cette partie de l'Europe. La langue de ces peuples , mêlée à l'ancienne , produisit deux langues nouvelles , qui conserverent toujours le nom de *Romaine* ou *Romane* , parce que l'une & l'autre avoient pour base celle des Romains. Ces deux *Romanes* se partagerent la France : comme toute la partie en-deçà de la Loire , se servoit , pour affirmer quelque chose , du mot *oil* (oui) ; & toute la partie au-delà du mot *oc* , on appella l'une *la langue d'oil* , & l'autre *la langue d'oc*. Celle-ci reçut encore une autre dénomination : comme Raymond IV , comte de Provence , possédoit en même-tems une grande partie de la Gothie & de l'Aquitaine , on s'accoutuma à nommer simplement *Provinces* , tous ses états ; *Provençaux* , ses différens sujets ; & langue *Provençale* , la langue commune qu'ils parloient. Ainsi quand nos premiers historiens parlent des poètes Provençaux ; il ne faut pas croire qu'ils entendent seulement les poètes de ce canton particulier , qu'on appelle aujourd'hui proprement la Provence : ils comprenoient sous cette dénomination générale tous les rimeurs de nos provinces méridionales , ou plutôt tous ceux qui ont fait des

vers en *Romane Provençale* ; car parmi ces poètes Provençaux on trouve cités des Catalans , des Arragonnois , des Italiens. De cent quarante Troubadours environ , dont la patrie est connue , il n'y en a que vingt-fix qui soient de la Provence proprement dite. L'auteur ne prétend point opposer à ce petit nombre celui des poètes qui ont écrit en *Romane françoise* : on compteroit plutôt , dit-il , tous les insectes qu'un été voit éclore. Dans un tems où l'art des vers ne connoissoit encore aucune regle , le talent de rimer parut si facile , que tout le monde voulut s'en mêler. On inscrivoit des vers sur les sceaux , sur les vases , sur les vitraux des églises , sur les tombes sépulchrales , les murs , les pavés : l'office divin , la bible , la règle de St. Benoît , la coutume de Normandie , tout enfin , excepté les chroniques , fut rimé. La nation entiere étoit devenue mé-tromane.

Pendant tout le tems que dura cette effervescence épidémique pour les vers , l'auteur distingue trois especes principales de poésie , les chansons , les romans & les contes. Il trace rapidement l'histoire de chacun de ces genres. Il prouve que les chansons , bien antérieurement aux Troubadours , étoient connues des Francs , qu'ils avoient des chansons guerrieres que le soldat répétoit en chœur , lorsqu'il marchoit au combat ; qu'ils en eurent ensuite d'amour & de galanterie , & que les Gaulois eux-mêmes en avoient chanté de fort libres , appelées *Vallemachia*. Rien ne fut plus

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

commun , dans le douzieme siecle , que les chansons érotiques. St. Bernard en avoit composé plusieurs dans sa jeunesse : celles d'Abélard pour la célèbre Héloïse , furent chantées par toute la France ; & ce goût de gaieté frivole étoit même devenu si général , qu'en Normandie , dans les longues processions , tandis que le clergé reprenoit haleine , les femmes enchantoient de badines , *nugaces cantilenas*. On connoît encore celles de Thibault , comte de Champagne , pour la Reine-Blanche , mere de St. Louis. Tous ces auteurs de chansons n'étoient point des Troubadours , & nous ne devons donc point ce premier genre à la Provence.

L'auteur explique ensuite l'origine de la romancerie. Il prétend que ce ne fut ni la galanterie ni l'amour qui produisirent les romans , mais qu'on les doit au même motif qui enfanta les croisades ; c'est-à-dire , à un zele de dévotion mal-entendu. Les Sarrafins étoient maîtres de l'Espagne ; d'où sans cesse ils menaçoient la France , dont ils avoient déjà possédé quelques provinces : ils avoient envahi les lieux saints , & l'on regardoit la religion comme intéressée à cette sorte de profanation. On crut donc devoir sonner la trompette contre un peuple infidele & conquérant , que le fanatisme rendoit redoutable ; & ainsi nâquirent les trois premières productions romanesques. Dans toutes les trois on suppose pour ennemis aux Sarrafins le héros le plus célèbre qu'eût encore produit la France , Charlemagne : l'un de ces poèmes lui fait faire

une expédition en Palestine, l'autre en Espagne, le troisieme en Languedoc, pour délivrer Carcassonne & Narbonne, que ces ennemis du nom chrétien tenoient assiégées. Une remarque que fait l'auteur, c'est que ces trois fables devotes sont dûes à trois moines. Les poètes ne tarderent pas à s'emparer d'un genre de fiction si favorable à des imaginations extravagantes & sans frein. Cependant en adoptant le genre & souvent le héros, ils se garderent bien d'adopter le sujet. La chevalerie venoit de naître; ils la transporterent dans leurs poèmes avec sa bravoure inquiète, son ardeur pour les exploits merveilleux & sa galanterie exaltée. D'autres romans (on appelloit ainsi ces poèmes nouveaux, parce qu'ils étoient écrits en *Romane*) n'eurent pour objet que des aventures d'amour; d'autres furent fondés sur les prestiges de la féerie.

Il seroit difficile de dire jusqu'à quel point les romans se multiplièrent, le succès prodigieux qu'ils obtinrent, non-seulement en France, mais dans tous les royaumes voisins. L'Italie & l'Espagne les adopterent. Plusieurs furent traduits dans ces langues étrangères, & conserverent même une telle célébrité, que, dans la suite, lorsque le tems en eut aboli la mémoire parmi nous, il se trouva des auteurs, qui de bonne foi les croyant Italiens ou Espagnols, les retraduisirent en françois, comme des productions originaires étrangères.

Tous ces romans furent écrits en *Romane françoise*; on ne les devoit point aux poètes.

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Provençaux. L'auteur ne connoît aux Troubadours que quatre romans , & tous quatre dévots : ce font Philumela , Gerard de Rouffillon , Guillaume au court-nez , & Honorat de Lérins.

» Qui a pu , dit-il , occasionner chez eux cette
 » difette , dans un genre sur-tout si fêté , si
 » long-tems à la mode ? Voilà encore un de
 » ces faits auxquels n'ont pas fait attention ceux
 » qui ont prôné les rimeurs en provençale.

» On vante tant l'imagination vive de ces provinces favorisées du ciel ; & elles n'ont pas produit un seul roman de féerie ! quoi ! l'histoire nous parle sans cesse de leur galanterie , & cette galanterie aboutit à des chansons ! pas un seul roman d'amour ; pas un seul de chevalerie sur-tout , dans des siècles où toutes les imaginations exaltées par les conquêtes d'Angleterre , de Sicile , de Constantinople , de Jérusalem , &c. par les spectacles guerriers des tournois , par les fêtes des cours plénieres , ne respiroient que le fanatisme des grandes actions ! « Quelqu'irréguliers , quelque extravagans même que fussent ces romans , ils étoient alors regardés comme des productions de longue haleine ; c'étoit l'épopée du tems : ne seroit-on pas tenté de croire que les Provençaux n'avoient point la tête épique ?

Un genre plus agréable , plus piquant , plus varié , dans lequel nos poètes François l'emportèrent encore sur les Provençaux , est celui des contes , qu'on nomma d'abord *Fables* , *Fabells* ou *Fabliaux* ; on débitoit ces petits poèmes dans les festins ; ils animoient les plaisirs de la

table. Des bandes joyeuses de jongleurs & de musiciens alloient les réciter de ville en ville, de châteaux en châteaux, & en amusoient le peuple & la noblesse. Ce nouveau genre, comme celui des romans, eut bientôt une vogue prodigieuse dans toute l'Europe : toutes les nations s'empresserent de recueillir ou d'imiter nos contes. Il n'y eut pas jusqu'à la langue même, qui, toute barbare qu'elle étoit alors, ne devint universellement à la mode. Transportée à Naples & en Sicile par les Normands; en Angleterre par Guillaume-le-Conquérant; en Syrie, en Palestine, dans la Morée, dans l'Isle de Chypre, à Constantinople, par les croisades; elle obtint sur toutes les autres langues une prééminence si décidée, que *Brunetto Latini*, composant, vers 1260, un cours d'étude, préféra de l'écrire dans notre idiôme, *parce que la parlure, dit-il, en est plus délitable, & commune à tous langaiges.*

Ce triomphe de la langue, quel qu'il soit, étoit celui de la romane françoise : il n'étoit nullement question de la provençale. L'invention du genre des contes ou fabliaux appartient donc encore aux seuls poètes François : l'histoire des Troubadours, publiée depuis quelques années, n'offre que deux contes parmi les ouvrages de ces rimeurs Provençaux, & tous deux faits dans un tems où la plupart de ceux de nos fabliers existoient déjà. Ce furent encore les rimeurs François du XIIIe. qui ouvrirent en France la carrière dramatique; l'auteur le prouve par des pieces originales. De;

70 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

là , l'origine de toutes ces *Moralités*, *Myſteres*,
Farces & *Sotties* , qui furent données enfuite;
 ouvrages abſurdes , il eſt vrai , mais qui n'en
 ont pas moins préparé les jours brillans de
 notre théâtre. Or , demande l'auteur , quelles
 ſont parmi ces pieces celles qu'on doit aux
 Troubadours ? Qu'ont-ils fait pour les progrès
 de l'art , & quelles obligations leur a la ſcène
 françoïſe ? » Leur hiſtoire exiſte , dit-il , ou-
 » vrez-là , qu'y trouvez-vous ? Des ſirventes ,
 » des tenſons , d'éternelles & ennuyeuſes chan-
 » ſons d'amour , ſans couleur , ſans images ,
 » ſans aucun intérêt ; en un mor , une aſſou-
 » piſſante monotonie , à laquelle tout l'art de
 » l'éditeur & l'élégance de ſon ſtyle n'ont pu
 » remédier. . . . Il ne faut rien diſſimuler , ajou-
 » tet-il , & avoir le courage de publier une
 » remarque intéreſſante & bien extraordinaire
 » aſſurément , qui ſe préſente ici , & que per-
 » ſonne , je crois , n'a été juſqu'à préſent dans
 » le cas de faire , c'eſt que les provinces , qui
 » aux XIIe. & XIIIe. ſiècles produiſirent les
 » romanciers & fabliers François , ſont celles-là
 » mêmes , qui , aux XVIIe. & XVIIIe. ont pro-
 » duit aſſi Moliere , Boileau , Racine , la Fon-
 » taine , Boſſuet , Voltaire , Rouſſeau , Cor-
 » neille , Buffon , Condé , Turenne , le Brun ,
 » Deſcartes , Vauban , &c. c'eſt-à-dire , le gé-
 » nie , l'éloquence , les belles imaginations , les
 » talens ſublimes , & les grands hommes en-
 » fin qui ont illuſtré la France. La nature , en
 » mettant dans le partage de ſes faveurs tant
 » d'inégalité entre les différens cantons du

» royaume , se feroit-elle donc piû à départir
 » spécialement au nord de la Loire les dons
 » éminens de l'esprit ? J'ignore les causes de
 » ce phénomène , & laisse à d'autres l'honneur
 » de les découvrir. Mais je ne puis m'empê-
 » cher de remarquer que déjà elle commen-
 » çoit à douer nos provinces septentrionales
 » de cette vertu créative , de cette vigueur &
 » fécondité de production , qui depuis , pour
 » la seconde fois , mais à plus juste titre , a
 » rendu nos bons écrivains le modele & l'ad-
 » miration de l'Europe. «

L'auteur explique ensuite , avec beaucoup de vraisemblance, la maniere dont il a pu arriver que les Troubadours soient restés en possession d'être regardés comme les premiers & les plus anciens poètes de la nation ; mais une nouvelle discussion sur l'origine de ce préjugé nous entraîneroit trop loin : nous invitons à la lire dans l'élégante & savante préface que l'auteur a mise à la tête de son ouvrage , dont il nous reste à faire connoître quelques morceaux. Nous allons d'abord offrir à nos lecteurs un fabliau moral ; c'est celui qui est intitulé *Merlin*.

Deux bucherons , voisins & amis , habitoient un même village. Ils étoient pauvres , mais accoutumés dès leur naissance à la pauvreté , leurs bras suffisoient à leurs besoins. Tous les matins , au point du jour , les deux voisins partoient ensemble pour aller à l'ouvrage , le soir ils revenoient ensemble , & depuis vingt ans ils menoient , sans se plaindre , cette vie

laborieuse. Mais l'un d'eux ayant eu de sa femme un fils & une fille, ce surcroît de dépense le rendit pendant quelque temps plus mal-aisé que l'autre. Néanmoins par un redoublement de travail, il fit si bien que les deux enfans furent élevés, & que le fils même reçut quelqu'éducation. Un jour d'hiver cependant, que la neige l'avoit empêché d'aller à la forêt, sa famille se trouva tout-à-coup sans pain. Le bucheron se promettoit bien de sortir le lendemain, pour remédier à ce malheur ; & il alla, en effet, dès la pointe du jour, chercher son voisin. Mais, celui-ci, voyant la gelée très-forte, désespéra de pouvoir travailler, & laissa son ami partir seul. Le pauvre pere que pressoit le besoin, & dont les enfans étoient à jeûn depuis la veille, se rendit à la forêt, malgré l'inclemence de l'air ; mais à peine avoit-il commencé sa tâche, que ses mains engourdies laissèrent tomber la coignée ; il lui fut impossible de continuer son travail. Alors, sans espoir & sans ressource, il se met à pleurer amèrement & à maudire son sort. » Condamné par » sa naissance à l'avilissement, à la peine, qu'a- » t-il eu dans sa vie autre que de la douleur ! » Pas un seul jour de repos ! Et encore le » ciel lui rend aujourd'hui son travail stérile ! » Que va-t-il devenir ? Quel spectacle à son re- » tour ? Des enfans tendant les bras, & de- » mandant du pain, une femme forcenée de » rage & de tendresse, des gémissemens, des » pleurs ! A cette idée son cœur se déchire, » il appelle la mort. Tout-à coup une voix sort
» d'un

» d'un buisson , & lui demande quel est le su-
 » jet de ses cris ? Je suis un pere malheureux ,
 » répondit-il , né sans biens , maudit de Dieu ,
 » qui hais la vie , & ne peux mourir. Et moi ,
 » dit la voix , je suis *Merlin* : console-toi , j'ai
 » pitié de ton sort ; & veux te rendre heu-
 » reux. « *Merlin* alors lui enseigna un endroit
 de son verger où étoit enfoui un trésor ; il
 l'exhorte à faire un bon emploi de ses richesses ,
 & lui ordonne de revenir au même lieu dans
 un an. Le payfan remercie son bienfaiteur &
 retourne chez lui. Il court à son verger , le
 fouille à l'endroit indiqué , & trouve le trésor
 qui doit finir ses maux. Toute la famille est
 dans la joie. Ils n'eurent garde cependant d'é-
 taler trop promptement une aisance qui les eût
 trahis. Ce ne fut que peu-à-peu que le bu-
 cheron quitta son état , acheta des terres , une
 maison , & renonça au travail. L'année finie ,
 il retourna à la forêt & appella *Merlin* : » Qu'as-
 » tu , dit la voix ? te manque-t-il quelque chose ?
 » Parles , car j'ai promis de te rendre heureux :
 » il répondit qu'il avoit du bien assez , mais
 » il vouloit quelque honneur , & demanda la
 » prévôté du lieu. « *Merlin* la lui promit , lui
 recommanda d'être homme de bien , & lui
 enjoignit de revenir encore dans un an. Le
 manant fut fait prévôt , mais cette dignité
 ne fit qu'ajouter l'orgueil à ses autres vices.
 Il oublia son ancien ami ; il le voyoit tous les
 jours revenir de la forêt ; mais loin de le se-
 courir , il affecta au contraire de le mécon-
 noître. A la fin de l'année , il se rendit auprès

74 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de Merlin, & demanda pour sa fille l'honneur d'épouser le prévôt d'Aquilée, & un évêché pour son fils. Ceci lui fut encore accordé, & le nouveau rendez-vous fixé à l'année suivante. Ce fut bien pis après cette grace nouvelle, il ne connut plus de frein, donna dans tous les excès, & alla même enfin jusqu'à outrager son bienfaiteur ; car ne voyant plus de vœux à former dorénavant, & joignant l'insulte à l'ingratitude, il se rendit exprès à la forêt, & là, déclara à Merlin, qu'ennemi de la gêne, même de celle qu'on n'éprouvoit que tous les ans, il venoit lui dire adieu, & renoncer pour jamais à des faveurs, qu'il falloit toujours acheter par des prières. Merlin ne répondit que pour lui annoncer sa vengeance, & elle fut terrible. Peu de jours après, les deux enfants du coupable moururent. Lui-même, ayant refusé au seigneur du canton des secours que celui-ci lui demandoit pour soutenir une guerre, il fut dépouillé de tous ses biens, on lui ôta sa charge. Bientôt enfin sa misère devint si grande, qu'il se vit contraint de reprendre son ancien métier.

Ce fabliau rappelle le Bucheron d'Esopé, imité par la Fontaine & Boileau ; mais, comme l'observe l'auteur, la situation de ce pere malheureux qui veut mourir, parce qu'il va voir sa famille périr de besoin & de misère, est bien autrement intéressante que celle d'un paysan fatigué, qui demande la mort, parce qu'il a trop de peine.

Le fabliau suivant est un agréable récit des

ruses & des subtilités de trois larrons. Ils vivoient ensemble, & s'étoient affociés pour partager leurs vols. Deux d'entr'eux étoient freres, & se nommoient Haimet & Bérard. Le troisieme s'appelloit Travers. Le pere des deux premiers avoit fait le même métier qu'eux, & venoit de finir par être pendu. Un jour que ces trois voleurs se promenoient dans le bois de Lân, Haimet apperçut au haut d'un chêne fort élevé un nid de pie, & il vit la mere y entrer. » Frere, dit-il à Bérard, si quelqu'un » te proposoit d'aller enlever les œufs sous » cette pie, sans la faire envoler, que répondrois-tu ? Je lui répondrois, repar- » tit le cadet, qu'il est un fou, & qu'il de- » mande une chose qui n'est pas faisable. --- Eh ! » bien, sache, mon ami, que quand on ne se » sent pas en état de l'exécuter, on n'est en » filouterie qu'un butor. Regarde-moi. « Aussi- » tôt Haimet grimpe à l'arbre, ouvre doucement le nid par-dessous, reçoit les œufs à mesure qu'ils coulent par l'ouverture, & les rapporte, en faisant remarquer qu'il n'y en a pas un seul de cassé. Son frere lui dit alors qu'il le regarderoit comme leur maître à tous ; s'il pouvoit aller remettre ces œufs sous la mere, aussi adroitement qu'il les en a tirés. Haimet remonte sur l'arbre, & pendant qu'il est suspendu aux branches, & qu'il n'ose faire le moindre bruit, de peur d'effaroucher l'oiseau, son frere Bérard monte après lui, & lui détache subtilement son brayer, (sorte de caleçon) & l'apporte comme le gage de son triomphe. Quand

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Haimet est descendu , & qu'il s'apperçoit qu'on lui a volé son brayer , il avoue que son frere est un aussi habile coquin que lui.

Travers qui étoit témoin de ces joûtes d'adresse , ne se trouve pas assez de talent pour rester avec de pareils compagnons. Il renonce au métier , & retourne dans son village vivre auprès de sa femme. Il devint homme de bien , & travailla si heureusement , qu'au bout de quelques mois , il eut le moyen d'acheter un cochon. L'animal fut engraisé chez lui. Noël venu , on le tua & on le suspendit , selon l'usage , à la muraille. Les deux freres , qui ne l'avoient point revu depuis le moment de leur séparation , prirent ce tems pour lui rendre une visite. Ils ne trouverent que sa femme , occupée à filer ; mais ils virent le cochon & se promirent bien de l'enlever.

Le soir , quand Travers rentra , sa femme lui désigna les deux personnages qui étoient venus le demander. » Ah ! ce sont mes deux drôles , » s'écria douloureusement Travers ; mon cochon » est perdu ! « Sa femme tâcha de le consoler , & lui conseilla de changer le cochon de place , & de le cacher quelque part pour cette nuit. Travers suivit ce conseil , décrocha le cochon , & alla le mettre par terre à l'autre bout de la chambre , sous la *met* , qui servoit à pétrir le pain. Après quoi il se coucha , non sans inquiétude. La nuit venue , Haimet & son frere arrivent & font un trou à la muraille , à l'endroit où ils avoient vu le cochon suspendu ; mais bientôt ils s'apperçoivent qu'il n'y reste

plus que la corde. Travers, que la crainte empêchoit de dormir, croit entendre du bruit ; il éveille sa femme & va tâter à la met si le cochon y est encore. Comme il craignoit aussi pour sa grange & son écurie , il va par-tout faire sa ronde. Bérard qui l'entendit sortir, profita de ce moment pour crocheter la porte, & contrefaisant la voix de Travers : » Marie , dit-il , le bacon n'est plus à la muraille ; » qu'en as-tu fait ? Tu ne te souviens donc pas » que nous l'avons mis sous la mer, répondit » la femme ? Est-ce que la peur t'a troublé la » cervelle ? Non pas , reprit l'autre , mais je » l'avois oublié. Reste-là , je vais le ranger. En disant cela , il va charger le cochon sur ses épaules & l'emporte.

Après avoir fait sa ronde , Travers rentra. » Il faut avouer , dit la femme , que j'ai-là un » mari qui a une pauvre tête ; il oublie depuis » tantôt ce qu'il a fait de son cochon ? « A ces mots , Travers fait un cri. » Je l'avois » annoncé qu'on me le voleroit , dit-il ; adieu , » le voilà parti , je ne le verrai plus. « Cependant comme les voleurs ne pouvoient pas être encore bien loin , il courut après eux. Ils avoient pris à travers champs , pour se rendre dans le bois voisin ; Haimet alloit devant , & Bérard , chargé de sa proie , le suivoit d'assez loin. Travers arrive auprès de ce dernier , & prenant le ton de voix de l'ainé , il lui dit : » Tu dois être las , donne que je le porte à » mon tour. « Bérard , qui croit entendre son frere , donne le cochon , & se met à marcher

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

devant ; mais rencontrant bientôt Haimet , il vit que Travers l'avoit attrapé. Pour réparer sa sottise , il se dépouille , met sa chemise par-dessus ses habits , se fait une espee de coëffe de femme , & court à la maison de Travers par un autre chemin. Quand il le voit arriver , il lui demande , en contrefaisant la voix de sa femme , s'il a ratrapé le cochon. » Oui , je » le tiens , répond le mari. — Eh bien , donne » le moi , je vais le rentrer , & cours vite à » l'étable , car j'y ai entendu du bruit. « Travers lui charge l'animal sur les épaules , & va faire une nouvelle ronde ; mais lorsqu'il rentre & qu'il retrouve sa femme couchée & mourant de peur , il s'apperçoit qu'on l'a trompé de nouveau. Pour n'en pas avoir le démenti , il se met encore une fois à la poursuite de ses voleurs. Il se douta bien qu'ils n'auroient pas repris le même chemin , mais il présuma qu'ils ne pouvoient se retirer ailleurs que dans la forêt. En effet , il les y découvrit à la lueur du feu qu'ils avoient allumé au pied d'un chêne , pour faire quelques grillades. Comme le bois étoit verd & brûloit mal , les deux fripons étoient allés chercher de côté & d'autre des branches mortes & des feuilles seches. Travers , pendant ce tems , se déshabille tout nud , monte sur le chêne ; & se suspend d'une main dans l'attitude d'un pendu ; puis quand il voit les voleurs revenus & occupés à souffler leur feu , d'une voix de tonnerre , il s'écrie , *malheureux , vous périrez comme moi.* Ceux-ci , troublés , croient voir & entendre leur pere , &

ils se sauvent à la hâte. L'autre descend , reprend ses habits & son cochon , & revient triomphant conter à sa femme sa nouvelle victoire. Celle-ci l'en félicite ; mais Travers lui répond que tant que le bacon subsistera , il aura toujours peur. Ils prennent le parti de le dépecer , le mettent cuire dans un chaudron , & tous deux restent auprès de la cheminée pour le garder ; mais Travers , qui avoit beaucoup fatigué , s'endormir. Sa femme le fit coucher , & resta seule auprès du chaudron , où elle ne tarda pas à s'endormir à son tour.

Cependant les larrons , remis de leur première frayeur , étoient retournés au pied du chêne , & n'y trouvant plus ni le pendu ni leur cochon , il ne leur fut pas difficile de deviner le vrai de l'aventure. Ils revinrent aussitôt chez Travers , pour voir si l'ennemi étoit sur ses gardes. Bérard regarda par le trou de la muraille , & appercevant Travers couché & sa femme endormie auprès du feu , il va prendre une longue gaule , qu'il aiguise par un bout , monte sur le toit , & faisant descendre la gaule par la cheminée , il pique les morceaux du bacon & les enleve. Travers se réveille & voit avec étonnement cette nouvelle manœuvre. » Amis , leur cria-t-il , vous avez » tort de dégrader mon toit , moi j'ai eu tort » de ne pas vous inviter à goûter du bacon. » Ne disputons plus de subtilité , ce feroit à » ne jamais finir : descendez , & venez vous » régaler avec nous. « Il alla sur le champ leur ouvrir la porte. On se mit à table , &

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

l'on s'y réconcilia de la meilleure foi du monde.

Dans le fabliau du *pauvre Clerc*, que nous allons rapporter, on retrouvera, le modele primitif d'après lequel on a fait le *Soldat Magicien*, qu'on lit dans presque tous les recueils de contes, & que nos modernes ont même reproduit en opéra comique. Un pauvre clerc revenoit de Paris; il alloit à grands pas, & marcha ainsi tout le jour, sans prendre aucune nourriture; car il ne possédoit pas une maille. Le soir cependant il lui fallut songer à chercher un asyle. Heureusement s'offrit à lui une maison écartée. Il s'y présenta, & pria au nom de Dieu qu'on voulût le recevoir. Le maître étoit allé au moulin, il n'y avoit que sa servante & sa femme; celle-ci le refusa sèchement, & lui ordonna de se retirer. Le clerc eut beau prier, rien ne put la toucher. Comme il sortoit, il vit entrer un valet chargé de deux brocs de vin, que la femme prit & rangea dans un coin : en même tems la servante plaça dans une armoire un gâteau qu'elle venoit de faire, & un morceau de porc frais qu'elle tira du pot. Le moment d'après parut un prêtre, enveloppé dans sa chape noire, qui entra dans la maison sans dire mot. Ce spectacle ne fit qu'augmenter le chagrin du voyageur, qui n'avoit pas mangé de la journée, & qui se feroit assez accommodé du repas que l'on préparoit. Enfin, accablé de fatigue, il alla tristement s'asseoir au bord du chemin pour déplorer son sort. Un payfan qui vint à passer, lui demanda le sujet de ses plaintes : le

clerc lui raconte son infortune. Que ne vous êtes vous adressé à cette maison , lui dit le paysan. » Hélas ! je l'ai fait , mais on m'a renvoyé. » Renvoyé , corbleu ! Eh bien , apprenez que » cette maison-là c'est la mienne : suivez-moi , » vous verrez qu'on peut y loger. « Le paysan le conduit chez lui. Sa femme , qui ne l'attendoit pas , fut fort surprise de l'entendre frapper à la porte : elle fit promptement cacher le curé dans l'étable , & ouvrit. Son mari parla d'abord de souper & de régaler son hôte ; mais sa femme lui dit , que ne l'attendant pas , elle n'avoit rien préparé. Le mari jura beaucoup : quant au clerc , qui avoit vu les apprêts d'un bon souper , il savoit à quoi s'en tenir , & auroit bien voulu trouver l'occasion de se venger. Enfin , il fut résolu que Catherine (c'étoit le nom de la servante) passeroit un peu de farine , pour leur faire quelque chose. Pendant qu'elle étoit occupée à préparer ce maigre repas , le mari pria son hôte de lui conter quelque histoire : le clerc répondit qu'il n'en savoit aucune ; mais si vous voulez , ajouta-t-il , je vous dirai une aventure qui m'est arrivée en route , ce matin , & qui m'a fait une belle peur. Le paysan y consent , & le clerc commence ainsi : » Sire , je venois de traverser un bois , » & il étoit environ tierce (la troisième heure » du jour) , quand j'aperçus dans la campagne » un nombreux troupeau de cochons. Il y en » avoit de grands , de petits , des blancs , des » noirs , en un mot de toutes les tailles & de » toutes les couleurs ; mais j'admirai sur-tout

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX :

» celui qui menoit la bande : il étoit gras , lui-
» fant, rebondi ; en un mot.... tel qu'a dû être
» celui dont Catherine tout-à-l'heure a tiré un
» morceau du pot. --- Quoi ! ma femme , tu
» as du bacon , interrompit le mari , & tu ne
» nous le disois pas ! « La femme rougit ; &
» comme elle n'eût rien gagné à nier le fait , elle
» en convint. » Notre ami , ajouta le paysan ,
» nous ne mourrons pas de faim , à ce que je
» vois , & vous avez bien fait de voir des co-
» chons. Allons , achevez votre histoire. --- Je
» disois donc , sire , qu'il y avoit dans la bande
» un beau cochon. Il s'écarta un peu. Un loup
» étoit-là aux aguets ; il saute dessus , l'emporte
» & s'enfuit , à peu près comme le valet
» qui vient de venir ici , quand il y a eu dé-
» posé son vin. --- Comment , par les saints
» dieux , nous avons du vin , s'écria le labou-
» reur ! nous voilà trop heureux. Mon cama-
» rade , grand merci , ç'a fera passer le bacon ;
» mais dites-moi , est-ce qu'il n'y avoit pas là
» quelques chiens pour courir après votre loup ?
» --- Non ; le porcher étoit apparemment resté
» dans le bois ; je ne le vis point. Moi , j'eusse
» très-fort désiré d'arrêter le voleur ; mais com-
» ment m'y prendre ? Par bonheur , j'aperçois
» à mes pieds une très-grande pierre. Oh ! ma
» foi , elle étoit bien , sans exagérer.... aussi grosse
» que le gâteau qu'a fait Catherine. » A ces
» mots , la femme resta confondue. » Oui , sire ,
» dit-elle , en balbutiant , je lui ai fait faire un
» gâteau , je voulois vous surprendre.... il est
» aux œufs..... vous voyez que j'ai songé à

» vous. --- Dieu soit béni , notre femme ; il n'y
 » a pas là de quoi me fâcher. Mais entre nous ,
 » vive notre hôte avec ses peurs , pour faire
 » faire bonne chere. Si bien donc , sire , que
 » vous jettâtes une pierre au loup ? --- Je la
 » lui jette , comme vous dites , & je l'attrape.
 » Mais voici le terrible de l'aventure , & c'est
 » alors que j'ai eu vraiment peur. Il lâche le
 » bacon , & se retourne vers moi , en grinçant
 » des dents & en me regardant avec des yeux
 » furieux.... comme fait en ce moment le curé
 » qui est la-bas au fond de l'étable. --- Un
 » prêtre dans ma maison , s'écria le paysan ?
 » ah ! coquine , tu fais donc venir des amou-
 » reux , quand je suis dehors ! & c'est pour
 » cela apparemment que tu avois un si bon
 » souper ? « Mon homme aussi-tôt de saisir un
 bâton , & de tomber à bras raccourci sur sa
 femme. Le prêtre , qui prévoit que son tour va
 venir , veut s'échapper. Il est arrêté , battu à
 outrance , dépouillé tout nud , & dans cet état
 mis à la porte. Pour le pauvre clerc , il man-
 gea le souper du curé , but son vin ; & le len-
 demain , quand il partit , on lui donna encore
 toutes ses hardes.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de
 faire encore part à nos lecteurs du *Siege prété*
 & *rendu* , dont l'idée paroîtra plaisante.

Un certain comte Henri , seigneur libéral &
 magnifique , avoit pour sénéchal un homme
 dur , avare & brutal , qui lui servoit en mê-
 me-temps d'intendant & de maître-d'hôtel. Ce
 comte Henri fit un jour annoncer qu'il tien-

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

droit cour pléniere, & il la fit publier dans tout son voisinage. Chevaliers, dames, écuyers, il y vint un monde prodigieux. La fête fut somptueuse ; par-tout les portes ouvertes, des tables dressées, & la plus grande profusion. Il ne faut pas demander quel fut dans ce jour l'humeur de l'avare sénéchal. Pendant le repas, il vit entrer un bouvier crasseux & mal-peigné, nommé Raoul. » Que vient faire ici ce » gredin, demande l'ordonnateur en colere ? » — Eh ! parbieu, répondit le vilain, j'y » viens manger, puisqu'on y regale. « Et en même-temps il prie le sénéchal de lui faire donner une place, car il n'y en avoit pas une seule de vuide. Celui-ci, furieux, lui allonge de toute sa force un coup de pied dans le derriere : *Tiens*, lui dit-il, *asseois-toi là-dessus, je te prête ce siege*. Raoul, affectant de rire, mais très-résolu de se venger, s'il le pouvoit, se retira dans un coin où il s'arrangea comme il put ; & après avoir bien bu, bien mangé, il passa dans la salle.

Le comte venoit d'y faire entrer les Ménestriers & les Jongleurs, & avoit promis sa belle robe neuve d'écarlate à celui d'entr'eux qui feroit le plus rire, & divertiroit le mieux l'assemblée. Tandis qu'ils se piquoient à l'envi de se surpasser, Raoul, sa serviette à la main, s'approcha du sénéchal, qui étoit auprès du comte, & lui lançant dans les fesses à son tour un tel coup de pied qu'il lui fit donner du nez en terre, il ajouta : » Sire, voilà vo- » tre serviente & puis votre siege que je vous

» rends : rien n'est tel que les honnêtes gens ,
 » voyez-vous ; avec eux rien n'est perdu. «
 La chute du sénéchal fait jeter un cri à l'assemblée ; les domestiques accourent & s'apprentent déjà à châtier le vilain , lorsque le comte lui demande pourquoi il a frappé son officier.
 » Monseigneur , répondit Raoul , on m'a dit
 » que je pouvois faire aujourd'hui bonne chere
 » au château , j'y suis venu ; mais les autres
 » avoient été plus alertes que moi. J'ai donc
 » prié monsieur votre sénéchal qu'il me procurât une petite place , & lui , qui est fort
 » poli , m'a fait tout de suite présent d'un coup
 » de pied , en disant qu'il me prêtoit ce siege-
 » là. A présent que j'ai mangé & que je n'ai
 » plus besoin de son siege , je suis venu le
 » lui rendre : & je vous prends à témoin ,
 » monseigneur , que je n'ai plus rien à lui ;
 » car , quoiqu'un pauvre homme , j'ai de la
 » conscience. » A ces mots , le comte & tous les spectateurs éclaterent de rire. Le sénéchal , pendant ce temps , se grattoit le derriere ; & son air décontenancé ajoutoit encore au comique de la scene. Enfin on rit si fort & si long-temps , que le comte adjugea sa robe neuve d'écarlate à Raoul.

Afin qu'on puisse juger du mérite de la traduction , du choix & de l'intérêt de ces monumens littéraires , nous en transcrivons encore quelques-uns.

Le Bachelier Normand.

» L'autre année , quand Acre fut prise , ar-

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» riva en Normandie une aventure fort plaisante. Je l'ai bien retenue , & vais vous la raconter.

» Un bachelier de ce pays ,

Où maint gentilhomme mendie ,

» n'avoit pour dîner , un certain matin , qu'un
» pain d'une maille. Afin que le pain pût passer plus aisément , il alla au cabaret , & demanda du vin pour un denier. Le tavernier étoit un homme grossier & bourru , qui , après avoir rempli la mesure au tonneau , vint présenter impoliment un hanap (espece de vase) au pauvre gentilhomme , & y versa le vin , avec tant de rudesse , qu'il en répandit la moitié. Pour comble d'insolence , il ajouta : » Vous allez devenir riche , sire bachelier , car vin répandu , c'est signe de bonheur. « Se fâcher contre ce brutal , c'eût été perdre son tems : le Normand s'y prit avec plus d'adresse. Il lui restoit encore une maille dans sa bourse ; il la donne au tavernier , & lui demande un morceau de fromage pour manger avec son pain. Celui-ci le prend d'assez mauvaise grace , & monte au cellier chercher ce qu'on lui demande. Le chevalier , pendant ce tems , va au tonneau , arrache le robinet & laisse couler le vin. L'autre , quand il redescend & qu'il voit son vin ruisseler sur le pavé , court vite boucher le tonneau , & revient en fureur sur le gentilhomme qu'il saisit par le surcol

» pour le battre. Le Normand qui étoit fort
 » & vigoureux, le jette à la renverse sur ses
 » barrils qu'il brise ; & si ses voisins ne fussent
 » accourus pour les séparer, dans sa colere,
 » il eût été tué. Cependant l'affaire fut portée
 » devant le roi. C'étoit le comte Henri de
 » Champagne. Le marchand parla le premier,
 » & demanda un dédommagement. Le prince,
 » avant de condamner le chevalier, voulut
 » savoir ce qu'il avoit à répondre ; celui-ci
 » alors raconta son aventure dans la plus exacte
 » vérité ; puis en finissant il ajouta : » Sire ,
 » cet homme m'avoit dit qu'un vin répandu por-
 » toit bonheur , & que j'allois devenir riche : moi ,
 » à qui il n'en avoit fait perdre que la moitié
 » d'une mesure , la reconnoissance m'a rendu libé-
 » ral , & pour l'enrichir plus que moi encore , je
 » lui en ai répandu la moitié d'un tonneau. «
 » Tous les gens du roi applaudirent des mains
 » à ce bon mot. Jamais , selon eux , n'avoit
 » été ouïe en cour si bonne jonglerie ; & pour
 » marquer le contentement qu'ils en ressentoient ,
 » tous allèrent se ranger autour du Normand.
 » Henri lui-même rioit aux larmes , & il ren-
 » voya les parties , en disant : ce qui est ré-
 » pandu est répandu. «

De la Femme qui servoit cent Chevaliers.

Quoiqu'on ne donne cette piece qu'en ex-
 trait , il est cependant très - facile de juger
 combien un tel sujet a dû fournir de détails
 au poëte.

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Cent chevaliers sont assiégés par les Sar-
» razins dans un château fort , situé sur le bord
» de la mer. Il n'y avoit dans la forteresse ,
» pour servir la troupe , que deux femmes ;
» & pendant quelque-tems elles suffisoient à
» tout ; néanmoins cette communauté de ser-
» vices causa une dissension entre les assiégés.
» Le plus sage propose un expédient ; c'est de
» partager la troupe en deux bandes de cin-
» quante hommes , d'assigner une femme pour
» le service de chaque bande , & de régler
» qu'elle ne fera tenue à rien vis-à-vis des che-
» valiers de l'autre. La loi est adoptée ; mais
» bientôt on y contrevint , & l'une des fem-
» mes , jalouse de voir sa compagne plus ai-
» mée , plus fêtée qu'elle , la fait tuer. Les
» guerriers s'assemblent pour la juger. Elle con-
» vient de son crime ; mais si l'on veut lui
» faire grace , elle propose de suppléer la dé-
» funte , & de faire seule le service du château ,
» de maniere que personne ne se plaindra. Le
» mal étoit fait , il n'y avoit plus de remède ;
» on accepta sa proposition ; & son activité
» reconnoissante fut telle , que pendant tout
» le tems du siege il n'y eut pas une seule
» plainte. «

Voici le début d'un autre poëme qui offre des images , du mouvement , des comparaisons : mais on s'appercevra qu'il seroit mieux placé à la tête d'une ode , que d'un simple fabliau ; alors on confondoit les genres , & les loix du goût n'étoient pas plus respectées que celles de la décence.

» Quel est le gentil bachelier qui fut engendré
 » sur un champ de bataille , alaité dans un héau-
 » me , bercé dans un écu , & nourri de chair
 » du lion ? Quel est celui qui aura le visage
 » du dragon , les yeux du léopard , le cœur
 » du lion , & l'impétuosité du tigre ; qui s'en-
 » dormira au bruit du tonnerre , s'enivrera de
 » fureur dans un combat , verra son ennemi au
 » travers des tourbillons de poussière , comme
 » le faucon voit sa proie à travers les nuages ,
 » renverra , comme la foudre , le cheval &
 » le cavalier , & de son poing , ainsi que d'une
 » massue , pourra les écraser ? Pour achever
 » une aventure célèbre , il traversera , s'il le
 » faut , les mers de l'Angleterre ou le sommet
 » du Jura. Se présente-t-il dans une bataille ;
 » on fuit devant lui comme la paille légère
 » fuit devant la tempête. . . . Les épées brisées ,
 » l'haleine des chevaux fumans , les lances &
 » les hauberts fracassés , voilà les fêtes & les
 » spectacles qu'il aime. Ses plaisirs sont de par-
 » courir les montagnes & les vallées , d'aller seul
 » à pied attaquer les ours & les cerfs en rut.
 » Jamais il ne quitte son héaume ; c'est son
 » oreiller pendant son sommeil. Tout ce qui
 » lui appartient il le distribue. «

Le goût & l'érudition paroissent également
 avoir présidé à la rédaction de cet ouvrage ,
 le plus complet de tous ceux qu'on nous a don-
 nés dans ce genre , & qu'on peut regarder
 comme un recueil d'excellens mémoires , pro-
 pres à servir à l'histoire de notre ancienne poé-
 sie. On lira encore avec intérêt un grand nom-

90 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

bre de notes qui accompagnent ces fabliaux , & qui sont relatives , tantôt aux loix & aux usages de notre antique chevalerie , tantôt à une foule de détails qui tiennent aux mœurs & à la vie privée des premiers François. L'auteur a eu soin d'indiquer aussi , à la fin de chaque conte , les nombreuses imitations qui en ont été faites par divers écrivains étrangers , Espagnols , Anglois , & sur-tout Italiens : ces remarques assurent nos titres d'aïnesse littéraire , & prouvent , comme l'auteur l'a avancé , que le conte est né en France , & que c'est de nos poètes que toutes les nations voisines ont reçu ce genre agréable.

(*Mercur de France ; Journal de littérature , des sciences & des arts ; Affiches & annonces de Paris.*)



La vraie maniere d'apprendre une langue quelconque, vivante ou morte, par le moyen de la langue françoise ; ouvrage divisé en plusieurs parties : 1°. Grammaire françoise, à l'usage des dames, servant de base à toutes les autres langues ; 2°. Grammaire italienne ; 3°. Grammaire latine ; 4°. Grammaire angloise ; 5°. Grammaire allemande ; 6°. Grammaire, &c. &c. Iere. partie. A Paris, chez Morin, 1779. Prix, broché, 1 livre 10 fols.

C Et ouvrage est du petit nombre de ceux qui ont pour objet l'intérêt, trop souvent négligé, de l'utilité publique, & que, par cette raison, il importe de faire connoître. Il n'y a personne qui ne convienne de la nécessité de substituer une méthode plus rapide, à la lenteur de la méthode usitée dans les écoles publiques instituées pour l'instruction de la jeunesse : en effet, ces enfans qu'on jette dans les colleges presqu'au sortir du berceau, qu'ont-ils appris à l'âge où ils deviennent des hommes ? Rien, sinon quelques mots d'une langue étrangere que la plupart savent mal & vont bientôt oublier. Si l'on réfléchit de combien peu de connoissances le tems qui nous entraîne permet à l'esprit humain de s'enrichir, il faut

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

avouer qu'on ne peut abuser plus cruellement de l'enfance , & l'on ne peut s'empêcher de regretter la perte irréparable de ces premières années , dont la nature elle-même a voulu nous indiquer l'usage , en donnant à l'enfant une vive curiosité pour tous les objets , & en lui faisant présent du trésor de la mémoire , pour en conserver les images. C'est cette curiosité utile qu'il faut irriter & satisfaire , en lui présentant sans cesse des objets variés ; c'est surtout cette mémoire , cette faculté précieuse qui nous abandonne si-tôt , dont il faut mettre à profit les courtes faveurs ; c'est elle qui doit fertiliser l'esprit , pendant que les idées dorment , pour ainsi dire , encore , développer leurs germes & les multiplier. Sous ce double rapport , l'éducation qu'on donne dans les collèges , paroît peu répondre aux intentions de la nature ; les dégoûts inséparables d'une étude de dix ans , dont le seul fruit est une connoissance superficielle de la langue latine , l'aridité des leçons , & le retour monotone des mêmes exercices ne sont guere propres qu'à fatiguer l'esprit , & à éteindre son activité ; la mémoire surchargée de mots n'en est pas plus riche ; la marche de l'entendement est arrêtée : l'enfant occupé d'une seule chose n'a pu rien comparer ; & après s'être traîné d'année en année dans la poussière des classes ; il en sort enfin sans avoir appris à parler , ni à penser , & n'en remporte que l'ignorance & le dégoût. Ces réflexions paroissent avoir vivement frappé l'auteur de cet ouvrage ; laissons-le parler lui-même.

me. » Parens peu expérimentés , voulez-vous
 » savoir la raison pour laquelle vos enfans font
 » si peu de progrès , & se dégoûtent si promptement d'une étude qui leur paroît longue
 » & difficile ? La voici : c'est que , pour les
 » instruire , on leur parle un langage inintelligible. On leur met entre les mains des grammaires savantes à la vérité , mais longues ;
 » & au-dessus de leur portée , qu'ils apprennent
 » par cœur , sans les entendre. On les charge
 » de regles & d'exceptions qui les rebutent ;
 » on les gronde quand ils les appliquent mal ,
 » & l'on parvient à leur faire haïr un travail
 » qui ne devroit que les amuser & les divertir.
 » tir. «

L'auteur va plus loin : il croit trouver la cause de cette aversion que les enfans ont généralement pour l'étude , dans la mauvaise méthode qu'on emploie pour leur enseigner à lire. Comme cette idée est liée à son système de grammaire , & que d'ailleurs elle est neuve , elle mérite qu'on s'y arrête.

On ne soupçonnoit pas une *nouvelle maniere d'apprendre à lire aux enfans* , sans leur parler de *lettres & de syllabes*. L'auteur l'a imaginée , & c'est le titre qu'il donne à un traité sur ce sujet , qui forme un article très-court , & qu'il a fait imprimer à la tête de sa grammaire universelle. Selon lui , on a pris jusqu'ici le contrepied de ce qu'il falloit faire pour enseigner aux enfans la vraie maniere de lire. On les tourmente long-tems pour leur faire connoître & retenir un grand nombre de lettres , de

94 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

syllabes & de sons , où ils ne doivent rien comprendre , parce que ces élémens ne portent avec eux aucune idée qui les attrache & qui les amuse , tandis qu'on pourroit les instruire , en les divertissant. Lorsque vous voulez faire connoître un objet à un enfant , par exemple , un *oiseau* , l'auteur demande si vous présentez séparément à cet enfant un bec , des ailes , des pattes & des plumes. Non : vous le lui montrez , & vous dites : voilà un *oiseau*. Ses yeux le voient , il suffit ; & lorsqu'il le reverra , il vous dira que c'est un *oiseau* , parce que l'idée & le nom de l'objet qu'il a vu pour la première fois , se sont gravés en même-tems dans son cerveau & dans sa mémoire. Voilà , ajoute l'ingénieux anonyme , comme les enfans apprennent à parler auprès de leurs nourrices & de leurs gouvernantes. Pourquoi ne pas faire la même chose pour leur apprendre à lire ? Il veut qu'on éloigne d'eux les alphabets & tous les livres , & qu'on les amuse avec des mots entiers , qu'ils retiendront plus aisément & avec plus de plaisir que les lettres & les syllabes imprimées. Il observe , à l'appui de son système , qu'en lisant , nous ne lisons que des mots & des phrases entières , & non pas des lettres & des syllabes , de même qu'en chantant , on saisit tout-à-la-fois des mesures entières , & non pas de simples notes. Nous observerons aussi que ce système nous ramene à la manière hiéroglyphique des Egyptiens ou à l'alphabet chinois , dont les lettres , comme on fait , sont aussi nombreuses

que les mots de la langue, & même davantage, puisqu'il s'y trouve des caractères propres à représenter non-seulement une idée, mais les idées collectives d'une phrase entière.

A l'égard de l'avantage singulier qu'il attribue à sa méthode, qui est de faire comprendre parfaitement à l'enfant tout ce qu'il lit, & de faire passer dans son ame sans difficulté toutes les impressions qu'on veut qu'il éprouve, il nous paroît que cela n'est vrai que pour les idées attachées aux mots qui représentent des objets réels, mais qu'il sera toujours difficile, ou plutôt impossible, par quelque manière que ce soit, de faire comprendre à un enfant une idée abstraite, & tout ce qui compose la métaphysique de la langue. L'auteur veut enfin qu'on n'apprenne à l'enfant à distinguer les syllabes que lorsqu'il saura lire sans hésiter, & qu'on finisse par les lettres dont les syllabes sont composées. Ce dernier travail, dit-il, ne doit être qu'une affaire de trois ou quatre jours, & le préparera à l'écriture, laquelle doit nécessairement commencer par la formation des lettres. Tel est ce système, qui nous a paru curieux, & appartenir à un esprit inventeur, qui ne s'en laisse point imposer par l'habitude; l'auteur pourroit se tromper, & mériter encore des éloges; c'est ainsi que le génie procède dans ses découvertes, & celui qui ne se demande pas raison de tout, n'inventera jamais rien.

Il est si naturel à l'homme, de marcher dans les routes déjà frayées, qu'il y a bien

peu d'esprits capables de soumettre à l'examen des usages généralement reçus, & de douter des idées que tout le monde paroît avoir jugées en les adoptant, & qui toutefois peuvent encore être des erreurs. Il ne nous seroit pas difficile de faire quelques objections qui nous paroissent raisonnables contre la méthode même ; mais nous nous en croyons dispensés : car quelle raison peut-on opposer à l'expérience ? Et les expériences que l'auteur a faites, lui ont prouvé qu'un enfant, à l'aide de sa méthode, fait lire au bout de trois mois. Comme nous sommes très-persuadés de la sincérité de l'anonyme, nous ne pouvons que l'engager à se défier des expériences faites par lui-même ; il est possible qu'il ait dû en partie ce succès prodigieux au zèle de ses leçons & à des soins particuliers dans l'application de sa méthode, qu'on n'est pas en droit d'attendre de tout autre que de l'inventeur.

Revenons à la grammaire universelle. L'auteur s'y propose une méthode aussi expéditive qu'attrayante, d'après les principes qu'il a exposés dans son traité sur la *nouvelle manière d'apprendre à lire*, pour mettre ses élèves en état d'apprendre en peu de tems une langue étrangère quelconque, & même *sans le secours d'un maître*, s'ils renoncent à la prononciation, qui ne peut s'acquérir autrement que par l'oreille. Il cite l'exemple d'une jeune dame qu'il a mise en état, après soixante leçons, d'entendre & d'expliquer l'*Enéide*, aussi bien qu'un écolier de seconde ; & celui d'une autre dame

me qui, au bout de deux mois de conversation avec lui, composoit correctement en italien, & parloit cette langue; enfin, l'exemple encore plus étonnant d'une jeune personne qui a appris, à l'âge de sept ans, à lire & à écrire, avec l'arithmétique fractionnaire, le latin, l'italien, & beaucoup d'allemand, en moins de trois ans. Ces exemples sont propres à exciter la confiance des parens & des jeunes personnes studieuses, en faveur de la méthode nouvelle. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir commencé par donner la grammaire de la langue françoise, dont il fait la base de sa grammaire universelle; il en recommande avec soin l'étude, qui doit conduire à l'étude des langues étrangères, & il a raison d'affirmer que c'est parce qu'on ne fait pas bien sa propre langue, que l'on a tant de peine à en apprendre une autre. On conçoit qu'il y a une grammaire générale, commune à toutes les langues, lesquelles ne peuvent être composées que des mêmes parties du discours. Ce sont ces parties du discours qui sont leurs principes élémentaires; l'auteur s'est attaché à les rassembler par ordre, à les définir avec clarté, & à en tirer des regles qu'il rend sensibles par autant d'applications à un grand nombre d'exemples. Il a écarté avec soin toute la métaphysique de la langue, qui pourroit jeter de l'obscurité dans son ouvrage, n'a cherché que la clarté, en retranchant même ce qui doit s'apprendre uniquement par l'usage, & a plutôt donné un abrégé de grammaire, qu'une grammaire vé-

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

table ; mais cet abrégé même est la substance des principes nécessaires ; c'est un ouvrage véritablement utile aux commençans , par l'ordre méthodique , d'où naît la facilité de l'instruction , & par l'attention qu'a sans cesse l'auteur de se mettre à la portée de ceux qu'il veut instruire , en ne les supposant pas instruits de ce qu'ils ignorent. Ce défaut est celui de plusieurs ouvrages sur la langue , très-savans & très-profonds , mais qui , par cette raison même , sont peu à l'usage de ceux pour qui ils sont faits.

(*Journal encyclopédique.*)

UGOLINO comte de Gherardeschi , &c. *Le comte Ugolin : tragédie. In-8vo. avec cette épigraphe.*

Vestigia græca

Ausi deserere , & celebrare domestica facta.

Horat. de art. poet.

Bassano. 1779.

DAns un tems où tous les esprits s'occupent du théâtre , il peut être intéressant de connoître les productions dramatiques d'une nation qui pouvant le disputer à ses rivales dans toutes les autres branches de littérature , n'a eu jusqu'à présent que la gloire d'avoir fourni les premiers modèles du drame régulier (*), & d'a-

(*) L'*Orphée* d'Ange Politien ; la *Sophonisbe* du Trissin , &c.

voir ouvert à ses voisins la carrière où ils l'ont vaincue. C'est dans cette vue que nous nous sommes toujours attachés à annoncer & à faire connoître, autant que nous l'avons pu, les pieces de theatre qui ont paru en Italie dans ces dernieres années; la même raison nous engage à donner de cette nouvelle tragédie une analyse succincte, mais pourtant assez détaillée, pour en faire saisir l'ensemble à nos lecteurs, & les faire juger de l'effet qu'elle peut produire. Ce n'est pas la premiere fois qu'on a mis sur le théâtre en Italie l'événement terrible qui fait le sujet de cette piece; les étrangers s'en sont aussi emparés, & les Allemands ont deux tragédies sur ce sujet. Cela n'est pas étonnant, & d'après l'impression que fait cette affreuse histoire dans le récit énergique du Dante, on peut conjecturer que la représentation doit en être encore plus frappante. Cependant comme l'action principale se passe dans une tour dont on jeta la clef dans l'Arno, au rapport de Jean Villani, pour y faire mourir de faim le comte Ugolin avec ses deux fils & ses deux petits-fils, il n'est guere possible d'accommoder ce sujet au théâtre sans manquer à la vérité historique, & par conséquent sans affoiblir l'illusion & diminuer l'effet tragique, qui tient beaucoup dans ce cas à l'exactitude de l'imitation (*). La même diffi-

(*) Il paroît donc que M. Ducis a tiré de cet événement tout le parti qu'on pouvoit en tirer au théâ-

100 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

culté s'est offerte à ceux qui ont voulu mettre sur le théâtre la mort de Socrate, dont une obscure prison doit nécessairement être la scène. On peut bien imaginer des épisodes pour couvrir la simplicité trop monotone de l'action, mais il n'est peut-être pas possible d'en imaginer qui s'accordent avec le principe de l'unité. Voyons cependant comment l'auteur d'Ugolin s'est tiré de cette difficulté.

Acte premier. Ugolin, ses fils & ses petits-fils, sont déjà depuis trois jours dans la tour. Nino, tyran de Pise, les fait garder à vue par ses satellites. Toute la famille du comte s'éteindroit par la mort des cinq prisonniers, si Guelfe, fils aîné d'Ugolin & père des deux jeunes enfans enfermés avec lui, n'avoit été dans le tems de leur désastre prisonnier chez les Génois. Par-là il évita d'être renfermé avec son père dans la tour *de la faim & de la mort.*

..... In questa guisa
Egli non meritò come suo padre
La torre della fame & della morte.

Cependant un ambassadeur Génois accompagné de Guelfe, vient demander de la part de

tre, en le faisant entrer comme épisode dans sa tragédie de *Romeo & Juliette*. Tous ceux qui ont vu jouer cette pièce à Paris, savent l'effet terrible qu'a produit la scène où le vieux Montaigu, que l'auteur a substitué à Ugolin, raconte au seul fils qui lui reste, la mort affreuse de ses autres enfans.

la république, à Nino & aux Pisans, la délivrance d'Ugolin. *Sache*, dit-il au tyran, *que Gênes est irritée de ta barbare entreprise... elle te demande par ma voix ou de le tirer des fers, ou au moins de laisser à sa prison une petite ouverture par où il puisse recevoir du pain.*

Sappi che della tua barbara impresa
Genova assai si duol.
Ella per me ti chiede, o che di ferri
Oggi tu il tragga, o che gli schiuda almeno
Piccolo foro, onde aver possa pane.

Le tyran demeure inexorable.

Aste II. Guelfe veut venger son pere & sa famille; l'ambassadeur Génois le retient en lui rappelant sa qualité d'ôrage. Il demande au moins la faveur de dire un dernier adieu à sa malheureuse famille. Sur ces entrefaites, Gui de Montefeltro vient annoncer à Nino qu'Ugolin est mort, & lui conseille de tenir cette mort secrète pour pouvoir s'assurer de la personne de Guelfe, en feignant de lui accorder sa demande. *Fais le conduire à la prison*, dit-il au tyran, *& qu'il voie les crimes de son pere imprimés sur son cadavre fumant.*

..... Alla prigione
Fa che sia tratto, e sul fumante tronco
I paterni misfatti impressi legga.

On accorde à Guelfe la permission de voir son pere, & Lanfranc est chargé de l'observer & d'écouter ses discours.

102 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Acte III. La nouvelle de la mort d'Ugolin avoir été répandue par les amis de Guelfe , pour lui faire obtenir plus facilement la liberté de voir son pere. On ouvre la tour & on en fait sortir Ugolin enchaîné , mais supportant son malheur avec une fermeté inflexible & préparé aux horreurs de la mort qui le menace. Nino lui offre la vie & la liberté , s'il veut combattre pour les Pisans contre les Gênois ses amis ; ce qu'il refuse généreusement. Enfin on offre à Guelfe la liberté d'embrasser ses freres & ses enfans , & on lui permet d'aller à la prison , où il n'est pas plutôt entré qu'on l'y renferme pour y partager le sort des autres. Le barbare Nino fait éclater une joie atroce. *Qu'il avale , dit-il , goutte à goutte le poison de ma vengeance. Déjà la faim commence à le tourmenter. Il mourra comme son pere. Genes peut me maudire , je suis vengé.*

..... A lenti forsi

Bea la vendetta mia. La fame intanto

L'incomincia a cruciar. Morrà col padre.

Genova gracchi , io vendicato sono.

Acte IV. Uberto , l'ambassadeur Gênois , rencontre Ugolin. Il se plaint du mauvais traitement que font les Pisans à un homme revêtu par les Gênois du caractère d'ambassadeur ; il annonce une guerre prochaine entre les deux nations , & il demande à Ugolin ses derniers ordres. Celui-ci lui recommande son fils Guelfe. *Puisse-t-il vous être cher & en être assez recon-*

noissant pour préférer à la liberté des Pisans les chaînes qu'il porte chez vous.

Deh vi sia caro, e il vostro amor per lui
Gli piaccia sì, che alle catene vostre
Possa postpor la libertà Pisana.

Alors survient Nino. L'ambassadeur le somme de lui rendre son compagnon de voyage, & le tyran est forcé de le relâcher, pour prévenir une révolte du peuple qui s'intéresse en sa faveur. Ugolin encourage son fils à supporter les malheurs de sa famille, & ce généreux vieillard lui interdit en même-tems toute idée de vengeance. Leurs adieux sont interrompus par Nino qui les sépare; & Uberto va au sénat plaider la cause d'Ugolin.

Acte V. Le sénat a décidé; Ugolin est sauvé; l'ambassadeur peut l'emmener à Genes avec lui, mais à condition que Gueise restera en ôtage & prisonnier à Pise. Gueise accepte cette condition avec joie, mais l'ambassadeur s'y oppose. Ugolin & ses deux autres fils Gaddo & Anselmaccio sont présens à cette contestation, & le premier indifférent à ses propres intérêts ne s'occupe que du salut de ses enfans. On les remène tous en prison, sous la vaine promesse de leur donner de la nourriture. Dans cet intervalle, Gueise a couru au sénat qui étoit toujours resté assemblé, & il obtient par ses larmes l'entière délivrance d'Ugolin. Mais le tyran a fait jeter dans l'Arno la clef de la tour. Le peuple indigné enfonce la porte, & on trouve Ugolin se traînant sur les cadavres de ses en-

fans, & faisant de vains efforts pour les appeler encore d'une voix expirante. Cet affreux spectacle rend le peuple furieux, on cherche Nino, en qui on reconnoît le persécuteur le plus acharné du comte & de sa famille, & ce monstre est mis en pieces.

Les lecteurs judicieux sont maintenant en état d'apprécier cette tragédie qu'on attribue à un des écrivains les plus célèbres (*) d'un corps qui n'existe plus. Au reste, on s'apperçoit aisément que l'histoire du comte Ugolin, qui peut fournir la matiere d'un beau récit & le motif d'une belle scene, comme dans la piece déjà citée de M. Ducis, n'est pas un bon sujet de tragédie. On pourroit en donner plusieurs raisons que nos lecteurs sentiront comme nous.

(*Novelle letterarie.*)

(*) Nous soupçonnons qu'on a voulu désigner par-là M. l'abbé Bettinelli, auteur de plusieurs autres pieces de théâtre, & le lieu où cette tragédie a été imprimée, semble confirmer cette conjecture.



*ÉPÎTRE A M. DE S.... chevalier de St. Louis ;
par M. l'abbé de S.... son frere. A Paris ,
chez L. Jorry , imprimeur-libraire , rue de
la Huchette , près du petit Châtelet , & les
libraires qui vendent les nouveautés. In-8vo.
de 12 pages.*

LE sujet de cette épître est très-simple. L'auteur s'y félicite de ce que son ami, (car on ne voit que dans le titre qu'il est aussi son frere) a quitté la ville, pour le venir trouver à la campagne ; mais le séjour des champs ennuie bientôt cet ami , & l'auteur lui en fait des reproches :

Faut-il que les pavots de ton front ennuyé,
Viennent jusqu'en mes bras glacer notre amitié ?
Mais non : *malgré l'affront de ta froideur extrême ,*
Ta place dans mon cœur sera toujours la même.

Trop de vers , dans cette épître , finissent par un substantif accompagné de son épithete :

Qu'ai-je vu dans ces grands dont l'insolente estime
Mérite les regrets d'un *esprit magnanime* ?
Des fainéans titrés dont l'*esprit intrigant*
Est toujours occupé d'un *loisir fatigant*.

L'esprit magnanime n'est point le mot propre ;
& puis, il y a une faute de françois dans ces

106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

deux premiers vers. On dit bien : *qu'ai-je vu dans ces grands qui méritent les regrets d'un esprit solide ?* mais on ne fait ce que veut dire : *qu'ai-je vu dans ces grands dont l'insolente estime méritent les regrets d'un esprit magnanime ?* La critique pourra relever encore d'autres endroits foibles ; elle ne passera pas entr'autres à l'auteur l'expression de *fléau publicain* qui est bien vague pour signifier les *corvées*, & *fléau publicain* rime très-mal avec *ministre citoyen*.

Malgré ces défauts, nous croyons que cette pièce fera plaisir aux lecteurs. La versification en est facile, harmonieuse ; plusieurs portraits ont de la vérité, & ne sont pas dénués d'énergie. L'auteur veut persuader à son ami que le sentiment est étranger dans les grandes villes & dans les cours, & dans cet endroit on remarque cet excellent vers :

Le cœur d'un courtisan est-il fait pour aimer ?

Il poursuit ainsi :

Comptes-tu pour amis tous ces traitans avides,
Abreuvés de nos pleurs, engraisés de subsides,
Ces jeunes icoglans des jardins de Vénus,
Tous ces vieux sous-bachas, ces nouveaux parvenus,
Qu'on voit par les replis d'une indigne souplesse,
Elevés en rampant de bassesse en bassesse,
Tout-à-coup de leur faste effrayer nos regards ?
Pourrois-tu donc aimer, toi, l'ami des beaux-arts,
Ce colonel si vain, si couvert d'or & d'ambre,
Qui va chez les visirs ramper dans l'anti-chambre,
Ce riche commerçant, ce futur ennobli
Qui marchandé à prix d'or un honneur avili ;

Cet oisif important qui parle vers & prose,
 Qui se dit philosophe & se croit quelque chose;
 Cet auteur, d'Araminte insipide écuyer,
 Qui se charge en soupant de la désennuyer;
 Cet abbé semillant, jeune célibataire,
 Par l'église & l'état payé pour ne rien faire, &c.

A ces portraits, l'auteur oppose l'heureux con-
 traste qu'offre le spectacle de l'innocence & des
 vrais plaisirs dans son séjour champêtre.

Cultivateurs obscurs des rives de l'Yonne,
 Qu'unir l'égalité, que la paix environne,
 Loin des grands & des cours, dans votre humble

réduit,
 Il habite avec vous ce Bonheur qui les fuit.
 Oui, dans vos longs travaux, chaque jour me pré-
 sente

De la félicité l'image intéressante.
 Soit que mon Triptolème, armé de l'aiguillon,
 Trace avec sa charrue un fertile sillon.
 Soit que, sous le cancer, aiguissant sa faucille,
 Il appelle aux moissons sa nombreuse famille;
 Ou que les reins courbés, il chancelle accablé
 Sous le doux faix des biens dont Bacchus l'a com-
 blé;

Soit qu'il confie aux champs ces semences fécondes
 Qu'engraissent la neige & le limon des ondes;
 Il charme ses travaux par d'agrestes concerts;
 Sa joie, en longs éclats, fait retentir les airs.
 Quand de l'astre du jour perce l'humble lumière,
 Il regagne en chantant sa paisible chaumière.
 Mathurine déjà l'attendoit sur le seuil;
 De deux jeunes époux vois le touchant accueil,
 De leurs bras caressans la douce & longue étreinte,
 Et ce tableau si pur de la volupté sainte!
 Vois ces enfans quitter leurs folâtres ébats,

108 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Accourir à l'envi, se presser dans ses bras,
Lui peindre tour-à-tour leurs naïves tendresses,
Partager son bonheur & ses chastes caresses !
Vois avec quel plaisir, ce pain grossier, mais sain,
Que sa tendre compagne a pétri de sa main,
Les fruits de ce verger docile à sa culture,
Satisfont ses besoins réglés par la nature !
Le lait d'une génisse, écumant sous les doigts,
Lui tient lieu du nectar de Chabljs ou d'Arbois,
Mais la frugalité n'exclut point de sa table
Le plus touchant des biens, l'appétit délectable,
Et dans un doux sommeil, fruit des travaux du jour,
De l'aube & du travail il attend le retour.

Cette peinture nous a paru pleine de charme & d'intérêt ; les vers en sont faits avec soin, & c'est à notre gré le meilleur morceau de cette épître qui, comme l'on peut en juger par ces citations, annonce du talent & de l'honnêteté dans son auteur.

(*Journal de Paris.*)

ESSAYS moral and literary , &c. *Essais moraux & littéraires*, par le révérend M. Knox. 2 vol. in 8vo. Londres, chez Dilly.

LE grand succès du *Spéctateur*, du *Tatler*, du *Rambler*, qui sont des mélanges de contes, d'anecdotes, d'essais sur différens sujets, & de dissertations détachées, ont mis ces sortes d'ouvrages fort à la mode ; & il faut convenir que

rien n'est plus commode ni plus agréable pour les personnes occupées qui n'ont pas le tems de feuilleter un grand nombre de volumes, pour les personnes peu avantagées de la fortune, qui n'ont pas les moyens de s'en procurer beaucoup, & pour les gens du monde qui sont trop superficiels & trop dissipés pour entreprendre des lectures de longue haleine, & donner au même objet une attention suivie. Voilà ce qui a fait réussir dans ce siècle tant d'ouvrages médiocres, mais dont la forme favorise la paresse des lecteurs. M. Knox pouvoit se passer aisément de cette ressource, & le moindre mérite de ses essais est d'être courts & variés. On y reconnoît par-tout un habile écrivain, & un homme d'excellent goût, à quelques décisions près qui sont un peu hasardées, & dont le lecteur judicieux s'apercevra aisément. Ce seroit une tâche aussi fastidieuse qu'inutile que d'indiquer les sujets de ces différens essais. Il vaut mieux faire connoître la maniere de l'auteur par quelques citations. Voici des réflexions sur le genre épistolaire.

» Quand un écrivain s'est distingué par des
 » compositions travaillées avec art, & qu'il
 » nous a plu par des ouvrages écrits pour
 » être lus & pour soutenir l'épreuve du grand
 » jour, nous nous intéressons à tout ce qui
 » le concerne, & nous désirons d'entrer dans
 » le secret de ses idées telles que son esprit les
 » a conçues & que sa plume les a tracées, sans
 » aucune vue de publicité, dans l'intimité &
 » la liberté d'une correspondance privée & ami-

110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» cale. Le négligé sied aux beaux-esprits , cont-
» me aux belles femmes. Le respect qu'ils ins-
» pirent, quand ils se montrent revêtus de
» toute leur dignité, l'emporte quelquefois sur
» le plaisir qu'ils procurent; mais nous nous
» sentons soulagés quand nous nous voyons
» admis à leur familiarité. Nous aimons à pé-
» nétrer derrière la scène, & à observer dans
» leur état naturel les acteurs qui se sont fait
» applaudir dans le costume de leurs rôles.
» C'est ce qui fait qu'on lit toujours avec
» avidité les lettres familières des grands hom-
» mes.

» Les Grecs ne nous ont pas laissé beau-
» coup de modèles du style épistolaire. Il n'y
» a pas de doute que Xénophon ait excellé
» dans ce genre, quoiqu'on ait été peu so-
»igneux de recueillir ou de conserver la plus
» grande partie de ses lettres. Celles de So-
»crate, d'Antisthène, d'Aristippe, de Xéno-
»phon, d'Æschine & de Philon n'ont jamais
» été populaires. Celles que nous avons sous
» le nom d'Aristænete se sentent moins du goût
» attique que du goût oriental. Tout le luxe
» de la poésie est prodigué dans ses descrip-
»tions; mais il n'y a pas plus de pureté dans
» sa diction que de simplicité dans son style.

» Les savans ont beaucoup lu les lettres de
» Phalaris; mais si ce sont des monumens cu-
»rieux du génie d'un tyran, ce ne sont pas
» d'excellens modèles du genre épistolaire. Elles
» sont plus connues par la dispute violente
» qu'elles ont occasionnée entre Bentley &

» Boyle, que par leur propre mérite. Bent-
 » ley dit avec son aigreur ordinaire dans quel-
 » que endroit de cette fameuse controverse,
 » que Boyle a rendu pire par une mauvaise
 » édition, un très-mauvais ouvrage.

» Cicéron, le modele des orateurs & des
 » philosophes, n'est pas moins admirable dans
 » le style épistolaire. Rival des Grecs ses mo-
 » deles dans ses discours & dans ses traités
 » philosophiques, il les surpassa dans ses let-
 » tres. Ce sont certainement les vraies produc-
 » tions, les plus pures effusions de son gé-
 » nie, & elles ont une grace qui leur est par-
 » ticuliere. Plusieurs de ses autres ouvrages
 » sont des imitations données pour telles, mais
 » faites avec cet art qui caractérise le génie dont
 » le privilège est de s'approprier tout ce qu'il
 » touche. Ses lettres n'ont pas été travaillées,
 » elles sont nées du moment & de l'occasion,
 » & elles plaisent par leur air de vérité, par
 » leur naturel, par le sceau de l'auteur qui s'y
 » trouve imprimé. Quels que soient les sujets
 » dont elles traitent, affaires, plaisirs, politi-
 » que, philosophie, amour conjugal, tendresse
 » paternelle, elles ont toutes le même degré
 » d'excellence & d'agrément. Cicéron les a
 » écrites sans penser le moins du monde qu'on
 » les mettroit un jour sous les yeux du pu-
 » blic, & c'est à cette circonstance qu'elles
 » doivent une grande partie de leur mérite,
 » l'air de liberté qui y regne sans la moindre
 » trace d'affectation. ..

» Il a été un tems où l'on préféreroit les

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» lettres de Pline à celles de Cicéron. Les pre-
» mieres, il faut en convenir, ont cet éclat
» que donne un poli artificiel , mais elles
» n'ont pas cette grace engageante, ce charme
» qui réside dans la beauté naturelle. Leur
» auteur les travailloit , & l'impreinte du tra-
» vail y est marquée. Ceux qui aiment l'art
» & le dernier fini dans les ouvrages, seront
» satisfaits de la lecture de Pline , mais ils re-
» gretteront, s'ils ont le goût des convenances ,
» que cet art n'ait pas été appliqué à un genre
» de composition où il auroit été mieux placé.
» Il ne nous surprend ni ne nous choque dans
» un discours philosophique ou dans une ha-
» rangue en forme , mais il nous déplaît dans
» une lettre où nous cherchons des effusions
» de cœur plutôt que des efforts d'esprit.

» Les essais moraux de Sénèque ne méri-
» tent pas le titre de lettres que cet auteur
» leur a donnés. Ce ne sont guere que des
» lieux communs où l'on trouve de l'esprit &
» des tours ingénieux , mais où l'on ne trouve
» ni élégance ni grace. Ses défauts ont leur
» douceur , comme dit Quintilien , mais c'est
» une douceur qui rassasie & qui ne peut flat-
» ter qu'un goût malade.

» Quand le latin eut cessé d'être une langue
» vivante , on écrivit dans cette langue plusieurs
» excellens recueils de lettres. C'étoit la lan-
» gue universelle des savans. Les littérateurs
» des différentes nations dont les idiômes gros-
» siers n'offroient aucun dédommagement de la
» peine qu'on auroit pu prendre pour les cul-

» tiver , préférèrent de se communiquer leurs
 » pensées dans la pureté du dialecte de la cour
 » d'Auguste, autant qu'ils purent y atteindre.
 » Quelques-uns des plus anciens se ressentirent
 » de la barbarie de leur siècle. Mais Pétrarque
 » brille au milieu des tenebres du moyen âge.
 » Un vrai génie, comme le sien, étoit sûr de
 » répandre son éclat, malgré les obstacles qu'op-
 » posoit à son développement la corruption gé-
 » nérale du goût.

» Politien avoit des droits légitimes au titre
 » d'homme de génie. Il y a dans sa poésie un
 » feu & une vigueur, qui prouvent évidem-
 » ment qu'il auroit pu parvenir à un plus haut
 » degré de perfection, qu'une mort prématu-
 » rée ne lui a pas permis d'atteindre. Ses let-
 » tres sont élégantes, mais comme celles de
 » Plin qu'il a imité, elles pechent par la re-
 » cherche & l'affectation. La lecture en est
 » cependant agréable, & le style en est d'une
 » grande beauté.

» Erasme, dont le nom est si célèbre dans
 » les annales de la littérature, occupe à juste
 » titre le premier rang parmi les écrivains mo-
 » dernes, qui se sont distingués dans le genre
 » épistolaire. Son style n'est pas exactement
 » celui de Cicéron, quoiqu'il ait beaucoup de
 » ses graces. Il a un style entièrement à lui,
 » & qui est souvent au niveau de celui des
 » auteurs classiques. Il ne portoit pas le scru-
 » pule en matière de goût jusqu'à rejeter un
 » mot barbare ou gothique qui rendoit son
 » idée avec précision. Mais il savoit en-

114 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» chasser ce mot dans sa phrase avec tant de
» dextérité , qu'il y acquéroit de la grace &
» de la dignité. Il n'y a point eu d'homme à
» qui les ouvrages de Cicéron aient été plus
» familiers ; aucun autre , lorsqu'il eut secoué
» quelques préjugés de sa jeunesse , n'eut un
» sentiment plus vif des beautés de cet au-
» teur , & ne fut mieux les imiter. Mais il mé-
» prisoit la secte des Cicéroniens qui n'auroient
» admis qu'en tremblant dans leur style une
» particule qui ne se feroit pas trouvée dans
» leur auteur favori. . . . Malgré tout ce qui
» leur manque , quant à la pureté du langage ,
» ses lettres sont singulièrement agréables à
» lire , on y trouve cette sève de génie que
» la médiocrité laborieuse ne peut faire passer
» dans ses froides imitations. . . .

» J'ornets un grand nombre d'auteurs dans
» le genre épistolaire , qui ont eu peu de
» mérite en propre , & qui n'ont dû leur ré-
» putation passagère qu'à une imitation servile
» de Cicéron. Tel est Paul Manuce , qui pas-
» soit , dit-on , un mois entier à écrire une
» seule lettre. Vous voyez dans ses lettres ,
» grâce à cette attention scrupuleuse , des phra-
» ses élégantes & vraiment cicéroniennes , mais
» vous y cherchiez vainement ces graces
» naturelles qui naissent sous une plume libre
» & abandonnée au sentiment qui la guide.

» Les François nos voisins ont des écrivains
» d'un grand mérite en ce genre. Leur génie
» & leur langue sont tout-à-fait propres pour
» y exceller. Mais quelques-uns de leurs au-

» teurs les plus célèbres, ont renoncé à ces
 » avantages naturels, & par une profusion d'es-
 » prit déplacée, ils ont étouffé les beautés qui
 » tiennent au sentiment & à l'imagination.
 » Balzac fatigue son lecteur par son emphase
 » étudiée, & par les efforts qu'il fait continuel-
 » lement pour être spirituel.

» Voiture est plein de belles pensées ex-
 » primées avec une grande élégance. Le lan-
 » gage du compliment dégoûte dans les autres
 » écrivains, par la fadeur, l'air d'apprêt & le
 » défaut de substance. Il a su lui donner de la
 » grace & de la délicatesse. Mais quoique ce
 » soit incontestablement un écrivain d'un grand
 » mérite, Bouhours a critiqué justement ses
 » pensées fausses. Voiture a, comme beaucoup
 » d'autres, négligé les beautés naturelles pour
 » courir après les ornemens factices.

» Les Anglois se sont exercés avec succès
 » dans ce genre d'ouvrage aussi-bien que dans
 » tous les autres genres de composition élé-
 » gante. Le style de Swift; au jugement de
 » plusieurs personnes, est le plus parfait de
 » tous. Il réunit la pureté, l'aisance, l'expres-
 » sion & la force. Les lettres de Pope sont
 » écrites avec vivacité & délicatesse. On lit
 » beaucoup celles de Shenstone; mais on peut
 » douter qu'elles aient ce degré éminent de
 » perfection, qui seul pourroit leur mériter un
 » rang parmi les ouvrages classiques de notre
 » pays.

» Le feu lord Chesterfield, quoique juste-
 » ment décrié pour sa morale en qualité d'inf-

116 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» tituteur , est admiré comme un écrivain d'une
» élégance rare. Personne n'a imité les Fran-
» çois plus fidèlement & plus heureusement
» dans tous les points. Il écrit comme eux avec
» clarté & vivacité ; il possède comme eux cette
» grace toujours sûre de plaire qu'il recom-
» mande avec tant de chaleur. Il est lui-même
» une preuve de ce que la grace peut faire ;
» car avec tout son mérite , c'étoit certaine-
» ment un homme superficiel , & cependant il
» s'est acquis une renommée que des écrivains
» plus solides n'ont pas toujours obtenue.

» On a beaucoup écrit sur le style épisto-
» laire ; comme si un seul & même style pou-
» voit convenir à la variété des sujets qu'on
» traite dans les lettres. L'aisance , il est vrai ,
» doit être le caractère distinctif des lettres
» familières qui roulent sur les affaires ordi-
» naires de la vie , parce que c'est l'état où
» l'esprit doit être en les écrivant. Mais dans
» ces lettres mêmes on peut avoir à traiter
» par accident des sujets qui exigent plus d'é-
» lévation dans les termes , moins de familia-
» rité dans les tours. Si votre style ne s'élève
» pas dans ces occasions , vous n'écrivez pas
» naturellement ; car la nature nous apprend
» à exprimer dans un langage animé les émo-
» tions vives que nous ressentons.

» L'amant passionné n'écrit pas naturelle-
» ment , s'il écrit avec la même aisance que
» madame de Sévigné. L'inférieur qui s'adresse
» à son supérieur n'écrit pas naturellement ,
» si son style est familier. Le suppliant n'écrit

» pas naturellement , s'il rejette les figures que
 » lui inspire le desir d'être secouru. La con-
 » versation admet toute sorte de style, à l'ex-
 » ception du style poétique , & des lettres sont-
 » elles autre chose qu'une conversation écrite ?
 » La grande regle est de suivre la nature, &
 » d'éviter l'affectation.

Cette regle est excellente , mais c'est une de ces regles générales qui s'appliquant à tous les genres de composition , ont besoin d'explications & de modifications pour s'appliquer avec justesse à chaque genre particulier ; car la nature exige des procédés différens dans des cas différens. Elle veut que celui qui fait un ouvrage à tête reposée , ne néglige rien de ce qui peut concourir à le rendre parfait , & par conséquent que son plan soit bien entendu , méthodique , assez vaste pour remplir l'imagination , assez facile à saisir pour ne pas fatiguer l'esprit ; que ses idées soient liées & enchaînées , qu'elles se succèdent naturellement , & que l'ordre n'en soit interverti que pour un plus grand effet ; que son style soit clair , pur , soutenu , élégant , animé & pittoresque quand il le faut ; mais elle veut au contraire que toute recherche soit bannie de la conversation , dans laquelle on n'a d'autre but que de se faire entendre le plus promptement qu'il est possible , & qui n'étant assujettie à aucun plan régulier , n'étant jamais préparée , pouvant être interrompue à tout moment , changeant d'objet sans cesse avec la même rapidité que les yeux & l'imagination dans le tourbillon des affaires ,

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ne doit être ni aussi méthodique dans la distribution des matières , ni aussi soutenue dans le style , ni aussi correcte dans la diction , qu'un discours oratoire ou un traité philosophique , quoique les sujets puissent être les mêmes. Si le style épistolaire est celui de la bonne conversation , il est donc essentiellement différent de tous les autres styles , & quoique M. Knox semble dire le contraire , c'est ce qui résulte de ses propres principes. S'il a voulu dire simplement que comme la conversation ne consiste pas toujours à s'entretenir de riens agréables , & comme le ton en devient plus grave & plus animé , lorsqu'il s'agit de choses sérieuses ou intéressantes , le style épistolaire doit prendre de même la teinture des différens objets , il a dit une vérité reconnue de tout le monde , & la différence n'est plus que dans les mots , ce qui arrive souvent , & ce qu'il est toujours bon de faire remarquer , ne fût ce que pour apprendre aux gens qui disputent qu'il faut toujours commencer par s'entendre.

Un des morceaux les plus judicieux de ces mélanges est un essai sur la simplicité du style dans la prose , dont nous extrairons quelques réflexions , qui pour n'être pas absolument neuves , n'en sont pas moins utiles , sur-tout dans ce siècle. D'ailleurs que dire maintenant en matière de goût qui n'ait déjà été dit ou indiqué par les grands maîtres des siècles passés ? Mais il y a des principes qu'on ne sauroit trop remettre sous les yeux des hommes , parce qu'ils sont toujours trop oubliés.

» Les mets qui flattent le plus la premiere
 » fois qu'on en goûte , sont ceux dont on
 » se lasse le plutôt ; & le palais s'accommode
 » mieux du retour fréquent des faveurs qui
 » ne l'exercent que modérément, ou qui même
 » lui ont causé d'abord une sensation désagréa-
 » ble. L'expérience nous prouve qu'il en est
 » de même des alimens de l'esprit , & que les
 » plus doux & les plus flatteurs ne sont pas
 » ceux qui nourrissent le mieux & qui plaisent
 » le plus long-tems. On peut être charmé à
 » la premiere vue de la profusion des orne-
 » mens , & séduir par des graces déplacées ;
 » mais leur effet ordinaire est de produire une
 » certaine satiété qui dégoûte d'une seconde
 » lecture.

» La manie de prodiguer les ornemens est
 » la marque d'un goût bizarre , d'un jugement
 » vicieux & d'un petit génie.... Il y a une
 » certaine marche , un certain cours d'idées
 » égal & réglé , qui tient toujours l'esprit
 » agréablement occupé , & le prépare insensi-
 » blement à recevoir un plaisir durable ; si les
 » mouvemens sont heurtés , si le ton est exalté
 » au-delà du naturel , le dégoût succede bien-
 » tôt à ce plaisir.

».... La prose poétique ne paroît répondre
 » à aucune des idées que nous nous formons
 » de la beauté classique. Ce genre n'a point de
 » modeles chez les écrivains des bons siècles,
 » & les plus distingués d'entre les modernes ,
 » l'ont rarement essayé. Il est vrai que Féné-
 » lon y a réussi , mais il n'a fait qu'entremê-

120 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ler avec art sur un fonds très-riche les fleurs
» qu'Homere & Virgile lui ont fournies. Le
» génie assisté du savoir & nourri d'excellentes
» lectures peut donner de la grace à un ou-
» vrage composé sur un plan qui n'est pas en-
» tièrement conforme aux loix rigoureuses du
» goût.

» La Bible, l'Iliade & les ouvrages de Shakef-
» peare (*) sont reconnus pour les livres les
» plus sublimes qui aient paru dans le monde.
» Ils sont aussi très-simples, & leur sublimité
» affecte davantage le lecteur, parce que les
» efforts des auteurs pour y atteindre ne ba-
» lancent point l'attention qu'elle excite. Ceux
» qui ont lu Longin doivent se rappeler, que
» les exemples cités par ce grand maître ne
» sont pas remarquables par l'éclat ou la pompe
» du style, & que la sublimité de ces passa-
» ges provient de l'énergie de la pensée rele-
» vée modestement par la propriété de l'expres-
» sion.

» Aucun auteur n'a été plus généralement
» approuvé que Xénophon. Cependant ce n'est
» pas l'éclat des pensées ni la majesté du style
» qui distingue ses écrits ; on n'y trouve rien
» d'élevé, rien d'embelli par des figures ; il ne
» court point après les ornemens superflus. Son
» mérite est une élégance sans affectation, & à
» laquelle l'affectation ne peut atteindre. Les
» graces semblent s'être réunies pour former

(*) C'est un Anglois qui parle.

» le tissu de sa composition ; & cependant il
 » n'attachera peut-être pas le lecteur ordi-
 » naire , parce que le ton aisé & naturel de
 » sa narration , ne cause aucune émotion vio-
 » lente. Des esprits plus délicats le lisent avec
 » délices ; & Cicéron rapporte du grand Sci-
 » pion , que lorsqu'il avoit une fois ouvert
 » les ouvrages de Xénophon , il se faisoit vio-
 » lence pour fermer le livre. Son style , dit
 » le même Cicéron , aussi bon critique que grand
 » orateur , est plus doux que le miel , & il sem-
 » ble que les muses elles-mêmes aient parlé
 » par sa bouche....

» Cicéron , qui sentoît & apprécioit si bien
 » le mérite de cette simplicité de Xénophon ,
 » n'est pas à l'abri du reproche de s'en être
 » écarté quelquefois. Il adopta la maniere asia-
 » tique dans quelques-unes de ses harangues ,
 » qui sont plus verbeuses , plus diffuses , moins
 » dégagées d'affectation qu'elles ne devroient
 » l'être pour satisfaire la délicatesse d'un goût
 » vraiment attique. Mais c'est un genre de
 » présomption qui tient du sacrilège que d'at-
 » tenter le moins du monde à la gloire si bien
 » méritée d'un homme qui , dans sa vie & dans
 » ses écrits , s'est élevé à la plus haute perfection
 » dont la nature humaine soit susceptible....

» La simplicité n'est pas en général le ca-
 » ractère distinctif des écrivains anglois... Mais
 » les ouvrages d'un Addisson & d'un Sterne , &
 » l'accueil qu'ils ont reçu chez nous , peuvent
 » venger la nation du reproche de manquer de
 » goût pour les beautés simples. On a beau-

122 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» coup imité les anciens en Angleterre , &
» par-tout où cela arrive , le goût simple doit
» l'emporter quelquefois sur le gothique. Il faut
» donc espérer que la maniere allemande ne
» prévaudra pas sur la maniere attique.

» Ecrire d'une maniere simple & coulante est
» une chose qui paroît aisée dans la théorie ;
» mais pour un petit nombre d'auteurs qui ont
» heureusement saisi cette maniere dans la
» pratique , combien ont donné dans les or-
» nemens faux & superflus ! La plus grande
» partie de nos écrivains paroît avoir pris la
» corpulence pour la force , & avoir con-
» fondu avec la maigreur , la finesse de la taille
» dans un corps agile & sain. Le goût des or-
» nemens brillans est plus général que celui
» de la beauté symétrique & de l'élégance
» des proportions ; & beaucoup d'auteurs aussi
» peu judicieux que Néron , ne sont pas con-
» tens qu'ils n'aient gâté , en la dorant , la sta-
» tue de Lyssippe.

Ces essais , nous le répétons , sont remplis
d'excellentes réflexions , & la lecture en est
très-propre à épurer le goût qui tend plus que
jamais à se corrompre. Ce n'est pas que l'au-
teur ait toujours raison ; mais on s'apperçoit
aisément quand il a tort , & ses erreurs qui
tiennent presque toutes à une trop grande sé-
vérité , ne sont pas de l'espece la plus dange-
reuse.

(*Critical Review.*)

JACOB-JONAS BJOERNSTAHL, &c. *Lettres de*
M. BJOERNSTAHL, &c. Ier. & IIe. vol.

S E C O N D E X T R A I T.

XV. LETTRE. *De Rome, le 19 mai 1771.*

» **I**L y avoit 23 vaisseaux de guerre dans le port de Toulon, lorsque les vents contraires nous forcèrent d'y relâcher au commencement de décembre 1770. Quoique l'entrée de l'arsenal y soit ordinairement interdite aux étrangers, nous eûmes la faveur d'y être conduits par le comte de Sparre, chevalier de Malthe, garde de la marine, fils du général de Sparre qui demeure à Auxerre. Mais il est défendu d'en parler, & c'est un prétexte fort à propos pour moi de cacher mon ignorance des attirails de mer & de guerre. Le comte de Sparre nous introduisit aussi chez Ibrahim, envoyé de Tunis nouvellement débarqué, homme vénérable & poli à sa manière. Il nous présenta d'excellent café. Son fils prit du sucre en poudre avec ses doigts, & nous en mit abondamment dans nos tasses. Toute sa suite, composée de 15 personnes, parloit arabe. Il marqua de la satisfaction de voir en moi un amateur de sa langue. «

» Le vaisseau dans lequel nous nous étions embarqués pour d'Italie, y transportoit aussi

des Arabes & des Malthois, qui causoient ensemble & s'entendoient bien, quoique l'arabe de Malthe ne soit pas aussi pur que celui d'Asie & d'Egypte. Cela nous fit remarquer l'erreur de quelques savans qui ont prétendu que la langue du peuple de Malthe n'est point l'arabe, mais l'ancienne langue punique ou carthaginoise. Voyez MAJUS, in *specimine linguæ punicæ in hodiernâ melitenfium superstite* : & AGIUS, qui a publié un livre italien : *Della lingua punica presentemente usata da Maltesi, in Roma, 1750, in-8vo.* dans lequel on trouve une grammaire carthaginoise & un *Specimen lexicæ punici malthenfis*. Agius a aussi donné une explication fort différente de celle de Bochart, de la scène de Plaute, où il fait parler Hannon de Carthage en sa langue. «

» Nous ne mîmes que quatre jours à aller de Toulon au port de Civita-Vecchia à 14 lieues de Rome. La marine du pape y consiste en deux grande frégates bien équipées, & 6 galères manœuvrées par des malfaiteurs qui font un bruit effrayant avec leurs chaînes, comme à Marseille & à Toulon. Au lieu d'un jardin nous vîmes presque un désert & des physionomies mal saines. On prétend que le mauvais air est cause de la triste situation de ce pays : mais il y a bien de l'apparence qu'elle vient de la paresse extrême des habitans, & que s'ils devenoient aussi laborieux que les anciens Romains, il florissoit comme autrefois. La terre est grasse & ne demande que des bras. «

» Le nom Suédois est en possession d'une

grande considération à Rome. Sans parler de saint Erich , & de Ste. Brigitte qui y a une église avec un cloître , la reine Christine y est toujours la matiere des conversations. Un superbe mausolée dans l'église même de St. Pierre y perpétue sa mémoire. La bibliothèque du Vatican est enrichie des manuscrits en toutes langues qu'elle y a donnés , & qui y occupent une salle entiere. Par son testament , elle a laissé une grosse somme pour entretenir des musiciens qui célèbrent la gloire de la fille unique du grand Gustave , tous les jours de l'année le matin , pendant six mois au Capitole , & les six autres mois au château St. Ange. On montre à la grande porte de fer du palais de Médicis , un enfoncement fait par un boulet de canon que la reine a tiré elle-même du château St. Ange. Le comte Bielke , inhumé dans la chapelle de Ste. Brigitte , est en vénération : sa vie a été depuis peu publiée en italien. «

» Il y a à Rome des artistes Suédois vivans qui font honneur à leur patrie , entre lesquels j'ai entendu vanter le jeune Sergel comme le plus fameux sculpteur de Rome , par des cardinaux & des princes assemblés chez le cardinal de Bernis. Son Faune en gips est admiré de tous les connoisseurs. M. Moreen , un autre sculpteur Suédois , jouit à Rome d'une pension de nouveau converti , &c. «

XVI. LETTRE. *Naples 21 juillet 1771.* En décrivant la campagne de Naples , on releve plusieurs fautes de la *Description de l'Italie* , de l'abbé Richard , qui , pag. 327 du IV vol. placé

la montagne de Falerne à deux milles environ de Pouzzols , tandis que ce vignoble fameux est situé entre Capoue & Cayette ; qui , page 364 , suppose que *le vent du nord* porta les cendres du Vésuve à Misène , où Pline étoit au tems de la ruine d'Herculanum l'an 79 , tandis que l'observation de la moindre carte lui eût permis de voir que le Vésuve est précisément à l'orient de Misène , & que par conséquent , ç'a dû être un fort vent d'est. Si du cap Misène , il eût regardé seulement une fois l'étoile polaire , il l'eût vue sur Capoue. Sur-tout M. Bjoernstahl ne sauroit digérer ces paroles de M. l'abbé Richard , pag. 502 : *On dit que tout le reste de cette côte qui borde le golfe de Naples jusques vis-à-vis l'isle de Capri , où sont les villes de Massa , Sorrento , & Castello à Mare , sous lesquelles sont cachées les ruines des anciennes villes de Pompeïa & de Stabia , est également délicieux & d'une fertilité admirable ; mais l'usage n'est pas d'y aller. Pompeïa sous Massa ! &c.* Où est la carte qui ne représente pas que ces deux villes sont à treize milles l'une de l'autre , & que Sorrento est à dix milles de Pompeïa ? Il vient à peine un Anglois à Naples , qu'il ne visite aussi au moins Pompeïa : il y a peu d'années qu'on a publié en Angleterre la description de Pesti , avec les dessins de ses ruines célèbres. Les Napolitains , ajoute M. Bjoernstahl , excusent la relation de M. Richard , en supposant que la compagnie , les plaisirs , la table & le jeu ne lui ont pas permis d'observer lui-même soigneusement , ou de bien vé-

rifier les observations des autres. Ceci est rapporté pour prévenir l'erreur qu'on pourroit adopter, en croyant toujours ce voyageur qui pourroit paroître trop digne de foi en sa qualité de témoin oculaire, puisqu'il a réellement passé quelque tems à Naples en 1762, &c. Strabon est plus exact sur l'Italie que les nouveaux géographes, &c.

XVII. LETTRE. *Naples* 30 juillet 1771. M. l'abbé Richard assure encore dans sa *Description de l'Italie*, tom. IV, pag. 437, que *la plus grande partie des manuscrits d'Herculanum étoient écrits sur velin*. Ils sont écrits sur du papier d'Egypte.

Les interpretes des anciens commettent des fautes qui ne sont pas moindres. Quand ils n'ont aucune connoissance des lieux ou des choses qu'ils prétendent expliquer, ils ne sont souvent que les obscurcir. C'est ce qui a arrivé au jésuite la Rue, sur ces vers de Virgile, Georg. I. 472.

*Vidimus undantem ruptis fornacibus Aetnam
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa.*

Comme il ne savoit ce que c'étoit que la lave, ou la pierre en fusion des volcans, il a expliqué *liquefacta saxa* : par *saxa exesa in fumices, commutata in cineres qui torrentium instar inde erumpunt*.

Pompeïa offre plus de facilités pour les fouilles qu'Herculanum ; parce que Pompeïa n'est point couverte de lave durcie, mais seulement

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

de cendres & de décombres. L'empereur y étant venu en 1769, a conseillé de poursuivre les excavations dans la grande rue : à quoi l'on occupe 35 ouvriers. Les peintures qu'on y découvre, démentent l'opinion que les anciens n'ont pas connu les couleurs aussi-bien que nous. Des paons & d'autres animaux peints à fresque sur des murailles, semblent respirer, & aussi frais que si les couleurs avoient été appliquées hier, malgré qu'elles aient plus de 1700 ans d'antiquité. Le rouge sur-tout est d'une beauté & d'une vivacité incroyable : c'est apparemment le minium des anciens. Les rues de Pompeïa sont pavées avec de la lave, & témoignent que le Vésuve en a répandu avant la grande éruption de 79. Car Pompeïa renversée par un tremblement de terre l'an 63, avoit été reconstruite telle qu'elle est, comme le prouve une inscription au museum de Portici; lorsqu'en 79, elle fut ensevelie sous les cendres dans le même tems qu'Herculanum & Stabia.

Le pere Paoli va mettre au jour une description de Pesti, avec 42 planches de figures, gravées aux dépens du comte Gazzola, par les meilleurs artistes : ouvrage qui doit beaucoup surpasser *The Ruins of Praestum*, par l'Anglois Thomas Major, 1768, in-fol. sur papier royal, & les ruines de Palmyre, de Balbec, d'Athenes, de Spalatro, & autres publiées par les Anglois. Le pere Paoli est connu par ses antiquités de Pouzzoli en latin & en françois, 1768; & par un livre italien, dédié au marquis de Tanucci, premier-ministre, sur le culte

rendu à certains animaux , par les Payens , & particulièrement aux chats par les Egyptiens , Naples , 1771 , in-4to. &c.

XVIII. LETTRE. *Naples* 10 août 1771. On lit sur la porte de l'escalier , qui conduit aux divers appartemens du *Museum Herculanense* , ce distique expressif de la composition de Mazochi , mal-à-propos critiqué par Winkelmann :

*Herculeæ exuvias urbis traxisse Vesuvi ex
Faucibus una viden' regia vis potuit.*

Les gardes ne permettent pas d'y rien transcrire ou dessiner. Déjà le plus nombreux recueil d'antiquités qu'il y ait sur la terre , on espere qu'il recevra de nouveaux accroissemens. M. Bjoernstahl y a vu du vermillon ou *fucus* , conservé en petite quantité dans du cristal de roche. *La reine* , dit M. Richard , pag. 481 , *a fait mêler parmi ces antiques , une boîte à rouge de crystal de roche , pour attraper les fots qui ne manquent pas de s'écrier sur la fraîcheur & la vivacité de sa couleur.* Que croire d'une assertion si positive ? Cependant l'intendant du museum , à qui M. Bjoernstahl en a fait part , l'a traitée d'invention injurieuse à la reine , & entièrement contraire à la vérité.

M. Bjoernstahl n'est guere plus satisfait de l'exactitude du *Voyage d'un François en Italie* , fait dans les années 1765 & 66 , qu'on fait être de M. de la Lande , lequel , page 89 du vol. VII , suppose que le livre de M. Mazochi sur les tables d'Héraclée , intitulé , *Tabulæ Heracleenses* ,

130 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

1754, in-fol. a pour objet les antiquités d'Herculanum. Ces tables de bronze plus anciennes de 300 ans, que la naissance de J. C. ont été trouvées en 1732, dans un champ voisin du lieu où fut jadis la ville d'Héraclée, près du golfe de Tarente, & leurs deux morceaux se trouvent réunis dans le museum de Portici.

Les IV premiers volumes des antiquités d'Herculanum, imprimés depuis 1757, ne coûtent ensemble à Naples qu'environ 9 sequins ou 9 ducats d'Hollande : prix qui n'est pas exorbitant, puisque l'édition de chaque volume revient au roi à 16000 ducats. Le marquis Tannucci, premier-ministre, savant en grec, préside à l'ouvrage. Il a été professeur à Pise, & peut-être est-il le premier professeur qui soit monté à un si haut rang, &c.

XIX. LETTRE. *Naples 18 août 1771.* On ne favoit ce que c'étoit que les rouleaux découverts à Herculanum, les uns absolument noirs & brûlés, & d'autres de couleur de café. M. Mazochi les reconnut pour des livres. Mais comment les développer & les lire ! Il appella en 1754 à son secours un habile moine, le pere Antonio Piaggio, natif de Gènes, alors employé comme écrivain dans la bibliotheque du Vatican. Ses essais réussirent aussi-bien que ceux de son élève l'abbé Merli. Le travail est lent, puisqu'ensemble ils n'ont encore pu venir à bout avec leurs machines de dérouler entièrement six petits volumes en 17 ans. Le P. Piaggio transcrit si exactement qu'on ne sauroit distinguer les caracteres originaux de

ceux qu'il a copiés ; il imite parfaitement l'impression & l'écriture en toutes les langues. Il fait des cartes de géographie avec la plume qui ne different point de celles qui sont gravées. Il dessine sur le champ un visage d'un trait de plume sans lever la main de dessus le papier ; il grave lui-même & peint aussi : il a inventé de teindre avec des fleurs & des racines dont le soleil ni l'eau n'effacent point les couleurs ; il imprime plusieurs couleurs en même tems avec le même cuivre ; il applique des lettres d'or aussi belles que celles des ancien manuscrits & de notre Ulphilas ; il colore le crystal de maniere qu'il ressemble aux pierres précieuses. Ses appointemens sont de 30 ducats de Naples par mois , deux ducats & demi de Naples valant un ducat d'Hollande. L'abbé Merli n'en reçoit que neuf. M. Mazochi (*) n'étant plus en état de déchiffrer les manuscrits , à cause de son grand âge , il a fait agréer du roi pour lui succéder dans ce travail , M. le professeur Ignarra , un des plus savans hommes de Naples , auteur du livre de *Palæstrá Neapolitaná* , à Naples , 1770 , in-4to. de 331 pag. Quand le roi d'Espagne regnoit à Naples , il se plaignoit , s'il se passoit une semaine sans qu'on apportât quelque chose de nouveau dans son museum ; le roi d'aujourd'hui n'a pas autant de goût pour les antiquités : c'est pourquoi il se passe à présent des mois & davantage sans qu'on l'enri-

(*) Mort le 12 septembre 1771 , âgé de 87 ans.

132 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

chiffe d'aucun morceau précieux. Cependant il feroit facile d'employer les galériens oisifs aux fouilles. Ils font en grand nombre à Naples, parce qu'on y condamne rarement à mort.

XX. LETTRE. *Naples 3 septembre 1771.* » Les livres & les auteurs Napolitains ont été peu connus jusqu'ici en Suede. Outre les œuvres de Mazochi & les antiquités d'Herculanum, j'ai vu une physique en 9 vol. in-8vo. du pere de la Torre, à présent bibliothécaire du roi, qui a aussi composé un livre italien, nouvellement traduit en françois, sur le Vésuve. M. Moccia a mis au jour des lettres latines, & un dictionnaire de quantités grecques; M. Diodati une dissertation de *christo græcè loquente*; M. Martelli sa *Theca Calamaria*, & son ouvrage des premiers habitans de Cumes; Jean-Baptiste Vico un livre intitulé, *Principia scientiæ novæ*, dernière édition, Naples, 1744; & un autre auparavant en 1720, de *universi juris uno principio & fine uno*, qu'on prétend avoir été imité de fort près par Montesquieu, dans l'*Esprit des loix*; M. Carducci, *Deliciæ Tarentinæ*; M. Prattilli des observations sur la voie Appienne; M. Serao, médecin de la reine, sur la tarentule, l'histoire de l'incendie du Vésuve de 1737, & *opusculi de fisico argumento.* &c. »

» Le P. Fabricy, savant Dominicain, bibliothécaire de la Minerve, m'a demandé la permission de faire imprimer à Rome, à l'imprimerie de la Propagande, une longue lettre que je lui ai écrite en françois touchant le rare & peut-être unique manuscrit samaritain des livres

de Moïse en trois langues , que j'avois examiné dans la bibliothèque du prince Barberini à Rome. Je n'ai pu la lui refuser , ne fût-ce que pour la singularité de voir imprimer à Rome un ouvrage sur la bible fait par un Luthérien. Cette lettre sera insérée dans ses titres primitifs de la révélation ou considérations critiques sur la pureté & l'intégrité du texte original des livres saints de l'ancien testament. « (*) :

XXI. LETTRE. 4 *septembre* 1771. Un curieux de Portici a rassemblé dans sa maison un cabinet de toutes les especes de laves du Vésuve tant opaques que transparentes. Il en compte de 655 sortes, entre lesquelles certaines, susceptibles de poli, imitent les rubis, les émeraudes, les saphirs; avec d'autres on fait des tabatières, des tables : il vend de toutes ces laves à ceux qui desirent d'en acheter. Le Vésuve est élevé de 1677 pieds françois au-dessus du niveau de la mer, sa bouche est évasée comme une tasse à thé. Quelquefois il est assez tranquille pour permettre d'approcher jusqu'au bord du goufre. M. Bjoernstahl y est monté. Le pere de la Torre assure qu'il s'éteindra bientôt, comme d'autres anciens volcans. Ce savant bibliothécaire fait lui-même des microscopes qui grossissent prodigieusement les objets. Par leur

(*) Imprimées depuis à Rome, en 1772, en 2 vol. in-8vo. Il s'accorde fort bien avec les sentimens de Mrs. Hassencamp & Tychem sur la bible de Kennicot, dont il alevé plusieurs fautes,

134 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

moyen il a découvert des objets imperceptibles avant lui. Il voit jusqu'à la transpiration des corps. Les particules de sang ne lui paroissent point des globules, mais des anneaux. Dès 1763, il a publié à Naples ses premières observations en italien, sous le titre, *Nuove osservazioni intorno la storia naturale del P. D. Giovanni Maria della Torre*, in-8vo. de 172 pages. digne d'être traduit en plusieurs langues. Ses neuf vol. d'*Elementa physica* sont en latin. Il doit faire imprimer en plusieurs volumes un recueil de ses nouvelles découvertes.

XXII. LETTRE. Concerne la grotte du chien, & autres lieux d'où sortent des exhalaisons méphitiques.

XXIII. LETTRE. *Naples 18 septembre 1771.* La ville de Naples peut avoir environ 400,000 habitans. Le climat y amollit & y porte à l'oisiveté. Il y a des avis importans pour l'amélioration de la ville & du royaume dans un livre qui a pour titre : *Naples, ce qu'il faut faire pour rendre ce royaume florissant*, Amsterdam, 1769, dont il s'est fait encore au moins une édition en 1771. Un Napolitain compare sa nation à des serpents dont les têtes & les queues sont venimeuses, tandis que le reste du corps est bon & estimé dans les apothicaireries. Les savans y sont peu récompensés. Le duc de Brunswick voyageant en Italie, il y a quatre ou cinq ans, disoit avoir remarqué que pour s'avancer, à Berlin il falloit être soldat ; à Rome ecclésiastique ou moine, & avocat à Naples. L'université ne coûte au roi par an que

7300 ducats napolitains, qui sont inégalement partagés, les uns en recevant jusqu'à 900 par an, & d'autres 130 seulement, qui ne valent que 560 livres de France. Naples a son école royale militaire, dont M. Caravelli, connu par ses *Elementi di Mathematica*, Naples, in-8vo. de 6 vol. est un des principaux maîtres; & une école particulière pour les pages, qui y ont pour professeur d'éloquence M. Moccia, savant dont on a plusieurs ouvrages, mais encore plus célèbre par la propriété singulière de son corps de n'enfoncer dans l'eau que jusqu'à la tête, quoiqu'il ne sache point nager.

Le P. Minasi, Dominicain, a prouvé, contre l'opinion commune, que les araignées & même les tarentules ne sont point venimeuses; il en mange, prétendant qu'elles adoucissent le sang; il a inventé la manière de fabriquer avec l'aloes européen, très-commun en Italie, du papier aussi fin que le plus fin parchemin; de la même plante il fait des tissus & des dentelles; il a retrouvé l'art de la teinture en pourpre; il a accompagné de ses notes en italien une très-belle édition des *Deliciae Tarentinae*, de Tomasso Nicolo d'Aquina, avec la traduction en vers italiens de M. Carducci, Naples 1771, in-4to. de 552 pages. Le poëme de Polyphème assure à M. Campolongo, professeur d'éloquence, un des premiers rangs entre les poëtes Napolitains. Il avoit publié un recueil de vers latins & italiens, à l'occasion du mariage du roi de Naples, qui ont été défendus, parce que des personnes délicates ont craint

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que les diminutifs multipliés dont il s'est souvent servi, suivant l'usage des italiens, n'affoiblissent le respect dû au nom auguste de Bourbon. Mademoiselle Ardinghelli, qui a écrit sur la physique, & traduit des livres anglois en italien, est peut-être la seule femme savante de Naples.

La mort a enlevé depuis peu le prince de San-Severo. Ses découvertes & ses ouvrages l'ont fait regretter de tout le monde savant. Il a inventé un procédé pour changer à peu de frais le marbre en pierre d'azur, avec ses veines & ses couleurs d'or, la même dureté, le même poids & les mêmes qualités, au point qu'il n'est pas possible même à un connoisseur de distinguer la pierre d'azur factice de la naturelle. Sa soie d'apocin ou asclépias de Syrie qui croît abondamment dans le territoire de Naples, est capable d'habiller un homme complètement. On en peut faire des chapeaux, des empeignes, des tapisseries, & du papier ressemblant à celui de la Chine. (*) Quand le roi d'Espagne alloit à la chasse en hiver, il portoit un sur-tout d'un drap de l'invention du prince de San-Severo, impénétrable à la pluie,

(*) On lit dans le Dictionnaire de Bomare, au mot *Apocin*, que « depuis quelques années le sieur la Rouvière, bonnetier du roi, prétend en fabriquer des ve-
« lours, molletons & flanelles, supérieures à celles d'An-
« gleterre. « L'invention du prince est plus ancienne que la prétention du bonnetier.

quoique très-mince & très-léger, & qui ne s'imbiboit point d'eau, mais demeuroid toujours sec. Sans sel alkali ni pierre infernale, ni semblable ingrédient, il a deffalé l'eau de la mer de maniere à en user comme d'autre eau, & à la conserver plus long-tems pure. Il a imaginé un papier pour charger les canons & les fusils, qui ne s'enflamme point, & ne donne point d'étincelles, mais se réduit immédiatement en charbon. Ses dernieres expériences furent en mécanique, l'essai d'un carrosse à quatre roues allant sur l'eau par l'effet d'une force invisible. D'une piété égale à sa science, il a dépensé un demi-million de ducats napolitains à l'embellissement de sa chapelle domestique, qui doit en coûter encore cent mille. Le public lui doit entr'autres ouvrages, une espece de tactique sous le titre de *Pratica piu agevole e piu utile di esercizi militari per l'infanteria, scritta da Raimondo di Sangri principe di San-Severo*; à Naples, 1747, in-fol. de 180 pag. avec fig. réimprimé à Rome en 1760, aussi in-fol. de 149 pages; des lettres à l'abbé Nollet, Naples, 1735, in-8vo. une *dissertation sur une lampe antique trouvée à Munich*, Naples, 1756, in-8vo. de 141 pages; enfin deux gros vol. in-4to. sur les quipos ou les nœuds des Américains qui leur tenoient lieu d'écriture : ouvrage mal venu à Rome pour quelques opinions sur les époques & les caracteres chinois.

Le duc de Noya est un autre seigneur savant dont on pleure aussi la perte récente. Professeur de mathématiques dans l'université lors-

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

qu'il étoit jeune, il est devenu officier général. Il n'est pas rare de voir à Naples, des professeurs & des lecteurs qui sont comtes ou marquis; mais un duc dans cet emploi y étoit un phénomène peu commun. Il a laissé un bel ouvrage italien sur les vases étrusques, dont il n'y avoit, quand il est mort, que 52 pages d'imprimées en grand in-fol. Son fils promet d'achever d'en continuer l'impression. L'empereur, dans son voyage de Naples, dit au roi que des belles choses qu'il avoit vues à Naples, il eût désiré en posséder deux; par où il entendoit le prince San Severo & le duc de Noya.

XXIV. LETTRE. *Naples 21 septembre 1771.*
 » La naissance avoit appelé Don Philippe, l'aîné des fils du roi d'Espagne, à la couronne des Deux-Siciles. Sa foiblesse naturelle l'en a exclu. Son nom est même oublié dans la plupart des calendriers de l'Europe. Il rit toujours, paroît satisfait, & dans son état d'enfance, il est peut-être plus heureux que s'il étoit prince des Asturies. Jamais il ne nuit à personne. La musique lui plaît. Elle est à Naples sur son trône. Le *Castrato* Caravelli y a gagné à chanter de quoi acheter un duché. A soixante ans sa voix est encore merveilleusement belle. Il se fait payer cher. Aussi, doit-ce être une chose peu commune de voir un duc chanter dans une église pour de l'argent. »

» Le magnifique canal de 20 milles de longueur qui porte l'eau à Caserte, en traversant des montagnes & des rivières, est un ouvrage digne des anciens Romains, qui faisoient des

édifices , des chemins , & des livres pour l'éternité. Ce canal passe dans une vallée , sur un triple rang d'arcades élevées les unes au-dessus des autres. L'inscription latine de la composition de Mazochi , placée sur la plus basse & la plus grande des arcades , est tout-à-fait défigurée dans le *voyage* de M. de la Lande , vol. 7 , pag. 233 , où il y a des lignes omises , ce qui , avec les fautes d'impression , la rend intelligible. M. Daniele , célèbre éditeur des *Antonii Thylefi Consentini opera* , Naples , 1762 ; in-8vo. , demeure à Caserte. Il est poète , & a fait ces deux beaux vers latins , mis sous la première pierre des fondemens du château royal de Caserte :

Stet folium & foveolæ & res Borbania , donec

Hic redeat propriâ vi lapis ad superos.

» Rousseau conseilloit à un voyageur , d'aller dans les pays froids en hiver , & dans les pays chauds en été , parce que des deux côtés , on est bien préparé à recevoir son ennemi. En effet , l'hiver paroît à un Suédois plus rigoureux à Paris qu'à Upsal. Mais il n'est pas si facile sans l'avoir vu , de concevoir comment on peut se mettre aussi-bien à l'abri de la chaleur que du froid. Des toiles tendues obliquement dans les rues , forment à Naples des espèces de tentes impénétrables à l'ardeur du soleil , & laissent seulement passer l'air & le jour. On a inventé des jalousies , des parasols , des breuvages rafraîchissans. A peine y a-t-il un men-

diant qui ne boive pas son vin à la glace. Quand on va faire visite dans une maison, avant de se présenter au maître, si l'on sue, on passe dans une chambre pour y changer de linge. «

» Vous vous attendez que je n'oublierai pas
 » S. Janvier, patron de Naples. Nous avons plu-
 » sieurs fois assisté à la cérémonie de la liqué-
 » faction de son sang, d'aussi près qu'il étoit
 » possible, étant recommandés au cardinal &
 » au prince dépositaires de la clef de l'armoire
 » qui renferme la phiole célèbre. Quand on l'en
 » a tirée, nous avons vu au fond une masse
 » dure & coagulée, qui un jour s'est fondue
 » & est devenue fluide en 16 minutes, & un
 » autre jour en 7 minutes. Il nous fut permis
 » de toucher la phiole, pour nous convaincre
 » de la merveille. Comment s'opere-t-elle ? Est-
 » ce du sang ? N'en est-ce pas ? Je ne le peux
 » dire avec certitude. Je n'y ai remarqué au-
 » cune fraude, à moins qu'on ne donne ce
 » nom aux secousses & aux renversemens réi-
 » térés en la montrant au peuple. Je n'ai ja-
 » mais vu prier avec tant de ferveur non-seu-
 » lement par le vulgaire, mais par tous les assis-
 » tans. Ce n'étoit que sanglots dans toute l'é-
 » glise. Ils se frappaient la poitrine, priant
 » Dieu de les recommander à S. Janvier. (*)

(*) M. Bjoernstahl, faisant profession de luthéranisme, a mal entendu, puisqu'il n'y a point dans toute l'église catholique de gens assez mal instruits pour tourner ainsi leurs prières.

» Si le miracle tarde, ils déchirent leurs ha-
 » bits, s'arrachent les cheveux, se jettent à
 » terre. Malheur à l'hérétique dont le peuple
 » jugeroit la présence cause du retardement !

» Je me suis souvent étonné qu'il ne se com-
 » mît pas plus de crimes dans une ville où
 » la police est insensible, chacun vivant
 » comme il lui plaît. Je n'y ai vu punir per-
 » sonne. Le jugement à mort est presque tombé
 » en désuétude. Les malfaiteurs sont la plupart
 » condamnés aux galères, où ils sont traités
 » avec humanité, & ils forment entr'eux une
 » espèce de société ; ce qui rend leur sort si
 » supportable, que plusieurs qui s'y sont accou-
 » tumés, ne l'échangeroient pas pour leur an-
 » cienne liberté. Il ne paroît pas qu'une plus
 » grande sévérité, comme celle de la grève de
 » Paris, arrête mieux le meurtre & le vol.
 » Le peuple de Naples a supporté patiemment
 » la famine de 1767. Pendant sa durée, on
 » envoyoit, comme de coutume, des gens por-
 » ter de l'argent à une & deux heures de nuit,
 » & acheter des sorbets, des limonades, sans
 » qu'on ait appris qu'aucun ait été volé : un
 » jeune homme peut en sûreté aller seul dans
 » les ténèbres. Si l'on fait bien ménager un
 » Napolitain, on le trouvera bon & secou-
 » rable. »

» Il importe que je vous prémunisse encore
 contre un article de la *description de l'Italie*
 de l'abbé Richard, qui y avance, pag. 130 du
 4 vol. qu'il a vu dans la bibliothèque des Au-
 gustins de S. Jean de Carbonara, les précieux

142 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

manuscrits de Dioscoride, d'Eusebe, de Diodore de Sicile & de Polybe, tandis que ces manuscrits ont été transportés à Vienne par ordre de l'empereur Charles VI, avant 1730. L'abbé Richard suppose avoir vu dans la bibliothèque, ce qu'il n'a fait que copier dans l'*iter italicum* de Mabillon, & dans le *diarium* & la *bibliotheca bibliothecarum* de Montfaucon, qui ont voyagé & écrit dans le tems que ces manuscrits étoient encore réellement chez ces Augustins de Naples. «

» La bibliothèque royale de Capo di Monte, conserve dix gros volumes in-fol. sur les antiquités grecques & romaines, écrits de la propre main de Pyrrhus Ligorius, savant architecte & peintre du pape Pie V. Les médailles, les statues, les habits, les monumens y sont également dessinés de sa main habile. Tout le reste de l'œuvre, consistant en 40 gros vol. in-fol. est à Turin. Les 12 vol. qu'on en voit dans la bibliothèque du Vatican, sont des copies que la reine Christine, qui en connoissoit la valeur, avoit fait tirer pour l'imprimer. La bibliothèque royale de Capo di Monte a appartenu à la famille Farnese. Le roi d'Espagne, en montant sur le trône de Naples, l'y a fait transporter de Parme, où elle étoit, ainsi que le beau cabinet de la même famille, contenant une infinité de médailles, dont le jésuite Pandrusi a commencé la description en dix vol. in-fol., intitulés : *I Cesari in oro raccolti nel Farnese museo in Parma*, 1690. Le dixieme vol. imprimé en 1727, finit avec l'empereur Trajan, quoi-

que la suite des médailles des Césars de cette fameuse collection, aille depuis Jules-César, jusqu'au grand Constantin. La description n'a point été continuée. «

» Le prince de Tarsia a une riche bibliothèque qu'il tient ouverte pour le public, où l'or est prodigué dans toutes les décorations. Ses écuries n'étoient pas moins somptueuses, chaque cheval ayant à son râtelier une grande glace, que le nouveau prince a fait ôter après la mort du prince son pere. La bibliothèque de S. Angelo ad Nilum, est composée d'environ 40000 vol. sans compter les manuscrits. La bibliothèque du Mont Olivet est précieuse. Les plus anciens manuscrits de celle des SS. Apôtres ont été portés à Vienne. La bibliothèque des Chartreux, est connue par son catalogue imprimé in-fol. en 1764, sous le titre : *Bibliotheca regalis Carthusianæ sancti Martini catalogus*, l'unique catalogue que j'aie vu imprimé à Naples. On accuse les jésuites d'avoir brûlé les manuscrits de leur bibliothèque. «

XXV. LETTRE. Naples 23 septembre 1771. Elle regarde Nole & Capoue.

XXVI, XXVII, XXVIII, XXIX, XXX, XXXI. LETTRES. De Rome 18 février — 20 avril 1772. M. Parisio, abbé du Mont-Cassin, accorda aux Suédois dans son abbaye, une hospitalité dont ils se félicitent. Ils trouverent à Rome le baron de Duben, qui avoit été ministre de Suede à la cour de Pologne, les comtes Cromtedt frères, le chambellan de Geer, le lieutenant de Numers, & M. Ferber, naturaliste, qui a depuis

mis au jour des lettres sur l'Italie; personnages illustres qui assiégèrent souvent le Capitole, & eurent du pape l'agréable audience dont on trouve la relation dans un des *Esprits des Journaux* de 1778. --- Un étranger ne sauroit consulter de meilleur ouvrage sur l'ancienne Rome, que la *Roma antica di Familiano Nardini*, en italien, imprimée à Rome in-4to. en 1665. Il a été réimprimé nouvellement en quatre volumes in-8vo., auxquels on a joint encore quatre autres vol. de *Roma moderna*. --- Le prélat Borgia, qui a succédé à M. Marefoschi, devenu cardinal, dans la place de secrétaire de la Propagande, correspond en cette qualité avec toute la terre. Il a dédié au pape, *Alphabetum Brahmahnicum sur Indostanicum universitatis Kasî*, 1771, in-12. de l'imprimerie de la Propagande, & l'*Alphabetum Gradonico-Malabaricum sive Samcrudonicum*. Ibid, 1772, in-12. On y imprime à présent 12000 exemplaires d'un catéchisme en malabar, qui doivent être envoyés & distribués gratuitement. (*) M. Bjoernstahl annonçant son dessein, de donner dans la suite un traité par-

(*) Le prélat Borgia & l'abbé Amaduzzi, ont encore publié en 1773, l'alphabet du Tangut ou du Tibet, avec une curieuse préface sur l'état civil & naturel, la religion & la langue du Tibet. Ils y défendent le livre du P. Georgi, sur l'alphabet Tibétan, contre les *Recherches philosophiques sur les Américains*. L'alphabet Barman ou Boman, a été publié en 1776, in-8vo., avec deux savantes préfaces, l'une de M. Amaduzzi, l'autre de Don Carpani, missionnaire au Pégu.

iculier des bibliothèques de Rome; il ne fait, pour ainsi dire, que nommer les plus fameuses : celles du Vatican, de la Minerve, des Augustins, enrichie des livres & des manuscrits du cardinal Passionei, de Barberin, de Corsini, de Conti, d'Altieri; de la Sapience, de la Propagande, du college Romain, d'Ara-Cœli, de S. Pierre-aux-Liens, des Maronites, &c. Il n'oublie point de faire une mention honorable de M. Assemani, archevêque de Tyr, bibliothécaire du Vatican, mort en 1768, auteur de la *Bibliotheca Orientalis Vaticana*, 4 vol. in-fol.; des *Kalendaria ecclesiæ universæ notis & dissertationibus illustrata*, 6 vol. in-4to.; de M. Assemani, archevêque d'Apamée, neveu du précédent, & son successeur dans l'office de bibliothécaire, qui, après avoir fait les catalogues des bibliothèques de Médicis & de Chigi, travaille à celui de Rome, dont ont fait que les premiers volumes imprimés, ont été la proie d'un incendie; de M. le professeur Assemani, son cousin, qui s'occupoit d'un grand ouvrage sur les églises caldéennes & nestoriennes (*); de plusieurs autres savans messieurs Assemani de la même famille; du pere Audifredi, Dominicain, astronome, bibliothécaire de la Minerve; du pere Georgi, Augustin, bibliothécaire de la *Bibliotheca Angelica* dans son couvent, le même

(*) C'est sans doute le livre : *De Catholicis seu patriarchis Chaldeorum & Nestorianorum commentarius historico-chronologicus*, Rome, 1775, in-4to.

146 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui est auteur de l'*Alphabetum Tibetanum* , à Rome , 1762 , in-4to. &c. Il est observé qu'il n'y a point de jour , excepté les fêtes , qu'il n'y ait à Rome des bibliothèques ouvertes matin & soir à ceux qui s'y présentent , & qu'en Suede , dans les lieux où il y a une bibliothèque publique , elle n'est ouverte que deux fois la semaine , pendant deux petites heures chaque fois , en sorte qu'un homme laborieux n'y peut étudier qu'environ quatre heures au plus par semaine : ce qui est insuffisant. --- » Avant de voyager en Italie , je condamnois tous les ordres monastiques comme nuisibles. Mon commerce avec eux , m'a fait révoquer ce jugement. De qui tenons-nous tout ce que nous savons ? Qui a transcrit , & nous a transmis les meilleurs auteurs , avant l'imprimerie ? A quoi devons-nous attribuer le manque de documens pour l'histoire ancienne de Suede ? si ce n'est à la suppression de la monasticité dans ce royaume. Bien loin que la république des lettres , ait profité de l'extinction des jésuites , à Naples , leurs meilleures bibliothèques ont été dissipées & beaucoup de manuscrits brûlés. « Aux savans moines qui séjournent à Rome , que nous avons rappelés , ont peut joindre le pere Mamachi , Dominicain , Grec , auteur des *Originis Christianæ* (*) ; le pere Magnan , Mimime

(*) Et de deux vol. in-8vo. de lettres à Febronius , de *ratione regendæ christianæ reipublicæ* , deque *legitimâ romani pontificis auctoritate*. Romæ , 1776-1777.

François , dont on a plusieurs livres sur les médailles ; le pere Jacquier , aussi Minime François , bien connu par sa *Philosophia Neutonica* ; & pour revenir aux membres de l'ordre supprimé , le pere Boscowich , astronome ; le pere Zacharie , auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie* ; le pere Cordara , qui a donné le 3me. vol. in-fol. de l'histoire de sa compagnie , & *Collegii Germanici & Hungarici historia* , 1770 , in-4to. ; le pere Lagomarsini , qui a confronté ensemble 300 manuscrits de Cicéron , dont il a extrait les variantes , &c. --- Ste. Brigitte n'a jamais été reine de Suede , & c'est à tort que l'abbé Richard lui donne cette qualité.

XXXII , XXXIII. LETTRES. *Florence 18 & 25 mai 1772.* De nombreuses bibliothèques y sont tous les jours ouvertes. M. Assemani , archevêque d'Apamée , aujourd'hui bibliothécaire du Vatican , ci-devant bibliothécaire de la bibliothèque de Médicis ; M. Biscioni , son successeur , mort en 1757 , & M. Bandini , chanoine de St. Laurent de Florence , à présent bibliothécaire , ont fait imprimer les catalogues des manuscrits de cette bibliothèque en toutes les langues anciennes. Après la mort de l'abbé Lami , M. Bandini , écrivain infatigable , a continué les *Novelle letterarie* , pendant les années 1769 , 70 , 71 , 72. La bibliothèque de Magliabecchi , riche de 70000 vol. a pour bibliothécaire M. le médecin Targioni , qui a recueilli & publié cinq vol. in-8vo. de lettres des hommes illustres au célèbre Antoine Magliabecchi , mort en 1614. Le catalogue de la *Bibliotheca*

148 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Riccardiana , a été donné in-folio à Livourne en 1756 , par l'abbé Lami. Le même M. Blandini est aussi bibliothécaire de la *Bibliotheca Marucelliana*. Toutes ces bibliothèques & la bibliothèque des Bénédictins sont publiques. On distingue parmi les bibliothèques particulières celle du commandeur Strozzi , ancien chevalier de Malthe , dont M. Manni est bibliothécaire. — Le grand-duc Pierre Léopold , protège plus les arts que n'avoit fait l'empereur son père. Il a érigé une *Academia Georgophilorum* , & il emploie les talens de l'ex-jésuite Ximenès , au dessèchement des marais de Toscane. L'archevêque de Florence , Monsignor Incontri , a beaucoup écrit sur les antiquités ecclésiastiques. Le précepteur du prince héréditaire , Monsignor Fabroni , est aussi un savant connu par un bel ouvrage en latin très-pur du style de Cornelius Nepos : ce sont ses *Vitæ italorum doctrinâ excellentium qui seculo XVIII floruerunt* , 3 vol. in-8vo. (*) Presque tous les manuscrits de Galilée sont en la possession du sénateur Nelli , qui lui a érigé un mausolée à ses dépens , & qui travaille à sa vie. Il conserve également les manuscrits de Toricelli , que la plupart des mathématiciens ont cru perdus. M. de la Lande en parle dans son *Voyage d'Italie* , sans savoir où ils sont. En lisant le second vol. de ces voyages de M. de la Lande , pag. 433 , on

(*) Il y en a au moins 5 vol. à présent , le cinquième ayant paru en 1775.

s'apercevra qu'il a coupé une dame en deux, mademoiselle Morelli, du nom de son pere, reçue dans l'académie des Arcades de Rome, sous celui de la bergere Corilla, suivant l'usage de cet académie de donner des noms pastoraux. M. de la Lande parlant des improvisateurs dit: parmi les femmes sont Magdeleine Morelli à Naples, & madame Corille à Florence. C'est la même. (*)

XXXIV. LETTRE. Livourne 5 juin 1772.
 » Quarante professeurs bien payés sont le fondement de l'université de Pise. Ils ont commencé en 1771 un journal à frais communs, *Gjornale de' litterati*, qui doit l'emporter sur tous les autres, si l'on en juge par le nombre & le savoir des auteurs. Les Russes se plaisent beaucoup à Pise. Nous y avons vu le baron Patkull, officier passé du service de France à celui de Russie, petit-neveu de l'infortuné Patkull; & le général Alexis Orlow, si modeste qu'il ne parle de ses succès que comme d'un heureux hasard. Comme il est sans façon, il supportoit impatiemment le cérémonial de Rome, où il a passé une partie du carnaval. Il fait l'allemand & l'italien, & n'aime point le françois. Nous avons appris que M. Ross, chapelain à Abo, s'est fait moine à Jerusalem,

(*) Grosley a commis une bévue contraire en ne faisant qu'un seul homme du P. Martini de Bologne, & du P. Valotti, grand musicien de Padoue, qu'il appelle *Martini Valotti*.

150 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

quoiqu'il eût une femme & des enfans à Abo. «

XXXV. LETTRE. *Florence 30 juin 1772.*
 » En revenant de Luques à Florence, nous
 » passâmes par San-Miniati, qui n'eut rien de
 » remarquable pour nous que d'y voir M.
 » Verney, savant Portugais, ci-devant secré-
 » taire d'ambassade de Portugal, à qui son
 » mérite a fait des jaloux si redoutables qu'il
 » a été obligé de chercher un asyle en Tos-
 » cane. Heureusement que peu de Portugais
 » peuvent devenir la victime de leurs talens.
 » Sa disgrâce passe pour venir de l'envie de
 » l'ambassadeur Almada. «

XXXVI. LETTRE. *Bologne 10 juillet 1772. M.*
 Bjoernstahl, qui avoit lu dans les *Analeſta Ul-
 philana*, du chevalier Ihre, que la bibliotheque
 du monastere de St. Sauveur à Bologne, ren-
 fermoit des manuscrits en langue gothique &
 lombarde, s'y rendit avec empressement; mais
 ayant parcouru le catalogue & même les ma-
 nuscrits, il n'en vit aucune trace : enforte qu'il
 semble que ce soit une erreur de M. Ihre, qui
 aura pris pour gothiques des écritures esclav-
 ones. Une mortification que M. Bjoernstahl
 n'avoit point encore effuyée dans aucune biblio-
 theque, l'attendoit dans celle de l'institut de
 Bologne. Il avoit besoin de lire les *Aventures*
de Joseph de Pignotta, Cologne, 1725. L'a-
 vocat Montefani, bibliothécaire, qui n'est ni
 moine n'y prêtre, lui refusa tout livre dé-
 fendu. En vain M. Bjoernstahl, représenta
 qu'étant hérétique les livres hérétiques ne le

pouvoient point pervertir. La recommandation du comte Marulli , ministre du grand-duc de Toscane à Boulogne , fut aussi inutile ; on y opposa constamment l'ordre inviolable de sa sainteté. Le P. Martini , mineur conventuel , auteur de la *Storia della musica* , en 2 vol. in-4to. à Bologne , 1757 , 1770 , possède une bibliothèque de 17000 vol. de tous les écrivains & auteurs de cet art. Il fait grand cas du *Dictionnaire de musique* de Rousseau.

XXXVII , XXXVIII , XXXIX. LETTRES.

Venise 20 août — 20 octobre 1772. Il y a une bibliothèque publique à l'université de Ferrare. Calcagnini a son tombeau sur la porte de la bibliothèque des Dominicains. Quoique bien des hommes s'enterrent en quelque sorte tout vivans dans leurs livres , il est peut-être le seul qui ait demandé d'avoir après la mort sa sépulture entr'eux. (*) Il paroît à M. Bjoernstahl que M. l'astronome de la Lande , n'a pas daigné bien regarder à ses pieds , quand il a écrit , pag. 12 , que les rues de Venise sont pavées de marbre.

XL , XLI. LETTRES. *Verone* 4 décembre 1772 & 20 janvier 1773. L'université de Padoue coûte par an 40000 ducats à la république de Venise , qui y entretient 52 professeurs. Papadopoli , dans son *Historia gymnasii Patavini* , in.

(*) M. Bjoernstahl accuse ici Moreri de dire que Calcagnini a été inhumé dans l'église. Cependant ceux des Moreris que nous avons consultés , sont exempts de cette faute.

152 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

folio, 1726, tom. II, pag. 288, fait l'honneur à l'université de Padoue de dire que le roi Gustave y a étudié la littérature italienne, sous Bensuis, en 1611 & 1612. Viviani, dans la vie de Galilée, prétend aussi que dans le même tems Gustave a suivi les leçons de Galilée; & ce témoignage de Viviani est fortifié par Facciolati, dans ses *Fasta gymnasii Patavini*. Ces autorités n'ont pas empêché M. d'Alembert de révoquer en doute ce voyage de Gustave, dans ses *Mélanges de littérature* : mais M. d'Alembert confond Pavie avec Padoue. M. Bjoernstahl craint bien aussi que Gustave n'ait pas étudié à Padoue. L'évêque de Vicence a une bibliothèque de 40000 vol. & un jardin de 2000 plantes rares & précieuses. Son botaniste est le docteur Turra, époux d'Elisabeth Caminer, femme savante, & auteur du *Giornale letterato di Europa*.

XLII. LETTRE. *Milan 2 mars 1773.* On ne parle point de Milan sans célébrer le comte de Firmian. Ses livres remplissent sept vastes appartemens, dans un desquels il n'y en a que d'anglois qu'il aime extraordinairement. La *Suecia illustrata* du comte Dahlberg, l'*Uplandia* de Peringskjöld, tous les ouvrages de Linné font partie de ses 40000 vol. Il a étudié dans sa jeunesse à Leyde, où il a appris à connoître le baron Lantingshausen. Il applaudit au dessein du comte Scheffer, de mettre au jour les lettres du comte d'Oxenstiern. (*) Ennemi de

(*) M. le bibliothécaire Gjoerwel en a beaucoup in-

la fainéantise, il a partagé les branches des sciences entre les divers monasteres des moines de son département, & les oblige de les cultiver. Les deux plus savantes femmes d'Italie résident à Milan. La premiere est la comtesse Clélie Borromée, née duchesse Grilla de Gènes, mere du cardinal Borromée, âgée de 90 à 100 ans, qui fait l'arabe & est un prodige de doctrine en tout genre. Elle prend depuis plusieurs années, à cause de ses insomnies, une si forte dose d'opium, qu'elle suffiroit pour mettre un cheval dans un sommeil perpétuel, mais comme Mitridate elle s'y est accoutumée. (*) Mlle. Agnesi est la seconde.

La princesse Béatrix, épouse de l'archiduc, parle au moins latin, allemand, françois & italien. L'archiduc a le même goût pour les muses. Il invita les Suédois à des bals particuliers, où le baron Rudbeck a eu plusieurs fois l'honneur de danser avec l'archiduchesse, & M. Bjoernstahl s'en est excusé. Faveurs inappréciables dans des cours dont ordinairement l'étiquette est rigoureuse.

XLIII, XLIV. LETTRES. *Pavie* 22 avril ; *Genes* 12 juin 1773. L'impératrice a établi en 1771 une bibliotheque publique à Pavie. A Genes, M. Franzoni ouvre la sienne tous les

fére depuis 1773, jusqu'en 1778, dans son *journal* historique & politique en suédois.

(*) Elle est morte le 23 7bre. 1777, âgée de 93 ans.

154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

jours depuis quatre heures du matin jusqu'à onze heures du soir & plus tard. Il y entretient quatre bibliothécaires & plusieurs domestiques, qui prennent leurs repas les uns après les autres. Elle n'est fermée ni les dimanches ni les fêtes , pas même les jours de Noël & de la Pentecôte, ni même la nuit , quand quelqu'un y veut demeurer. Des jeunes gens y étudient quelquefois jusqu'à minuit.

XLV, XLVI. LETTRES. *Turin 28 août l'une & l'autre.* M. Bjoernstahl assigne les places aux plus grands mathématiciens de l'Europe dans cet ordre ; MM. Euler , de la Grange, d'Alembert , Daniel Bernoulli. Il signale sa gratitude envers la société supprimée depuis deux semaines , disant qu'il n'a point trouvé un corps d'hommes plus savans en tout genre, plus polis & plus officieux que ceux là en Italie ; & il regarde comme un bonheur pour lui qu'ils n'aient pas été éteints plutôt , parce qu'il auroit trouvé fermées ou perdues bien des bibliothèques , où il a eu un facile accès. Enfin il ne sauroit trop louer l'ouvrage italien du pere ou abbé Arena, ci-devant jésuite Sicilien : *La natura e coltura de fiori*, à Palerme, 1771, 2 vol. in-4to., &c.

Au lieu de nous livrer en ce moment à quelque censure de ces 46 lettres , nous ne devons que déplorer avec tous les savans la mort du voyageur , aussi estimable par l'honnêteté de son caractère que par l'étendue de ses connoissances. Puisse ce coup fatal ne pas nous priver du reste de sa correspondance !

*OBSERVATIONS sur la musique, & principalement
sur la métaphysique de l'art.*

Naturâ ducimur ad modos.

(Quint. inst. orat.)

A Paris, chez Pissot, pere & fils, libraires;
quai des Augustins, 1779. In-8vo. 215 pages,
& les préliminaires 20.

IL est devenu si dangereux d'avoir une opinion ou un goût sur la musique, que nous nous félicitons de n'avoir qu'à exposer sur cet art les idées d'autrui. C'est l'auteur même qui va toujours parler dans cet extrait; nous emploierons scrupuleusement ses propres paroles, & nous ne ferons qu'ôter à ses idées, en les resserrant, le beau développement qu'elles ont dans son ouvrage. C'est l'inconvénient d'un extrait.

La musique est elle un art d'imitation? Son objet principal est-il d'imiter? Grande question dont la décision doit avoir une influence considérable sur tout l'ouvrage. Ecoutons l'auteur.

» Qu'est-ce que la musique? *L'art de faire succéder les sons l'un à l'autre, conformément à des mouvemens réglés, & suivant des règles d'intonation appréciables, qui rendent l'enchaînement de ces sons agréable à l'oreille. Toute l'essence de la musique est renfermée dans ce seul mot chant ou mélodie. La musique doit chanter; ce n'est qu'en chantant qu'elle peut plaire; exiger d'elle*

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ce qu'elle ne peut faire en chantant, c'est lui donner des loix absurdes ; & l'y astreindre, c'est la pervertir & la dénaturer.

La musique par essence doit-elle imiter ? J'observe d'abord que le charme de cet art n'existe pas pour l'homme seulement. Les animaux y sont sensibles. Cet instinct musical est assez reconnu dans le chat & dans l'araignée. J'ai moi-même observé plus d'une fois ce fait concernant l'araignée ; c'est sur-tout une musique lente & harmonieuse qui semble plaire à cet insecte & l'attirer. J'ai vu aussi de petits poissons nourris dans un vase, dont la partie supérieure étoit découverte, chercher le son du violon, monter à la surface de l'eau pour l'entendre, élever la tête, & rester immobiles dans cette situation : si j'approchois d'eux, sans toucher l'instrument, ils sembloient effrayés, & plongeoiient au fond du vase. L'instinct musical est plus sensible encore dans l'enfant au maillot ; il goûte les sons avant d'avoir encore aucune idée nette & distincte. Le chant d'une nourrice soulage ses douleurs, calme son impatience, lui transmet une gaieté qu'atteste son sourire innocent.

Considérons la musique chez les Sauvages. Prise ainsi au berceau, elle doit conserver tous les caractères de son institution naturelle & tous ses titres originels qu'aucune convention n'a falsifiés. Voyons si dans cet état elle cherche à imiter.

Les fêtes des Sauvages sont ou militaires ou funèbres ; leurs chants sont des chants de guerre

ou de mort ; cependant ces chants n'ont aucun des caracteres dont notre imagination les juges susceptibles. La mélodie en est douce & gaie plutôt que terrible , & le chant de guerre ne differe pas du chant de mort. La même incohérence du chant & des paroles se fait sentir dans les chansons des Negres de nos colonies ; que l'événement qu'ils chantent soit heureux ou funeste , l'air n'en a pas moins le même caractere. Les matelots , & en général tous les gens du peuple & de la campagne ; mettent dans leur chant je ne fais quelle inflexion traînante qui lui donne un caractere de tristesse : mais ils sont gais au moment où ils chantent tristement. Ainsi la musique pour eux n'est pas un art qui imite , ni qui cherche même à imiter.

Le chant ne peut imiter que ce qui chante , & souvent son pouvoir ne s'étend pas même jusque-là. Le ramage des oiseaux ne sauroit jamais être bien rendu par notre musique , parce qu'elle est asservie aux loix , aux rapports de l'harmonie ; & que les oiseaux , mélodistes incorrects , enchaînent leurs sons suivant un ordre que l'harmonie n'avoue pas. Plaisant art d'imitation que la musique , si elle rend les choses qui lui sont les plus analogues , de façon que la copie ne ressemble jamais au modele ! Pourquoi la poésie , la peinture , la sculpture sont-elles tenues à nous donner des images fidelles , vraies , ressemblantes , des objets qu'elles imitent , tandis que la musique en est dispensée ? N'est-ce pas parce que cet art est moins un art d'imitation que les autres ? Le chalumeau des enfans , quoiqu'il

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

imite avec la plus grande perfection un effet en soi même agréable , (le gazouillement du rossignol) ne nous fait aucun plaisir : au contraire , une symphonie légère , qui n'a qu'une très-foible ressemblance avec ce gazouillement , mais dont le chant est mélodieux , flatte & réjouit notre oreille ; l'imitation a donc peu de part aux effets agréables de la musique , & le charme de la mélodie y fait presque tout.

Les animaux , nous l'avons dit , sont sensibles à la musique ; donc elle n'a pas besoin d'imiter pour plaire ; car l'imitation la plus parfaite n'est rien pour l'animal. On ne jouit de l'imitation qu'autant que l'on en conçoit la difficulté : or , cette conception surpasse l'intelligence des animaux.

L'enfant qui se plaît aux chants de sa nourrice , n'y cherche rien d'imitatif. Le sauvage , le negre , le matelot , l'homme du peuple , répètent les chansons naïves qui les amusent , sans en accorder même le caractère avec la disposition actuelle de leur ame.

Une main habile qui prélude sur la harpe ou sur le clavecin , attache les oreilles les plus savantes. L'imitation ne préside en rien à la formation d'un prélude qui ne fait que parcourir successivement divers accords.

La musique agit donc immédiatement sur nos sens ; ensuite l'esprit humain cherche dans les sons des rapports , des analogies avec divers objets ou divers effets de la nature ; la musique s'efforce de lui présenter ces rapports , ces analogies qui lui plaisent. Elle imite au-

tant qu'il est en elle, & par l'exprès commandement de l'esprit, qui, jugeant de la foiblesse des moyens que la musique employe pour parvenir à l'imitation, se rend peu difficile sur ce point. Les moindres analogies, les plus légers rapports lui suffisent : il appelle cet art *imitateur*, lorsqu'à peine il imite.

L'imitation musicale n'est sensiblement vraie; que lorsqu'elle a des chants pour objet. En musique on imite avec vérité des fanfares guerrières, des airs de chasse, des chants rustiques, &c Il ne s'agit alors que de donner à une mélodie le caractère d'une autre mélodie.

S'agit-il de peindre un ruisseau ? Le balancement foible & continué de deux notes voisines l'une de l'autre, fait onduler le chant à-peu-près comme l'eau qui s'écoule. L'intention de peindre un ruisseau rapproche donc nécessairement tous les musiciens qui l'auront, d'une forme mélodique déjà connue & presque usée. L'oreille perd à cette peinture presque tout ce que l'esprit y gagne.

Veut-on imiter le gazouillement des oiseaux ? Dans ce cas le musicien fait soutenir à la voix & aux instrumens de longues cadences ; il y mêle des roulades. Cette imitation a le double inconvénient d'être, d'une part, très-imparfaite ; de l'autre, d'assujettir aussi le musicien à des formes souvent employées.

Je suppose un compositeur habile, nécessité par les paroles à peindre l'onde qui murmure & l'oiseau qui gazouille : oseroit-on le blâmer s'il raisonnoit ainsi ? » Mon art ne peut ren-

» dre avec vérité les effets que mon poëte en
 » attend : en m'efforçant d'y atteindre, je cours
 » risque de ressembler à tous ceux qui ont es-
 » sayé le même tableau. La peinture des eaux,
 » des fleurs, des zéphirs, de la verdure, n'est
 » jugée si lyrique, que parce que la vue d'un
 » site riant & champêtre produit sur nos sens
 » une impression douce, & dispose notre ame
 » à un calme heureux : si donc, m'abstenant
 » d'imiter ce que je ne puis rendre, j'imagi-
 » nois seulement une mélodie suave & tran-
 » quille, telle qu'on désireroit l'entendre lors-
 » qu'on repose sous un ombrage frais, à la
 » vue des campagnes les plus belles, manque-
 » rois-je à mon poëte & à mon art ? «

S'agit-il d'imiter une tempête ? Au lieu de
 tant d'efforts infructueux pour peindre avec
 vérité ce qu'on ne sauroit peindre, que l'ar-
 tiste imite d'une façon plus vague, & par le
 bruit, le fracas de la tempête. Que les tam-
 bours, les timbales renforcent la symphonie,
 & en augmentent le tumulte.

Il est un effet dans la nature que la musique
 rend avec assez de vérité ; c'est le mugissement
 des vagues en courroux. Beaucoup de basses
 jouant à l'unisson, & faisant rouler la mélodie
 comme des flots qui s'élèvent & retombent,
 forment un bruit semblable à celui de la mer
 agitée.

Parlons d'une autre imitation, de celle qui
 peint à l'un de nos sens ce qui est soumis à
 un autre sens, comme lorsque le son imite la
 lumière. Dites au musicien de peindre la lu-

miere prise abstractivement, il confessera l'impuissance de son art : dites-lui de peindre le lever du jour, il sentira que le contraste des sons clairs & perçans, mis en opposition avec des sons sourds & voilés, peut ressembler au contraste de la lumière & des ténèbres : mais qu'aura-t-il peint en effet ? un contraste quelconque. Le musicien qui produit de tels tableaux, ne fait rien s'il ne les produit pas avec des chants heureux. Peindre n'est que le second de ses devoirs ; chanter est le premier.

Comment la musique peint-elle ce qui frappe les yeux, tandis que la peinture n'essaye pas même de rendre ce qui est du ressort de l'ouïe ? La peinture est tenue par essence à imiter ; si elle n'imité pas, elle n'est plus rien. La musique, au contraire, plaît sans imitation par les sensations qu'elle procure. La peinture n'imité que ce qui lui est propre, parce qu'elle doit imiter rigoureusement ; la musique peut peindre presque tout, parce qu'elle peint tout d'une manière imparfaite.

Si le but direct de la musique étoit d'imiter, tout musicien qui tendroit à l'imitation, seroit rendre l'art à sa fin naturelle ; mais l'imitation n'étant que l'accessoire de l'art, il est à craindre qu'en s'en occupant trop, on ne néglige ce qui étoit de nécessité première. Nous avons vu combien la peinture de divers effets naturels borne & contraint les procédés de la mélodie. Hors du théâtre, où d'autres arts complètent l'imitation, où l'intérêt de la situation en complète l'effet, on ne soutiendrait pas long-tems

ces tableaux informes, qui ne peignent rien avec tant de vérité, que les efforts de la mélodie pour exprimer ce qu'elle ne peut rendre.

Le chant n'est pas, comme on le croit assez généralement, une imitation de la parole, & il l'a même devancée. Les procédés de l'un & de l'autre différent entièrement. Le chant n'admet que des intervalles appréciables à l'oreille & au calcul. Les intervalles de la parole ne peuvent ni s'apprécier ni se calculer; tous les procédés du chant s'éloignent de ceux de la parole, & souvent les contredisent.

L'expression du chant ne consiste pas non plus dans l'imitation du cri inarticulé des passions : le *Stabat* passe communément pour porter une expression de douleur; on n'y trouve pas un cri imitatif. Plusieurs de nos passions n'ont point de cri qui leur soit propre; la musique cependant les exprime. Les instrumens, incapables de rendre les cris de la voix humaine, n'en sont pas moins les interprètes éloquens de l'énergie & de l'expression de la musique : *Naturâ ducimur ad modos*. Mais comment la musique, sans imiter la parole ni les cris, exprime-t-elle les passions? Elle assimile autant qu'elle peut, à nos divers sentimens, les sensations diverses qu'elle produit. Si vous asservissiez le chant à l'imitation de la parole; si vous le faites dépendre du caractère de la langue & des inflexions prosodiques, vous créez deux arts au lieu d'un. Le vocal aura ses principes, ses procédés; & l'instru-

mental aura les siens. La musique, qui est une pour tous les peuples de la terre, lorsqu'ils y emploient la voie des instrumens, fera tout-à-fait différente en conséquence des divers idiômes. Reconnoissons un principe plus vrai. La musique n'est que du chant; le chant differe de la parole, il a ses procédés à part, & qui ne dépendent pas de la prononciation des mots; dès-lors l'instrumental chante, comme le vocal; la musique de concert comme celle de danse; celle de théâtre comme celle d'église; celle d'Europe comme celle d'Asie. L'art devient un dans toutes ses parties.

Chez les anciens, la musique & la danse avoient une signification beaucoup plus étendue que chez nous. La musique embrassoit dans son domaine, non-seulement la danse elle-même, mais la poésie, la déclamation & la récitation. La danse étoit l'art du geste & de la pantomime; la danse paroît se dévouer à l'imitation; cependant, dit l'auteur, je ne ferois penser que l'imitation soit de l'essence de cet art. La danse, proprement dite, est l'*art de former avec grace & mesure tous les mouvemens que la musique commande*. C'est le rythme musical rendu sensible aux yeux dans toutes ses divisions & subdivisions. On a très-bien dit des bons danseurs, qu'ils *écrivent l'air qu'ils dansent*. La musique se passe plus aisément de paroles que de gestes & de mouvemens. Sa première & sa plus soudaine impression sur nous, est d'agiter notre corps & nos membres, si ce n'est par les mouvemens violens de la

danse , du moins par les ondulations de la mesure & les agitations du rythme. La musique & la danse s'entendent à merveille ; elles disent la même chose , l'une à l'oreille & l'autre aux yeux ; mais toutes deux ne disent à l'esprit rien de positif. Leur effet est une sensation , & par conséquent a quelque chose de vague ; c'est aussi la raison pour laquelle on juge mieux des arts par instinct que par raisonnement.

Non-seulement la musique est une langue naturelle , entièrement distinguée de la parole , c'est encore une langue universelle ; la mélodie résultant de rapports vrais & naturels entre les sons , elle est nécessairement (à de petites différences près) par-tout la même. Il ne dépend pas plus de l'homme de se faire une mélodie de convention , & qui diffère essentiellement de la mélodie connue , qu'il n'est en son pouvoir de faire que deux & deux fassent six. Le système des sons est le même dans toute la terre.

Mais comment cette langue universelle ne fert-elle pas aux hommes pour communiquer entr'eux , & pour traiter de leurs besoins les plus essentiels ? C'est parce que les sons modulés n'ont point de signification précise ; leur effet n'est qu'une sensation ; leur objet n'est qu'un plaisir.

Puisque l'effet naturel de la musique est le plaisir , concluons que ce qui nous en cause est ce qu'elle doit exprimer le mieux : au contraire , tout ce qui gêne l'ame , tout ce qui la

fait souffrir & la rend malheureuse , la musique , enfant du plaisir , interprete du bonheur , ne peut le rendre qu'avec imperfection. Dans quelles circonstances l'homme recourt-il machinalement & par instinct , à ce langage du chant , dont il possède la faculté naturelle ? C'est lorsqu'il est dans un état de calme , de bonheur , ou du moins dans une agitation si douce que cet état a de quoi plaire. Prenez un homme dans le mal-aise d'une santé languissante ; prenez un ambitieux déchu de ses honneurs , un joueur dépouillé de ses trésors : proposez-leur de chanter , ils vous répondront comme le joueur de Regnard : *que je chante ; bourreau !* Tout le monde connoît la fable du faverier & du financier , elle reçoit ici une application très-juste.

La musique a quatre principaux caracteres ; dont voici l'usage naturel & l'emploi imitatif : (imitatif dans le sens qu'on a déjà dit , c'est-à-dire , dans un sens vague & indéterminé.)

1°. Musique tendre. Son emploi naturel est propre à toutes les situations d'attendrissement , & son emploi imitatif aussi. La même musique exprime également bien tous les genres de tendresse , mais sans pouvoir les distinguer par des nuances précises. Ce premier caractere de la musique comprend dans sa latitude la tristesse affectueuse , qui devient une nuance de la tendresse.

La douleur de l'amour peut être si excessive , qu'elle n'ait plus rien du tout d'agréable pour l'ame qui la ressent ; alors elle n'appar-

tient plus à la musique tendre. Rancé cherchant sa maîtresse , & trouvant son cadavre défiguré , n'eut ni le desir , ni le pouvoir de chanter. *Les grandes douleurs se taisent* , a dit Sénèque ; ce mot est encore plus applicable au chant qu'à la parole.

Si l'on opposoit à l'auteur les regrets de Téléaire au tombeau de Castor , il répondroit vraisemblablement que le malheur de Téléaire est , plus que celui de Rancé , dans l'ordre commun des malheurs de l'amour ; or il établit pour principe que l'amour , même malheureux , conserve je ne sais quoi qui plaît à l'ame en l'affligeant. Le plaisir de ses douleurs , dit-il , est comme le nœud de convenance qui l'unit à la musique.

2°. Musique gracieuse. Elle differe de la première par un mouvement un peu plus animé ; elle est applicable au calme de l'ame , & par extension à des sentimens mitigés ; elle convient aux chansons , à la galanterie.

3°. Musique gaie ; dans la réalité comme dans la fiction , tenant principalement à des situations gaies.

4°. Musique forte , vive & bruyante. C'est à l'aide de cette musique , qui n'est rien d'une manière décidée , qu'on exprime tout ; c'est avec un mouvement précipité , une mélodie tumultueuse que vous ferez parler jusqu'au désespoir d'un malheureux ; cette musique n'est compatible dans la réalité avec aucun état de l'ame ; au théâtre , elle s'applique à toutes les situations qui comportent du trouble.

La musique étant une langue, a son style, qu'on peut considérer de deux manieres : quant à la composition, & quant à l'exécution. Quant à la composition, la musique, comme toute autre langue, a ses caracteres élémentaires, les sons ; elle a ses phrases qui commencent, se suspendent & se terminent. Ce n'est pas seulement la nécessité de ménager à la voix des instans de repos, qui fait imaginer ces suspensions & ces terminaisons de la phrase musicale ; la nature de l'art les indique. Après telle suite de sons modulés, l'oreille attend quelque chose ; après telle autre, elle n'attend plus rien. Le mérite du style, en musique comme en éloquence, consiste à bien distribuer ses pensées, à les rendre amies & dépendantes l'une de l'autre, à savoir à propos les resserrer & les étendre. En un mot, le style en composition est le tour mélodique, la façon de faire chanter les sons. Quant à l'exécution, les sons de la musique étant nuls par eux-mêmes & sans signification, ils n'en acquierent que par les inflexions qu'on leur donne, par le contraste qu'on y met ; c'est en modifiant de cent mille manieres les élémens de la langue musicale, qu'on leur donne la forme & l'existence. Le style de l'exécutant est l'artisan de ces modifications créatrices ; il oppose à chaque instant le *fort* au *doux*, les vibrations molles aux vibrations ferrées, les coulés aux détachés ; la musique accentue à sa maniere, c'est-à-dire, *mélodiquement* ; elle rythme des sons qui manquent de toute expression, & par cette opéra-

tion elle leur en communique une. Le compositeur & l'exécutant réunissent pour un même effet toute la magie de leur style. L'un, comme Pygmalion, modèle la statue ; l'autre, comme l'Amour, la touche & la fait parler.

Est-il vrai, comme on le croit, ou du moins comme on le dit assez communément, qu'il y ait beaucoup d'arbitraire dans la musique, dans cette langue de tous les tems, de tous les lieux, de tous les êtres ? Le chant, l'air qui réussira à Moscou, à Naples, à Londres, à Paris ; celui qui fera sourire ou sauter joyeusement le manœuvre & l'homme de cour, le negre & le payfan de nos campagnes, ne peut pas avoir un charme arbitraire : certainement son efficacité est toute naturelle. Qu'est-ce qui fait donc juger arbitraire le mérite de la musique ? C'est qu'on ne sauroit le définir ; c'est que l'effet est une sensation.

Jusqu'à quel point les arts sont-ils faits pour la multitude, jusqu'à quel point peut-elle en juger sainement ? Question délicate, à laquelle l'auteur répond en substance, du moins pour ce qui concerne la musique, que le public recevant de l'expérience une instruction lente, se traîne en quelque sorte à la suite de l'art, en suit de loin les progrès, & arrive à l'une de ses époques, lorsqu'une autre commence. Le public est donc rarement en état d'apprécier tout d'un coup les innovations que l'art éprouve. Il faut qu'il essaie son goût & ses connoissances sur les nouvelles productions qu'on lui présente. Il se fait d'abord l'écolier
de

de l'homme de génie qui l'étonne (écolier qui injurie son maître) & lorsqu'il a bien étudié sa doctrine , il la juge. Souvent trompé dans ses premières impressions , il n'en reçoit à la longue de plus vraies , que parce qu'à la longue l'avis des connoisseurs influe sur ses opinions. Une vérité de goût s'établit comme une vérité philosophique , par le témoignage des gens éclairés. L'abbé du Bos avoit été plus favorable à la multitude. On peut comparer les deux opinions & les peser.

Au reste , notre auteur répète que les plus beaux airs des opéras comiques & sérieux sont livrés au peuple qui les adopte & s'en empare avec plaisir. Un beau chant est fait pour toutes les oreilles ; c'est une vérité universelle , & qui passe en proverbe. Observons que tous les morceaux de musique qui ont ce mérite populaire , sont gais ou gracieux.

Il n'a été question jusqu'ici que de la mélodie ; pour compléter l'idée de la musique , il faut à la mélodie joindre l'harmonie.

C'est certainement un phénomène digne d'observation , que la co-existence de plusieurs sons que l'oreille distingue tous , & dont l'impression simultanée ne produit qu'une sensation nette & distincte : de tous nos sens , l'ouïe est le seul susceptible d'une telle sensation , composée & simple tout à-la-fois , & la musique a seule le droit de nous la faire éprouver. Que différens bruits parviennent ensemble à l'oreille , ils se détruisent réciproquement ; que plusieurs personnes parlent à la - fois , aucune ne

se fait entendre ; mais que plusieurs voix chantent en même-tems des parties harmoniquement distribuées, l'oreille, en les distinguant toutes, reçoit l'impression de ces voix réunies, comme elle recevroit l'impression d'une seule voix. Dans ce mélange de sons afiliés par l'harmonie ; la mélodie se montre claire & distincte : elle est le résultat de tout ce que l'oreille entend. Ainsi l'harmonie existe implicitement dans la mélodie, la mélodie existe implicitement dans l'harmonie. On ne peut dire laquelle des deux engendre l'autre ; elles s'engendrent réciproquement ; & dans le sens implicite, elles ne peuvent subsister l'une sans l'autre. Mais l'harmonie est tributaire & sujette de la mélodie ; elle ne doit rien oser que de l'aveu de celle qui lui commande.

Tel est le précis exact de vingt-deux chapitres dont cet ouvrage est composé : nous n'avons pu présenter que le résultat de chacun de ces chapitres ; ce qui nous a paru le plus important a été de faire connoître les idées de l'auteur. Quant à sa manière, on ne peut l'entrevoir que très-foiblement dans cet extrait, quoique formé presque par-tout des propres termes de l'ouvrage ; mais nous n'en avons pris que ce qui exprime la substance des idées principales ; nous n'avons pu faire connoître les idées accessoires qui en font le développement, les comparaisons, les exemples qui les éclaircissent ; les mouvemens d'éloquence qui les animent ; les rapprochemens, le parallèle des différens arts ; enfin, tous les agrémens de détail

qui répandent dans tout l'ouvrage la variété & la vie ; l'auteur parle à l'imagination aussi-bien qu'à la raison , & ce n'est pas sans droit qu'il cite pour ses modeles , chez les Grecs , Longin & Denis d'Halicarnasse ; chez les Latins , Cicéron & Quintilien.

Un grand mérite encore de cet ouvrage ; c'est qu'il est par-tout à la portée de ceux mêmes qui n'ont aucune connoissance de la musique ; enfin , c'est un titre distingué que l'auteur ajoute encore à tous ses titres littéraires.

Cet ouvrage doit avoir une seconde partie : & la premiere, quoiqu'elle forme un tout complet , la fait certainement désirer.

(*Journal des Savans.*)

COSME DE MÉDICIS , grand-duc de Toscane , ou la nature outragée & vengée par le crime , poëme. Par M. MÉRO. A Paris, chez Gueffier, imprimeur-libraire, au bas de la rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, à la Liberté ; & Moutard, libraire de madame la Dauphine, rue du Hurepoix, à S. Ambroise. Avec approbation & permission. Petit in-8vo. 112 pag. & les préliminaires 16.

COSME , fils de Jean de Médicis , & aïeul de Marie de Médicis , fut un prince distingué par la politique & par l'amour des lettres. Son regne

fut long & illustre ; il eût pu passer pour heureux , sans la terrible & funeste aventure de deux de ses fils , » Jean , l'aîné de ces deux » princes , étoit d'un caractère doux & bien- » faisant ; Garcias , le cadet , avoit l'ame bar- » bare ; les vertus de son frere exciterent sa ja- » lousie. Un jour qu'ils étoient ensemble à la » chasse , ils se trouverent par hasard séparés » de leurs gens ; Garcias ne laissa pas échap- » per l'occasion d'assouvir sa rage ; il s'élança » sur Jean , le tua d'un coup de poignard , & » rejoignit ceux de sa suite , sans paroître ému » de son forfait.

» On trouva le cadavre sanglant ; le meur- » trier dissimula comme auroit pu faire un » scélérat nourri depuis long-tems dans le crime ; » mais le pere se doutant de la vérité , ren- » ferma sa douleur , & fit publier que son fils » étoit mort subitement. Le jour d'après il or- » donna à Garcias de le suivre dans le lieu où » étoit étendu le corps du prince assassiné : là , » le désespoir & la douleur s'emparent de l'ame » de Cosme : *Voilà , (dit alors ce pere infor- » tuné) voilà le sang de votre frere qui vous ac- » cuse & demande vengeance à Dieu & à moi- » même.* Garcias fit l'aveu de son forfait ; mais » il accusa Jean d'avoir voulu attenter à ses » jours. Le pere , loin de recevoir ses excuses , » le tua du même poignard dont Jean avoit été » assassiné. «

Tel est le sujet de l'ouvrage que nous annonçons ; sujet mieux exposé dans cette prose du discours préliminaire que dans les vers du

poème. Voici le parallele que le poëte fait des deux freres :

L'un fut sage & soumis, l'autre plein de caprices.
Jean eut plusieurs vertus , Garcias tous les vices.
L'un voulut mériter l'hommage des mortels ;
L'autre du crime seul encensa les autels.
Jean avoit la candeur peinte sur son visage ,
Garcias la laideur & le maintien sauvage.
Chez l'un & l'autre enfin tout fut si différent ,
Qu'on doutoit s'ils étoient issus du même sang.

L'auteur, pour rendre Jean plus intéressant, a cru devoir lui donner une maîtresse; il la nomme *Herzilie*. Si l'on veut connoître comment l'auteur fait peindre l'amour, on en peut juger par les vers suivans :

Avec les yeux de Jean les siens se rencontrèrent.
Elle pâlit, trembla, tous ses sens se troublèrent.
Quels desirs, quels transports entrèrent dans son cœur !
Enivrée à l'instant d'une douce langueur,
Elle ne put former aucune résistance :
L'amour, de ce héros, avoit pris la défense.
A peine elle le vit que son cœur fut aimer.
Et quel autre que Jean auroit pu l'enflammer ?
C'étoit le seul mortel digne de sa tendresse.
Son port majestueux, sa taille, sa jeunesse ;
Son maintien, en un mot, ces dons chers & charmans
Que recherchent en vain tant d'orgueilleux amans,
Mais qu'on tient seulement des mains de la nature,
Les charmes de l'esprit & ceux de la figure,
Forcerent Herzilie à lui céder son cœur.
Elle n'obligea pas un perfide vainqueur.

Avant de tracer ce tableau, avant de pein-

dre ainsi Herzilie & son amant , l'auteur avoit pris soin de rappeler le souvenir d'Armide & de Renaud. Observons que l'événement tragique qui fait le sujet de ce poëme , forme un problème historique. Il se trouve , à la vérité , dans le trente-unieme livre de M. de Thou , mais il n'étoit pas dans la premiere édition , & n'a été ajouté que dans celle de Geneve après la mort de M. de Thou ; ce qui fait que beaucoup d'auteurs rejettent ce fait , & croient que les deux freres moururent de la peste , comme le grand-duc le fit publier.

Pour ne rien négliger de ce qui peut jetter quelque jour sur le fait dont il s'agit , nous allons insérer ici la traduction de deux lettres qui n'avoient point encore été publiées , & que l'on vient d'extraire de l'ancien secrétariat de Florence. La premiere de ces lettres fut écrite par Cosme au prince François , son fils , qui se trouvoit alors en Espagne , pour lui apprendre la mort du cardinal. Dans la seconde , écrite peu de tems après , le grand-duc instruit son ministre , alors résident à la cour d'Espagne , de la perte qu'il fit successivement de Don Garcias son autre fils , & de son épouse Eléonore de Toledé. Sans douter de l'authenticité de ces deux pieces , qui donnent à ces morts une cause bien différente de celle que leur attribue l'opinion commune , chacun fera libre de leur donner le poids qu'il croira qu'elles méritent.

» Mon fils , puisque c'est Dieu qui nous a
 » fait naître , il faut prendre le bien & le mal
 » comme venant de sa main ; nous ne devons

» donc en aucune maniere résister à sa volon-
 » té, parce qu'en le faisant, ce seroit résister à
 » notre créateur, au dispensateur de tout bien,
 » & au créateur du ciel & de la terre; je te
 » dis ceci, afin que tu saches que tels sont
 » mes sentimens, & que telle est la vérité. Je
 » desire que tu penses ainsi, afin que te con-
 » formant à mes volontés que je viens d'ex-
 » primer, tu te conformes aussi à celle de
 » mon sauveur; & bien que je voudrois avoir
 » à t'écrire toute autre chose que ce que je
 » t'écris, cependant il me paroît plus conve-
 » nable que tu l'apprennes de moi que d'un
 » autre. Dimanche le cardinal ton frere, étant
 » à Rosignano, fut saisi d'une fièvre maligne,
 » & sans en dire rien, quoique je lui fisse
 » plusieurs questions, il monta à cheval, &
 » s'en fut à Livourne, l'air assez gai, sans que
 » personne s'aperçût de son mal; lui-même
 » il ne le sentoit pas. Mardi matin, comme il
 » vouloit partir pour Pise, les symptômes de
 » la fièvre se firent connoître; elle devint si
 » violente qu'au bout de six heures, il n'eut
 » plus assez de force pour marcher vers son
 » lit; le mercredi, il fut saigné, & parut sou-
 » lagé; mais quelques heures après, il fut saisi
 » de nouvelles douleurs; le jeudi au soir, il
 » parut que le mal vouloit attaquer la tête;
 » le matin du vendredi avant le jour, on lui
 » mit les sangsues, & dans les deux opérations
 » on lui tira bien deux livres de sang; sans
 » oublier tous les autres remedes possibles,
 » qui, comme tu fais, ne nous manquent pas

176 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» ici. Le vendredi à minuit, il passa à l'autre
 » vie, avec cette vertu & cette connoissance
 » de Dieu qui peuvent se trouver dans un
 » vrai chrétien; & certainement cet ange, car
 » il faut lui donner ce nom, est maintenant
 » dans un lieu où je prie Dieu de me placer
 » à l'heure de ma mort. Je n'ai besoin d'autre
 » preuve de cela que sa vie & sa mort, puis-
 » qu'il est expiré dans mes bras, résigné comme
 » doit l'être un véritable chrétien, qui recon-
 » noît tenir tout de Dieu, comme je fais moi-
 » même. Je veux encore t'apprendre que ta
 » mere, par l'effet de mes persuasions, est tran-
 » quille; dans ce triste accident, elle se rési-
 » gne à Dieu; je n'ai point fait cette fois
 » comme les autres; elle m'a cru, & en moins
 » d'une heure elle s'est consolée. Il me reste
 » maintenant à recevoir de toi la même satis-
 » faction; écris-moi; souviens-toi que sans la
 » crainte & le respect de Dieu, nous ne som-
 » mes rien que cendre & que poussière; re-
 » çois donc cette nouvelle avec joie comme
 » moi, puisque c'est Dieu qui est l'auteur de
 » tout; tu instruiras le roi de cela, ainsi que
 » les autres seigneurs nos parens; tu diras à
 » sa majesté que j'avois élevé un sujet comme
 » le cardinal, pour qu'il fût en état de le ser-
 » vir, mais que Dieu l'a voulu tirer de ce
 » monde, connoissant qu'il étoit plus fait pour
 » lui que pour nous; mais que toi, tes freres
 » & moi, nous restons pour le servir jusqu'à
 » la mort. Don Garcias & Don Fernand ont
 » aussi un peu de fièvre; mais leur mal n'est

» pas considérable , & ils guériront. Je suis
 » persuadé qu'il n'y a aucun danger , & de-
 » main nous les conduirons à Pise. La mala-
 » die a été générale à Venise , & dans toute
 » la Lombardie , où elle y a fait mourir un
 » grand nombre d'hommes. A Florence , il s'y
 » est trouvé 70 malades sur 100 ; mais il y
 » en a peu qui en meurent. La contagion se
 » glisse dans tous ces pays. Que Dieu con-
 » serve ta santé. Tu apprendras de l'ambassa-
 » deur ce que je pourrois te dire de plus ; je
 » te conjure encore de prendre tout en bien ,
 » de ne t'en chagriner nullement , & de m'i-
 » miter en tout , par les mêmes motifs dont
 » j'ai déjà parlé. Que Dieu soit avec toi. A
 » Livourne , le 21 de novembre 1562. «

Ton affectionné pere , LE DUC DE FLORENCE.

*FRAGMENT d'une lettre de COSME I. du 20 dé-
cembre 1562 , à son ambassadeur en Espagne.*

» J'ai été content de ce que vous avez fait
 » en mon nom avec sa majesté , & pour lui
 » témoigner quelle est mon ardeur pour la
 » servir ; mais quant à la continuation de ce
 » que nous avons fait en Flandre il n'en faut
 » plus parler ; la main de Dieu vient d'inter-
 » rompre tout ; après la mort de notre cardi-
 » nal , nous regardions Don Garcias comme
 » guéri ; les médecins nous le donnoient pour
 » tel. Mais dans un accès imprévu de fièvre qui
 » devoit avoir répandu & couvé son poison , on
 » crut qu'il étoit bon de lui tirer du sang. Mais

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ce secours a peu servi ; le mal ayant gagné la
 » tête , il n'a pas été possible , avec tous les re-
 » medes du monde , de lui conserver la vie ; il
 » est mort avec tant de religion & de piété ,
 » qu'il a attendri tous ceux qui l'environnoient.
 » La duchesse , abattue par la mort du premier ,
 » en apprenant celle du second , s'est sentie at-
 » taquée de nouveaux accès de fièvre qui l'ont
 » tourmentée pendant huit jours , & qui accom-
 » pagnée d'un catarre , & de douleurs dans
 » les reins , l'ont enlevée avant-hier , sur les
 » deux heures après-minuit. Elle avoit d'abord
 » pourvu aux besoins de ses femmes & de ses
 » domestiques , avec toute la présence d'esprit ,
 » toute la sagesse qu'on pourroit desirer ; ensuite
 » résignée à la volonté de Dieu , elle est morte
 » par degrés avec tant de piété & de constance ,
 » que fondés sur la miséricorde du seigneur , nous
 » croyons qu'elle est maintenant parmi les âmes
 » bienheureuses ; cette réflexion seule nous
 » console au milieu de la solitude où elle nous
 » a laissés. On a porté ce matin le corps à Flo-
 » rence pour être déposé dans l'église de S. Lau-
 » rent , où on lui fera bientôt les funérailles
 » honorables que mérite une femme vertueuse
 » qui a été notre compagne si long-tems , &
 » pour lui rendre les derniers devoirs.
 » Vous apprendrez à sa majesté catholique
 » tous ces accidents , en l'assurant qu'elle a
 » perdu deux fideles serviteurs qui donnoient
 » de belles espérances , & une sujette qui de-
 » firoit plus que personne sa félicité & sa gloi-
 » re. Nous qui supportons tous ces coups avec

» patience , persuadés que tout part de la vo-
 » lonté divine , nous prierons Dieu de nous
 » exaucer , & de recevoir ces ames dans sa
 » gloire , de faire succéder à ces afflictions un
 » état de tranquillité où nous puissions l'ho-
 » norer & le servir. Nous vous écrivons cette
 » lettre , afin que vous puissiez la présenter , ou
 » l'envoyer , ayant soin de consoler le prince ,
 » & d'empêcher qu'un mal ne soit suivi d'un
 » autre. Faites-lui passer le tems avec joie , en
 » lui remontrant qu'il ne faut point s'affliger de
 » tous ces événemens naturels qui doivent finir
 » tôt ou tard , mais de se reposer sur la pro-
 » vidence de Dieu. &c. «

(*Journal des savans ; Nouvelle letterarie.*)

*RÉSUMÉ des Mémoires qui ont concouru pour le
 prix accordé en 1777 , par l'académie des scien-
 ces , arts & belles-lettres de Châlons-sur-Mar-
 ne , & dont le sujet étoit : Les moyens de dé-
 truire la mendicité en France , en rendant les
 mendiants utiles à l'état , sans les rendre malheu-
 reux. A Châlons-sur-Marne , chez Séneuze ,
 imprimeur du roi & de l'académie , 1779.
 In-8vo. de 464 pages.*

DE tous les désordres politiques qui peu-
 vent troubler le bonheur & compromettre la
 gloire d'une nation , sur-tout d'une nation opu-
 lente & puissante , il n'en est peut-être pas de

180 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

plus funeste & de plus déshonorant que la mendicité. Elle est la source d'une foule de maux, elle nuit au riche qui en est souvent l'instrument par son faste ou par sa dureté, comme au pauvre, qui en est souvent la victime; elle dégrade, elle appauvrit, elle dépeuple les états; elle arrache aux campagnes des cultivateurs, aux villes des artisans : elle enfouit le talent; elle anéantit l'industrie; elle dessèche les branches du commerce les plus florissantes : elle empêche les nouvelles de fleurir; elle arrête ou tarit tous les canaux qui font circuler la richesse publique; elle nuit aux générations présentes, qu'elle abâtardit & qu'elle dévore; elle nuit aux générations futures, qu'elle empêche de naître; elle engendre l'oïfiveté, mere de tous les vices; elle corrompt les mœurs : elle jette dans le désespoir l'homme innocent, lassé de souffrir la misère qu'il ne mérite pas, & indigné de la barbarie du riche inique à qui elle seroit due : elle arme le pauvre féroce contre le Crésus inhumain qui le laisse sans secours; elle fait souvent du juste un brigand & un meurtrier : elle rend les loix pénales, les juges, les bourreaux nécessaires; elle multiplie les châtimens en multipliant les crimes; elle jette l'effroi, le trouble & la désolation dans la société; elle remplit les villes & les campagnes de gémissemens & de blasphêmes; elle fait douter d'une providence, elle écrase la vertu; elle fait taire la nature & l'humanité; elle rend muette la voie du sang-même; elle étouffe dans le cœur des peres, & jusques dans celui

des meres, la tendresse; elle arme leurs mains parricides contre leurs propres enfans, pour leur arracher une vie que la misere les met dans l'impuissance de soutenir; elle éteint dans l'ame du citoyen la flamme du patriotisme, en lui ôtant l'espoir des récompenses, en lui montrant le fruit de ses travaux usurpé par le riche inutile qui ne lui rend pas l'équivalent, & qui insulte encore à sa nudité qu'il a causée: au yeux de ses victimes, qu'elle aveugle & qu'elle égare, elle peint les hommes opulens & durs, comme des tyrans qui boivent dans des coupes d'or le sang & les pleurs des misérables; elle change les indigens eux-mêmes en tigres affamés & impatiens de dévorer les monstres qui les laissent dessécher par la faim. Enfin elle fait de la société, qui ne devrait être qu'une famille unie par l'amour & le desir du bien commun, elle en fait un amas monstrueux d'ennemis qui ne savent que se craindre, se détester, s'éviter & se nuire.

Tel est le point de vue sous lequel l'académie de Châlons a envisagé les effets de la mendicité, & tels sont les motifs qui l'ont engagée à proposer le prix dont le sujet est annoncé dans le titre de cet ouvrage. L'intention patriotique de cette compagnie a été remplie au-delà de son attente. Plus de cent mémoires lui ont été adressés tant de la capitale que des provinces, & même des pays étrangers. (*)

(*) Voyez *l'Esprit des Journaux* pour le mois de

182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Parmi ces différens mémoires, il n'en est presque point qui ne renferme quelque projet utile. L'académie a jugé qu'il ne falloit pas laisser perdre ces matériaux, & en conséquence elle a extrait, tant du mémoire couronné, que de tous les autres, ce qu'elle y a trouvé de meilleur pour en former un système dont toutes les parties fussent liées.

Cet ouvrage est divisé en trois parties.

On traite dans la premiere de la nécessité de secourir la pauvreté & de détruire la mendicité : on y examine les diverses especes de mendicité. Les auteurs en distinguent de trois sortes ; la *mendicité légale* ou d'*institution* ; telle est la mendicité des ordres religieux : la *mendicité légitime* ; c'est celle des indigens invalides, ou de ces infortunés, qui, ne pouvant se procurer le nécessaire par leur travail, n'ont d'autre ressource pour subsister que la charité publique. Enfin il est une troisieme espece, que les auteurs nomment *illégitime* ou *criminelle*. C'est la mendicité des vagabonds & des fainéans de profession.

Quelques-uns des concurrens se sont attachés à rassembler les inconvéniens qui peuvent résulter de la mendicité religieuse. Ils disent qu'elle a dégénéré de sa perfection premiere ; qu'elle est devenue une véritable taxe pour le peuple ; & ils prétendent qu'on ne parviendra jamais

à détruire la mendicité parmi les pauvres , tant qu'elle sera honorée dans certains ordres religieux.

Après quelques observations sur ceux que des événemens involontaires ont mis dans la malheureuse nécessité de mendier , on parle de ces hommes sans honneur qui se font un métier de la mendicité , & l'on n'oublie rien pour démontrer combien il importe à un sage gouvernement de réprimer ces derniers.

En effet , un état qui se glorifie d'être policé & d'entendre ses intérêts , peut-il voir son sein flétri , déshonoré , rongé par cette fourmillière de vagabonds , dont la profession est , par essence , d'abdiquer toute occupation ; l'unique affaire , de ne rien faire , ou de faire le mal , le seul but , de subsister du travail d'autrui , dans la plus lâche oisiveté.

Un gueux , sous le masque de l'hypocrisie , vient séduire votre cœur dupe de son imposture ; il surprend votre humanité par des infirmités factices. Jadis les poltrons se coupoient le pouce , pour être dispensés d'aller à la guerre ; les faibles font semblant d'être mutilés pour éviter qu'on ne les fasse travailler. Suivez tous ces estropiés dans leurs rendez-vous de plaisirs : là le malade est soudain guéri , le bossu se redresse , le manchot recouvre ses mains , & le boiteux retrouve ses jambes. Le débordement le plus effréné regne parmi ces gens sans mœurs , comme sans principes. Ils se vantent de goûter les douceurs du mariage , sans en supporter les charges : la communauté de femmes introduit

184 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

re parmi eux , est fatale à la population ; les enfans qui proviennent de ces conjonctions illicites , ou périssent abandonnés , ou languissent estropiés par leurs barbares meres , qui tâchent , à la faveur de ce cruel traitement , d'exciter la commisération du public. Nous frémissons de l'éducation qu'ils recoivent. Quelles leçons ! quels exemples !

Lorsque les vagabonds sont sans enfans , ils enlèvent ceux d'autrui. Plusieurs se sont portés à des cruautés inouïes , jusqu'au point de contourner les membres de ces tendres victimes , afin de leur faire , (comme ils appellent ,) *des jambes & des bras de Dieu* , c'est-à-dire , capables d'attirer des aumônes abondantes. Un homme & une femme ont été exécutés à mort pour avoir crevé les yeux à un enfant qu'ils avoient volé , & qu'ils présentoient comme un aveugle-né.

Tels sont les misérables entretenus par les aumônes. Personne ne parle plus de Dieu que cette espece de gens ; personne n'y croit moins. Ils blasphement le ciel , au nom duquel ils implorent notre assistance ; le paradis est sans cesse dans leur bouche , l'enfer est dans leur cœur.

Les mendiens ne sont pas seulement l'opprobre des villes : ils sont , pour les campagnes , un fléau non moins redouté que la grêle ; ils mettent le laboureur à contribution ; ils brûlent les granges , ils empoisonnent les troupeaux ; ils dérobent tout ce qui est à leur bienfaisance : du mendiant au voleur il n'y a qu'un pas ; du voleur à l'assassin un pas.

Enfin si l'on examine le *nécrologe* criminel, il sera facile de démontrer , que de quatre-vingt-dix mille hommes qui , dans un siècle , tombent sous le glaive de la justice en France , il y en a plus de soixante-dix mille qui sont sortis de la classe des mendiants.

Après le tableau effrayant des désordres de la mendicité , on passe en revue les divers moyens auxquels on a eu recours , même dans les tems les plus reculés , pour y remédier. On distingue ces moyens , en moyens *politiques* , moyens *moraux* , & moyens *coactifs*.

L'égalité de fortune a été regardée par les premiers législateurs , comme un des moyens politiques , les plus efficaces , pour abolir la mendicité.

L'égalité des biens ne fut pas la seule qu'on tâcha d'établir parmi les citoyens : Minos voulut encore étendre cette égalité sur les états & sur les conditions , en mettant la plus grande uniformité possible dans les usages de la vie civile : pour cet effet il forma deux établissemens qui eurent le plus grand succès. Il fit élever tous les enfans en commun & d'une manière uniforme ; il assujettit tous les citoyens à prendre leurs repas aussi en commun , & à se contenter de la même nourriture.

Les moyens moraux , employés pour détruire la mendicité , peuvent se réduire à quatre chefs principaux : l'éducation de la jeunesse , l'aumône , l'hospitalité , les hôpitaux.

Quant aux moyens coactifs , ils consistent ou dans la punition de ceux qui ne se confor-

ment pas aux ordonnances du législateur , & c'est le cas des loix pénales , ou dans des voies de contraintes , pour forcer des indociles à faire malgré eux ce que les réglemens leur prescrivent.

Nous trouvons chez les anciens & chez les modernes des loix qui prononcent contre l'oisiveté & la mendicité volontaires la peine de mort , le bannissement , les galeres , l'esclavage , la prison , & d'autres peines afflictives & infamantes , la condamnation aux travaux publics , l'exportation dans les colonies.

On n'approuve ici aucune de ces voies de rigueur : elles ne paroissent pas pouvoir être adoptées au tribunal de l'humanité. Les moyens politiques employés par les anciens n'ont pas eu un succès plus heureux ; ils sont d'ailleurs impraticables dans la constitution actuelle du gouvernement. Les moyens moraux , dont on a parlé plus haut , sont pareillement trouvés insuffisans : voyons avec les auteurs , si dans l'état présent des choses , les hôpitaux peuvent nous offrir de plus grands avantages.

On observe d'abord que le nombre des mendiens semble s'être multiplié chez nous avec celui des hôpitaux. Plusieurs de ces maisons n'ont pu soutenir les frais immenses que leur occasionnoient des régies commencées avec faste , & qu'on vouloit soutenir avec éclat.

Je connois , dit l'un des auteurs concurrens , je connois trois hôpitaux placés dans trois villes de France , au moins du second ordre ; deux ont fait banqueroute , possédant des bâtimens

immenses & inhabités ; le troisieme a obtenu un impôt considerable , & avec trois cents mille livres de rente, on n'y peut entretenir qu'environ deux mille cinq cents pauvres , encore fort mal ; & dix - huit cents , au moins , sont valides , & gagnent au - delà de ce qu'ils dépensent.

Enfin on croit pouvoir assurer ici qu'en France le patrimoine des pauvres est tel , qu'il suffiroit pour nourrir presque le quart de la nation. On y examine ensuite les vices qui dénaturent la constitution de nos hôpitaux. Voici quelques-uns des reproches qu'on croit être en droit de faire à ces établissemens.

Tandis que les hôpitaux étoient l'orgueil sur leur frontispice , l'intérieur offre une parcimonie , une misère affligeante. Y songeons-nous , de loger des hommes dans des palais , où ils sont dévorés par la vermine ?

La mal-propreté qui regne dans ces maisons , & l'air mal-sain qu'on y respire , tuent une multitude d'hommes. Nous supprimons ici la peinture affligeante qu'on fait dans cet ouvrage de la situation déplorable où se trouvent les pauvres dans les grands hôpitaux , & sur-tout les malades de l'Hôtel-Dieu de Paris.

De l'examen des vices physiques on passe aux vices politiques ; & l'on fait voir que les hôpitaux occasionnent la dépopulation , parce que les enfans qui y sont élevés , contractent des vices de constitution qui les rendent inhabiles à la propagation de l'espece. Les filles emportent des maladies qui les rendent infé-

condes , ou meres d'enfans mal conformés. Les hôpitaux contribuent donc au moins à abâtardir l'espèce , s'ils ne l'éteignent pas.

Les hôpitaux augmentent le nombre des indigens. On voit dans toutes les villes où il y a des maisons de charité , que les pauvres sont moins laborieux & plus débauchés. Les pères & meres comptant sur la ressource de ces maisons, vivent avec moins d'économie , ou négligent de s'assurer des profits certains , ce qui tourne au détriment de leurs enfans & de l'état. Quand on s'avise de leur faire quelque leçon , en leur peignant l'avenir le plus affreux , ils répondent avec ce sang froid qui déssole l'ame honnête : *j'irai à l'hôpital* : enfin les hôpitaux étouffent les sentimens.

Un autre vice qui n'est pas moins préjudiciable , c'est que les biens des hôpitaux sont très-mal administrés. Les observations faites à ce sujet sont terminées par ces réflexions :

Quiconque néanmoins voudra toucher à l'administration des hôpitaux , aura aussi-tôt pour adversaires tous ceux qui en perçoivent les revenus , & tous ceux qui les administrent. Les troubles ecclésiastiques & civils qui ont affligé la moitié du dernier regne , ont eu pour premier levain les changemens proposés dans l'administration des hôpitaux. Il n'y a donc que les hommes courageux qui puissent remédier aux abus sans nombre qui dégradent cette partie de l'administration publique , & quiconque l'entreprendra doit s'attendre à avoir pour ennemis , & une bonne partie des riches , & une bonne partie des pauvres.

Les auteurs ne pouvoient guere se dispenser de parler des dépôts publics de mendians ou *renfermeries*. Ils déplorent avec énergie la nécessité où l'on s'est trouvé d'avoir recours à cette malheureuse ressource pour écarter les mendians qui assiégeoient nos villes & nos campagnes. Les auteurs nous racontent à ce sujet des faits qui affligent l'humanité, & dont on ne peut accuser que des subalternes avides, qui, comme il n'arrive que trop souvent, abusent du pouvoir que leur confient les supérieurs pour opprimer le pauvre : tirons le rideau sur toutes ces horreurs, & passons à la seconde partie.

Après avoir montré l'insuffisance des moyens employés jusqu'ici pour détruire la mendicité, on essaie dans cette seconde partie d'exposer ceux qui ont paru les meilleurs.

Voulez-vous réussir à faire disparaître cette lepre qui infecte la société, renvoyez d'abord les mendians dans le lieu de leur naissance, & obligez les communautés à en prendre soin, en les faisant toutefois travailler ; car il n'y a que les pauvres invalides qui puissent être dispensés du travail.

Il est inutile de demander de quel genre de travail il faut occuper les pauvres rendus à leurs paroisses respectives.

Plus d'un sixieme de la France reste encore en friche. On se plaint que la campagne manque de bras : trois cents mille pauvres valides affligent nos villes & affament nos hôpitaux : ils tirent en partie leur origine de la campagne,

renvoyez-les au lieu qui les a vu naître : rendue aux champs de ses peres, cette lie du peuple fécondera la terre.

Il est évident que ce projet suppose dans chaque paroisse, un fonds destiné à la nourriture & à l'entretien des pauvres. Mais d'où tirer les fonds nécessaires pour cet établissement ? C'est ce qu'on examinera ailleurs plus en détail. On se contente d'observer ici que quand même il faudroit en venir à une taxe générale & proportionnelle sur tous les laboureurs, fermiers & autres habitans aisés, personne n'en devroit être effrayé. En effet, il ne s'agit pas précisément d'imposer une charge nouvelle : il n'est question que de donner un objet plus légitime & plus utile à une charge que nous portons déjà. Nous nourrissons des vagabonds & des pauvres de tous les pays ; & on nous propose l'obligation de nourrir, au lieu de ces hommes errans & étrangers, par rapport à nous, nos voisins & nos compatriotes.

Si l'on veut n'avoir plus de mendiens, il est encore nécessaire de supprimer l'aumône publique : secourez les pauvres chez eux, mais ne donnez jamais rien à ceux qui mendient. On emploie ici un chapitre aussi-bien écrit que bien réfléchi, pour faire sentir la nécessité d'observer cette règle.

Dans un autre chapitre, on prouve qu'il faut diminuer le nombre des hôpitaux, & n'en réserver que la quantité suffisante pour y recevoir les incurables, les malades sans asyle, les vieillards abandonnés.

Non-seulement il convient de réduire le nombre des hôpitaux, mais il est encore essentiel de réformer ceux qu'on voudra conserver. D'abord il faut placer les hôpels-dieu hors des villes, ou du moins à leur extrémité : on en sent aisément la raison. Il est de plus nécessaire de diviser les hôpitaux, de limiter la quantité de malades qui y seront reçus, & de les séparer autant qu'il sera possible les uns des autres; enfin, on propose de prendre pour modele la maison de charité de Lyon. De tous les hôpitaux du royaume, il n'en est point, dit-on, qui soit mieux entendu, excepté peut-être l'hôpital de Versailles.

Tous ceux qui connoissent l'ordre admirable qui y regne, ne peuvent se lasser d'en faire l'éloge. La réputation des hôpitaux de Lyon est si grande, que le feu roi de Portugal fit lever le plan des bâtimens, & demanda communication des statuts & réglemens qui s'y observoient, dans le dessein, sans doute, de former à Lisbonne un établissement semblable. Lorsqu'on demandoit à monsieur le marquis de Pignatelli, ambassadeur d'Espagne, ce qu'il avoit trouvé de plus beau en France, il répondoit que les hôpitaux de Lyon & leur régie, l'avoient par-dessus tout ravi d'admiration; & l'on assure que c'est aussi le monument qui a le plus frappé le nouvel Auguste qui a dernièrement visité la France.

Viennent ensuite des réflexions sur les désordres qui se sont glissés dans l'administration des hôpitaux, & sur les moyens de remédier à ces abus,

Le projet d'éteindre la mendicité, embrasse nécessairement celui de former des établissemens utiles, dont les uns soient destinés à soulager la misère présente; les autres à prévenir, autant qu'il est possible, la misère future, & à faire trouver des ressources dans les grandes calamités.

Il faut chercher d'abord les moyens de soulager les misères ordinaires, les misères courantes. Le premier de ces moyens, seroit d'établir dans chaque ville du royaume un bureau de charité, composé de citoyens honnêtes, remplis de droiture & d'humanité, de personnes distinguées, soit dans l'église, soit dans la noblesse, soit dans la robe.

Les bureaux étant formés, il s'agira de se procurer des fonds pour subvenir au soulagement des pauvres; ces fonds seront hypothéqués sur les biens des hôpitaux supprimés, & sur la charité publique : on propose ici divers moyens pour recueillir les pieuses libéralités des personnes bienfaisantes. On préféreroit la voie de la souscription, comme la plus simple, pour lever ces contributions, qui d'ailleurs seront libres & volontaires. On prouve par des faits, des exemples & des calculs, que ces fonds de charité suffiroient pour subvenir au soulagement de tous les pauvres; suivent des plans & des arrangemens pour la distribution des aumônes : on y entre aussi dans quelques détails sur les ressources qu'on pourroit employer pour secourir les pauvres honteux, & les personnes que quelque malheur imprévu au-
roit

roit précipité, d'un état honnête ou même opulent, dans l'indigence.

On s'occupe ensuite des enfans trouvés & des orphelins. A l'occasion des premiers, l'un des auteurs concurrens fait des observations intéressantes, que nous ne pouvons nous empêcher de transcrire ici.

Les fruits du libertinage étoient souvent sacrifiés au faux honneur, lorsque ce bienfaiteur de son siècle & de l'humanité, S. Vincent de Paule, vint lui offrir un asyle.

La première année de cet établissement, 1670; le nombre des enfans trouvés fut de 312; dix ans après, il fut de 890; en 1700, le nombre montoit à 1738; en 1740, il fut de 3140. Il a plus que doublé au bout de trente six ans, puisqu'en 1776, on en a compté jusqu'à 6419. C'est plus du tiers des enfans qui naissent dans Paris, dont le nombre total, de la même année, n'étoit que de 18919. On assure que dans l'hiver de la même année, il y eut à Metz, 900 enfans exposés; ce feroit plus du double des enfans exposés à Paris, si l'on compare le nombre des habitans de ces deux villes. Cette fatale progression mérite sans doute l'attention du gouvernement.

On a, dans ces derniers tems, donné trop de facilité aux libertins de charger le public de nourrir les fruits de leur débauche. Cette facilité a multiplié le libertinage dans toutes les villes, & presque dans toutes les campagnes: elle devroit être restreinte. Des personnes, quelquefois si prodigues pour contenter leurs pas-

sions, devraient être forcées de les payer après les avoir satisfaites. On ne devrait nourrir que les enfans de ceux qui seroient hors d'état de les nourrir eux-mêmes.

La plupart de ces enfans sont perdus pour l'état, ils meurent presque aussitôt leur naissance. Par un relevé des baptêmes & mortuaires dans les provinces de l'isle de France, de la Normandie, de la Tourraine, du Dauphiné, comparé avec celui de la ville de Lyon, le nécrologe des enfans avoués & des enfans délaissés, offre une différence prodigieuse. Il meurt, dans la première classe, les quatre neuvièmes, depuis la naissance, jusqu'à la vingtième année révolue : cinq années sont à peine écoulées, que plus de la moitié des enfans trouvés à Paris sont morts. Supposons, d'une part, soixante mille enfans avoués, & de l'autre, soixante mille enfans trouvés : Paris, en moins de dix ans, fournit ce nombre pour les derniers : dans la première classe, la mort enlèvera en vingt ans, treize mille trente-deux personnes, & dans la seconde, cinquante-quatre mille. Cherchons la cause de ce mal.

Il en est deux principales, ce semble : le transport & le mauvais air. Les tendres victimes sont recueillies de lieue en lieue, par des mains dures & mercenaires. Combien succombent à l'intempérie des saisons, aux fatigues des voyages, au défaut ou au vice de la nourriture, avant que d'arriver au dépôt : presque tous les enfans qu'on transporte de Lorraine par Vitry, périssent dans cette ville. Jugeons par-là,

de ce qui arrive pour les autres contrées du royaume : le prix pour les mercenaires est égal , soit que l'enfant parvienne au dépôt , soit qu'il meure en chemin : quel intérêt ont ces femmes de veiller à sa conservation ?

Si ces malheureux enfans restoit dans le lieu de leur naissance , ne pourroit-on pas pratiquer à leur égard , ce qui se fait à Ruremonde ? On met ces enfans en nourrice aux dépens de la bourse des pauvres ; on les place ensuite chez quelque honnête femme , que l'on paie tous les mois , ou toutes les semaines. Le maître des pauvres veille à ce qu'ils ne soient point négligés , & il en rend compte au directeur le jour du bureau.

Les filles devenues meres , font partir secrètement pour la capitale , les enfans qu'elles craignent de conserver en province. Le gouvernement ne pourroit-il pas ordonner que ces enfans fussent reçus dans l'hôpital de chaque ville la plus voisine du lieu de leur naissance , & remis entre les mains de bonnes nourrices aux dépens de l'hôpital ? L'asyle des enfans trouvés de Paris , deviendrait un entrepôt général , d'où ressortiroient tous les dépôts particuliers. L'hôpital de Paris , ne pourroit-il pas , accorder aux hôpitaux de province qui le soulageroient , quelques dédommagemens ? Les enfans , à Paris , sont envoyés en nourrice dans la Normandie , la Picardie & ailleurs : nouveaux dangers que préviendroient les établissemens dont nous offrons l'idée.

A cinq ans , ces enfans sont retirés de nour-

rice ; on les enferme , ou plutôt on les entasse dans diverses maisons , où ils demeurent jusqu'à l'âge de puberté. Leur grand nombre vicie l'air où ils végètent , la plupart périssent , avant que l'on puisse en tirer aucun parti , & ceux qui vivent n'ont souvent ni force ni santé.

On traite ensuite des moyens de pourvoir à la subsistance des orphelins. Il faut en faire des hommes , des citoyens , des chrétiens par l'éducation.

L'éducation physique des enfans pauvres , doit commencer dès le premier moment de leur naissance. On conseille ici de substituer au lait de femme , celui de chevre & de vache : c'est ce qui avoit été déjà proposé autrefois par M. de Chamoufflet : le nord se trouve bien de ce système.

Après l'éducation physique , vient l'éducation sociale & religieuse. Ce qui est suivi de remarques sur les services que la patrie pourroit tirer des orphelins , en en faisant des soldats ; ils seroient distingués des enfans naturels , ou enfans trouvés , & on les appelleroit les enfans de l'état.

On propose aussi un projet qui produiroit un grand bien s'il pouvoit s'exécuter ; ce seroit d'obliger les maisons religieuses de recevoir , au prorata de leur revenu , un certain nombre de pauvres devenus invalides par leur grand âge , ou par leurs infirmités.

Ce n'est point assez de pourvoir à la subsistance courante des pauvres ; il peut encore survenir dans les campagnes des calamités in-

prévues auxquelles il est nécessaire de remédier. Il n'y auroit pas de meilleur expédient , pour remplir ce dernier objet , que d'établir dans toutes les villes épiscopales des bureaux de bienfaisance , dont l'institution seroit de fournir de prompts secours aux malheureux surpris par quelque infortune subite. On pourroit aussi dans chaque paroisse , faire une bourse commune du produit de la vente d'une partie des communes , dont le reste seroit partagé entre les habitans.

Enfin , cette seconde partie de l'ouvrage est terminée par un projet pour l'établissement de monts-de-piété dans chacune des principales villes de France. Ces établissemens ont opéré le plus grand bien dans tous les lieux où ils existent ; ils ont conservé la fortune des uns , empêché la ruine des autres , augmenté l'aisance du grand nombre , donné de l'activité & de l'étendue au commerce. Un des services les plus essentiels qu'ils aient rendus , c'est d'avoir sauvé l'indigence des ravages de l'usure , qui est la ruine des petits marchands , de l'artisan pauvre , & la perte des enfans de famille.

La troisieme partie traite de quelques autres moyens particuliers qui peuvent , les uns prévenir la mendicité , & les autres la détruire.

Pour prévenir la mendicité , il ne s'agiroit que d'inspirer aux mendiens le goût du travail : c'est sur-tout à la jeunesse qu'il faut s'adresser ; elle est susceptible d'émulation. Tous sont sensibles à l'attrait de la louange , tous cedent à un appât plus puissant encore , à l'appât de la récompense. Faites pour les jeunes ouvriers,

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ce que vous faites pour les jeunes élèves qui fréquentent les collèges ; encouragez l'ouvrage , comme vous encouragez l'étude , louez , applaudissez , récompensez.

Que dans nos maisons de travail , dans les hôrels publics d'apprentissage gratuit d'arts & de métiers , destinés aux orphelins de l'un & l'autre sexe , il soit distribué , tous les ans , avec l'appareil usité dans les collèges , des prix de diligence. Nos peres ont assez institué de prix pour des mots , il étoit réservé à notre siecle d'en instituer pour les actions. Déjà s'est formée dans la capitale , pour l'encouragement des arts , métiers & inventions utiles , une société d'émulation , dont le but est d'autant plus louable qu'elle embrasse , entre les divers genres d'utilité , ceux qui peuvent former le bien-être des dernieres classes , avant ceux qui intéressent les gens aisés & les riches. Cette société est trop ingénieusement imaginée , pour ne pas la propager dans les provinces.

Donnons à l'émulation des pauvres , tout le ressort dont elle est susceptible. L'auteur de cet article indique ici les moyens qu'on pourroit prendre pour connoître ceux qui se distingueroient par leur amour pour le travail. Il désireroit fort qu'on formât dans les paroisses de petites dots pour marier les pauvres filles de la campagne. On observera toujours , dit-il , d'appliquer les dots de charité aux filles les plus laborieuses & les plus sages ; leur mariage sera un prix de diligence autant que de sagesse. Je ne puis souscrire à la manie qui nous gagne

d'imiter de toutes parts la Rosière de Salency, excellent original propre à faire de mauvaises copies ; la mode s'introduit de fonder des prix pour la plus vertueuse, & l'on néglige la plus active ; vous prétendez couronner la vertu, & souvent vous ne couronnez que l'hypocrisie.

Le ministre pourroit accorder des privilèges & des exemptions aux familles qui, pendant un certain nombre d'années, seroient connues constamment pour les plus laborieuses & les plus vertueuses. Alors le travail deviendrait comme héréditaire dans les familles. Par quel art la Normandie est-elle parvenue à être la province du royaume la plus riche & la plus peuplée ? C'est que l'industrie active des Normands seconde merveilleusement la fertilité de leur territoire.

Il faut encore mettre au nombre des moyens propres à remédier à la mendicité la réduction des fêtes. L'auteur fait voir que cette opération seroit également avantageuse & à la religion & à l'état. Il prouve, par des calculs, que la suppression de seize fêtes seroit en bénéfices une différence de cent vingt millions à répartir sur le peuple. Le préjudice que cause la trop grande multiplicité des fêtes ne se fait remarquer nulle part, comme dans les villages de Suisse, mi-parti protestant & catholique ; les familles protestantes, qui n'ont pas de fêtes, sont dans l'aisance, tandis que les catholiques, qui en ont fréquemment, sont dans la misère.

Dans le chapitre qui suit, on examine quels sont les travaux auxquels on pourroit occuper

les mendiants. Ces travaux doivent varier selon les lieux.

Il faudroit établir en France , des maisons de travail libres & volontaires , pour les mendiants qui n'auroient point d'ouvrage dans leur domicile.

Ces établissemens sont très-communs en Angleterre , en Hollande & à Geneve. Ils y sont portés au plus haut degré de perfection. Mais en indiquant les diverses especes de fabrication les plus propres à fournir de l'occupation aux mendiants valides , on observe assez judicieusement , ce semble , qu'il faudroit proscrire d'avance toute manufacture dont l'établissement tendroit à ruiner celles qui sont déjà établies ; autrement ce genre d'administration est sans contredit le plus pernicieux de tous , puisqu'il rend les maisons de charité semblables à ces gouffres profonds , qui finissent par engloutir tout ce qui tourne autour d'eux. Un administrateur qui veut attirer à lui le bénéfice d'une fabrique vivante , livre un combat au citoyen laborieux dont il usurpe le patrimoine. Il fait des pauvres , pour avoir le plaisir de les nourrir.

Un des moyens pour bannir la mendicité publique , seroit encore de proscrire cette troupe de jeunes mendiants qui se dévouent à l'incontinence publique. Charlemagne desirant bannir absolument ces sortes de personnes , ordonna qu'elles seroient condamnés au fouet , & portées au lieu de l'exécution sur le dos même de ceux chez qui elles seroient trouvées.

On ne demande pas qu'on renouvelle contre les femmes ce genre de punition , mais on veut qu'elles soient placées dans des refuges , & assujetties à des travaux pénibles.

Il seroit difficile de se dispenser d'établir une maison de force dans chaque province, soit pour y retenir les mendiants qu'il seroit dangereux de rendre à la société , soit pour y renfermer ceux qui en troubleroient l'harmonie , & aussi plusieurs des malheureux que l'on condamne aujourd'hui à la mort ; car on observe ici que nos loix pénales auroient besoin de quelque réforme , qu'en général elles sont très-cruelles , qu'il n'y a point toujours assez de proportion entre les châtimens qu'elles infligent & les crimes qu'elles veulent punir ; par exemple , elles condamnent également à la roue , & celui qui ôte la vie au voyageur sur un grand chemin , & celui qui ne lui enlève que quelque piece de monnoie ; le vol domestique le plus léger est puni de la corde , & on laisse vivre le concussionnaire , celui qui vole & le prince & la nation. Il suffiroit donc pour punir un grand nombre de crimes , & convenablement & efficacement , d'enfermer les coupables dans des maisons de force ; mais il ne faudroit pas les y laisser vivre dans l'oisiveté , comme on le pratique communément.

On se trouve un peu embarrassé , quand il s'agit de spécifier tous les genres de travaux propres à occuper tous ces reclus. Le plus utile , celui de la terre , ne sauroit avoir lieu dans ces retraites. Il faudra , de toute nécessité ,

202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

y introduire quelques métiers fatigans ; tels que la ferrurerie , la charpenterie , la menuiserie , le poli des glaces brutes , &c.

Le gouvernement , dit l'un des concurrens , est occupé à chercher les moyens de se procurer du salpêtre en suffisance , sans avoir recours à ces salpêtriers qui courent les campagnes , les désolent , les dévastent. C'est dans les maisons de force qu'il faut établir des nitrières artificielles ; manufactures inconnues en France , si ce n'est théoriquement par quelques savans : elles emploient beaucoup de bras ; elles exigent des manipulations viles & dégoûtantes ; conséquemment on doit y appliquer de préférence ces hommes qui sont le rebut de la nature & la lie de la nation.

Ces détails sont suivis d'observations sur la police nécessaire pour maintenir le bon ordre dans ces maisons de force ; sur la manière dont ceux qu'on y renfermeroit seroient nourris , soignés & vêtus. Enfin l'auteur , qui a fourni cet article , voudroit qu'on accordât des récompenses , des distinctions à ceux qui se conduiroient avec sagesse , qui annonneroient des mœurs , des talens , de l'amour pour le travail.

On dira peut-être que des hommes , qui par la bassesse de leurs sentimens , ont mérité d'être enfermés dans ces maisons , ne seront pas capables de sentir le prix des récompenses : je répondrai , dit le même auteur , que j'ai abandonné mes mains à des tigres qui les léchoient ; que j'ai vu un ours en liberté se jouer dans

mes bras ; que j'ai rendu une hyene sensible à mes careffes.

Les hommes feroient-ils donc plus intraitables que les animaux les plus féroces , qu'on adoucit cependant par l'éducation & les bienfaits ? Non. Nous n'avons guere que des moyens phyfiques pour éduquer les animaux ; & nous avons , outre ces moyens , toutes les reffources de la morale & de la religion pour ramener les hommes à leur devoir.

On propofe encore un autre moyen de tirer parti des reclus en les employant hors des maifons de force , aux travaux extraordinaires ou qui peuvent devenir quelquefois dangereux pour les travailleurs , tels que le nettoiemment des ports , la fouille des terrains fangeux , le deféchement des marais dont les exhalaifons peffilentiellees font capables de causer des mortalités. Des voleurs à qui vous auriez accordé la vie , doivent être expofés à la mort , dans des occafions périlleufes , préférerement à des citoyens vertueux , à des peres de famille , dont les jours infiniment plus précieux à l'état , méritent plus de ménagement. Pour réduire en pratique ce projet , on confeille d'établir cinq chaînes dans le royaume , une dans chacune des cinq infpections de maréchauffée , à l'inf-tar des chaînes que le gouvernement a établies pour les déferteurs , & exactement dans la même forme , & avec la même adminiftration.

Pour parvenir à l'exécution de ce qui a été propofé , fur la destruction de la mendicité en

204 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

France, il est indispensable que le souverain rende une loi dont les dispositions portent les défenses les plus sévères de s'adonner à ce genre de vie, ou de le continuer, & statuent en même tems sur les moyens de secourir les malheureux.

On trace ici le plan de cette loi ou règlement. Cette loi doit, 1^o. ordonner la suppression de la mendicité, le renvoi des pauvres dans leurs pays natal, & porter défense de faire l'aumône publiquement ; 2^o. ordonner que dans toutes les villes, bourgs & villages, il sera établi des bureaux de charité ; 3^o. statuer sur les fonds de ces bureaux ; 4^o. enfin régler l'administration des fonds de charité. Il faut renvoyer le lecteur à l'ouvrage même pour y voir les développemens sur ces quatre articles.

Ce traité se fait lire avec beaucoup d'intérêt ; il paroît qu'en le rédigeant, on a eu soin de recueillir dans les divers mémoires des concurrens, les morceaux qui, ou par le style ou par la nature des observations, étoient les plus capables de réveiller l'attention du lecteur. Mais aussi cette méthode n'a-t-elle pas nui un peu à l'ensemble de l'ouvrage ? Toutes les parties de l'édifice correspondent-elles autant qu'il le faudroit les unes aux autres ? C'est une question que nous laisserons décider aux personnes plus éclairées que nous. Quoi qu'il en soit, il seroit à souhaiter que les autres académies imitassent celle de Châlons, sur-tout celles qui, s'occupant d'objets vraiment utiles, reçoivent

des ouvrages remplis de bonnes choses, dont la nécessité de n'en couronner qu'un, prive le public, par le peu d'empressement que ceux qui ont manqué le prix montrent à les faire paroître. Nous ne craignons pas d'ajouter qu'il est souvent de ces ouvrages où l'on trouve plus de véritable éloquence, que dans d'autres fort prônés, qui ont l'éloquence même pour objet. Les lecteurs en jugeront par plusieurs morceaux d'un de ces mémoires sur la mendicité, inférés dans l'ouvrage que nous venons d'extraire.

Au reste, les auteurs qui ont concouru pour le sujet du prix, paroissent n'avoir rien négligé afin de remplir les conditions proposées par l'académie. Excités par le motif puissant de l'utilité publique, ils ont dû se procurer les différens écrits déjà publiés sur le même objet, & profiter des observations de ceux qui les avoient devancés dans la carrière. M. de Heusy, ancien bourg-mestre de la cité de Liege, a publié, en 1773, un *Essai sur le projet de l'établissement d'un hôpital-général dans la ville de Liege, & sur celui d'extirper la mendicité, de la prévenir, & d'occuper utilement les citoyens*. Cet ouvrage, dicté par l'amour du bien public, & où l'on reconnoît ce zele patriotique, d'autant plus précieux qu'il semble s'éteindre dans la plupart des états, renferme d'excellentes observations dont les concurrens, pour le prix de l'académie de Châlons, paroissent avoir profité. On peut, pour s'en convaincre, rapprocher

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de l'*Essai* de M. de Heufy , & du *Supplément* qui parut en 1774 , les passages de la brochure publiée par l'académie , où il s'agit des hôpitaux , des maisons de force ; des bureaux pour l'entretien des pauvres ; du parti à tirer des communes ; des manufactures , &c.

(*Journal d'agriculture , commerce , arts & finances ; Journal des savans ; Journal général de France.*)



ISTORIA della Corfica de' Tirreni, &c. *Histoire de la Corse, depuis les Tyrrhéniens ses premiers habitans, jusqu'au dix-huitieme siecle; par M. le docteur JEAN-PAUL LIMPERANI, d'Orezza, professeur de médecine à Rome. Ouvrage dans lequel on ne se borne pas à rendre compte des différentes époques & des événemens de cette histoire, mais où l'on trouve encore, à cause de la liaison des affaires de la Corse avec celles des autres nations de l'Europe, divers détails relatifs à l'histoire-générale, qui rendent la lecture de cet ouvrage aussi amusante qu'instructive. Tome Ier. In-4to., ayant pour épigraphe: Sine irâ & studio quorum causas procul habeo. TACIT. I. annal. Rome, 1779, de l'imprimerie de Salomoni.*

MUratore dit dans une de ses dissertations sur les antiquités d'Italie du moyen âge, que les Corfes n'ont point d'historiens, & que pour porter un jugement sur l'histoire de ce pays, il faut attendre que quelqu'un ait pris la peine d'en rassembler les matériaux, & de les mettre au jour accompagnés de bons documens. On a, à la vérité, un ouvrage, *De rebus Corsicis*, en très-bon latin & écrit d'un style très-éloquent, par Pierre Cirneo, savant du quinzième

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

siècle; mais cet ouvrage est vuide de faits intéressans, & ne contient guere que des récits d'événemens particuliers, *Historia nomine prorsus indignos*, comme dit le même Muratori (tom. XXIV. *Rer. Ital.*) On connoît encore une histoire de Corse, par Antoine-Pierre Filippini, archidiacre de Mariana, homme respectable, mais assez médiocre littérateur. Cette histoire exacte & impartiale, quand l'auteur parle des événemens de son tems, est pleine de fables absurdes dans la partie qui regarde des tems plus reculés; M. Filippini ayant pris pour guide dans cette partie, le chroniqueur Jean della Grossa, dont il a copié sans discernement toutes les rêveries. On avoit donc besoin d'une bonne histoire de Corse, & cet ouvrage qui manquoit à la littérature italienne, M. Limperani l'a entrepris à l'âge de quatre-vingt ans. C'est une circonstance qui doit sans doute augmenter la reconnoissance du public envers l'auteur, & donner un nouveau prix à son travail déjà très-estimable par lui même. Cette histoire est pleine de recherches savantes & écrite d'un style clair & coulant; on ne peut y reprendre qu'un peu de prolixité dans la diction, & des digressions trop longues & trop fréquentes, défauts bien pardonnables à un vieillard laborieux. Elle est précédée d'une introduction qui contient des détails très-intéressans sur la géographie de la Corse, sur ses productions physiques, & sur le nombre & le caractère de ses habitans.

L'histoire commence à l'époque où cette île a commencé à être peuplée, & l'auteur

remonte jusqu'aux tems qui suivirent immédiatement le déluge. Il entreprend de prouver dans une dissertation, ouvrage de sa jeunesse, qui se trouve inférée ici, que Javan, fils de Japer, le même qui est connu sous le nom de Janus, vint de la Syrie dans l'Italie, alors déserte, & lui donna ses premiers habitans les anciens Tyrrhéniens, qui depuis se répandirent dans les isles de Sicile, de Corse & de Sardaigne, environ huit cents ans avant la guerre de Troye. A ces premiers habitans de l'Italie & des isles voisines, se joignirent deux races de Pélasges, la seconde desquelles, suivant notre auteur, passa dans l'isle de Corse, où elle fut très-bien accueillie par les Tyrrhéniens. Evandre amena d'Arcadie en Italie de nouveaux colons qui reçurent des premiers un accueil non moins favorable, & les choses se passèrent tranquillement, tant qu'il y eut des terres à partager. Mais quand Hercule vint d'Espagne en Italie, il fut obligé d'employer la force pour s'y établir, & ce moyen lui réussit comme à son ordinaire. Deux de ses fils regnerent en Corse & en Sardaigne; l'histoire les fait connoître sous les noms de *Corfus* & de *Sardus*, que notre auteur croit qu'ils prirent des isles où ils regnoient, au lieu de croire qu'ils aient donné leurs noms à ces isles. Quoi qu'il en soit, tout cela arriva avant la guerre de Troye. Après la prise de cette ville, il vint en Italie d'autres colonies de la Phrygie & de la Grece, & la plus célèbre, sans contredit, est celle qu'Enée conduisit dans le Latium, & dont l'établisse-

fement a fourni à Virgile le sujet d'un des plus beaux poëmes du monde. Notre auteur ne doute pas que d'autres capitaines Troyens aient été poussés par les vents en Sicile, en Corse & en Sardaigne, & se soient établis dans ces isles, où ils ont dû fonder de nouveaux états & introduire de nouveaux usages, en même-tems qu'ils augmentoient le nombre de leurs habitans. Il arriva depuis en Italie une nouvelle colonie de Lydiens, qui resserra encore les limites du domaine des Tyrrhéniens, & ces derniers, de maîtres qu'ils étoient autrefois de toute la Péninsule, se trouverent, au tems des Romains, réduits à la seule province de Toscane, où ils se maintinrent encore longtemps. Quant à la Corse, après le regne du fils d'Hercule, il y vint, outre les Phrygiens, une colonie d'Espagne, où les Phéniciens étoient déjà établis. Cette isle servit encore d'asyle à une colonie de Phocéens, peuples d'Ionie, chassés de leur patrie par les conquêtes de Cyrus. Ceux-ci fondèrent en Corse la ville de Caleria, dont le nom s'est conservé jusqu'à présent dans le pays ; mais leur prospérité naissante excitant la jalousie de leurs voisins, leur suscita des guerres dans lesquelles ils furent battus sur terre & sur mer, & ils se virent forcés à la fin de se réfugier en d'autres pays. Voilà le précis des faits développés dans cette dissertation sur les *premiers habitans de la Corse*, qu'on pouvoit aussi-bien intituler, dissertation sur les premiers habitans de l'Italie. C'est-là le premier livre de l'histoire.

Dans le second , M. Limperani prétend , contre l'opinion de la majeure partie des auteurs , que la Corse n'a jamais été soumise aux Carthaginois. Il est vrai que dans le cours de la première guerre punique , L. Scipion eut ordre du sénat romain de faire la conquête des deux isles de Corse & de Sardaigne ; mais cet ordre , suivant notre auteur , fut une suite , non d'aucune liaison des Corfès avec les Carthaginois , mais de l'ambition des Romains , à qui la victoire navale remportée par C. Duillius , fit naître l'idée de s'emparer du domaine de la mer ; & c'est ce que Sigonius fait entendre quand il dit : *Corfis arma inferendi quæ causa fuerit nemo tradit.* Les Corfès se maintinrent donc libres , & se gouvernerent par leurs propres loix jusqu'au tems des Romains ; & encore notre auteur prétend t-il que ces derniers ne les soumirent pas comme tant d'autres par la force des armes , mais qu'ils se les attachèrent par une confédération volontaire de part & d'autre. En effet , la première expédition de L. Scipion se borna à la prise de la ville d'Aleria , achetée au prix du sang d'un grand nombre de Romains ; & M. Limperani regarde comme un conte sans vraisemblance , ce que divers auteurs ont écrit sur la foi de quelque vieille inscription , que l'isle toute entière tomba pour lors au pouvoir de Rome. Il rapporte , d'après Zonare , les victoires signalées que les Corfès remporterent quelques années après sur les Romains , qui firent une nouvelle tentative pour les subjuguier. Parmi les événemens re-

212 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

marquables de cette guerre , le plus célèbre fut la défaite de M. Claudius, que le consul Licinius Varus avoit envoyé dans cette isle , sans autre raison que le desir d'illustrer l'année de son consulat par quelque action glorieuse. Mais son ambition fut étrangement déçue , Claudius s'étant vu forcé , pour sauver sa vie , de conclure une paix déshonorante. Le sénat romain voulut donner une plus ample satisfaction à un peuple libre attaqué dans ses foyers contre le droit des gens , & ordonna que M. Claudius se remettoit entre les mains des Corfès pour subir le châtiment qu'ils jugeroient à propos de lui infliger. Cet acte de justice ne les satisfit pas encore ; & plus irrités de la témérité de Claudius , que rassurés par le procédé équitable du sénat , ils s'allierent secrètement avec les Carthaginois , les Liguriens & les Sardiors , également intéressés à s'opposer aux vues ambitieuses des Romains. Ces derniers ravagerent la Sardaigne sans la soumettre. Leur flotte revenant chargée des dépouilles de cette isle , fut forcée par une tempête d'aborder en Corse ; les habitans qui étoient sous les armes , s'imaginant que c'étoit une nouvelle invasion , tombèrent sur les Romains avec furie , les forcèrent de se rembarquer à la hâte , & leur enlevèrent tout le butin qu'ils avoient fait en Sardaigne. Aussi dès le commencement de l'année suivante , qui étoit l'an 522 de Rome , les consuls eurent ordre de faire voile vers les deux isles de Sardaigne & de Corse , pour en entreprendre la conquête , & venger les affronts

que la république avoit reçue de leurs habitans. C. Papirius , qui fut chargé de soumettre les Corfès , remporta d'abord quelques avantages sur eux dans les plaines ; mais voulant les poursuivre dans les gorges & les défilés de leurs montagnes , il se trouva bientôt enveloppé de leurs troupes , qui lui fermant le retour sur ses pas , le réduisirent à l'alternative de demander la paix , ou de périr de faim & de soif , avec les troupes qu'il commandoit. Il demanda la paix , & les Corfès la lui accordèrent , mais à des conditions aussi honorables pour eux qu'avantageuses. Il se firent donner le droit des cités latines , qui étoit le plus recherché après celui des citoyens Romains , & qui consistoit , comme chacun sait , dans la liberté de se gouverner par leurs propres loix , & de se choisir leurs magistrats ; & en effet nous ne voyons pas que tant que subsista la république , on ait envoyé des préteurs en Corse , comme on en envoyoit dans les isles de Sicile & de Sardaigne , soumises au pouvoir des Romains par la force des armes. Les Corfès furent donc reçus au nombre des alliés du peuple Romain , & ils observerent fidèlement les conditions du traité , jusqu'à l'an de Rome 572 , où ils se révolterent ouvertement , on ne sait pour quelle raison. M. Pinarius Posca , désigné préteur de Sardaigne , passa en Corse avec une armée , à la première nouvelle de cette révolte , défit complètement les rebelles dans une seule bataille , & les força à conclure une paix désavantageuse. De nouveaux motifs les firent

révolter encore, & occasionnerent deux expéditions semblables des préteurs de Sardaigne ; M. Atilius , & C. Cicereo , dans les années de Rome 579 & 580. Les Corfès restèrent tranquilles les dix années qui suivirent ; mais l'an 590 , ils se soulevèrent avec plus d'audace que jamais , & il paroît que cette dernière révolte fut jugée très-sérieuse , car le sénat envoya contre eux une armée consulaire , sous les ordres du consul M. Terentius Talna ; & celui-ci étant mort de joie de ce que le sénat avoit ordonné des prières publiques pour les avantages qu'il avoit remportés sur les ennemis , il fut remplacé par P. Cornelius Scipion Nasica , l'un des consuls désignés pour l'année suivante. Des révoltes si fréquentes durent nécessairement empirer la condition des Corfès. Notre auteur conjecture avec assez de vraisemblance , que c'est sur la partie de leur territoire dont on les dépouilla dans ces guerres , que furent établies depuis les deux colonies romaines , Mariana & Aleria , mentionnées par Sénèque , Pomponius Mela & Pline , & fondées , l'une par C. Marius , après la défaite des Cimbres , l'autre par son heureux compétiteur , L. Sylla , durant le cours de sa dictature. La puissance romaine étant parvenue à son comble , tous les efforts des Corfès pour recouvrer leur première liberté auroient été inutiles ; aussi depuis l'établissement des colonies dont on vient de parler , jusqu'à la décadence de l'empire , l'histoire ne fait-elle presque aucune mention de ces braves insulaires. Nous savons ce-

pendant que Sextus Pompée, ce terrible ennemi de la faction Cæsarienne, s'empara de la Corse, & en vertu du traité fait par lui à Misène avec les triumvirs, resta paisible possesseur de cette isle & des autres de la méditerranée, jusqu'au moment où Marc-Antoine le fit assassiner. Nous apprenons encore de Tacite, que lorsque Vitellius & Othon se disputèrent l'empire, Decimus Pacarius, *procurator* en Corse, ennemi personnel d'Othon, voulut faire soulever cette isle en faveur de Vitellius. Mais les habitans, bien convaincus de leur impuissance & du risque qu'il auroient couru en se déclarant, firent périr dans un bain leur factieux gouverneur.

Au cinquième siècle, quand toutes les provinces de l'empire commencerent à être la proie des Barbares, les îles furent exceptées pendant quelque-tems de la calamité générale, graces à l'ignorance de ces vainqueurs féroces dans l'art de la navigation. Genséric, roi des Vandales, fut le premier qui, revenant du sac de Rome, l'an de J. C. 456, se jeta sur la Sardaigne & sur la Corse, après avoir manqué son coup sur la Sicile, s'empara des deux premières îles, & les démembra de l'empire d'occident. Elles resterent au pouvoir des Vandales depuis l'an 469 jusqu'à l'an 534, époque de la destruction de leur empire, par Bélisaire, qui conduisit prisonnier à Constantinople leur dernier roi Gelimer. Ces deux îles furent enlevées peu de tems après à Justinien, par le fameux Totila, roi des Goths; mais l'eunuque

216 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Narsès les reprit , après avoir détruit l'empire des Goths en Italie. Les Lombards , qui vinrent ensuite dans le même pays , & y régnèrent plus long-tems , firent bien quelques incursions dans les isles de Corse & de Sardaigne , mais ils ne purent s'y établir. La Corse fit partie de l'empire des Grecs , jusqu'au tems où Charlemagne , après avoir détruit le royaume des Lombards , & s'être fait couronner empereur d'Occident & roi d'Italie , s'empara de toutes les isles de la méditerranée , les regardant comme des dépendances de son empire & de son nouveau royaume. Ce furent aussi les armes de Charlemagne qui délivrèrent la Corse du joug des Maures. On sait que ces peuples Mahométans , après avoir conquis les meilleures provinces de l'empire Grec , & entre autres toute la côte d'Afrique , inonderent l'Espagne au commencement du huitieme siecle , porterent leurs armes jusques dans le cœur de la France , & firent craindre un moment à l'Europe entière de devenir leur proie. Il ne falloit pas moins que la bravoure & la puissance de Charlemagne , pour repousser ces ennemis dangereux. Son fils Pepin , roi d'Italie , défendit avec un égal courage son royaume & les isles voisines. Cependant ce jeune héros étant mort , les Maures d'Espagne s'emparèrent sans grande résistance des isles de Sardaigne & de Corse. Mais Charlemagne se hâta d'y envoyer une flotte puissante sous les ordres de Charles son fils , qui les reprit avec la même facilité ;

facilité. Notre auteur a donc grande raison de dire que les Corfès doivent bénir éternellement la mémoire de Charlemagne , à qui ils furent deux fois redevables de leur salut , ayant été délivrés par lui de la rapacité des Grecs & de la barbarie des Maures. Les empereurs , Louis-le-Débonnaire & Lothaire , donnerent le gouvernement de la Corse à Boniface , marquis de Toscane , le plus puissant des barons d'Italie. Cette isle passa aux Adalberts , ses successeurs , qui la gouvernèrent conjointement avec la Toscane , pendant plus de cent ans. Mais Hugue , comte de Provence , fils de Berthe , seconde femme d'Adalbert II , marquis de Toscane & de Corse , étant devenu roi d'Italie , fit inhumainement crever les yeux à Lambert , fils d'Adalbert , son frere uterin , le priva de ses marquisats , & les donna à Boson son frere de pere & de mere. Celui-ci devint quelque tems après suspect à Hugue , qui le dépouilla de son marquisat de Toscane , & de toutes ses richesses. Hubert , bâtard de Hugue , fut investi de toutes les possessions de Boson. Hugue , ayant ainsi détruit la maison des Bonifaces & des Adalberts de Toscane , il ne lui restoit plus qu'à se défaire des marquis d'Yvrée , qui ne lui donnoient pas moins d'ombrage par la grandeur de leurs états & la splendeur de leurs alliances. Mais cette fois il fut trompé dans ses desseins. Berenger , marquis d'Yvrée , petit - fils de l'empereur Berenger I , par sa mere Gisa , ayant échappé heureusement aux embûches du tyran , & s'étant retiré à la cour

d'Othon , roi de Germanie, y reçut des invitations si pressantes de la part des barons & des évêques d'Italie, qui l'engageoient à venir s'emparer de la couronne, qu'il céda enfin à leurs instances; & s'étant avancé en Italie avec un petit corps d'armée, il y fut reçu en triomphe, comme un libérateur. Dès que ce prince fut établi sur le trône, il ôta la Toscane à Hubert, & s'empara de la Corse qui avoit été unie à cette province pendant plus de cent ving-cinq ans, & qui faisoit avec elle une partie considérable du royaume d'Italie. Lorsque l'empereur Othon-le-Grand se fut emparé de ce royaume, & eut fait Berenger prisonnier, Adalbert son fils se retira en Corse, pour y attendre une occasion favorable de rentrer en possession des états de son pere. Il retourna en effet plusieurs fois en Italie pour y tenter fortune, mais il ne put réussir dans ses projets, & il fut obligé de retourner en Corse, où il regna le reste de sa vie. Il n'en fut pas de même de son fils; car Othon, ayant résolu de réunir la Corse au royaume d'Italie, donna l'investiture de cette île au prince Hugue, fils du marquis Hubert, & petit-fils du roi Hugue, qui étoit déjà marquis de Toscane.

Nous voici arrivés au onzième siècle, mémorable dans l'histoire d'Italie, par la révolution qui s'opéra dans sa constitution politique, dans ses mœurs & dans ses usages. Les villes maritimes, comme Pise & Gênes, & à leur exemple celles de l'intérieur du pays, encouragées par les richesses que le commerce leur avoit

procurées, & par l'éloignement des empereurs que d'autres affaires occupoient en Allemagne, commencerent à secouer le joug des marquis & des comtes, & à se gouverner en forme de république, en conservant à peine quelque ombre de subordination. La même chose arriva en Corse; toute cette partie de l'isle qui s'étend en longueur depuis les montagnes jusqu'à Brando, & en largeur depuis Aleria jusqu'à Calvi, & qui se nomme encore à présent *terra del commune*, se mit en liberté & substitua au gouvernement de ses comtes particuliers, une forme de gouvernement républicaine. Mais les Corfes s'étant bientôt lassés de cette constitution turbulente & rarement durable, songèrent à se donner un souverain, & jetterent les yeux sur Guillaume, de l'illustre maison qui a été depuis connue sous le nom de *Malaspina*, marquis de Massa & de Lunigiana. Il descendoit des Bonifaces & des Adalberts, marquis de Toscane & de Corse, comme Muratori l'a prouvé (*antichità Estensi*, P. 1.) & cette raison le rendoit encore plus cher aux Corfes. Ils furent gouvernés par les successeurs de ce prince, jusqu'au tems où leur isle passa sous la domination du S. Siege, ce qui arriva sous le pontificat de Grégoire VII, en vertu de droits bien antérieurs, & fondés sur une convention de l'an 754, entre le pape Etienne II & Pepin, roi de France, comme il paroît par une lettre du pape Léon III à Charlemagne.

C'est à cet événement que finit ce premier volume. L'auteur est mort depuis sa publication:

220 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mais il y a lieu d'espérer que le reste de l'histoire qu'il a entièrement achevée, n'en paroîtra pas moins, & il est de l'intérêt, aussi-bien que de l'honneur des héritiers de M. Limperani, de n'en pas retarder l'impression.

(*Efemeridi di Roma.*)



M Ê L A N G E S.

*OBSERVATIONS en faveur des loteries ,
par M. A.*

M E S S I E U R S ,

JE ne suis pas joueur ; je lis avec empressement les ouvrages nouveaux de littérature , & je ne prends de billets à aucune loterie. Ma conduite est raisonnée ; je ne joue pas , parce que je n'aurois nul plaisir à perdre mon argent , ni à gagner celui que d'autres perdroyent avec regret ; je gagne certainement celui que me coûteroient des billets de loterie , c'est un profit assuré. En cela je dois plaire à M. Dufaulx , qui , dans son traité *de la passion du jeu* , se déchaîne vivement contre cette manière de jouer , toute protégée qu'elle est par le gouvernement. (*) J'ai lu son livre avec attention ; mais j'ai l'habitude de ne pas porter de jugement précipité ; j'attends ordinairement que les gens de l'art aient prononcé , & je tâche de trouver dans la diversité de leurs opinions , quels motifs ont pu rendre leurs déci-

(*) Voyez le journal de novembre 1779, page 18.

cisions favorables ou contraires à l'auteur. Il me semble qu'on a parlé diversement de cet ouvrage dans le monde, & qu'il est parfaitement analysé dans votre journal. Je vais proposer à M. Dufaulx quelques observations sur la partie de son ouvrage qui concerne les loteries, qu'il regarde comme très-préjudiciables aux particuliers qui s'y ruinent, & même à l'état, qui en tire profit. Je respecte les talens de M. Dufaulx ; on dit qu'il est personnellement très-estimable ; cela ne doit pas empêcher qu'un homme qui n'a jamais mis aux loteries, ne prenne leur défense, & n'oppose aux paralogismes qu'on a avancés pour les proscrire, des raisons très-solides pour en maintenir l'établissement.

Vers la fin du XVe. siècle, la loterie de Bruges fut l'occasion d'un célèbre cas de conscience qui fut résolu par l'un des plus savans & des plus habiles théologiens de ce tems-là, c'est le fameux Jean Briard, docteur en théologie, & vice-chancelier de l'université de Louvain, dont les ouvrages furent imprimés à Paris en 1527, à la fin des questions quolibétiques du pape Adrien. Ce qu'il dit dans la dissertation sur les loteries se réduit à deux points : le premier met les loteries à couvert de tout reproche pour le fonds, & le second pour la manière.

A l'égard du premier point, les loteries ne sont point injustes ; elles ne blessent aucune loi ni divine ni humaine, ni naturelle ni positive.

La raison générale qu'en donne le docteur Briard , c'est que Dieu même les a approuvées dans la division de la terre promise. Les loix humaines , civiles & ecclésiastiques , qui défendent les jeux de hasard ne regardent pas les loteries , où le hasard n'est point accompagné des excès que condamnent les loix , & qui portent les joueurs de profession aux dernières extrémités , qui ruinent les familles & font perdre le temps , la réputation & la conscience. Les loteries ne sont point non plus contre la loi naturelle : elles ne font tort à personne. Ceux qui sont heureux profitent de ce que le hasard , ou plutôt la providence , leur fait tomber. Personne ne s'en plaint , ni n'a droit de s'en plaindre. Tous ceux qui mettent aux loteries sont d'accord sur ce point , & leur accord n'est point l'effet d'une nécessité. Il est libre d'y jouer ou de n'y point jouer ; l'espérance d'un gain considérable , qui en est le but , ne les rend point criminelles , non plus que le desir modéré d'accommoder ses affaires ne rend point criminel le négoce sur terre & sur mer , où certainement l'on ne s'engageroit pas si rien n'intéressoit.

Sur le second point , le docteur Briard prend la défense des loteries , en disant qu'il n'est personne qui ne sache de quelle manière les choses se passent. La foi publique est scellée , pour ainsi dire , de l'autorité du prince. La piété , la religion , la justice s'unissent comme de concert pour rendre les loteries en quelque façon sacrées. On a en vue de soulager des hôpitaux ou de pau-

224 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vres familles, de bâtir ou de rétablir des édifices publics. Les tirages se font avec toute la bonne-foi & l'authenticité imaginables. Des prélats d'un mérite distingué, les premières personnes de l'état, les premiers magistrats du royaume, sont à la tête des loteries; ils en sont les protecteurs & les dispensateurs.

N'en peut-on pas conclure avec le théologien de Louvain, contre nos rigoristes, que rien n'est plus innocent que le commerce des loteries, & que, comme ceux qui n'y gagnent pas doivent se consoler de la perte modique qu'ils font, ceux qui gagnent ont les meilleures raisons du monde de se réjouir, & de remercier le ciel de la bonne fortune qu'il leur envoie, & que le bien qui arrive par cette voie, est de tous les biens le moins sujet à scrupule & à restitution.

Cette conséquence est tirée mot à mot d'une *histoire des loteries, ou dissertation critique sur leurs usages*, imprimée à Paris en 1706, chez Claude Cellier, rue Saint-Jacques, in-12. de 291 pages. Le principe sur lequel porte cette dissertation, est que le sort fait l'essence des loteries, & qu'on doit regarder comme loteries toutes les opérations de commerce où le sort & le hasard entrent pour quelque chose. Ce principe une fois posé, l'auteur fait voir que rien n'est plus ancien ni plus universellement reçu que ces sortes d'établissmens. Chez les Egyptiens, les Grecs & les Romains, le sort décidoit dans la distribution des champs, des colonies, & même des plus importantes charges de la république, &c.

(*Mercur de France.*)

MÉTHODE singulière de punir les auteurs de libelles en Russie. Morceau traduit de l'anglois.

TOut le monde fait que le gouvernement des Russes est arbitraire, & par conséquent qu'il a incessamment les yeux ouverts sur les sujets hardis qui oseroient faire quelques pas vers cette liberté à laquelle tous les hommes cependant ont des droits. Le châtiment qu'on inflige aux auteurs qui se permettent trop de liberté, sans avoir rien de trop sévère, peut cependant produire de meilleurs effets que dans notre pays si célèbre pour l'équité dans les jugemens, & les vues saines de ses loix.

Dans le tems que je résidois à Moscow, un Russe s'avisa de publier un ouvrage in-4to. rempli de réflexions hardies sur le pouvoir illimité du czar Pierre, & où il exposoit l'injustice du gouvernement. Le coupable fut arrêté; on lui fit son procès, son livre fut déclaré être un libelle, & il fut condamné à manger son propre ouvrage. La sentence fut exécutée à la lettre. On dressa un échafaud dans une des places publiques. Le coupable fut amené, on ôta la reliure du livre, dont on coupa aussi les marges, on en roula les feuilles, de la même manière que j'ai vu faire les billets de loterie à Guildhall. On servit à l'auteur du libelle chaque feuille séparément, & il les mit dans sa bouche, au grand divertissement des

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

spectateurs. Il commença à les mâcher , mais il fut obligé , sous peine d'une furieuse bastonnade , de les avaler en aussi grand nombre que le médecin & le chirurgien du czar le croiroient possible sans exposer sa vie. Quand ils eurent arrêté qu'il seroit dangereux de continuer , la sentence fut suspendue , & il fallut recommencer le lendemain. Trois jours se passerent avant que l'auteur eût entièrement avalé son livre. J'observai que le malheureux souffroit beaucoup , mais sur-tout quand il avaloit les feuilles où étoient ses plus forts argumens.

En réfléchissant sur ce genre de supplice ; j'avoue que je le voudrois voir adopter en Angleterre ; car , sans parler du ridicule qu'il jette sur le coupable , il annonce un esprit d'équité qui doit fixer la considération de notre gouvernement.

(*Universal magazine.*)

ANECDOTE sur J. J. ROUSSEAU.

UN jeune homme d'une famille honnête , mais pauvre , s'éprit de l'amour le plus tendre pour l'objet le plus aimable. Il eut le bonheur d'en être aimé. Mais l'amour qui ne connoît point de rangs , fut bientôt forcé d'en déplorer les tristes conventions. Les propositions d'alliance furent refusées des parens de la demoiselle , & la disproportion de naissance & de fortune s'opposa au bonheur du plus fidele

amant. C'est alors que cet amour si tendre devint le plus violent, irrité par les obstacles. Que faire dans cette affreuse conjoncture ! On éloigne le jeune homme, croyant que la distance des lieux pourroit dissiper sa douleur ; on le confie aux soins d'un vieux domestique, qui démentoit par sa fidélité l'opinion qu'on a communément de ces mercenaires. On l'envoie à Paris, cette ville, où le tumulte des passions en absorbe les délices. Il y voit des gens, pour ainsi dire, blasés sur toutes les jouissances les plus délicieuses, essayer de lui démontrer la folie de la constance, & vouloir lui prouver par les sophismes les plus absurdes, qu'il n'appartient qu'aux fous d'aimer un seul objet ; mais loin de guérir cet infortuné, on ne fit que l'irriter ; & bientôt le délire de l'amour au désespoir se changea en frénésie la plus violente. Que fait-on ? On appelle la faculté, & c'est alors que le martyr de l'amour alloit le devenir d'Hippocrate & de Galien. Heureusement logeoit dans la même hôtellerie un homme vraiment digne de porter ce nom : c'étoit J. J. Rousseau. Il s'informe quel est cet homme que la faculté va traiter. On lui dit & le nom & le sujet de sa maladie. Il monte précipitamment dans la chambre du jeune infortuné, qui déjà alloit être en proie à la science. Il arrête l'impétuosité des docteurs, & leur dit : « Messieurs, on m'a instruit de » la cause du délire de ce jeune homme. Si » c'étoit son physique seul qui fût malade, » je veux croire que vous pourriez le rétablir

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» en fanté ; mais ici , c'est une autre affaire.
» Ainsi , ayez pour agréable de sortir au plus
» vite. Je réponds de ses jours , & serai moi-
» même sa garde-malade. « Ce discours ne
plût point à la faculté , mais , bon gré , malgré ,
il fallut sortir.

Alors J. J. Rousseau s'établit au chevet du lit du malheureux amant , auquel le désespoir ôtoit l'usage des sens. Rousseau qui ne bougeoit point de son poste , s'aperçut au bout de quelques jours d'un peu de mieux-être dans son malade. A son tour le jeune homme oublia un instant sa douleur pour s'informer quel étoit cet inconnu qui le soignoit avec tant d'assiduité. On lui dit son nom. A ce nom de Jean-Jacques Rousseau , il fut pénétré de la plus vive reconnoissance des soins de cet homme illustre , qui abandonnoit un temps aussi précieux que celui qu'il employoit à dicter les devoirs de l'humanité , un temps , dis-je , où l'Europe attendoit ce chef-d'œuvre d'*Emile* , & cela , pour remplir l'office de garde-malade. C'est alors que le jeune amant lui dit , avec ce ton navré de douleur & de reconnoissance , que les gens vicieux n'entendent point , mais qui fait tressaillir les âmes sensibles. « Homme
» divin ! je vous reconnois à ce trait de bien-
» faisance. Je vous promets d'emporter avec
» moi le souvenir d'une action aussi belle. Je
» vois que votre dessein est de ranimer ma
» raison affoiblie ; mais jamais , non jamais je
» n'aurai un instant de bonheur ni de repos ,
» la source m'en est ravie. «

Loin de se rebuter des obstacles, Rousseau ne douta plus que le jeune homme ne fût capable de guérison. Il resta pendant plus de six mois dans la même chambre, ne le quitta ni jour ni nuit. Pendant ce temps le jeune homme eut une fièvre putride, occasionnée par la fermentation d'un sang aigri par la douleur, Jean-Jacques ne l'abandonna point.

Cependant Rousseau ne venoit point à bout de persuader au jeune homme que le bonheur dépend uniquement de la sagesse de nos desirs, & que l'impossibilité de les satisfaire doit éteindre dans un être raisonnable ces mêmes desirs, tels violens qu'ils soient. Le jeune homme entendoit bien tout cela; mais que peut la raison quand le sentiment parle? Il fallut donc avoir recours à d'autres moyens, le mal étoit dans le cœur. Quel homme, mieux que Rousseau, connoissoit cet idiôme qui lui convient? Il l'employa avec succès. Et au bout de quelque temps l'usage de la raison revint à cet amant malheureux, qui reconnut en Jean-Jacques Rousseau son libérateur, son ami, son pere, enfin celui à qui il devoit sa raison & sa vie.

(*Mercur de France.*)

RECHERCHES sur la vie , les écrits & les éditions de COLARD MANSION , imprimeur à Bruges durant le. XV siècle , par M. VAN-PRAET , fils.

LA notice curieuse & intéressante de quelques éditions inconnues de *Colard Mansion* , publiée dans l'*Esprit des Journaux* , par M. l'abbé de St. Léger (*), m'a fait naître l'idée de rassembler ici diverses particularités sur la personne , les ouvrages & les éditions de cet habile imprimeur du XV siècle. Né à Bruges , je m'occupe depuis long-tems de l'histoire littéraire & typographique de mon pays , persuadé que nous n'aurons une bonne histoire générale de l'imprimerie que lorsque celle des provinces , & même des villes particulières , aura été faite avec soin.

Marchand est le premier qui nous ait donné quelque détail sur le Brugeois *Colard Mansion* ; si l'on veut bien comparer l'article qu'il a donné à cet imprimeur , dans son *Dictionnaire* (tom. 2 , page 24 ,) tant avec la notice citée de M. l'abbé de St. Léger , qu'avec ce que je vais dire , on sentira toute l'imperfection de cet article.

I. J'ignore encore l'année de la naissance & le pays de *Colard Mansion*. Tout ce que je peux assurer , c'est que , dès l'an 1454 , il étoit membre & suppôt de la communauté de S. Jean l'E-

(*) Voyez le volume de novembre 1779 , page 245 & suivantes.

vangeliste à Bruges, où probablement il étoit né. Cette communauté, alors composée d'écrivains, de maîtres d'école, de *librairiers*, de *printers*, (imprimeurs sur bois) d'enlumineurs, de relieurs & de *beeldemakers* (faiseurs d'images) avoit une chapelle dans l'abbaye d'*Eckoute*, où elle faisoit dire des messes. J'ai entre mes mains ses registres, & j'y apprendis que *Mansion* paya deux escalins pour l'entretien de cette chapelle, & les frais d'honoraires de messes.

Item, porte ce registre au folio 2 verso, reçu de *Colinet de Manchien* deux escalins. Le nom *Colinet* donné ici à notre imprimeur, me paroît un diminutif de *Colard*, nom fort commun durant le XV^e siècle, & me persuade qu'en 1454 il étoit encore jeune, puisqu'il s'est nommé depuis *Colard*. A l'égard de son nom de famille il varie dans mes registres; tantôt c'est *Manchien*, tantôt *Monzioen*: en 1458 *Manzioen*, en 1459 *Menchoen*, en 1467 *Monfyoen*. Ce ne sont que des variétés de *Mansion*, nom qu'il a constamment pris à la fin de ses éditions, & qu'il écrit quelquefois *Manchion*. (*)

Je soupçonne qu'il étoit originaire de France; & peut-être même François; ce qui me le fait croire, c'est qu'il a traduit plusieurs livres en

(*) Dans l'ancien langage françois le mot *Mansion* signifie *demeure*, *habitation*, *gîte*. Nos rois, quand ils voyageoient, ne logeoient pas dans des hôtelleries. Si dans les lieux par où ils passaient, ils n'avoient pas de châteaux, ils descendoient chez quelqu'un de leurs vassaux, qui étoient obligés de les loger. C'est ce que l'on appelloit, sous la première race, *droit de Mansion*, & sous la troisième, *droit de Gîte*; les grands seigneurs, les évêques & les abbés avoient aussi le *droit de Mansion* chez leurs vassaux.

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

françois , & qu'il n'a imprimé que des livres écrits en cette langue. Néanmoins mes registres prouvent qu'il écrivoit fort bien le flamand : voici comment il s'exprime sous l'année 1472 , pendant qu'il étoit doyen de sa communauté :

*Dit navolghende es dat ic Colaerd Manchion
ont sanghen hebbe aen gaende onser ghilde, &c.*

Ces mêmes registres font mention de notre Brugeois , sans aucune interruption , depuis 1454 jusqu'à 1468 : aux années 1469 & 1470 ils ne disent rien de lui , & je le retrouve dans les comptes de 1471 ; ce qui me fait conjecturer qu'il s'absenta de Bruges en 1469 & 1470 ; sans doute pour aller apprendre l'art de l'imprimerie qu'il vint ensuite apporter à Bruges.

Par ce service important , & par ses traductions françoises , *Manfion* se fit une réputation qui lui valut la protection & même l'amitié des grands , entr'autres celle de Louis de Bruges , seigneur de Gruthuse , &c. qui tint un de ses enfans au baptême , & qu'en conséquence *Manfion* appelle , sans façon , son *compere* , dans la dédicace d'un de ses ouvrages dont je parlerai plus bas.

Si pour les raisons que j'ai dites , *Manfion* étoit jeune en 1454 , sa vie ne fut pas longue , puisqu'il mourut en 1484 ; date qui est constatée par les registres si souvent cités , où on lit au folio 117 recto , ce qui suit fidèlement traduit du flamand :

Item , (reçu) de Jeny , qui demouroit avec Colaert Manfion , pour sa dette de mort quatre escalins.

On a vu qu'il eut au moins un enfant d'une

femme, qu'il perdit, suivant nos registres, en 1474; j'ignore quelle fut la profession que suivit cet enfant. Peut-être, Paul & Robert *Mansion*, libraires & imprimeurs, qui vinrent s'établir à Paris, au commencement du 17me. siècle, descendoient-ils de lui.

II. Marchand n'a donné connoissance que d'un seul ouvrage de *Colard Mansion*; les métamorphoses d'Ovide moralisées, traduites en françois par ce Brugeois, du latin de Thomas Waleys, Jacobin, & par lui imprimées en 1484 in-fol.; (chez le Roi, Y N°. 1185, & chez moi): j'en connois encore un autre, je veux parler de *la pénitence d'Adam*, dont il y a trois manuscrits in-4to., deux sur vélin, l'un appartenant au roi (N°. 7864) l'autre venant de la bibliothèque de Gaignat, (voyez le N°. 152 de son catalogue) (*) le troisieme sur papier, & qui est en ma possession.

Cet ouvrage mérite quelque attention: Colard Mansion l'a traduit du latin par ordre de son compere M. de la Gruthuse, à qui il le dédie par une épître qui n'apprend rien de remarquable. Le latin sur lequel a traduit *Mansion*, a-t-il été imprimé? Je ne le pense pas; Fabricius paroît même n'en avoir pas connu de copie manuscrite, puisqu'il se contente d'en rapporter des extraits en allemand (voyez Cod. Ps. Vet. Test. pag. 45, édit. 1713;) ce qu'il n'eût pas fait,

(*) L'exemplaire du roi vient de l'ancienne bibliothèque royale de Blois; celui de Gaignat, appartenoit en 1628, aux moines de St. Vaast d'Arras. Le duc d'Isenghien, l'ayant emprunté à cette abbaye, ne le rendit pas pendant sa vie, & à sa mort, il passa de sa bibliothèque dans celle de Gaignat.

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

s'il n'avoit ignoré l'existence de cet ouvrage apocryphe écrit en latin. Cette traduction de *Mansion* n'a pas été imprimée ; le manuscrit du roi, qui est l'original, n'a que 42 feuillets ; après le cinquième, on y trouve une miniature relative au sujet. On apperçoit dans un coin de cette miniature, le traducteur présentant son livre au seigneur de *Gruthuse*. Cette présentation a été supprimée dans la miniature qui orne l'exemplaire de Gaignat, copie du précédent, & qui a un même nombre de feuillets : voici le commencement de l'original :

Cy commence un petit traittie, intitule de la penitance Adam, translatee du latin en françois, au commandement de hault & puissant Sr. Monfr. de la Gruthuse, conte de Wincestre, &c. par Colard Mansion son compere & humble seruiteur.

Outre ces deux traductions françoises, je suis persuadé que *Mansion* en a fait d'autres, soit avant, soit depuis qu'il exerça l'imprimerie. J'avois d'abord cru qu'on pouvoit lui attribuer celle de la consolation de *Boëce*, qu'il imprima en 1477 ; mais en examinant de près cet ouvrage, je doute qu'on puisse la donner à notre *Mansion*. Le traducteur de *Boëce* se désigne lui-même, par un *honneste Clerc desolé*. Et dans une longue souscription, qui est à la page pénultième du livre, il dit, que *pour sa petitesse il ne se ose nommer*. Or, *Mansion* s'est nommé dans ses deux autres traductions ; & en 1477, cet artiste qui exerçoit l'imprimerie depuis quelques années, ne se seroit pas qualifié, un *honnête Clerc*.

S'il falloit s'en rapporter au catalogue imprimé des Ms. de Mde. la princesse, à Anet,

(page 12) *Mansion* auroit encore traduit de latin en françois le *Dialogue des Créatures* ; ce catalogue porte expressement, *translaté de latin en françois par Colard Mansion, à Abbeville*. Mais cette assertion me paroît peu fondée, sur-tout à cause d'*Abbeville*, où je ne vois pas que notre artiste soit jamais allé ; d'ailleurs le *Dialogue des Créatures* traduit en françois, a été imprimé à Lyon, par Matthieu Hufz, en 1483, in-fol., sans nom de traducteur, & j'en ai moi-même un Ms. in-fol. sur papier, où le traducteur n'est pas non plus nommé (*). Ainsi le catalogue cité, n'est pas une autorité suffisante, pour attribuer à *Mansion* une traduction à laquelle je ne crois pas qu'il ait eu part. Néanmoins, si l'on veut absolument que *Mansion* soit auteur de cette traduction, on peut encore observer que le rédacteur du catalogue d'*Anet* [d'ailleurs très-fautif, & dont la plupart des titres des livres est estropiée], a peut-être rapproché du nom du traducteur, celui de la ville où avoit été faite & achevée une copie du Ms. original, & que, quant au nom de *Mansion*, qui est supprimé dans mon Ms., & dans l'édition de Lyon de 1483, cette omission involontaire, ou faite à dessein, n'a rien de surprenant ; puisque *Vérard* donnant, en 1493, la seconde édition des *Métamorphoses d'Ovide moralisées*, passa également sous silence le nom de *Mansion* son traducteur. Ceux qui les réimprimerent depuis, copierent *Vérard* ; de manière que, sans l'édition de 1484, donnée par

(*) On lit à la fin de ce Ms., qu'il a été écrit par Bertoulet le Brun, archier de corps, defunt Philippe duc de Bourgogne, l'an 1482, le 29 juin, & que ce Bertoulet avoit, à cette époque, 67 ans.

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Mansion lui-même, on ignoreroit aujourd'hui quel fut le véritable traducteur de cet ouvrage.

III. Rien de plus imparfait que la note des éditions de *Mansion* faite par Marchand ; il n'en cite que deux , celles du Boccace François , imprimé en 1476 , dont je possède un exemplaire , & des Métamorphoses d'Ovide , dont j'ai déjà parlé. Il en ajoute à la vérité une troisième , qu'il intitule : *Hermolai Barbari oratio gratulatoria ad Fridericum III, Imperatorem & Maximilianum Electum Romanorum Regem*, piece in-4to. , que d'après Corneille à Beughem , l'un des plus fautifs bibliographes , Marchand dit , imprimée chez *N. Mansion* , en 1486. Orlandi , Maittaire , & M. Visser , ont cité cette édition , qui n'en est pas moins chimérique , puisque , comme on l'a vu ci-dessus , cet artiste étoit mort deux ans auparavant , en 1484. Comme *Hermolaus Barbarus* , envoyé par la république de Venise , pour complimenter l'empereur & son fils , nouveau roi des Romains , prononça ce discours à Bruges , où étoit la cour impériale en 1486 , cette date en a imposé à Corneille de Beughem , qui l'a fort légèrement cru imprimé à Bruges , par *Mansion* , & la même année qu'il y avoit été prononcé. Mais sans m'arrêter davantage à cette édition chimérique , je passe à celles qui appartiennent réellement à *Colard Mansion*.

M. l'abbé de St. Leger en a fait connoître huit ; dont la première porte , *Primum opus impressum Brugis per Colardum Mansion. Laudetur omnipotens*. Elle n'a pas de date ; mais d'après ce qui a été dit plus haut , je la crois de 1472 ou 1473 , sur l'autorité de la *Bibliotheca Harleiana* , tom. V. Différens bibliographes (Visser , M. l'abbé de St. Leger , suppl. à Marchand , pag.

78, 2eme. édit.) ont cité une édition faite en cette année 1473, des *dits des philosophes*, in-fol. Je ne l'ai pas vue, & ne la connois dans aucune bibliothèque.

Celle de *Boccace*, faite en 1476, n'est pas fort rare, & j'en connois au moins six exemplaires, sans compter le mien. Je dois m'arrêter plus long-tems sur ses éditions de *Boèce*, & de la *Somme rurale* de *Boutillier*, parce qu'elles sont beaucoup moins faciles à trouver.

Le *Boèce*, porte le titre suivant, imprimé en rouge : » Cy commence le liure de Boèce de » consolation de philosophie, compile par venerable homme maistre Reynier de Saint Tru- » don, docteur en sainte theologie & nagaires » translate de latin en françois par un honnest » Clerc desole querant sa consolatō en la » translation de cestui livre. «

C'est un in-folio imprimé à deux colonnes, en gros caracteres, sans chiffres, réclames & signatures, à la fin duquel on lit une longue souscription du *translateur*, qui dit, avoir fini son ouvrage en 1477, la veille des *Saints Apostres Pierre & Paul*. La seconde colonne, dans la dernière page, porte, fait & imprimé à Bruges, par *Colard Mansion*, l'an & jour dessus dis, ce qui est suivi de l'écusson de l'imprimeur. Ainsi on ne peut plus raisonnablement contester la date (1477) de cette édition, dont il y a un exemplaire à la cathédrale de Tournay, & un autre chez les Céléstins d'Héverlé près de Louvain.

A l'égard de la *Somme rurale* de Jean *Boutillier*, le seul exemplaire connu m'appartient : c'est un grand in-folio, imprimé à deux colonnes, en petits caracteres gothiques, sans

238 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

chiffres, réclames & signatures , à la fin duquel on trouve la souscription suivante :

- » Cy fine la somme rural compillee par Je-
- » han Boutillier conseillicr du roy à Paris.
- » Et imprimée a Bruges par Colard Man-
- » sion l'an mil CCCC.LXXIX.

Au bas l'écusson de *Mansion*. L'ouvrage est en deux parties , précédées chacune d'une table des chapitres. La première de ces tables est terminée par ces mots imprimés en rouge :

- » Cy finent les rubriques & distinctions des
- » chapitres de la première partie de ce pre-
- » sent volume..... imprimé p. moy
- » Colard Mansion en la ville de Bruges ,
- » laudetur omnipotens. «

La table a cela de singulier qu'elle renvoie aux chiffres des feuillets , quoique les feuillets ne soient chiffrés ou cotés qu'à la main.

Cette édition faite en 1479. , de la *Somme rurale* , est d'une si grande rareté , que les bibliographes ne la connoissant pas du tout , ont donné celle d'Abbeville en 1486 , pour la première. L'ouvrage , au reste , a été souvent imprimé durant le XV^e siècle , & au commencement du XVI^e. La traduction flamande parut à Delf dès 1483.

Jean de *Boutiller* ou *Bouteiller* , ou *Boutillier* , (je trouve son nom écrit de ces trois manières dans l'édition de 1479 ,) étoit de Mortagne près de Valenciennes , & il composa son livre au plutôt , au commencement du XV^e siècle , & non pas en 1460 , comme dit la Croix du Maine , qui auroit dû réfléchir , que le testament

de l'auteur dont il parle, étant daté de 1402, il n'étoit pas naturel de croire que cet auteur eût composé un ouvrage 58 ans après avoir fait son testament. Cette méprise de la Croix du Maine n'a pas été corrigée dans la nouvelle édition de sa bibliothèque.

Le détail qu'on vient de lire sur les éditions faites à Bruges, par Mansion, prouvent que depuis environ 1473 jusqu'en 1484, cet artiste exerça son art avec succès : néanmoins comme je ne trouve aucun livre par lui imprimé de 1479 à 1483, j'ignore si, dans le cours de ces quatre années, il n'en donna pas quelqu'autre, où peut-être il ne mit ni la date, ni son nom, ni son écusson. Parmi les 8 dont M. l'abbé de St. Leger a donné la notice, il y en a trois, (Nos. 4, 5 & 7.) de cette espece, & qui n'ont été reconnus pour imprimés par Mansion, qu'à cause de la parfaite ressemblance avec les autres qui portoient, ou son nom ou son écusson, & parce qu'ils avoient été tous reliés en un seul & même volume. Combien ne peut-il pas y en avoir encore d'autres ? J'aurai la plus véritable obligation à ceux qui voudront bien me les faire connoître, ainsi que les autres éditions qui auroient seulement l'écusson gravé de Mansion, dont je donne une copie fidelle à la fin de cet article.

Je terminerai cet écrit par un mot sur l'illustre *compere* de Mansion. Issu d'une des plus anciennes maisons des Pays-Bas, Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuse, prince de Steenhuse, 61e. chevalier de la Toison d'Or, fut créé en 1472, comte de Winchester, (*) par

(*) Ses lettres de création, datées de *Westminster*

240 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Edouard IV, roi d'Angleterre, en reconnoissance du service essentiel que ce monarque en avoit reçu, lorsque fuyant son royaume & près de tomber entre les mains de ses ennemis, Louis le sauva & l'aida de sa bourse, lui & sa suite, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la cour du duc de Bourgogne. Ce seigneur aima les lettres, & ceux qui, comme Mansion, les cultivoient. Il mourut en 1492, après avoir formé une bibliothèque nombreuse & choisie.

J'en connois quelques manuscrits sur vélin, ornés de miniatures, encore existans.

- 1^o. *La forteresse de la foy*, Ms. sur velin en 3 grands volumes in-folio décorés de belles & grandes miniatures. Cet ouvrage se trouve aujourd'hui dans la riche bibliothèque de M. le duc de la Vallière à Paris. C'est le même exemplaire dont parle Duverdier, (*Bibl. Franc.* Tom. I, pag. 698, in-4to.) Il existoit, de son tems, en un seul gros volume, dans la bibliothèque du comte d'Urfé, dont M. le duc de la Vallière a fait l'acquisition en 1776.
- 2^o. *La somme rurale de Jean Bouteiller*, in-fol. 2 vol. enrichis de miniatures. (*Biblioth. du roi*, N^o. 6857.)
- 3^o. *La consolation de la philosophie de Boëce*, avec des commentaires flamands, très-grand volume in-folio magnifiquement exécuté. (*Ibidem*, N^o. 6810.)
- 4^o. *La même traduction de Boëce*, par Jehan

le 23 novembre 1472, sont dans Rymer, *Ada publica*, Tom. II, pag. 765, édition de Londres.

de

F E V R I E R , 1780. 241

de Meung, in-folio qui est aussi à la bibliothèque du roi.

En faisant des recherches dans les grandes bibliothèques de France & de Flandres, on retrouveroit sûrement encore d'autres volumes de cette belle bibliothèque. Son illustre possesseur étoit fils de Jean de Bruges, connu par ce tournoi magnifique qu'il donna à Bruges le 11 mars 1392, contre le seigneur de *Ghistelle*, qui, ainsi que son adversaire, se rendit dans la lice accompagné de 50 chevaliers; Tournoi fameux, dont le bon *René*, roi de Sicile, a fait la relation, que l'on lit encore dans des Ms. ornés de miniatures qui passent pour être de la propre main de ce prince; il y en a trois à la bibl. du roi, N^o. 445 & suiv.

E C U S S O N D E
C O L A R D M A N -
S I O N .



Paris, ce 21 décembre 1779.

Tome II.

L

LETTRE sur la ressemblance singuliere de deux jumeaux.

C'E n'est messieurs, ni sur la symphatie du dedans, ni sur celle du dehors en particulier, que je veux vous entretenir ; pour expliquer, & peut-être même pour entendre toutes ces distinctions, il faut être ou médecin anatomiste, ou métaphysicien - physiologiste, physiognomoniste, &c. Je ne suis rien de tout cela, mais sans compromettre mon amour-propre, & sans chercher à induire qui que ce soit en erreur ; je puis vous rapporter des traits assez singuliers sur la parfaite ressemblance & la grande symphatie qui régnoient entre deux freres, il y a environ cent ans. Tout ce que je vous en dirai est tiré d'un manuscrit déposé dans l'une des plus riches bibliothèques de Paris.

Il s'agit des comtes de Ligneville & d'Autricourt, freres jumeaux, issus de l'une des quatre maisons de l'ancienne chevalerie de Lorraine. Leur ressemblance étoit telle, dit le manuscrit, que quand ils s'habilloient l'un comme l'autre, ce qui leur arrivoit de tems en tems pour s'amuser, leurs domestiques s'y méprenotent, & le son de leurs voix avoit entre elles un rapport si médiat, qu'il jettoit de tems en tems leurs femmes dans le plus grand embarras, & qu'il a causé plus d'un démêlé entre leurs maî-

treffes. Etant tous deux capitaines de chevaux-légers , l'un se plaçoit à la tête de l'escadron de l'autre , sans que les officiers & les cavaliers se doutassent de cet échange. Le comte d'Autricourt eut une affaire criminelle ; il ne tenoit qu'à sa partie adverse de le priver de la liberté. Que fit le comte de Ligneville ? il ne quitta plus son frere , ne le laissa plus sortir sans l'accompagner ; & la crainte de saisir l'innocent au lieu du coupable , rendit nuls les droits qu'on avoit obtenus sur la personne du comte d'Autricourt.

Ils s'amuserent un jour d'une scene assez plaisante. M. de Ligneville fit appeller un barbier ; après s'être fait raser un côté , il prétexte une affaire pour passer dans l'appartement voisin ; M. d'Autricourt y étoit caché , il endosse la robe de chambre de son frere , s'attache la serviette au col , & vient s'asseoir dans le siege qu'avoit quitté M. de Ligneville. Le barbier se met en devoir de raser l'autre côté ; mais quelle n'est pas sa surprise de voir qu'en un instant la barbe est revenue ! Ne doutant point que ce ne soit un démon qui a pris la figure de sa pratique , il fait un grand cri & s'évanouit. Tandis qu'on s'occupoit à le faire revenir , le comte d'Autricourt rentra dans le cabinet , & M. de Ligneville à demi-rasé , reprit sa place ; nouvelle surprise pour le barbier , il croit avoir rêvé tout ce qu'il a vu , & ne fut convaincu de la vérité qu'en voyant les deux freres ensemble.

La sympathie qu'il y avoit entre ces deux

freres n'étoit pas moins originale que leur ressemblance : ils ont toujours été malades dans le même tems ; si l'un recevoit une blessure , l'autre en ressentoit la douleur ; il en étoit de même des maux accidentels , aussi veilloient-ils avec le plus grand intérêt à la conduite l'un de l'autre. Ce qu'il y a de plus étonnant encore , c'est que très-souvent ils faisoient les mêmes songes. Le jour que le comte d'Autricourt fut attaqué en France d'une fièvre continue dont il mourut , le comte de Ligneville ressentit en Bavière les accès de la même fièvre , & il auroit succombé comme son frere , ajoute le manuscrit , s'il n'avoit fait un vœu à notre-dame d'*Altenting*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PRO PATRIA junior.

(*Journal de Paris.*)

SUITE de la vie de l'empereur CHARLES VI.

LE conseil de régence nommé par le même testament , qui fut ouvert incontinent après la mort du roi , étoit composé de la reine , du cardinal Porto-Carrero , de Don Arias , de l'évêque inquisiteur-général , de Don de Lara , & du comte de Benavente. Dès le même jour ce conseil écrivit au roi de France , pour lui demander l'envoi en Espagne du duc d'Anjou son petit-fils , en qualité de roi de cette grande monarchie , suivant la disposition du testament. Après avoir tenu conseil , Louis XIV accepta le tes-

tament, & déclara roi d'Espagne, le duc d'Anjou qui partit le 4 décembre pour son trône. Quelques jours avant qu'on eût reçu à la cour de Versailles la nouvelle de la vacance de la couronne d'Espagne, le comte de Sinzendorf, ambassadeur de l'empereur, avoit notifié au roi de France, dans une audience particulière, que son maître avoit accepté le traité de partage.

Quoique prévue, la mort de Charles II surprit, parce qu'elle étoit arrivée un peu plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. Dans leur étourdissement, presque toutes les puissances, sans excepter l'Angleterre & la Hollande, reconnurent d'abord le duc d'Anjou pour roi d'Espagne. Guillaume étoit porté à cette reconnoissance par son confident Portland, & encore plus par l'aversión du parlement pour la guerre, & la répugnance des communes à accorder de nouveaux subsides. Plusieurs membres de ce corps étoient vendus à la France, aussi-bien que Portland.

Le duc de Savoie, que la situation de ses états rend le gardien de l'Italie contre la France, se livra à elle avec les passages à travers ses montagnes. Il se laissa gagner par les promesses du mariage de sa fille avec le nouveau roi d'Espagne, & d'être généralissime des armées de France & d'Espagne en Italie, avec une pension de 50000 écus par mois. 36000 écus par mois mirent aussi le duc de Mantoue dans le parti de la France. Le prince de Vaudemont, gouverneur de Milan, mal affectonné envers la cour impériale, le vice-roi de Naples, les électeurs de Cologne & de Bavière firent de même. Tout parut convenir également aux puissances du nord en guerre entre elles. Florence, Modene, Gênes, Venise, les Suisses, les Gri-

246 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

sons , le pape , ayant d'abord embrassé la neutralité , reconnurent tous ensuite les uns après les autres le duc d'Anjou pour roi d'Espagne. Le roi de Portugal déclara qu'il regarderoit comme ennemis tous ceux qui contesteroient la succession d'Espagne au duc d'Anjou , & qu'il ne leur permettroit point l'entrée de ses ports. Pour l'Allemagne , les difficultés de religion , & les brouilleries produites par la création d'un neuvième électorat , ne permettoient pas à la diète de prendre de long-tems aucune résolution.

Toutes les provinces d'Espagne se soumirent facilement au sceptre du duc d'Anjou. Le marquis d'Harcourt s'étoit assuré des sentimens des grands de conséquence , auxquels le peuple se conforme toujours , pour peu qu'on lui fasse luire quelque espérance. L'attachement au prince François paroissoit général. Mais la scène ne tarda pas à changer ; en peu de tems la plus grande partie de l'Europe ayant pris les armes contre lui. Une foule de négociations , de représentations , de réponses , de manifestes publics & d'écrits particuliers , furent les avant-coureurs de la guerre. Outre les mémoires en françois publiés avant & pendant la guerre , on peut voir en latin pour la France : *Ulrici Obrechtii excerpta historica & juridica de naturâ successionis Hispanicæ , in monarchiam Hispanicam*, 1700 , in-4to. *Injustitia belli Austriaci contra catholicum Hispaniarum regem* ; Neapoli ; 1705 : & pour l'Autriche , *Jus Austriacum in successionem Hispanicam* , tom. 1er. pag. 476 du recueil de Thucelius , & *Jo. Alvarez de Costâ Aquila Augusta , seu Carolus tertius Austriacus rex Hispaniarum assertus* ; Amstelod. 1705 , in-fol. &c. Avant que l'Europe revint de l'étourdissement , que l'occu-

pation de l'Espagne par la France lui avoit causée , l'empereur Léopold prit un parti ferme qui fit honneur à son courage. Jusques-là il n'avoit combattu la France qu'à la tête d'une grande confédération ; en ce moment , quoiqu'elle fût plus puissante que jamais , il entreprit la guerre contre elle , seul , sans alliés. Dans le conseil qu'il tint en apprenant que le duc d'Anjou étoit déclaré roi d'Espagne , la pluralité des opinions fut contre la guerre , à cause du manque d'alliés , de l'épuisement des finances , & des troubles de l'Allemagne : mais Eugene fit voir clairement que plusieurs princes , & sur-tout les puissances maritimes s'opposeroient aux prétentions de la France , dès que l'empereur auroit fait la premiere demarche ; & il s'offrit d'entamer la guerre en Italie , si on lui accordoit seulement une armée de trente mille hommes. L'empereur y consentant , il fut résolu de porter la guerre en Italie , & bientôt les affaires eurent une face différente : tant il importe de commencer dans toutes les grandes entreprises.

Quoique Louis XIV eût l'expérience d'un demi-siècle , la fortune l'avoit ébloui. Considérant la surprise de l'Europe , l'éloignement de l'Angleterre & de la Hollande qu'il craignoit le plus , pour une guerre à laquelle elles n'étoient point préparées , ne s'attendant nullement à la résolution que prit Léopold , & se jugeant d'ailleurs assez fort vis-à-vis de lui , il s'imagina que c'étoit la conjoncture la plus favorable pour élever subitement la domination françoise à son comble.

Dans cette idée il permit à son petit-fils le nouveau roi d'Espagne , de prendre les armes & le titre de roi de Portugal ; il négocia la conquête du Portugal pour l'Espagne , & la ces-

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sion des Pays-Bas pour lui-même ; il laissa mettre autant qu'il étoit possible , tout en Espagne sur le pied françois ; plusieurs grands furent chassés de Madrid , & la reine ne fut pas exempte de cet affront ; le ministère d'Espagne ne vouloit que lui complaire , & il lui sembloit à lui-même qu'il étoit devenu le premier ministre d'Espagne ; il faisoit savoir à la cour impériale qu'il ne détacheroit pas la moindre partie de la succession d'Espagne ; il maintint par une déclaration le roi d'Espagne , dans le droit d'hériter à son rang de la couronne de France ; le 6 février 1701 , il fit occuper les places fortes des Pays-Bas par ses troupes ; & où il y avoit des garnisons hollandoises , elles furent désarmées & détenues dans leurs villes de barrières ou places de sûreté. Il répondit à la république , qui se plaignoit de cette hostilité , que comme elle n'avoit pas encore complimenté le nouveau roi , il avoit été nécessaire de prendre cette précaution , de crainte qu'elle n'embrassât la cause de l'ennemi. La république s'étant acquittée de cette formalité , ses soldats lui furent restitués ; mais elle n'en fit pas moins ses préparatifs pour sa vengeance & sa sûreté , tandis qu'elle prolongeoit les négociations sur les places de barrière , jusqu'à ce qu'on pût commencer la guerre. La France , de son côté , se méfiant de la Hollande , tenoit au bord de ses frontières une armée menaçante qui irritoit de plus en plus ces républicains. On cessa enfin de négocier , & le comte d'Avaux , ministre de France , quitta la Haye le 12 août 1701 , en signalant son mécontentement.

Louis XIV offensa encore davantage l'Angleterre après la mort du roi Jacques , arrivée le 16 septembre 1701 , en reconnoissant pour

roi d'Angleterre son fils , devenu fameux depuis par ses aventures sous le nom de prétendant. Alors le parlement d'Angleterre , qui jusques-là avoit traversé Guillaume, en lui témoignant une répugnance invincible à s'engager dans aucune affaire sur la succession d'Espagne, en lui refusant de l'argent , & en lui adressant sur le traité de partage , des représentations insupportables à un prince qui n'auroit pas eu autant de sang froid ; le parlement n'eut pas plutôt appris que le fils de Jacques étoit reconnu roi d'Angleterre par la France , qu'enflammé de colere , il pria le roi de s'unir étroitement avec la Hollande , & toute la nation demanda à grands cris la guerre contre la France. L'ardente animosité des Anglois s'accrut encore au bruit qui fut répandu , que le duc d'Anjou partant pour l'Espagne , avoit dit au prétendant , qu'il feroit tous ses efforts pour le mettre sur le trône d'Angleterre. Enfin l'ambassadeur d'Angleterre quitta subitement la cour de France qui avoit , disoit-il , violé la paix de Ryswick , en donnant au prince Edouard le titre de roi d'Angleterre. En vain Louis XIV , qui avoit donné asyle au roi Jacques , allégua qu'il ne prétendoit point accorder plus de protection au fils dont il desiroit seulement alléger l'infortune : cette excuse ne fut point agréée. L'inimitié se ranima entre Louis & Guillaume , & le parlement d'Angleterre qui résolut la guerre avec ardeur , statua en même tems qu'il n'y auroit point de paix que la France n'eût donné satisfaction sur sa reconnaissance du prince de Galles en qualité de roi d'Angleterre.

Le succès des armes de l'empereur en Italie , sous les ordres du prince Eugene , fortifia l'audace des Anglois & des Hollandois. C'étoit le

250 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

même prince Eugene qui n'avoit pas obtenu de la cour de France , où il avoit vécu dans sa jeunesse, toute l'estime dont il étoit digne. Cette cour voulut le rappeler lorsqu'il n'étoit plus tems, & elle apprit à connoître sa valeur par les pertes qu'il lui causa. Sans les heureux commencemens de la guerre en Italie, le projet de confédération contre la France n'eût pas été aussitôt exécuté.

Eugene, alors âgé de 37 ans, alla en Italie, au commencement de l'année 1701, avec 29200 hommes. Ses victoires sur les Turcs, & les fautes des généraux de l'empereur dans les guerres précédentes, lui avoient acquis une grande expérience. L'entreprise d'Italie convenoit à son caractère. Hardi jusqu'à la témérité, & aimant toujours mieux attaquer que de se défendre, il passa sur le territoire de Venise, pour faire des conquêtes dans un pays gardé par une forte armée ennemie. Il mena la sienne en Italie en gravissant les montagnes les plus impraticables; les cavaliers étoient obligés de mettre pied à terre, & de traîner leurs chevaux après eux; & il falloit porter l'artillerie avec des cordes & la monter avec des poulies. On ne crut cette marche possible, & on ne l'admira que quand elle fut achevée. Le premier camp fut tendu en Italie à Broni le 29 mai.

L'armée françoise, sous les ordres du duc de Savoie & du maréchal de Catinat, avoit laissé les passages ouverts jusqu'à Roveredo; parce que la cour de Paris ne voulut pas s'opposer à l'entrée des troupes de l'empereur en Italie, soit pour ne point commencer les hostilités, soit plutôt afin de ménager les Vénitiens qui avoient embrassé la neutralité & accordé le passage au prince Eugene. La France aussi accoutumée à vaincre méprisoit trop l'orage.

Eugene commit les premieres hostilités. Ayant gagné l'Adige sans perdre un seul homme, & battu quelques petits corps, il attaqua avec tant de vivacité le général Saint-Frémont, posté avec cinq mille hommes près de Carpi, qu'il y en eut mille de tués avec leur général. Eugene y fut blessé au genou gauche d'un coup de mousquet, qui ne l'empêcha pas de poursuivre son avantage en s'emparant de Rivoli, de Chiufa, & d'autres places; tandis que Catinat, traversé & contristé par les cabales des généraux, & sa dépendance des ministres, étoit contraint par la disette de se retirer au-delà de l'Oglio. Cet échec commença d'inquiéter la France qui l'imputa à Catinat; c'est pourquoi on envoya Ville-roi commander en Italie. La faveur de son roi ne le rendit pas plus heureux à la guerre. Il avoit apporté avec lui l'ordre de combattre, & s'y étant conformé contre l'avis du brave & sage Catinat, il fut la victime de son courage. Rien n'est souvent si contraire au succès que ces ordres du cabinet de combattre ou de ne pas combattre, puisque c'est l'occasion qu'un général devroit avoir principalement à consulter.

La résolution ayant été prise d'attaquer partout le prince Eugene, les François passerent l'Oglio, & le premier de septembre 1701, ils se présentèrent en ordre de bataille devant Chiari, qu'Eugene avoit occupé. Les armées escarmoucherent à dix heures du matin, & se livre-
rent bataille à deux heures après-midi. Les François commencerent l'attaque à l'aile gauche d'Eugene, qui s'y étoit retranché derriere des cassines & des moulins. Ils furent promptement abandonnés, rien ne pouvant résister à l'impétuosité françoise; mais Eugene ayant détaché de sa droite un corps qui tomba sur le flanc des François,

252 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ils furent mis entre deux feux ; leur déroute devint générale ; on ne savoit ce que Villeroi étoit devenu ; le vaillant Catinat chercha la mort , & n'étant que blessé , il ordonna la retraite , parce que le commandement lui parut abandonné. Les François y perdirent 3000 hommes en morts & en blessés. La perte d'Eugene n'alla pas au-delà de deux cents. Profitant de sa victoire , il entra dans Guastella , la Mirandole , Castelluccio , bloqua Mantoue , & prit des quartiers d'hiver dans le Mantouan.

Huit jours après la bataille de Chiari , la triple alliance entre l'empereur , l'Angleterre & la Hollande , fut signée à la Haye. La plus grande partie du corps germanique y accéda après bien des sollicitations ; & les négociations avec le sage roi de Portugal , Don Pedre ou Pierre II , aboutirent dans la suite à l'attacher étroitement à la maison d'Autriche.

Sur ces entrefaites , la maison d'Autriche échappa à un grand danger. Ragotski , magnat de Hongrie , avoit concerté avec 82 conjurés , le projet de fondre avec dix mille hommes sur la famille impériale , lorsqu'elle seroit réunie à Laxembourg suivant l'usage. Les conjurés se proposoient de se servir du masque du dévouement , en suppliant l'empereur de leur permettre de lever à leurs dépens quelques régimens pour son service. Leur complot devoit s'exécuter au moment qu'ils lui présenteroient leur requête. Un capitaine appelé Longueval , l'ayant découvert , Ragotski fut arrêté dans ses biens ; mais il se sauva de prison , par l'infidélité d'un de ses gardes , & il produisit en Hongrie , les troubles que Charles , devenu empereur , a heureusement terminés sans retour.

La plupart de l'Europe prit en 1702 , les in-

térêts de l'archiduc Charles. En perdant Guillaume III, l'Angleterre changea de roi, sans changer de système. Anne qui lui succéda, déclara la guerre à la France & à l'Espagne, ainsi que firent l'empereur & la Hollande au mois de mai. Avant cette formalité, Eugene tenta une entreprise sur Crémone, ville bien fortifiée, pourvue d'une nombreuse garnison, & dans laquelle se trouvoit Villeroy, à qui l'on attribuoit de s'être vanté, qu'*au carnaval, il feroit danser trois jeunes princes* : Eugene, Commerci, & Vaudemont; mais bien au contraire, il se trouva lui-même prisonnier du prince Eugene.

Il y avoit à Crémone un aqueduc souterrain, qui, passant sous la maison du curé de Notre-Dame-la-Neuve, alloit jusqu'aux murs de la ville. Eugene en étant informé, gagna aisément cet ecclésiastique, qui, sachant que le Milanez étoit un fief de l'Empire, ne se fit point scrupule de favoriser les Allemands, qu'il croyoit ses seigneurs légitimes. Quatre cents soldats furent introduits dans la ville par cette ouverture. Ils avoient ordre de s'emparer pendant la nuit de la porte Sainte-Marguerite, & de faire sur le rempart un signal, qui avertît le secours d'avancer, quand il en seroit tems. La nuit aida à l'entreprise. Le comte Nazari, major du régiment de Gschwind, pénétra aussi heureusement par le canal avec deux cents hommes sans être aperçu, & marcha vers la porte Sainte-Marguerite. La garde fut tuée, la porte ouverte, le signal donné. Aussi-tôt le comte de Merci, lieutenant-colonel des cuirassiers de Lorraine, se jette dans la ville par cette porte, avec 225 cuirassiers, & gagne au galop la porte du Pô. Quatre mille Impériaux entrent en même-tems

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dans la ville. Le tumulte , l'effroi , la mêlée devient générale.

Deux accidens empêcherent que le succès de cette journée ne fût complet pour les Impériaux. Ce même jour 2 février , à la pointe du jour , le régiment de Vaisseaux , commandé par le chevalier d'Enragues , se préparant à passer en revue , rencontra les Allemands & les chargea. Cette première résistance donna le tems aux François de se réunir.

Le lieutenant-colonel de Kufstein , qui avoit conduit le second détachement par l'aqueduc , avoir ordre de marcher de-là , droit au gouvernement. Son guide ayant été tué en chemin , il erra dans les rues , où il trouva des ennemis , & ne réussit point dans ce dessein , dont l'exécution dépendoit de la célérité. Ce fut là le second accident.

Le prince Eugene entré aussi dans la ville , commanda au prince de Vaudemont , de se rendre maître de la porte du Pô : mais les François s'étoient fortifiés de ce côté , & ils avoient rompu le pont. Deux régimens Irlandois au service de France , repoussèrent Merci & Vaudemont. Ce fut aux Irlandois , & au régiment de Vaisseaux , que les François durent la conservation de la ville.

Au commencement du tumulte , tout dans Crémone étoit livré au plus profond sommeil. Le bruit des coups de mousqueterie éveilla Villeroi , qui avoit passé une partie de la nuit au bal. Il s'habilla à la hâte , & accompagné d'un seul page , il parcouroit les rues à cheval , criant aux François de tenir ferme : mais les Impériaux l'environnerent , & le firent prisonnier. Il se rendit au capitaine Magdonel , Irlandois , dont la fidélité mérite d'être célébrée. Dès que Villeroi

eut été tiré de la foule, il se donna à connoître à Magdonel, en lui promettant dix mille pistoles & un régiment, s'il le vouloit conduire à la citadelle; mais Magdonel rejetant cette proposition, lui répondit, qu'ayant toujours servi l'empereur fidèlement, il ne commenceroit pas aujourd'hui d'être un traître. On le mena dans une maison voisine de la porte Sainte-Marguerite, où Eugene lui rendit visite, & le consola de son sort. Les François, de leur côté, prirent Merci blessé à mort.

Cependant le carnage augmentoit à mesure que les François, revenus de leur étonnement, se réunissoient. La garnison occupoit les meilleurs postes, la citadelle étoit toujours au pouvoir des François, & le marquis de Créqui, leur amenoit un renfort de vingt mille hommes. Dans ces circonstances, Eugene se vit obligé de se retirer de Crémone sur le soir, avec une perte considérable, mais amenant avec lui Villeroi, 80 officiers, & 400 soldats prisonniers, & emportant la gloire d'avoir enlevé lui-même le général ennemi, dans une ville fortifiée.

Villeroi fut remplacé, dans le commandement de l'armée françoise en Italie, par le duc de Vendôme, petit-fils d'Henri IV, dont il avoit la valeur : mais il n'en avoit ni l'activité ni les connoissances. Quoique livré à la mollesse, il haïssoit le faste, & il allioit des manieres cyniques, avec un cœur militaire, & une grande présence d'esprit, avec une paresse extraordinaire. Souvent il ne se levoit qu'à trois heures après-midi, & il faillit souvent d'être enlevé; mais son courage dans l'action, le sauva toujours du danger. Il n'étoit grand, que quand il attaquoit l'ennemi : alors son ame sortoit de son assoupissement, & se montrait dans son vrai jour. La fortune le

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

seconda toutes les fois qu'il n'eut pas Eugene pour adversaire : mais c'étoit la destinée d'Eugene , de ne pouvoir être vaincu par un général François.

L'armée du duc de Vendôme étoit forte de plus de 50000 hommes. Eugene n'en avoit pas 30000. C'est pourquoi , voyant venir Vendôme à lui , manquant d'argent , d'hommes & de provisions , il leva le blocus de Mantoue , qui duroit depuis huit mois , pour n'être pas lui-même investi par le nombre , & résolut hardiment d'attaquer les François , avant l'arrivée des renforts que le vieux prince de Vaudemont leur amenoit. Il leur livra bataille le 15 d'août près de Luzara , à cinq heures du soir. Les deux armées se battirent avec acharnement. La nuit seule les sépara , après avoir perdu au-delà de 7000 hommes. Ce fut une de ces actions , où des milliers d'hommes sont sacrifiés sans avantage. Cependant chaque parti s'attribua la victoire , & le *Te Deum* fut chanté à Paris & à Vienne. Le nouveau roi d'Espagne , Philippe V , qui étoit venu en Italie , soutenir le courage de ses partisans , & le duc de Mantoue , furent spectateurs de la bataille. Cependant Luzara , Guastella , Borgoforte & Governolo se rendirent aux François , & l'on prit des quartiers d'hiver.

Eugene alla à Vienne , où sa conduite ayant été approuvée , il fut nommé président du conseil de guerre ; charge qui lui donnoit la disposition des sommes destinées pour ce département , & la facilité de se pourvoir lui-même de tout ce qui lui étoit nécessaire pour le succès de ses desseins.

Les Anglois & les Hollandois , ayant joint ensemble leurs forces maritimes , sous les ordres du duc d'Ormond , ils avoient insulté Cadix au

mois d'août, & pris ou obligé de brûler à Vigo au mois d'octobre, les galions du Mexique qui s'y étoient réfugiés.

Le prince Louis de Bade, qui commandoit l'armée de l'empereur & de l'Empire excepté les électeurs de Cologne & de Baviere, forma le siege de Landau, une des places les mieux fortifiées par Vauban, où le roi des Romains, Joseph V, vint lui-même animer les assiégeans par sa présence. Le vieux comte de Mélac y fit une glorieuse défense, & ne la rendit le 10 septembre, qu'après quatre-vingt quatorze jours de tranchée. Cette conquête coûta la vie au comte de Soissons, frere aîné du prince Eugene, qui fut tué.

Le combat de Fridlingue, du 14 d'octobre, où les Allemands perdirent 3000 hommes, aussi fort meurtrier pour les François, valut au marquis de Villars, la dignité de maréchal de France, malgré qu'on en ait également chanté le *Te Deum* à Vienne. Villars fut le général François le plus redouté des Impériaux. Tandis que dans une longue suite de désastres, le sort parut contraire aux autres, toujours ou il fut victorieux, ou il rétablit, autant qu'il étoit possible, les affaires ruinées. L'envie & la jalousie, plus funestes aux états que des armées d'ennemis, chercherent à obscurcir ses vertus; c'est pourquoi il ne fut pas employé aussi souvent qu'il eût été à souhaiter pour la prospérité des armes de France. Quant au prince de Bade, guerrier expérimenté, il ne lui manquoit que le feu de la jeunesse, qui opere des prodiges dans la guerre, quand il est modéré par la prudence.

Le comte, depuis duc de Malboroug, avoit pris le commandement de l'armée des alliés. Il jouissoit de la faveur de sa souveraine & de sa

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

nation. Son épouse pouvoit auffi tout auprès de la reine ; & le comte Godolphin , son gendre , grand-tréforier, tout au parlement. De cette maniere , l'Angleterre n'étoit gouvernée que fuivant fa volonté. Argent , réputation, succès , génie , il réunissoit en lui tout ce qui compose un bon général & un ministre habile. Combattant dans l'été , il négocioit en hiver , toujours avec un succès égal à sa grande renommée. Dans les momens décisifs , il montrait une présence d'esprit digne d'admiration , & dans les dangers une sérénité d'ame , & un courage tranquille que rien ne pouvoit vaincre. Il avoit étudié la guerre sous Turenne. Sa tête étoit froide , fuivant l'expression des Anglois , & il dut plusieurs de ses victoires à cette qualité.

Le duc de Bourgogne , fils du dauphin , & le maréchal de Boufflers , étoient à la tête de l'armée françoise sur la Meuse , quand Malboroug vint , se jeta sur la Gueldre Espagnole , & après que le duc eut laissé à Boufflers seul le commandement , & fut retourné à Paris , il prit Venlo , Stevenswert , Ruremonde & Liege , dont la citadelle livrée au François par l'électeur de Cologne , évêque de Liege , fut emportée d'assaut le 23 d'octobre , malgré la résistance de Violaine qui y commandoit & défendit lui-même la brèche.

L'empereur réussit mieux en 1703 , dans la négociation que dans la guerre. Il débaucha à la France le duc de Savoie , qui étoit le plus considérable de son peu d'alliés. Offensé de ce que les ministres & les généraux François le regardassent comme leur pensionnaire , quoique sa pension lui fût mal payée , & qu'ils le traitassent avec hauteur & presque comme leur su-

jet, le duc crut facilement trouver en s'unifiant à la maison d'Autriche, plus d'avantages que la France ne lui en pouvoit accorder. Beaupere du roi d'Espagne, & d'un autre prince François, cette considération du sang ne le retint point. J'ai, disoit-il, pourvu mes filles, il me faut pourvoir mes garçons. Louis XIV, parfaitement instruit par des lettres interceptées de ses liaisons, ordonna au duc de Vendôme de désarmer & d'arrêter prisonniers environ 5000 hommes de troupes Savoyardes, qui servoient la France comme auxiliaires dans l'armée d'Italie. Ce coup fut très-sensible au duc, mais il ne fit que hâter la conclusion de son traité avec les alliés, son unique ressource dans cette extrémité. Outre la promesse d'une augmentation de domaines, il obtint de l'Angleterre & de la Hollande un subside de 80,000 ducats par mois, indépendamment de cent mille ducats comptant.

Il ne se passa d'ailleurs rien de conséquence en Italie pendant cette campagne. L'irruption des Bavares & des François dans le Tyrol, qui sembloient menacer Vienne, n'eut point de suite funeste, en ayant été chassés en partie par les paysans. Sur le Rhin, les exploits des généraux François furent glorieux pour la France. Villars s'empara du fort de Keil, & défit le comte de Stirum entre Oberklau & Hochstet. Le maréchal de Boufflers détruisit la petite armée hollandoise d'Obdam à Ekeren. Mais les plus grandes pertes de l'empereur furent la prise de Brisach, assiégé par le duc de Bourgogne, & mal défendu par le comte d'Arcos, à qui l'empereur fit trancher la tête par punition, & la prise de Landau, précédée de la défaite du prince héréditaire de Hesse-Cassel &

260 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

du comte de Nassau-Weilbourg , surpris tous deux près du Speyerbach par le maréchal de Tallard. Malboroug seul réussissoit parmi les alliés , ayant conquis Bonn , Hui , Limbourg & Gueldre.

Quoique Don Pedre , roi de Portugal , eût reconnu le duc d'Anjou pour roi d'Espagne , il négocioit secrètement avec les Hollandois , & n'attendoit que l'occasion de se joindre à la grande alliance qui lui promettoit un agrandissement en Europe & en Amérique. La cour de Madrid , depuis l'arrivée du duc d'Anjou , ne cachoit pas assez son dégoût de ceux qui avoient montré du penchant pour les intérêts de la maison d'Autriche , dont le principal étoit le comte de Melgar , amirante de Castille. Cependant comme il étoit difficile de l'éloigner de Madrid sans prétexte , on imagina de l'envoyer en ambassade à Paris , où il auroit été comme dans une prison honorable & sûre. Feignant d'accepter la place avec reconnoissance , l'amirante ordonna les préparatifs du voyage ; mais au lieu d'aller à Paris , il se réfugia à Lisbonne , d'où il adressa à la reine douairiere une lettre faite pour être montrée , dans laquelle il se plaignoit des injustices de la cour de Madrid. Ce n'étoit pas un génie supérieur , mais il avoit les idées & la connoissance des affaires qu'on acquiert avec des talens ordinaires dans une cour où l'on est continuellement entouré de grands politiques. Il représenta si vivement à Don Pedre , la facilité de faire des conquêtes en Espagne , l'embarras de ce royaume , la mésintelligence de ses ministres , le mauvais état de ses finances , le peu de sûreté qu'il y avoit pour le nouveau roi sur son trône , la certitude pour le Portugal d'être sou-

tenu par la Hollande & l'Angleterre, qu'il sembloit ne plus manquer que l'apparition de l'archiduc Charles, pour produire une révolution ; il exposa de même par écrit à la cour de Vienne, les motifs pressans qui devoient la porter à faire partir sans délai l'archiduc pour le Portugal & l'Espagne : savoir que le roi de Portugal ne se déclareroit point avant l'arrivée de l'archiduc, que la conquête de l'Espagne étoit impossible sans sa présence & avec le secours des seules puissances maritimes, que les mécontents & les partisans d'Autriche n'osoient se faire connoître, à moins de voir l'archiduc sur les frontieres, mais qu'aussi-tôt qu'il s'y présenteroit, la réduction de l'Espagne étoit assurée & termineroit la guerre.

Ces remontrances s'accordant parfaitement avec celles de l'Angleterre & des états d'Hollande, l'empereur s'y rendit ; il se détermina enfin d'exposer le jeune archiduc aux périls de la mer & de la guerre, pour conquérir une couronne à laquelle il lui céda ses droits ; & il s'engagea à montrer incessamment à l'Espagne un nouveau roi, sous le nom de Charles III. La cour d'Espagne menaça en vain le Portugal, de lui faire éprouver son ancienne puissance. Cette ancienne puissance n'étoit plus. Madrid & le reste du royaume fourmilloient de mécontents. Le cardinal Porto-Carrero, qui n'étoit plus écouté, demanda sa retraite, qui ne lui fut point accordée. On voulut relever les finances qui étoient dans un état déplorable, en les réglant comme en France, tentative qui ne fit qu'aigrir toute la nation. La vieille antipathie des Espagnols contre les François renaissoit. Plusieurs grands souffroient impatiemment de s'en voir supplantés dans les emplois. Les réductions dans

les appointemens en irritoient d'autres. La perte de la flotte du Mexique au port de Vigo , indignoit les gens de mer & le peuple. Enfin , l'augmentation des impôts mettoit le comble à leur indisposition. Beaucoup de grands allerent joindre l'amirante à Lisbonne , en attendant le roi que la cour de Vienne devoit envoyer , & ils furent imités d'un grand nombre d'officiers & de soldats. Tout se dispoisoit à une révolution.

Pour faire diversion , la France suscita des ennemis à l'empereur jusqu'en Hongrie , en soutenant Ragotski , qui s'étoit fait élire souverain de Transilvanie , marchoit à la tête d'une nombreuse armée , & se montra dans les fauxbourgs de Vienne. Il fallut lui opposer le prince Eugene. Le sultan Achmet III , fut aussi sollicité ; mais il aima mieux pour lors laisser les Chrétiens se détruire eux-mêmes , que de s'exposer au moindre danger , en se mêlant dans leurs querelles.

L'archiduc Charles , après avoir été déclaré roi d'Espagne , par la cour de Vienne , en partit le 19 de septembre , & traversant la Bohême & la Saxe , il se rendit à la Haye. En passant à Dusseldorf , il y trouva le duc de Malbouroug , qui le complimenta au nom de la reine d'Angleterre , & lui renouvela à la Haye , où il fut traité royalement , ses félicitations & la promesse que l'Angleterre l'aideroit puissamment dans la conquête de l'Espagne. Le nouveau roi , âgé seulement de dix-huit ans , rempli d'ardeur & de courage , vouloit se hâter d'arriver à Londres ; mais les vents le contraignirent de rester en Hollande , jusqu'au 3 janvier 1704. Des gens superstitieux tiroient de l'opposition des vents , un présage funeste des suites de l'en-

treprise , & d'autres observoient au contraire , que la tempête qui repoussa d'abord Guillaume III , ne l'empêcha pas ensuite de régner heureusement en Angleterre. Charles III y aborda le 6 de janvier , & y fut charmé des caresses d'une reine , qui employoit ses vaisseaux & ses soldats au soutien de ses prétentions. Il monta sur la flotte de l'amiral Roock , chargé de le conduire en Portugal. Après avoir essuyé avec intrépidité , des orages qui le mirent en péril , jusques-là , que l'amiral l'ayant prié de se mettre à l'abri dans son appartement , il ne voulut jamais abandonner le tillac , jaloux d'être témoin du zèle avec lequel il étoit servi , il parvint à la rade de Lisbonne le 8 de mars. Un manifeste fut le signal de la guerre qu'il venoit faire à Philippe V , en lui demandant les armes à la main la couronne d'Espagne.

Le roi de Portugal , Don Pedre , prince aussi prudent qu'entreprenant , ne pouvoit pas faire tout ce qu'il eût voulu. Sa cour étoit composée de gens qui ne savoient ce qu'ils vouloient , & ne s'accordoient point ensemble. La politique demandoit de lui d'autant plus de circonspection qu'il avoit enlevé le royaume & son épouse à Alphonse son frere. Le conseil s'arrogéoit beaucoup de liberté vis-à-vis de lui. Il essuyoit alors une de ces attaques de mélancolie , qui le rendoient souvent pendant quelque tems incapable d'agir.

Cependant les deux rois , les princes de Darmstadt & de Lichtenstein , l'amirante de Castille , & Mendoza , secrétaire d'état , délibérèrent sur les mesures de guerre à prendre contre Philippe. Tous convinrent de la supériorité des forces de l'ennemi ; c'est pourquoi on résolut de se tenir

pour lors sur la défensive, & de bien fortifier les frontieres.

L'armée portugaise, sous les ordres du marquis Das Minas, ne consistoit qu'en 18000 hommes de troupes peu disciplinées. L'Angleterre & la Hollande fournirent des renforts considérables, mais leurs généraux n'étoient point d'accord entre eux. Ils s'amusoient à disputer des rangs sans songer à l'ennemi. Le roi de Portugal n'avoit rien à ordonner aux généraux étrangers, & il avoit les siens à ménager avec soin. En distribuant des honneurs pour exciter l'émulation, il fit des jaloux. Le général Anglois Schomberg, mêlant trop les intérêts particuliers de sa famille dans les affaires publiques, choqua le roi par ses demandes à contre-tems, & la nation portugaise par sa hauteur. C'est pourquoi sur les représentations du roi de Portugal, il fut rappelé en Angleterre, & remplacé par Milord Gallowai, qui eut aussi la manie des rangs, & il fallut que les Etats d'Hollande les réglasent entre lui & le général Fagel. De ces minuties, le sort des états & des rois dépend souvent, & parce qu'un officier ne veut pas céder la droite à un autre, il faut que des milliers d'hommes perdent la vie, & des souverains leurs domaines.

Philippe, accompagné du duc de Berwic, s'étant mis à la tête de l'armée d'Espagne, & emparé de plusieurs villes, Don Pedre & Charles se rendirent aussi à la fin de mai à leur armée. Tandis que, d'un côté, une partie du Portugal étoit mis à contribution, de l'autre, Fagel joint au marquis de Las Minas, défit entièrement un corps considérable d'Espagnols, commandés par le marquis de Groffreville. Cet échec
fit

fit perdre aux Espagnols leurs conquêtes, & dès le 1^{er}. juin, on prit des quartiers d'été, absolument nécessaires dans ces climats, où la chaleur empêche de tenir la campagne pendant les mois de juin & de juillet.

(Pour être continué.)



POÉSIES FUGITIVES.

*LOUIS DAUPHIN , pere de LOUIS XVI, ode
qui a remporté le prix de poésie à l'académie
de Montauban , par le pere VIALAR , de la
doctrine chrétienne.*

Sous un dôme pompeux , dans l'horreur des ténèbres ,
Une pâle clarté guide mes pas errans ;
Que vois-je ! des tombeaux & des autels funebres
Dressés à la cendre des grands.
Sur leurs dépouilles dispersées ,
Sur des sceptres rompus , des couronnes brisées ,
Je porte un pied respectueux ;
Et de ces pyramides sombres ,
Où reposent leurs fieres ombres ,
Je n'ose contempler l'orgueil majestueux.

Mon œil avec effroi , sur la pierre parlante ,
Cherche les attributs d'un dauphin adoré.....
Mais j'apperçois son nom.... & ma bouche tremblante
S'attache à ce marbre sacré.
Assise sur son mausolée ,
Des arts & des vertus la troupe désolée
De pleurs baigne ses ossemens.
O mânes d'un héros sublime !
Que votre cendre se ranime.
Ecoutez votre éloge & nos gémissemens.

Vous ne rougirez point d'un hommage coupable ;

Tant qu'un roi sous le dais en impose à nos yeux ,

Rampant à ses genoux , le flatteur méprisable

Ose le mettre au rang des Dieux ;

Mais l'idole est-elle brisée ?

L'auguste vérité , trop long-temps déguisée ,

Paroît enfin sur ses débris.

Sa voix célèbre ici ta gloire ,

Prince , & te peint tel que l'histoire

Doit te représenter à nos fils attendris.

JE n'ai point à louer ces talens de la guerre ,

Trop souvent honorés du titre de vertus ,

Et qui furent jadis les fléaux de la terre

Dans le meurtrier de Clitus.

Mais du ciel la faveur propice ,

Prince , mit dans ton cœur l'amour de la justice ,

De la foi , de la vérité ;

Et cette bonté paternelle ,

Qui , dans Titus , dans Marc-Aurèle ,

A mérité l'encens de la postérité.

SANS faste , sans orgueil , ami de la nature ,

Tu retraças les mœurs de nos simples aïeux.

Du luxe corrupteur la fatale imposture

Jamais ne fascina tes yeux.

L'erreur aveugle & la licence ,

Tremblantes à tes pieds , te virent en silence

Saper leurs coupables autels :

L'impie , instruit par tes exemples ,

Apprit à respecter nos temples ,

Et soumit à la foi ses doutes criminels.

LES vils adulateurs , les Ségans despotiques

Porterent loin de toi leur détestable encens ;

Tu n'écoutes jamais ces maximes iniques ,

Qui changent les rois en tyrans.

Une saine philosophie ;

De ses rayons divins éclairant ton génie ,

268 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

A la vertu forma ton cœur ;
Des savans le commerce utile
T'apprit cet art doux & facile
D'enchaîner les humains en faisant leur bonheur.

TELLE étoit de Henri la sage politique :
Il fut de ses sujets & l'amour & l'appui.
Les penchans généreux de ton ame héroïque,
Prince, t'égalèrent à lui.
Jamais ton cœur tendre & sensible,
Au cri des malheureux ne fut inaccessible ;
Tu sus partager leurs soupirs ;
Et ta prodigue bienfaisance
Versoit au sein de l'indigence
Ce que ta main avare arrachoit aux plaisirs.

MAIS quel objet me frappe : ô jour rempli d'alarmes !
O souvenir affreux ! Louis, pâle , tremblant (*),
Rejette avec horreur ses infidèles armes,
Et tombe sur un corps sanglant.
Arrête, prince inconsolable ;
Ton cœur est innocent , ta main seule est coupable.
Arrête, calme ces transports :
Quand tes bienfaits lavent ton crime,
Faut-il, qu'innocente victime,
Ton ame soit en proie à d'éternels remords ?

LA discorde mugit : la terrible Bellone
M'appelle dans les champs de carnage & de deuil,
Ou l'Anglois consterné vit rompre sa colonne,
Et briser son féroce orgueil.
Des humains barbare ennemie,
Veux-tu que des guerriers j'encense la furie,

(*) On rappelle ici cette chasse déplorable, où un hasard fatal amena, sous les coups de ce prince, un écuyer malheureux.

Et qu'ils deviennent mes héros ?

Pourrois-je louer leur victoire

Quand ils ne courent à la gloire

Qu'en foulant à leurs pieds les morts & les tombeaux ?

Tu me montres en vain Louis, nouvel Alcide,

Au carnage échauffant l'élite des guerriers (*),

Et brûlant de courir dans la foule homicide

Pour cueillir les mêmes lauriers.

Ah ! le philosophe sensible

Aime bien mieux le voir sur ce théâtre horrible,

De Mars contempler les débris,

Et d'un conquérant magnanime

Partageant la douleur sublime,

Frémir d'une victoire achetée à ce prix.

DAIGNE, ô Dieu ! conserver ce héros, ton image,

S'écria le François qui le vit s'attendrir !

La douce humanité fera donc son partage ?

Puisqu'il fait pleurer & gémir,

Il déposera le tonnerre.

Des lauriers arrosés des larmes de la terre

Pour Louis, n'auront point d'attraits :

Ainsi que toi, par sa clémence,

Il fera chérir sa puissance,

Et son trône fera dans le cœur des François.

O TROP fragile espoir ! malheureuse patrie,

Tu ne goûteras pas le fruit de ses vertus.

Ah ! tu vas le pleurer, comme Rome attendrie

Jadis pleura Germanicus.

O mort ! épargne sa jeunesse !

Le prends-tu pour Nestor en voyant sa sagesse....

(*) Louis Dauphin vouloit conduire la maison du roi contre les Anglois,

270 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Nos cris ne peuvent la fléchir.....

Elle ouvre lentement la tombe.... (*)

Louis frappé languit, succombe ,

Et la France l'occupe à son dernier soupir.

LOUIS n'est plus.... François! honorons sa mémoire.

Il n'eut pas le pouvoir de rendre un peuple heureux.

Il en eut le desir.... C'est assez pour sa gloire...

Son fils accomplira ses vœux.

D'un pere l'exemple sublime

Est à jamais gravé dans ce cœur magnanime,

Formé par ses sages leçons :

C'est-là cette lumière

Qui le guide dans sa carrière.

Pourroit-il s'égarer en suivant ses rayons?

TENDRE objet de nos pleurs ! si le sort de la France

Peut encor te charmer dans le séjour des morts ,

Vois la troupe des arts & l'heureuse abondance

De leurs dons couronner ces bords.

Vois sur les plaines de Neptune

Mars à nos pavillons enchaîner la fortune,

Et venger la gloire des lys.

Vois d'un fils la vertu féconde

Le rendre l'arbitre du monde (**);

Et dis avec transport : *tous mes vœux sont remplis.*

Nota. C'est le second prix que ce jeune doctinaire a remporté dans la même académie. Il annonce, comme on voit, des talens distingués.

(*) La maladie dont il mourut fut longue & douloureuse.

(**) On fait que Louis XVI a été arbitre entre la Prusse & l'Allemagne, & qu'il a terminé les différends de la Porte & de la Russie.

L E S A D I E U X.

ENFIN je renonce aux délices
Que tu promettois à mon cœur ;
Je suis trop las de tes caprices ,
Je veux fuir ton regard vainqueur ,
Adieu , perfide Eléonore ;
Je saurai faire un autre choix .
Dans ces lieux tu me vois encore ,
Mais c'est pour la dernière fois .

GRANDS Dieux ! que ton souris est tendre !
Comme il appelle le baiser !
En vain je voulois m'en défendre ,
Je sens mon courroux s'apaiser .
Qui sourit avec tant de grace
Charmeroit les cœurs les plus froids :
Viens , friponne , que je t'embrasse ,
Mais c'est pour la dernière fois .

AINSI je croyois fuir la belle ,
Quand elle me dit tendremens :
» Je ne feignis d'être infidelle
» Que pour éprouver mon amant .
» Pardonnez-moi d'avoir pu craindre ;
» Rends à mon cœur ses anciens droits :
» Le tien a sujet de se plaindre ,
» Mais c'est pour la dernière fois .

Par M. BONNIER DE LAYENS.

ÉPIGRAMME.

UN parvenu, gonflé de sa richesse,
 Reconduisoit certain quidam,
 Sorti, comme l'on dit, de la côte d'Adam,
 Mais dont l'unique avoir étoit dans sa noblesse.
 Le gentilhomme un peu malin,
 D'une révérence profonde
 Gratifioit sur son chemin
 La France & l'Olive & Pasquin.
Pourquoi donc saluer mes laquais à la ronde ?
 » Hélas, Monsieur, prévoir-on l'avenir ?
 » Sait-on où ces messieurs, si le sort les seconde,
 » Pourront quelque jour parvenir ?
 » Il faut ménager tout le monde. «

VERS imités de THOMPSON.

*'Tis done, dread winter spreads his latest glooms,
 And reigns tremendous, &c.*

.....

C'En est donc fait, l'hiver regne sur la nature,
 De son souffle cruel flétrissant la verdure,
 Dans le fond des vallons, au milieu de nos bois,
 Du chantre ailé des airs il a glacé la voix.

Mortel dans mes tableaux, reconnois ton image,
 Loin des jeux innocens qu'offre le premier âge,
 Je te vois, emporté d'un insensible cours,
 Passer de ton printemps, à l'été de tes jours,
 Ton automne te mene à l'hiver de la vie ;
 Un pas, encore un pas, & ta course est finie.

Et la mort te couvrant de ses voiles épais,
A la clarté du jour te ravit pour jamais.

Répondez maintenant, parlez grands de la terre,
Monarques orgueilleux, fiers enfans de la guerre,
Qu'est devenue enfin cette ombre de bonheur,
Où sont ces vains desirs, ces projets de grandeur,
Et ces titres gravés au temple de mémoire,
Qui devoient de vos noms éterniser la gloire?
Où sont ces douces nuits, où sont ces heureux jours,
Perdus dans les plaisirs, consacrés aux amours?
Tout est passé; toi seule, ô vertu secourable,
Du sage qui t'adore amie inséparable,
Toi seule fleurissant par d'immortels appas,
Au séjour du bonheur tu peux guider ses pas.

Quel est ce jour brillant dont j'entrevois l'aurore !
Dieu parle; & cette voix dont il fit tout éclore,
De l'horreur du néant tire de nouveaux cieus,
Un nouvel univers, dont l'habitant heureux,
Delivré pour jamais de soucis & d'allarmes,
De la cruelle mort ne craindra plus les armes.
Les voiles sont tombés, le maître des humains
A leurs foibles regards découvre ses desseins.
Tout change; ô toi, de qui sa justice suprême
Va confondre aujourd'hui l'audace & le blasphème,
Toi qui tenois fermés, au mépris de ses loix,
Les yeux à sa lumière, & l'oreille à sa voix,
Tombe dans la poussière, adore sa puissance.
Apprends pourquoi jadis au sein de l'innocence,
La veuve & l'orphelin accablés de douleurs,
Se nourrissant de fiel & s'abreuvant de pleurs,
D'une faim dévorante étoient la triste proie,
Lorsque coulant des jours tissus d'or & de soie
Le crime triomphant au gré de ses desirs,
En foule sur ses pas attiroit les plaisirs.
Apprends pourquoi le sage ignoré sur la terre,
Terminoit dans les maux une obscure carrière,

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Tandis que respecté le riche fastueux
 D'une foule insensée éblouissoit les yeux.
 Et toi, digne mortel, dont l'ame peu commune
 Gémissant sous les coups d'une injuste fortune,
 A fixé vers le ciel ses innocens desirs,
 Seche, seche tes pleurs, & calme tes soupirs ;
 Tes yeux, tes foibles yeux, dans cette courte vie
 N'ont encore du grand tout connu qu'une partie ;
 Console-toi, l'hiver va finir ses rigueurs,
 Et d'un printemps sans fin tu vas cueillir les fleurs.

Par M. LE MAÎTRE.

*VERS mis au bas d'une statue de marbre trouvée
 dans les jardins de Chantilly, & placée dans
 l'isle d'Amour. (C'est un enfant de la grandeur
 de trois pieds, nud, sans bandeau, sans car-
 quois, sans flèches & sans ailes ; il tient dans
 sa main un cœur enflammé.)*

N'Offrant qu'un cœur à la beauté,
 Aussi nud que la vérité,
 Sans armes comme l'innocence,
 Sans ailes comme la constance,
 Tel fut l'amour au siècle d'or ;
 On ne le trouve plus, mais on le cherche encor.

Par M. GROUVELLE, secrétaire des commandemens
 de S. A. S. Mgr. le prince DE CONDÉ.



O D E A N A C R É O N T I Q U E .

L Y S I S , É G L É .

Combien de maux l'amour prépare !
 Disoit un jour la jeune Églé :
 Qu'il est cruel ! qu'il est barbare !
 Répond Lysis d'un air troublé.

É G L É .

Arys vint m'offrir son hommage,
 Hélas ! il sembloit si constant !..

L Y S I S .

Avant que Daphné fût volage ,
 Mes jours couloient comme un instant !..

É G L É .

L'or, les grandeurs, le diadème
 N'ont rien qui puisse me charmer ;
 J'aurois à mes pieds l'Amour même ,
 Je jure de ne plus aimer.

L Y S I S .

Fuyons, fuyons jusqu'à ses traces...
 Vénus en vain, pour m'enflammer,
 Me promettrait une des Grâces ,
 Je jure de ne plus aimer...

Ah ! s'écrioit tous bas la belle,
 Qu'Arys n'a-t-il eu cette ardeur !
 Lysis disoit : mon infidelle
 N'avoit point cet air de candeur !

Tant Églé fuit l'amour encore ,
 Tant Lysis craint de s'enflammer ,
 Qu'en secret chacun d'eux s'adore ,
 En jurant de ne plus aimer.

PAR M. MASSON DE MORVILLIERS, avocat.

FRAGMENT tiré du Vème. chant du poëme manuscrit intitulé , LE NOUVEAU REGNE ET LE RÉTABLISSEMENT DES LOIX.

» **L**A Haine , désespérée d'avoir été tant de
» fois confondue par la sagesse du roi , est allée
» chercher du secours aux enfers. Le génie
» de la France , accompagné des ombres de nos
» plus grands rois , l'attaque à son retour ,
» remporte sur elle une entière victoire , va
» châtier le roi des enfers , à cause des secours
» qu'il lui avoit prêtés , & vient raconter ces
» exploits mémorables au roi. «

C'est là l'argument de tout le chant , d'où ce fragment est tiré.

O roi , le monstre affreux que l'univers a vu
Par vos efforts heureux tant de fois confondu ,
Honteux de ses revers & de son impuissance ,
Guidé par le dépit , le crime , la vengeance ,
Voulut , toujours à craindre & toujours dangereux ,
Soulever contre vous le séjour ténébreux.
Je le voyois des cieux tout plein de son outrage ,
Et bientôt s'excitant & ranimant sa rage ,
Sur un char emporté par des dragons ailés ,
Furieux , il s'élance & fend les airs troublés.
Tout frémit. Le jour fuit. Une vapeur obscure
Dans son sein ténébreux engloutit la nature.
Cependant , entouré de foudres & d'éclairs ,
Le monstre arrive & tonne aux portes des enfers ;
Reconnoissez , dit-il , votre sœur maîtresse ,

Lieux terribles & chers , ouvrez-vous , le tems presse ,
 Les portes à l'instant s'ébranlent sur leurs gonds ,
 Et d'un bruit rauque & sourd , tremblent ces lieux
 profonds.

Comme un trait dans l'enfer le monstre alors s'élance ,
 Ses serpens en siffiant annoncent sa présence.
 Là , soudain tout renaît à son aspect hideux ;
 On la voit , il suffit , on sent un charme affreux ;
 Au sein du désespoir on aime au moins la Haine ;
 Tout ce qui l'apperçoit l'adore en souveraine ;
 Les divers criminels , de ces lieux habitans ,
 Semblent n'éprouver plus ni regrets , ni tourmens ;
 La mort en voltigeant autour d'elle s'empresse ,
 Et d'un air effrayant lui sourit , la caresse ;
 Les désespoirs , la rage aiguïsent leurs poignards ;
 Prêts à porter , *s'il faut* , l'horreur de toutes parts !

Qui voit-elle plus loin sous ces voûtes brûlantes ?
 Quelles ombres , ô ciel , de rage étincelantes !
 Dans d'épais tourbillons l'un sur l'autre roulans ,
 Viennent avec transport baiser ses pas sanglans !
 Girard , Charel , Clément , absurdes fanatiques ,
 Ravaillac , ce sont-là vos ombres frénétiques ;
 Le barbare Damiens , brûlant d'un noir courroux ,
 Armé d'un coutelas est aussi parmi vous.
 La Haine les embrasse , & sa joie est extrême ,
 De son contentement frissonne l'enfer même.
 » Mes amis , leur dit-elle , un destin odieux ,
 » Qui vous devient commun , m'amène dans ces
 » lieux :

» Vous allez à l'instant me suivre sur la terre ,
 » Si mes affronts au moins sont ressentis d'un pere ,
 Ces ombres , ces démons si fiers , si menaçans ,
 Présagent à ces mots des projets importants.
 Mais sans perdre un moment l'implacable furie ,
 De ce cortège affreux pompeusement suivie ,
 S'avance vers le trône , au milieu de l'effroi ,
 Où siege des enfers le formidable roi.
 Quel lugubre appareil ! quel spectacle effroyable !

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Des vengeances du ciel exemple épouvantable !
 Cette enceinte est un antre immense & ténébreux ,
 Seulement accessible aux plus *grands malheureux* :
 Aux sons d'une infernale & bruyante trompette ,
 Que l'enfer interdit , en mugissant répète ,
 On entend redoubler les longs rugissemens
 Des malheureux en proie à d'éternels tourmens ;
 La discorde y mêlant sa voix fiere & barbare ,
 Annonce que c'est-là le centre du Tartare.
 Le ciel même ne peut , sans être épouvanté ,
 Diriger ses regards vers ce lieu détesté.
 Le seul jour qu'on y voit dans l'épaisseur des ombres ,
 Se forme de lueurs défaillantes & sombres ,
 Qui s'élèvent au loin de gouffres enflammés
 Que le ciel en courroux à lui-même allumés ,
 Dont les flâmes jamais ne seront étouffées.
 Sur ces rocs enfumés quels funestes trophées !
 Là sont les instrumens des supplices divers ;
 Les portraits de la mort , des bourreaux des enfers !
 O combien chez ce roi tout est sombre & terrible !
 Son trône est un écueil , un promontoire horrible ;
 Les grands de son empire , assis à ses côtés ,
 Paroissent des Titans dans les fers indomptés ,
 Et quand la foudre encor les frappe & les terrasse ,
 Ils opposent au ciel un front qui le menace ,
 Et soit par leur courage , ou soit par leurs fureurs ,
 Même dans leur défaite ils paroissent vainqueurs.
 Pourrai-je peindre ici , sans frissonner moi-même ,
 Cet auteur de la mort , du crime & du blasphème !
 La vue atteint à peine à son front sourcilleux ,
 L'épouvante & la mort habitent dans ses yeux ;
 Sa voix ressemble au bruit de l'océan qui gronde ,
 Pour peu qu'il la renforce elle ébranle le monde.
 Comment ne pas penser qu'il est un concurrent ,
 Un rival en pouvoir *digne* du tout-puissant ?
 Et si pour un moment la sagesse éternelle
 Observoit moins ce fier , ce farouche rebelle ,

Cette terre, ces cieux, tous les mondes divers,
Seroient en un clin-d'œil pires que les enfers.

*VERS à Mlle. C***N, qui prétendoit qu'il
y avoit beaucoup de sympathie entr'elle &
l'auteur.*

TU vois entre nous deux beaucoup de sympathie;
Un rapport singulier & de goût & d'humeur;
Je penche, ainsi que toi, vers la mélancolie;
La paresse, pour nous, est presque le bonheur;
L'aspect des malheureux te fait verser des larmes,
Tous les infortunés ont des droits sur mon cœur;
Je trouve la campagne un séjour enchanteur,
Le fracas de la ville a pour toi peu de charmes;
Le parallele est juste; il est fâcheux qu'un point
Vienne mettre entre nous un peu de différence:
C*** je t'aime & tu ne m'aimes point.
Ce trait seul a gâté toute la ressemblance.

Par M. J. D. C.

É P I G R A M M E

Sur un épicier rimailleur.

ROch est poète : esprits pervers,
Pourquoi lui faites-vous la nique?
Laissez-le en paix faire des vers;
Il travaille pour sa boutique.

Par M. d'ARTOIS.

A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

A c a d é m i e Française.

L'Académie a élu M. de Chabanon, à la place vacante par la mort de M. de Fonce-magne.
(*Mercur de France.*)

I I.

A c a d é m i e royale des sciences de Paris.

P R I X de physique proposé par l'académie.

L'académie, toujours empressée de concourir aux progrès des sciences, & se trouvant à portée de disposer d'un fonds propre à donner un prix tous les deux ans, a résolu; en 1777, de joindre un prix de physique aux prix de mathématique & de physico-mathématique, qu'elle est dans l'usage de proposer annuelle-

ment; elle a annoncé en conséquence, qu'elle proposoit, pour le premier prix de ce genre, le sujet suivant :

L'exposition du système des vaisseaux lymphatiques.

Aucun des mémoires qui lui ont été envoyés, ne lui ayant paru remplir l'objet qu'elle s'étoit proposé d'une manière satisfaisante, elle a cru devoir remettre le prix, & proposer une seconde fois le même sujet.

Y a-t-il des vaisseaux lymphatiques de plusieurs especes, comme on l'avoit d'abord avancé ?

Quelle en est l'origine & la terminaison ?

Toutes les parties du corps en sont-elles pourvues ?

Comment ces vaisseaux se comportent-ils dans les glandes conglobées ?

Enfin, quelle est la route que suivent ceux de leurs troncs qui peuvent être rendus sensibles ?

Voilà les principaux points sur lesquels l'académie attend des éclaircissémens. Elle déclare qu'elle ne veut & n'adoptera que des faits. L'anatomie comparée pourra venir au secours de l'anatomie humaine; mais il faudra sur-tout s'attacher à celle-ci, considérée dans l'état de santé, & non dans celui de maladie, parce que, dans cette dernière circonstance, l'organisation des parties n'est pas toujours exactement celle de la nature.

Pour donner aux savans le tems de faire les recherches convenables à l'importance & à la difficulté de ce sujet, l'académie ne proclamera le prix qu'à sa séance publique de pâ-

282 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ques 1782; mais les mémoires lui seront remis avant le premier janvier de la même année. Comme elle se propose de vérifier les observations qui paroîtront neuves, elle exige des auteurs qu'ils rendent compte des procédés qu'ils auront suivis, des instrumens qu'ils auront employés, & des substances dont ils auront fait usage en injection. L'académie desire aussi qu'ils joignent à leurs mémoires des dessins, ou, tout au moins, des esquisses, lorsqu'ils le jugeront nécessaire.

Le prix sera de 1500 livres.

Les savans de toutes les nations sont invités à travailler sur ce sujet, même les associés étrangers de l'académie : elle s'est fait une loi d'en exclure les académiciens regnicoles.

Les mémoires seront écrits en latin ou en françois. On prie les auteurs de faire en sorte que leurs écrits soient lisibles.

Ils ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une sentence ou devise. Ils pourront, s'ils veulent, y attacher un billet cacheté, qui contiendra, avec la même sentence, leur nom, leurs qualités & leur demeure ou leur adresse. Ce billet ne sera ouvert par l'académie, qu'au cas que la piece ait remporté le prix. Ceux qui travailleront pour le prix, adresseront leurs ouvrages, francs de port, au secrétaire de l'académie, ou les lui feront remettre entre les mains. Dans ce second cas, le secrétaire en donnera son récépissé à celui qui les lui aura remis, dans lequel sera marquée la sentence de l'ouvrage & son numéro, selon

l'ordre ou le tems dans lequel il aura été reçu.

L'académie proclamera la piece qui aura mérité ce prix, à son assemblée publique de pâques 1782.

S'il y a un récépissé du secrétaire pour la piece qui aura remporté le prix, le trésorier de l'académie délivrera la somme du prix, à celui qui lui rapportera le récépissé; il n'y aura à cela nulle autre formalité.

S'il n'y a pas de récépissé du secrétaire, le trésorier ne délivrera le prix qu'à l'auteur même, qui se fera connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part.

PRIX extraordinaire proposé par l'académie, pour l'année 1781.

L'académie avoit accordé le titre de son ingénieur en instrumens de mathématique à feu M. Langlois, comme au premier artiste du royaume en ce genre; elle l'avoit accordé de même à M. Canivet, son neveu, qu'elle avoit regardé comme l'héritier des talens de son oncle.

A la mort de ce dernier, plusieurs artistes se sont empressés de demander ce titre vacant; mais l'académie a cru devoir en faire l'objet d'un concours, & le réserver à celui des artistes nationaux & regnicoles qui lui présenteront le meilleur *quart de cercle de trois pieds de rayon, garni de toutes les pieces qui peuvent servir à le rendre d'un usage sûr & commode, & accompagné d'un mémoire contenant le détail des moyens qui auront été employés pour le construire.*

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Le jugement de l'académie devoit être proclamé à l'assemblée publique de la S. Martin 1777 ; mais aucun des instrumens présentés n'ayant rempli les conditions du concours , l'académie a cru devoir remettre le prix , & ouvrir un autre concours , aux mêmes conditions.

Quoique parmi les quarts de cercle qui ont été présentés pour ce second concours , l'académie n'en ait trouvé aucun qui ait rempli suffisamment l'objet principal qu'elle s'est proposée , elle a cru néanmoins devoir accorder la moitié du prix , c'est-à-dire , une somme de 1200 liv. à la piece N^o. 1 , dont l'auteur est M. Megnié , ingénieur en instrumens de mathématiques.

L'académie regarde l'exactitude des divisions comme l'article le plus essentiel à remplir dans les conditions du prix qu'elle a proposé , & elle invite de nouveau , & particulièrement les auteurs des pieces qui ont déjà concouru ou qui ont obtenu la moitié du prix , au concours qu'elle annonce pour l'année 1781 , se réservant à accorder le titre de son ingénieur en mathématiques & les douze autres cens livres , faisant l'autre moitié de la somme du prix , à l'auteur qui aura le mieux rempli les conditions annoncées ci-dessus , & notamment celle qui concerne l'exactitude des divisions , sans laquelle il n'est point possible de faire un usage utile des quarts de cercles astronomiques.

Pour donner plus de tems aux artistes , les ouvrages seront reçus jusqu'au premier mai 1781 inclusivement ; mais le concours sera

ouvert , & les pieces présentées seront examinées depuis la publication de ce programme jusqu'audit terme. Les ouvrages qui viendront après ne seront point admis au concours.

Les instrumens & les mémoires seront remis entre les mains du secrétaire de l'académie , qui , après en avoir enregistré la présentation , en donnera un récépissé , & se chargera de les remettre aux commissaires nommés par l'académie. Il seront rendus aux auteurs après le jugement du prix.

L'académie , à son assemblée publique de la Saint-Martin 1781 , proclamera , dans la forme usitée , celui auquel elle adjugera le titre de son ingénieur en instrumens de mathématique , & un prix de 1200 liv. destiné à le dédommager de ses avances.

Nous croyons pouvoir ajouter à ce programme de l'académie que M. Megnié a construit à l'occasion de ce prix , un quart de cercle azimutal propre à faire deux observations à-la-fois ; & qu'il a employé à la place de la division de Vernier une subdivision du degré en petites parties faites avec une excellente machine à diviser de sa composition. On lui doit aussi une perfection du pantographe , qui l'a fait recevoir de l'académie de Dijon ; une nouvelle construction de la machine parallaxique , qu'il a exécutée pour M. le président de Saron ; un nouveau micrometre pour M. Messier. Il est le premier qui ait fait , par des moyens nouveaux , une subdivision de la toise pour avoir avec la dernière exactitude le pied & pouce , la ligne & les centiemes de lignes par une division ac-

286 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tuelle ; il a aussi imaginé une boussole à double suspension , un nouveau tour à guillocher , une nouvelle serrure de combinaison , approuvée par la société d'émulation ; un nouveau baromètre dans lequel la ligne de niveau est constante , &c. Enfin tout ce qu'a fait cet habile artiste porte l'empreinte du génie le plus inventif , & de la plus grande habileté dans l'exécution.

(*Journal des savans.*)

III.

ACADÉMIE royale des inscriptions & belles-lettres de Paris.

PRIX littéraire fondé en l'année 1754.

L'académie avoit proposé , pour le prix qu'elle devoit distribuer à la Saint-Martin 1779, d'examiner, *Quels furent , chez les differens peuples de la Grece & de l'Italie , les noms & les attributs de Pluton & des divinités infernales , Proserpine exceptée , comme ayant déjà fait partie d'un autre sujet : quelles furent l'origine & les raisons de ces attributs.* Elle avoit invité les auteurs à rechercher, *Quelles ont été les statues ou les tableaux célèbres de ces divinités , & les artistes qui se sont illustrés par ces ouvrages.*

Les vues de la compagnie n'ayant pas été remplies , elle propose encore le même sujet pour le prix de la Saint-Martin 1781.

Ce prix sera double , consistant en deux mé-

daïlles, chacune de la valeur de cinq cents livres.

Toutes personnes, de quelque pays & condition qu'elles soient, excepté celles qui composent l'académie, seront admises à concourir pour ce prix, & leurs mémoires pourront être écrits en latin ou en françois, à leur choix.

Les auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages; mais, pour se faire connoître, ils y joindront, dans un papier cacheté, & écrit de leur propre main, la même devise avec leurs nom, demeure & qualirés, & ce papier ne sera ouvert qu'après l'adjudication du prix.

Les pieces, affranchies de tout port, seront remises entre les mains du secrétaire-perpétuel de l'académie, avant le premier de juillet 1781; & ce terme est de rigueur.

(*Journal de Paris.*)

IV.

BUREAU académique d'écriture, à Paris.

Cette société fit le 4 novembre de l'année dernière, l'ouverture publique de ses séances, dans la grande salle des Mathurins, en présence de M. le lieutenant-général de police, & de M. le procureur du roi, au Châtelet, présidens de ce bureau. M. Harger, secrétaire, ouvrit la séance par la lecture d'un mémoire contenant le précis des travaux auxquels le bu-

reau doit se livrer , sur les cinq parties énoncées dans les lettres-patentes de son érection. Sur la perfection de l'écriture , il fit voir que les mauvaises écritures provenoient de la coulée. Il démontra qu'au moyen de quelques changemens dans la forme des lettres , il seroit possible de la rendre plus lisible , & la bâtarde plus expéditive. Sur le déchiffrement des anciennes écritures , il annonça qu'à cause de la connoissance des degrés de liberté dont les mains sont susceptibles , le bureau pourra déterminer , dans les abréviations dont les anciennes écritures sont surchargées , ce qui a pu y donner lieu. Sur l'arithmétique , il annonça que les travaux du bureau tendroient à donner au public des formules abrégées des calculs usuels du commerce , de la banque & de la finance. Sur la vérification des écritures , il répondit à plusieurs objections , & fit voir que c'étoit moins à la forme des lettres , que les experts s'arrêtoient pour décider de l'unité ou de la diversité d'auteurs , dans plusieurs écritures , qu'aux effets du mouvement qui constitue l'ame de l'écriture. Sur la grammaire françoise , relativement à l'orthographe , M. Harger fit voir que l'écriture , sans l'orthographe , ne remplit pas , quelque belle qu'elle soit , le but principal de son institution. M. d'Autrepe continua la séance par la lecture d'un mémoire sur la nécessité d'une bonne écriture , sur les dangers & les inconvéniens des mauvaises écritures , & sur la dissemblance des caractères , nécessaires à la sûreté publique , laquelle est comme celle
des

des visages, l'effet de la volonté de l'être suprême.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

V.

ACADÉMIE des sciences, belles-lettres & arts de
Besançon.

L'académie distribuera le 24 août 1780 ; trois prix.

Le premier, fondé par M. le duc de Tallard , pour l'éloquence, consiste en une médaille d'or de la valeur de 350 liv.

L'académie ayant réservé le prix proposé sur *les funestes effets de l'égoïsme* , aura trois médailles , de 450 liv. chacune , à distribuer pour l'éloquence ; elle laisse la liberté de traiter le même sujet , ou de montrer que *les vertus patriotiques peuvent s'exercer avec autant d'éclat dans les monarchies que dans les républiques* : le mérite des discours pourra déterminer à réunir ou à diviser les prix.

L'étendue des ouvrages doit être d'environ une demi-heure de lecture.

Le second prix , également fondé par M. le duc de Tallard , est destiné à une dissertation littéraire. Il consiste en une médaille d'or de la valeur de 250 liv.

On propose pour sujet de ce prix de déterminer *quel a été l'état des sciences & des lettres au comté de Bourgogne, depuis le regne de*

290 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Rodolphe-le-Fainéant , jusqu'à la réunion de cette province à la couronne sous Louis XIV.

La dissertation fera d'environ trois quarts-d'heure de lecture , sans y comprendre les preuves.

Le troisieme prix , fondé par la ville de **Be-fançon** , consiste en une médaille d'or de la valeur de 200 liv. destinée à un mémoire sur les arts.

Il sera donné à *la meilleure description des plantes , ou au meilleur mémoire sur la minéralogie de l'un des bailliages de la Franche-Comté , au choix des auteurs.*

Les auteurs sont invités d'indiquer exactement la nature du sol & le nom des lieux où croissent les plantes , ou de ceux dans lesquels se trouvent les substances minérales ou fossiles dont ils parleront ; d'aviser aux moyens d'en tirer le parti le plus avantageux , & de joindre à leurs ouvrages des échantillons bien étiquetés de ce qui pourra mériter une attention particulière.

L'académie ayant réservé les prix proposés sur ces sujets , aura trois médailles , de 200 liv. chacune , à distribuer ; elle se déterminera , suivant le mérite des ouvrages , à réunir ou à diviser les prix.

Les ouvrages seront adressés , francs de port , à M. Droz , conseiller au parlement , secrétaire perpétuel de l'académie , avant le premier mai 1780.

Pour faciliter les recherches & les expériences des personnes qui se livrent à la partie histo-

rique & aux arts , l'académie continuera d'annoncer les sujets d'avance.

On propose pour sujet du prix d'histoire en 1781 , de déterminer *les limites du comté de Bourgogne depuis l'établissement des comtes héréditaires , jusqu'à l'extinction des comtes Palatins.*

Le prix des arts de la même année 1781 , fera donné à celui qui indiquera les moyens de perfectionner les manufactures de poterie en Franche-Comté , de manière à remplacer les vaisseaux de cuivre dont les inconvéniens sont connus , & les creusets que l'on tire de l'étranger.

Les auteurs sont invités de désigner les lieux de la province où se trouvent certaines glaïses ou argiles , qui par elles-mêmes , ou par leurs combinaisons avec des terres & des sables , pourroient servir à fabriquer des pots de grès ou des especes de fayance qui résistent à l'action du feu.

(*Journal de Paris.*)

V I.

SOCIÉTÉ d'Agriculture d'Aix en Provence.

Cette province desiroit depuis long-tems l'établissement d'une société d'agriculture. Le gouvernement , qui connoît tout le prix de ces sociétés bienfaisantes , & qui fait combien toutes les parties de l'économie rurale , se sont perfectionnées par leur moyen , a bien voulu autoriser un certain nombre de citoyens patriotes à se réunir pour se communiquer leurs lu-

292 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mieres sur les différentes branches d'agriculture, & pour les répandre ensuite dans les campagnes. Cette nouvelle compagnie est entrée en plein exercice cette année. Voici l'énoncé des prix qu'elle vient de proposer. Le choix des sujets fait honneur à son discernement.

» 1°. Trouver les moyens les plus simples
» & les moins dispendieux pour contenir les
» eaux de la Durance dans un lit stable & per-
» manent, depuis son entrée en Provence jus-
» qu'à son embouchure dans le Rhône. «

Les concurrens joindront aux mémoires les plans & un devis détaillé du prix & des frais qu'exigera l'entretien annuel des ouvrages qu'il s'agira de faire pour remplir l'objet proposé.

La société desireroit que ces ouvrages eussent, par leur construction, la propriété, non-seulement d'empêcher les débordemens qui font les plus grands ravages dans les terres riveraines, mais encore d'enlever les dépôts de sable & de gravier qui peuvent gêner la navigation, exceptant néanmoins le cas d'une affluence d'eau extraordinaire qui rouleroit des blocs de pierre.

Le prix, qui est de 600 livres, sera délivré en 1781, le premier lundi après la Fête-Dieu. Les mémoires seront envoyés avant le premier mars de la même année.

» 2°. Quelles sont les plantes de Provence
» les plus propres à former des prairies arti-
» ficielles, & à donner, sans arrosage, des four-
» rages abondans? «

● On distinguera dans leur culture les terres

qui leur conviennent, les essais qui en ont été faits dans cette province, & on fera la comparaison de leur produit avec celui de nos prairies ordinaires.

» Quelles sont les plantes vivaces propres
 » à notre climat, qui semées sans engrais dans
 » une terre épuisée, pourront, par leur seul
 » séjour dans cette terre, lui rendre sa première fertilité, & procurer en même-tems
 » un *dépaître* abondant aux troupeaux, soit en
 » hiver, soit en été? «

Il faudra s'attacher à indiquer la manière de semer ces plantes, les terrains qui leur conviennent, le tems qu'elles doivent occuper la terre pour la rendre capable de donner encore, sans le secours d'aucun engrais, de bonnes récoltes de grains. On rappellera les essais faits jusqu'à ce jour dans cette occasion, & le succès qu'ils ont eu. On s'attachera sur-tout à cette seconde partie du programme.

Le prix qui est de 300 livres, fera délivré le premier mercredi après la S. André 1780, & les mémoires doivent être envoyés avant le premier octobre de la même année.

» 3°. Quelles sont en Provence les especes
 » de raisins les plus propres à faire les vins
 » de la qualité la meilleure, soit pour le transport par mer, soit pour la fabrication des
 » eaux-de-vie? «

» Quel est le sol convenable à chaque espece particuliere de sèps, & la culture la
 » moins dispendieuse pour obtenir la quantité
 » sans détériorer la qualité? «

294 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Le prix , qui est de 300 livres , sera délivré le premier lundi d'après pâques de 1780. Les mémoires seront envoyés avant le premier mars de la même année.

Les personnes qui voudront concourir , pourront écrire leurs mémoires en françois ou en latin ; elles les adresseront , francs de port , & avec les formalités ordinaires , à M. Reboul , avocat , & secrétaire perpétuel de la société d'agriculture à Aix.

(*Gazette d'agriculture , commerce , arts & finances.*)

V I I.

A C A D É M I E royale espagnole de Madrid.

L'académie adjugea dans une séance publique , tenue l'année dernière , à Don Joseph de Viera y Clavijo , de l'académie royale d'histoire de la même ville , & historiographe des isles Canaries , le premier prix d'éloquence , dont le sujet étoit l'*Eloge de Philippe V* ; & le second , à Don François-Xavier Conde y Oquendo , prébendier de l'église de la *Puebla de los Angelos* , lequel avoit envoyé un discours du même genre. Don Joseph-Marie Vaca de Guzman , recteur perpétuel du college des chevaliers *Manriques* de l'université d'Alcala , auteur d'une romance en vers hendécasyllabes , obtint le prix de poésie. L'*Accessit* fut accordé à une piece du même genre , composée par Don Léandre-Ferdinand Moratin , de Madrid , & âgé

seulement de 19 ans. Tous ces ouvrages imprimés se trouvent dans la capitale de l'Espagne , chez Ibarra , rue de la Gorgérette.

(*Journal Encyclopédique.*)

V. I I I.

U N I V E R S I T É d'Oxford.

Les prix annuels donnés par le Lord North , chancelier de l'université , ont été adjugés , l'année dernière , l'un à M. Henri Addington , bachelier ès-arts , pour le meilleur essai en anglois sur l'affinité de la poésie & de la peinture ; le second , à M. Guillaume Greenville , pour un poëme latin sur l'électricité.

I X.

A C A D É M I E des Arcades de Rome.

L'académie , après les vacances d'automne , a repris le 2 décembre , de l'année dernière , le cours de ses travaux littéraires. Ce jour , en présence d'un auditoire nombreux & choisi , le docteur Philippe Pirri a rouvert la séance par un discours plein d'élégance & d'érudition sur l'inégalité du génie parmi les hommes. Il a réfuté les paradoxes de quelques philosophes modernes , qui ont en vain voulu soutenir le contraire , & il y a déployé tous les argumens que lui a fourni la force de sa dialectique. Dans la même séance , différens académiciens

296 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ont lu plusieurs pieces de poésies. On y a aussi présenté le recueil des poésies lues auparavant dans le *Bosco Parrasio*, & intitulé *les Vœux quinquennaux*, & qui a été dédié à sa sainteté par l'abbé Joachim Pizzi.

(*Notizie del Mondo.*)

X.

ACADÉMIE de Mantoue.

Sujets proposés par l'académie pour le concours de l'année 1780.

Philosophie. Indiquer le moyen le plus facile de pourvoir aux besoins des personnes, qui ; malgré le desir qu'elles ont de se rendre utiles à l'état & à elles-mêmes, n'en ont pas le pouvoir.

Mathématiques. Indiquer quelle proportion doit avoir une machine la plus simple qui se pourra, à l'aide de laquelle on puisse élever l'eau des étangs à une élévation suffisante pour arroser les terrains plus abondamment qu'on ne le fait avec les autres machines inventées jusqu'à présent.

Physique. Faire de nouvelles expériences qui prouvent que l'air fixe puisse être appliqué avec avantage dans différentes maladies.

Belles-Lettres. Montrer l'erreur dans laquelle sont tombés les critiques qui ont taxé Virgile d'ignorance en géographie.

Il y aura deux prix pour le second & le troisième article, de deux médailles de cinquante

F E V R I E R , 1780. 297

florins ; pour les autres , le prix fera la médaille ordinaire.

Les ouvrages qui concourront doivent être écrits en italien ou en latin , & adressés à M. l'abbé J. Jérôme Carli , secrétaire-perpétuel de l'académie , avant la fin de novembre.

(*Notizie del mondo.*)



S P E C T A C L E S.

P A R I S.

O P É R A.

LE mardi 14 décembre, on a représenté pour la première fois, *Amadis de Gaule*, tragédie-opéra.

On fait que Quinault avoit distribué ce poëme en cinq actes; il a été réduit à trois par un amateur, qui s'est livré à l'étude des beaux-arts pour se délasser d'occupations plus importantes. On fait précéder le nouveau poëme d'un avertissement très-modeste, dans lequel on rend compte au public des raisons qui ont déterminé à resserrer l'opéra d'*Amadis*, & à y faire des changemens. *On espere*, dit l'anonyme, *qu'il n'y verra que le desir de lui plaire, & non la prétention téméraire de corriger un poëte célèbre, dont la mémoire est justement consacrée par tant de chef-d'œuvres.*

Malgré cette précaution, on a condamné hautement ce qu'on appelle l'audace de corriger Quinault; on n'a pas même craint d'avancer que le poëme de cet auteur est infiniment plus raisonnable dans la distribution qu'il en a faite en cinq actes, que dans le nouveau plan

sur lequel il est établi. La plus grande partie de ceux qui se constituent juges des arts & des artistes , est composée de gens qui n'accordent de mérite à un ouvrage qu'autant qu'il jouit d'une certaine réputation , & qui n'examinent jamais jusqu'à quel point cette réputation lui est due , quand le nom de son auteur a quelque célébrité. Quinault seroit seul une preuve incontestable de la justesse de cette observation. La sévérité du législateur de notre Parnasse avoit tellement entraîné les esprits , que plus de cinquante ans après sa mort il ne jouissoit d'aucune considération dans la littérature. Si quelqu'un élevoit la voix en sa faveur , la citation de quelques vers de l'immortel Despréaux suffisoit pour lui imposer silence. Enfin quelques auteurs entreprirent de relever sa mémoire ; & parmi les défenseurs de Quinault , on doit distinguer Voltaire. Le suffrage de ce grand homme lui fit en peu de temps un aussi grand nombre de partisans , que les sarcasmes de Boileau lui avoient donné d'ennemis ; & l'auteur d'*Amadis*, d'*Atis* & d'*Armide* fut tout-à-coup placé dans la classe des meilleurs écrivains du siècle de Louis XIV. Despréaux fut trop sévère sans doute ; mais quelque respect que l'on doive aux décisions du chantre de Henri , n'est-il pas permis d'avancer que son indulgence pour Quinault fut égale à la rigide austérité de l'auteur de l'*art poétique* ? Il ne suffit pas de sacrifier aux Grâces , pour être même un médiocre auteur dramatique ; on rencontre de temps en temps chez Quinault des scènes , & même dans deux

300 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ou trois de ses ouvrages un acte entier; mais s'il les a connus, au moins il n'a jamais mis en œuvre les moyens qui exposent, nouent & dénouent une intrigue d'une manière attachante & raisonnable. Nous analyserons aujourd'hui cet *Amadis*, que tant de gens regrettent de n'avoir pas revu tel qu'il a été composé d'abord; nous examinerons ensuite ce que l'on doit d'estime ou de critique à l'amateur qui a consacré quelques instans à refaire un ouvrage où l'on trouve quelques vers gracieux, quatre ou cinq pensées assez fortes, mais qui, par sa contexture & par le grand nombre de pensées fausses, de vers lâches, prosaïques & rampans qu'on y rencontre, n'étoit pas fait pour être tiré de l'oubli auquel il devoit être abandonné.

Amadis & Florestan son frere ouvrent la scene. L'un se félicite du bonheur dont il va jouir en revoyant Corisande; l'autre se plaint d'Oriane, qui l'a *banni sans vouloir l'entendre*. Florestan conseille à Amadis de cesser d'aimer une inconstante; mais le loyal chevalier *aime mieux être amoureux qu'infidèle*, & il quitte son frere, parce que *l'amour malheureux cherche la solitude*. La tendre Corisande arrive, & la seconde scene se passe dans les assurances qu'elle & Florestan se donnent mutuellement du plaisir qu'ils trouvent à se revoir. Leur conversation est interrompue par Oriane, qui vient à son tour se plaindre de l'infidélité d'Amadis, & qui se promet de briser sa chaîne. Florestan & Corisande lui disent en duo;

On ne sort pas aisément
D'un amoureux engagement.

A quoi Oriane répond sur le champ;

Malheureux qui s'engage
Avec un cœur volage.

Nous ne dirons pas à quelle espece de vers on peut comparer ceux que nous venons de citer ; on le devinera sans peine. L'acte est terminé par une fête, pendant laquelle un chœur chante le pouvoir des charmes d'Oriane sur les plus grands rois de l'univers.

Ce premier acte, froid, triste, languissant ; dénué de tout ce qui constitue l'intérêt dramatique, seroit excusable, peut-être, s'il achevoit l'exposition : on va voir qu'elle n'est pas finie. Au commencement du second acte, paroissent deux nouveaux personnages ; c'est l'enchanteresse Arcabonne & l'enchanteur Arcalaüs. Arcabonne est amoureuse d'un chevalier dont elle ignore le nom, & qui a sauvé ses jours de la fureur d'un monstre. Arcalaüs n'aspire qu'à se venger d'Amadis, qui a vaincu & tué Ardan-Canile, frere des deux enchanteurs. Arcabonne oublie un moment sa tendresse pour se livrer à l'espoir de la vengeance, & elle se retire. Arcalaüs ordonne aux démons de se préparer à servir son courroux, & se retire à son tour. Amadis s'enfonce dans le bois ; il y vient gémir sur son malheureux amour. Corisande l'engage à délivrer Florestan, qui est tombé dans les fers d'un enchanteur : le héros y vole ; il com-

302 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

bat Arcalaüs & ses démons sous la figure de monstres terribles ; il est prêt d'en être vainqueur , quand d'autres démons , sous la forme de nymphes , de bergers & de bergeres , prennent la place des monstres & enchantent Amadis , qui , croyant appercevoir Oriane parmi eux , se laisse conduire au château d'Arcalaüs.

Au troisieme acte , Corisande , Florestan , & les autres captifs enchaînés , se plaignent de leur infortune & appellent la mort. Arcabonne vient leur annoncer qu'ils vont mourir. Regrets douloureux de la part des deux amans. L'enchanteresse les interrompt en leur disant :

Ah ! c'est trop entendre
Un amour si tendre :
Vous m'importunez ,
Taisez-vous , infortunés.

Le chœur des captifs répond :

Quelle rigueur de nous contraindre
A souffrir sans nous plaindre.

Arcabonne se prépare à les immoler sur le tombeau d'Ardan : l'ombre de ce chevalier sort de son tombeau , & prédit à sa sœur qu'elle va trahir ses sermens , & qu'il l'attend aux enfers pour lui reprocher sa foiblesse : elle disparoit. On amene Amadis. La sœur d'Ardan leve le poignard pour l'en frapper ; elle reconnoît en lui le héros qui lui a sauvé la vie : le fer tombe de sa main ; elle rend la liberté aux captifs , emmene Amadis , & l'acte finit

par les chants & les danses de ceux dont les chaînes viennent d'être brisées.

La scene qui ouvre le quatrieme acte a des beautés de détail , & présente quelques idées heureuses rendues d'une maniere très-louable. Arcabonne a vu sa rivale : l'amour fait place à la haine ; elle se promet une vengeance horrible. Oriane vient implorer le secours du ciel. Arcalaüs lui apprend qu'il a vaincu Amadis , & le lui montre étendu sur ses armes ensanglantées. Oriane se désespere & s'évanouit : les deux enchanteurs jouissent de son désespoir ; ils se préparent à prolonger ses tourmens. Urgande les arrête , fait porter les deux amans dans le vaisseau qui l'a amenée. Arcalaüs & Arcabonne se tuent.

Le théâtre représente au cinquieme acte le palais enchanté d'Appolidon , où l'on voit l'arc des loyaux amans & la chambre défendue. Urgande y a conduit Amadis & Oriane , qui se revoient avec transport & jurent de s'aimer toujours. Amadis surmonte tous les enchantemens , & l'opéra finit par une fête dans laquelle on chante les plaisirs de l'amour , & de l'amour constant.

D'après l'analyse exacte que nous venons de faire , nous croirions mériter les reproches de ceux de nos Lecteurs qui ont quelques connoissances du théâtre , si nous nous étendions sur les reproches multipliés qu'on peut faire à l'ouvrage de Quinault : le bon sens , la raison , toutes les regles , tous les principes y sont si souvent blessés , que la lecture la

304 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

plus rapide doit faire paroître presque problématique la réputation dont cet opéra jouit encore. Voyons comment , pour nous servir d'une expression qui est dans la bouche de bien des gens , comment on a déchiré Quinault.

On a supprimé l'épisode de Corisande & de Florestan, épisode froid, triste, inutile, qui ne servoit qu'à ralentir la marche de l'action ; déjà lente par elle-même. L'exposition se fait aujourd'hui par Arcabonne & par Arcalaüs : dans cette scene, presque toute entiere de Quinault, l'auteur des retranchemens, corrections & additions, a jetté quelques vers qui instruisent le spectateur de la mésintelligence qui regne entre Amadis & Oriane : c'est un des moyens de vengeance qu'Arcalaüs a imaginé d'employer. Oriane, en fuyant son amant qu'elle croit infidele, doit tomber dans le piège que lui tend l'enchanteur. Dans un sujet magique, cette idée est heureuse ; elle amene sous les yeux du spectateur Amadis & sa maîtresse, qui, dans le premier ouvrage, ne se voyoient qu'au cinquieme acte ; elle prépare à l'enlèvement d'Oriane par Arcalaüs ; elle motive le second moyen que l'enchanteur emploie pour faire Amadis prisonnier, en lui faisant entendre les cris des chevaliers & des femmes d'Oriane, qui l'engagent à delivrer sa maîtresse qui vient d'être enlevée : voilà une marche théâtrale.

Le second acte est dégagé des longues doléances de Florestan & de Corisande, des ré-

flexions philosophiques des geoliers, des réponses triviales d'Arcabonne & du chœur des captifs; du reste, c'est le troisieme acte de Quinault, élagué avec goût & intelligence.

Le troisieme acte, à l'exception de la mort d'Arcalaüs & d'Arcabonne, qui sortent maintenant avec l'espoir de se venger, est le même que le quatrieme acte de l'ancien ouvrage. Par un effet de son pouvoir, Urgande transporte sur le champ les deux amans au palais d'Appolidon, & ce qui faisoit un acte long & vuide d'action, n'offre plus aujourd'hui qu'une fête. Est-ce-là déchirer Quinault? Nous le demandons aux lecteurs de bonne-foi. Mais; nous dira-t-on, l'ouvrage est froid: oui sans doute, & c'est la faute du sujet. Quel intérêt peut-on attendre d'une intrigue entièrement fondée sur la magie, où, dans le plan donné par le premier auteur, les passions sont sans force, sans énergie, où les grandes oppositions sont inadmissibles? Il falloit ne pas retoucher *Amadis*; & voilà peut-être le reproche le mieux fondé que l'on puisse faire à l'amateur dont on reconnoit si mal le travail & la modestie.

Le style n'a pas été revu avec moins de soin que la marche théâtrale. Comme cet article est déjà fort étendu, & que nous devons entrer dans d'autres détails, nous n'en citerons qu'un exemple; il est tiré de la premiere scene du troisieme acte, qui étoit ci-devant le quatrieme. Citons d'abord Quinault: Arcalaüs dit à sa sœur;

306 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,
Quoi ! sur votre vengeance un lâche amour l'emporte.

A R C A B O N N E.

La vengeance la plus forte
Ne peut rien contre l'amour.

Je l'aime malgré moi, cet ennemi charmant ;
J'en voulois être aimée, un autre a su lui plaire.
Je vous défie, avec votre colere,
D'inventer, pour mon châtiment,
Un si cruel tourment.

L'amateur anonyme a conservé les idées de Quinault, & presque les mêmes expressions ; mais il leur a donné une nouvelle vie. Voici comme il fait parler Arcabonne :

Eh ! que peut contre l'amour
La vengeance la plus forte ?
J'aime cet ennemi charmant ;
Un autre objet a su lui plaire.
Pouvez-vous, dans votre colere,
Inventer pour mon châtiment
Un aussi rigoureux tourment ?

On sent que l'exclamation d'Arcabonne donne du mouvement au style des deux premiers vers, & de la valeur à la pensée. *Je vous défie, avec votre colere*, étoit une tournure de phrase commune & même triviale, elle est corrigée avec goût par la simple question, *pouvez-vous inventer*. On peut observer cependant que l'anonyme n'a pas encore tiré tout le parti possible de son sujet, puisqu'on lui reproche d'avoir retranché le monologue *Bois épais*, & de n'avoir

pas assez motivé la jalousie d'Oriane, ni l'arrivée d'Urgande, ni la puissance & la protection qu'elle accorde aux deux amans, &c.

Passons à la musique : elle est de M. Bach, célèbre compositeur Allemand. C'est le premier ouvrage qu'il a composé dans notre langue. Quoiqu'on puisse lui faire beaucoup & de justes reproches, il ne peut nuire à sa réputation. Le récitatif est remarquable dans les deux premiers actes par la pureté du style & la vérité des accens. On doit des éloges au duo du premier acte, *Qu'une horrible vengeance* ; au monologue d'Amadis, *Je ne verrai plus ce que j'aime* ; à l'air d'Arcabonne, *Bientôt l'ennemi qui m'outrage*, quoiqu'on y remarque des répétitions trop fréquentes. La plus grande partie des airs de ballet est charmante ; nous aurions désiré plus de noblesse & d'élévation dans ceux du troisième acte. Le morceau d'orchestre pendant lequel les suivantes d'Arcabonne exécutent des cérémonies funebres autour du tombeau d'Ardan, est d'une belle facture, & parfaitement analogue à la situation. Enfin, cette composition, malgré ses défauts, annonce un homme d'un très-grand mérite, très-savant en harmonie, & qui, avec un peu plus de connoissance de nos théâtres, est fait pour acquérir parmi nous beaucoup de célébrité.

M. le Gros a chanté le rôle d'Amadis à la satisfaction universelle. Oriane étoit représentée par Mlle. le Vasseur ; Arcalaüs, par M. Moreau.

Mlle. Durancy a déployé un talent supé-

308 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rieur dans le rôle d'Arcabonne. Energie, dignité, chaleur, intelligence, elle n'y a rien laissé à désirer.

Les ballets sont de la composition de M. Noverre. Le public n'a pas goûté ceux du second acte, & nous croyons qu'on a eu raison de les trouver d'un genre au-dessous de la tragédie. MM. Vestris & Gardel, Mlles. Guimard, Pestin, Heinel ont obtenu, chacun dans leur genre, les éloges dont ils sont dignes. On a principalement distingué le pas de deux dansé par M. Dauberval & par Mlle. Théodore. Ce pas est aussi supérieurement exécuté, qu'il est dessiné avec esprit.

Nous avons été surpris de voir Arcalaüs rester immobile quand il est défié par Amadis, & appeller à son secours les démons, avant d'avoir combattu. Nous ne l'avons pas moins été quand nous avons vu Amadis marcher avec nonchalance contre les monstres suscités par Arcalaüs, & les frapper à peine une fois de son épée. Le combat auprès du palais d'Apollidon ne mérite pas moins de reproches. Dans un ouvrage comme Amadis, tous les accessoires exigent beaucoup de soin, & quand ils ne sont pas bien exécutés, il perd la plus grande partie de son intérêt.

Les décorations sont magnifiques; celles du dernier acte sur-tout, lorsqu'Amadis tente & exécute l'ouverture de l'arc des loyaux amans, & où le décorateur a fait succéder très-ingénieusement, trois décorations l'une à l'autre. La descente de la Fée Urgande occupe tout le théa-

tré par les nuages enflammés qui l'accompagnent; le char en remontant, laisse voir l'arc des loyaux amans, & cet arc se détruit au moment où Amadis le franchit, & fait place à l'isle fortunée dont Amadis devient le maître. Les habitans de l'isle, richement vêtus, sont biens groupés, & présentent aux yeux un spectacle vraiment imposant.

(*Mercure de France; Journal général de France; Journal de Paris.*)

L O N D R E S.

D R U R Y - L A N E.

On a joué dernièrement sur ce théâtre une comédie nouvelle, intitulée : *le Temps présent* (the times) dont l'auteur est Mrs. Griffith, connue déjà par d'autres pieces.

Les principaux personnages sont : *Sir William Woodley*; *M. Woodley*, neveu du précédent; le colonel *Montfort*; le conseiller *Belford*; *M. Bromley*, &c. *Lady Marie Woodley*; *Louise*, niece du vieux *Woodley*; *Mrs. Bromley*, &c.

Le jeune *Woodley*, marié contre le gré de son oncle, à une fille de qualité, qui n'a pas moins de goût que lui pour la dépense & les plaisirs, donne avec sa femme dans toutes les folies du tems. *Sir William*, qui désapprouve cette conduite, ne veut pas les voir; mais il leur fait dire de se retirer à leur terre en *Dorsetshire*, pour prévenir la ruine totale de leur fortune. Le neveu & la niece ne font pas

grande attention à cet avis salutaire ; Woodley continue de se livrer à la passion du jeu avec un certain Bromley , chevalier d'industrie , dont il a fait la connoissance à Spa ; & la femme de celui-ci , en se liant avec Lady Woodley , seconde efficacement son mari dans ses friponneries. Sir William , sans espoir du côté de son neveu , projette de donner à sa niece Louise , un mari de sa main ; il fait choix du conseiller Belford , & il a avec lui , pour sonder ses sentimens , un long entretien , à la fin duquel il amene sa proposition. Belford en paroît très-flatté , mais avant de se déterminer , il demande du tems pour s'assurer si le choix de l'oncle est du goût de la niece. Il va trouver celle-ci au moment où ayant appris de son oncle qu'il veut la marier dans la semaine à un homme qu'il ne nomme pas , elle écrit à Belford lui-même , pour implorer son assistance , & lui demander des conseils. Instruit dans cette entrevue de l'amour de Louise pour le colonel Montfort , non-seulement Belford renonce généreusement à sa main , mais il lui promet encore de faire tout ce qui dépendra de lui pour l'unir avec son amant. D'un autre côté , le colonel Montfort ayant déclaré son amour au jeune Woodley , frere de Louise , & s'étant assuré de son consentement , vient demander celui de sir William , qui lui répond laconiquement que sa niece est déjà mariée , ou du moins qu'il a donné sa parole , qu'il ne retireroit pas pour un roi ou un empereur. Le colonel cherche en vain à favoir le nom de son heureux rival ;

à la fin , il se retire pour éclaircir lui-même ce mystère. Belford reparoit au même instant sur la scene , & au grand étonnement de sir William , lui annonce qu'il ne peut pas épouser sa niece ; ce refus met le vieillard dans une telle colere , qu'il ne veut pas entendre les raisons de Belford , & il se reproche d'avoir éconduit si précipitamment le colonel Montfort , parri également avantageux pour le caractère & pour la fortune.

Cependant les affaires du jeune Woodley deviennent toujours plus mauvaises , les exécutations sur ses biens se multiplient , & il est obligé de faire part de sa malheureuse situation à Lady Marie , qui aussi-tôt prend la résolution de quitter le monde , & de se retirer avec son époux à la campagne , pour y réparer par une sage économie , le tort qu'elle a fait à sa fortune par une folle dissipation. Louise porte à sir William cette nouvelle , qui commence à le radoucir ; ce bon vieillard en a une autre à annoncer à sa niece , qu'il craint bien qu'elle ne reçoive pas avec plaisir , c'est le refus qu'on a fait de sa main ; il tâche en même tems de l'engager à prendre pour époux , au lieu de l'incivil qui l'a refusée , le colonel Montfort , & il n'est pas moins étonné que satisfait de voir la soumission de Louise à ses volontés.

Bromley a de Woodley un billet de six mille liv. sterl. qu'il lui a gagnées au jeu ; il le fait arrêter dans sa maison , pour s'assurer du paiement , & les sergens entrent au moment où tout se dispose pour le voyage. Le colonel

312 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Montfort qui se trouve présent, sauve la liberté à son ami, de la manière la plus généreuse, en se rendant caution de sa dette. Louise retourne une seconde fois auprès de son oncle, pour lui apprendre le nouveau malheur de son frère & la générosité de son amant; sir William en est si touché, qu'il oublie tous les sujets de mécontentement qu'on lui a donnés; il vient chez son neveu, & fait succéder la joie à la tristesse, en mariant Louise au colonel, & en se réconciliant avec Lady Woodley & son mari, dont il rétablit la fortune par ses bienfaits.

Cette pièce a eu un grand succès. On prétend que c'est une imitation du *Joueur*, tragédie de Moore; mais elle paroît avoir aussi beaucoup de ressemblance avec le *Bourru bienfaisant* de M. Goldoni.

(*Universal magazine.*)

C O V E N T - G A R D E N.

A-peu-près dans le même tems on a joué sur ce théâtre un opéra bouffon pantomime, intitulé le *Miroir ou Arlequin par-tout*. L'objet de cette pièce paroît avoir été uniquement de faire briller les talens des différens artistes qui ont concouru à son exécution. Les décorations en sont belles & variées. La musique, composée par M. Dibdin, est en général agréable; mais il n'y a rien de bien remarquable dans le dialogue ni dans les situations. Les personnages que l'auteur introduit, sont , *Jupiter*,
Pluton,

Pluton, Minos, Belphegor, Astaroth, Arlequin, &c. Cérès, Colombine, &c. La scène est d'abord aux enfers, où Arlequin est introduit par Belphegor. Il veut faire révolter les ombres en leur promettant de les ramener sur la terre; mais ce grand projet est déconcerté par Cerbere qui arrête les fugitifs & les fait rentrer dans leur sombre demeure. Arlequin est joint ensuite par Punch, & tous les deux sont chargés par Pluton de lui aller chercher sur la terre une vierge de seize ans; pour les mettre en état de remplir leur commission, Pluton donne à Arlequin un miroir fait avec tant d'art que l'haleine d'une femme qui n'est pas chaste en noircit la surface, laquelle conserve au contraire son éclat & sa blancheur sous le souffle d'une vierge. Munis de ce talisman, ils parcourent toute la terre sans trouver ce qu'ils cherchent, & à la fin désespérant du succès de leur entreprise, ils arrivent dans le jardin de Cérès, où Arlequin s'avise de faire son épreuve sur une statue. Le miroir n'est pas terni; Arlequin anime la statue d'un coup de sa batte, & il se trouve que c'est sa chère Colombine. Grande joie des deux amans, interrompue par l'arrivée de Cérès, qui paroît très-choquée des libertés qu'Arlequin prend chez elle; cependant elle finit par s'appaiser, & elle donne à Arlequin une lettre pour Jupiter, où elle prie ce dieu d'interposer son autorité auprès de Pluton en faveur de sa fille, & d'unir Arlequin avec Colombine. En conséquence de cette lettre, Jupiter assemble son conseil, oblige Pluton

314 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

à se raccommo-der avec Proserpine, marie Arlequin à sa maîtresse ; & la piece finit par un chœur. On voit par cette courte analyse , que si ordinairement les décorations sont faites pour les pieces , il y a cependant des pieces qui ne sont faites que pour les décorations.

(*Universal Magazine.*)

N A P L E S.

Le vendredi 17 septembre dernier, l'académie des nobles de cette ville, qui donne régulièrement ses concerts les mardi & vendredi de chaque semaine, fit exécuter avec un applaudissement général, l'opéra d'*Alceste*, musique du chevalier Gluck.

Le mercredi 24 novembre, LL. MM. assistèrent à la représentation d'un opéra-bouffon intitulé, *il Gelofo Sincerato*, sur le nouveau théâtre *del fondo di Separazione*.

Le samedi 4 décembre, LL. MM. assisterent à la représentation d'un nouvel opéra-bouffon sur le même théâtre.

F L O R E N C E.

L'avent a fait fermer tous les théâtres de cette ville, au milieu des succès les plus brillans. On ne se lassait pas d'entendre sur celui *dell'Intrepidi* la signora Maccarini & le signor Anfani, à la louange desquels on voyait paraître tous les jours de nouvelles poésies. Le sieur Ricciardi ne s'est pas fait moins d'honneur par son

ballet de la *défaite de Darius*, que ces virtuoses, par la beauté de leur chant. Mais rien n'a égalé l'espece de triomphe que le signor Marchesi a remporté sur le théâtre *della Pergola*, le jour de sa clôture ; il a été couronné sur la scene par un groupe de génies, & un Apollon sorti du sein de ce groupe, lui a offert au nom du public & au bruit des applaudissemens un riche présent tant en or qu'en bijoux de toute espece.

(*Notizie del mondo.*)



HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

*DISCOURS sur le langage des
Perroquets. (*)*

LES animaux que l'homme a le plus admirés, sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature ; il s'est émerveillé toutes les fois qu'il en a vu quelques-uns faire ou contrefaire des actions humaines ; le singe par la ressemblance des formes extérieures, & le perroquet par l'imitation de la parole, lui ont paru des êtres privilégiés, intermédiaires entre l'homme & la brute : faux jugement produit par la première apparence , mais bientôt détruit par l'exa-

(*) En attendant que le public soit à portée de lire le 21e. volume de l'*Histoire-Naturelle*, nous allons placer ici quelques fragmens d'un très-beau discours qui se trouve à la tête de l'*Histoire des Perroquets*, par M. le Comte de Buffon.

men & la réflexion. Les Sauvages , très-insensibles au grand spectacle de la nature , très-indifférens pour toutes ses merveilles , n'ont été saisis d'étonnement qu'à la vue des perroquets & des singes ; ce sont les seuls animaux qui aient fixé leur stupide attention. Ils arrêtent leurs canots pendant des heures entières pour considérer les cabrioles des sapajous ; & les perroquets sont les seuls oiseaux qu'ils se fassent un plaisir de nourrir , d'élever , & qu'ils aient pris la peine de chercher à perfectionner ; car ils ont trouvé le petit art , encore inconnu parmi nous , de varier & de rendre plus riches les belles couleurs qui parent le plumage de ces oiseaux.

L'usage de la main , la marche à deux pieds ; la ressemblance , quoique grossiere , de la face ; le manque de queue , les fesses nues , la similitude des parties sexuelles , la situation des mamelles , l'écoulement périodique dans les femelles , l'amour passionné des mâles pour nos femmes ; tous les actes qui peuvent résulter de cette conformité d'organisation , ont fait donner au singe le nom d'*homme sauvage* par des hommes à la vérité qui l'étoient à demi , & qui ne savoient comparer que les rapports extérieurs. Que seroit-ce , si par une combinaison de nature aussi possible que toute autre , le singe eût eu la voix du perroquet , & comme lui la faculté de la parole ? Le singe parlant eût rendu muette d'étonnement l'espece humaine entiere , & l'auroit séduite au point que le philosophe auroit eu grande peine à démontrer

318 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

qu'avec tous ces beaux attributs humains , le finge n'en étoit pas moins une bête. Il est donc heureux pour notre intelligence , que la nature ait séparé & placé dans deux especes très-différentes , l'imitation de la parole & celle de nos gestes , & qu'ayant doué tous les animaux des mêmes sens ; & quelques-uns d'entr'eux , de membres & d'organes semblables à ceux de l'homme , elle lui ait réservé la faculté de se perfectionner ; caractere unique & glorieux qui seul fait notre prééminence , & constitue l'empire de l'homme sur tous les autres êtres.

Car il faut distinguer deux genres de perfectibilité , l'un stérile , & qui se borne à l'éducation de l'individu , & l'autre fécond , qui se répand sur toute l'espece , & qui s'étend autant qu'on le cultive par les institutions de la société. Aucun des animaux n'est susceptible de cette perfectibilité d'espece ; ils ne sont aujourd'hui que ce qu'ils ont été , que ce qu'ils seront toujours , & jamais rien de plus ; parce que leur éducation étant purement individuelle , ils ne peuvent transmettre à leurs petits que ce qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs pere & mere : au lieu que l'homme reçoit l'éducation de tous les siècles , recueille toutes les institutions des autres hommes , & peut , par un sage emploi du tems , profiter de tous les instans de la durée de son espece pour la perfectionner toujours de plus en plus. Aussi quel regret ne devons-nous pas avoir en contemplant ces âges funestes , où la barbarie a non-seulement arrêté nos progrès , mais nous a fait reculer au point d'imperfec-

tion d'où nous étions partis ! Sans ces malheureuses vicissitudes , l'espece humaine eût marché & marcheroit encore constamment vers cette perfection glorieuse , qui est le beau titre de sa supériorité , & qui seule peut faire son bonheur.

Mais l'homme purement sauvage , qui se refuseroit à toute société , ne recevant qu'une éducation individuelle , ne pourroit perfectionner son espece , & ne seroit pas différent , même pour l'intelligence , de ces animaux auxquels on a donné son nom : il n'auroit pas même la parole , s'il fuyoit sa famille & abandonnoit ses enfans peu de tems après leur naissance. C'est donc à la tendresse des meres que sont dûs les premiers germes de la société : c'est à leur constante sollicitude & aux soins assidus de leur tendre affection , qu'est dû le développement de ces germes précieux : la foiblesse de l'enfant exige des attentions continues , & produit la nécessité de cette durée d'affection , pendant laquelle les cris du besoin & les réponses de la tendresse commencent à former une langue , dont les expressions deviennent constantes & l'intelligence réciproque ; par la répétition de deux ou trois ans d'exercice mutuel ; tandis que dans les animaux , dont l'accroissement est bien plus prompt , les signes respectifs de besoins & de secours , ne se répétant que pendant six semaines ou deux mois , ne peuvent faire que des impressions légères , fugitives , & qui s'évanouissent au moment que le jeune animal se sépare de sa mere. Il ne peut

320 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

donc y avoir de langue , soit de paroles , soit par signes , que dans l'espece humaine , par cette seule raison que nous venons d'exposer ; car l'on ne doit pas attribuer à la structure particulière de nos organes la formation de notre parole , dès que le perroquet peut la prononcer comme l'homme ; mais jaser n'est pas parler ; & les paroles ne font langue que quand elles expriment l'intelligence & qu'elles peuvent la communiquer. Or ces oiseaux , auxquels rien ne manque pour la facilité de la parole , manquent de cette expression de l'intelligence , qui seule fait la haute faculté du langage : ils en sont privés comme tous les autres animaux , & par les mêmes causes , c'est-à-dire , par leur prompt accroissement dans le premier âge , par la courte durée de leur société avec leurs parents , dont les soins se bornent à l'éducation corporelle , & ne se répètent ni ne se continuent assez de tems pour faire des impressions durables & réciproques , ni même assez pour établir l'union d'une famille constante , premier degré de toute société , & source unique de toute intelligence.

La faculté de l'imitation de la parole ou de nos gestes ne donne donc aucune prééminence aux animaux qui sont doués de cette apparence de talent naturel. Le singe qui gesticule , le perroquet qui répète nos mots , n'en sont pas plus en état de croître en intelligence & de perfectionner leur espece : ce talent se borne dans le perroquet à le rendre plus intéressant pour nous , mais ne suppose en lui aucune supériorité.

rité sur les autres oiseaux , sinon qu'ayant plus éminemment qu'aucun d'eux cette facilité d'imiter la parole , il doit avoir le sens de l'ouïe & les organes de la voix plus analogues à ceux de l'homme ; & ce rapport de conformité , qui dans le perroquet est au plus haut degré , se trouve , à quelque nuance près , dans plusieurs autres oiseaux , dont la langue est épaisse , arrondie , & de la même forme à-peu-près que celle du perroquet : les fansonniers , les merles , les geais , les choucas , &c. peuvent imiter la parole ; ceux qui ont la langue fourchue , & ce sont presque tous nos petits oiseaux , sifflent plus aisément qu'ils ne jassent : enfin , ceux dans lesquels cette organisation propre à siffler se trouve réunie avec la sensibilité de l'oreille & la réminiscence des sensations reçues par cet organe , apprennent aisément à répéter des airs , c'est-à-dire , à siffler en musique : le serin , la linotte , le tarin , le bouvreuil , semblent être naturellement musiciens. Le perroquet , soit par imperfection d'organes ou défaut de mémoire , ne fait entendre que des cris ou des phrases très-courtes , & ne peut ni chanter , ni répéter des airs modulés ; néanmoins il imite tous les bruits qu'il entend , le miaulement du chat , l'aboïement du chien , & les cris des oiseaux aussi facilement qu'il contrefait la parole : il peut donc exprimer & même articuler les sons , mais non les moduler ni les soutenir par des expressions cadencées , ce qui prouve qu'il a moins de mémoire , moins de flexibilité dans les organes , & le gosier aussi sec , aussi agreste

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

que les oiseaux chanteurs l'ont moëlleux & tendre.

D'ailleurs , il faut distinguer aussi deux sortes d'imitation , l'une réfléchie ou sentie ; & l'autre machinale & sans intention : la première acquise , & la seconde pour ainsi dire innée : l'une n'est que le résultat de l'instinct commun répandu dans l'espèce entière , & ne consiste que dans la similitude des mouvemens & des opérations de chaque individu , qui tous semblent être induits ou contraints à faire les mêmes choses ; plus ils sont stupides , plus cette imitation tracée dans l'espèce est parfaite ; un mouton ne fait & ne fera jamais que ce qu'ont fait & font tous les autres moutons : la première cellule d'une abeille ressemble à la dernière ; l'espèce entière n'a pas plus d'intelligence qu'un seul individu , & c'est en cela que consiste la différence de l'esprit à l'instinct : ainsi l'imitation naturelle n'est dans chaque espèce qu'un résultat de similitude , une nécessité d'autant moins intelligente & plus aveugle , qu'elle est plus également répartie : l'autre imitation , qu'on doit regarder comme artificielle , ne peut , ni se répartir ni se communiquer à l'espèce ; elle n'appartient qu'à l'individu qui la reçoit , qui la possède sans pouvoir la donner : le perroquet le mieux instruit ne transmettra pas le talent de la parole à ses petits. Toute imitation communiquée aux animaux par l'art & par les soins de l'homme , reste dans l'individu qui en a reçu l'empreinte : & quoique cette imitation soit , comme la pre-

miere, entièrement dépendante de l'organisation; cependant elle suppose des facultés particulières qui semblent tenir à l'intelligence, telles que la sensibilité, l'attention, la mémoire; en sorte que les animaux qui sont capables de cette imitation, & qui peuvent recevoir des impressions durables & quelques traits d'éducation de la part de l'homme, sont des espèces distinguées dans l'ordre des êtres organisés; & si cette éducation est facile, & que l'homme puisse la donner aisément à tous les individus, l'espèce, comme celle du chien, devient réellement supérieure aux autres espèces d'animaux, tant qu'elle conserve ses relations avec l'homme; car le chien abandonné à sa seule nature, retombe au niveau du renard ou du loup, & ne peut de lui-même s'élever au-dessus.

Nous pouvons donc ennoblir tous les êtres en nous approchant d'eux, mais nous n'apprendrons jamais aux animaux à se perfectionner d'eux-mêmes; chaque individu peut emprunter de nous, sans que l'espèce en profite, & c'est toujours faute d'intelligence entr'eux: aucun ne peut communiquer aux autres ce qu'il a reçu de nous; mais tous sont à-peu-près également susceptibles d'éducation individuelle; car quoique les oiseaux, par les proportions du corps & par la forme de leurs membres, soient très-différens des animaux quadrupèdes, nous verrons néanmoins que, comme ils ont les mêmes sens, ils sont susceptibles des mêmes degrés d'éducation: on apprend aux

324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

agamis à faire à peu-près tout ce que font nos chiens : un serin bien élevé, marque son affection par des caresses aussi vives, plus innocentes, & moins fausses que celles du chat : nous avons des exemples frappans de ce que peut l'éducation sur les oiseaux de proie, qui de tous paroissent être les plus farouches & les plus difficiles à dompter. On connoît en Asie le petit art d'instruire le pigeon à porter & rapporter des billets à cent lieues de distance : l'art plus grand & mieux connu de la fauconnerie, nous démontre qu'en dirigeant l'instinct naturel des oiseaux, on peut le perfectionner autant que celui des autres animaux. Tout me semble prouver que, si l'homme vouloit donner autant de tems & de soins à l'éducation d'un oiseau ou de tout autre animal, qu'on en donne à celle d'un enfant, ils feroient par imitation tout ce que celui-ci fait par intelligence; la seule différence seroit dans le produit : l'intelligence toujours féconde, se communique & s'étend à l'espece entiere, toujours en augmentant, au-lieu que l'imitation nécessairement stérile, ne peut ni s'étendre ni même se transmettre par ceux qui l'ont reçue.

Et cette éducation par laquelle nous rendons les animaux, les oiseaux plus utiles ou plus aimables pour nous, semble les rendre odieux à tous les autres, & sur-tout à ceux de leur espece; dès que l'oiseau privé prend son essor & va dans la forêt, les autres s'assemblent d'abord pour l'admirer, & bientôt ils le maltraitent & le poursuivent comme s'il étoit d'une es-

pece ennemie ; on en aura un exemple bien singulier dans la buse , je l'ai vu de même sur la pie , sur le geai ; lorsqu'on leur donne la liberté , les sauvages de leur espece se réunissent pour les assaillir & les chasser : ils ne les admettent dans leur compagnie que quand ces oiseaux privés ont perdu tous les signes de leur affection pour nous , & tous les caracteres qui les rendoient différens de leurs freres sauvages , comme si ces mêmes caracteres rappelloient à ceux-ci le sentiment de la crainte qu'ils ont de l'homme , leur tyran , & la haine que mérite ses suppôts ou ses esclaves.

Au reste , les oiseaux sont de tous les êtres de la nature les plus indépendans & les plus fiers de leur liberté , parce qu'elle est plus entière & plus étendue que celle de tous les autres animaux ; comme il ne faut qu'un instant à l'oiseau pour franchir tout obstacle & s'élever au-dessus de ses ennemis , qu'il leur est supérieur par la vitesse du mouvement , & par l'avantage de sa position dans un élément où ils ne peuvent atteindre , il voit tous les animaux terrestres comme des êtres lourds & rampans attachés à la terre ; il n'auroit même nulle crainte de l'homme , si la balle & la fleche ne leur avoient appris que sans sortir de sa place il peut atteindre , frapper & porter la mort au loin. La nature en donnant des aîles aux oiseaux , leur a départi les attributs de l'indépendance & les instrumens de la haute liberté ; aussi n'ont-ils de patrie que le ciel qui leur convient ; ils en prévoient les vicissitudes & changent de climat

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

en devançant les saisons ; ils ne s'y établissent qu'après en avoir pressenti la température ; la plupart n'arrivent que quand la douce haleine du printems a tapissé les forêts de verdure ; quand elle fait éclore les germes qui doivent les nourrir ; quand ils peuvent s'établir , se gîter , se cacher sous l'ombrage ; quand enfin la nature , vivifiant les puissances de l'amour , le ciel & la terre semblent réunir leurs bienfaits pour combler leur bonheur. Cependant cette saison de plaisir devient bientôt un tems d'inquiétude ; tout à-l'heure ils auront à craindre ces mêmes ennemis au-dessus desquels ils planoient avec mépris ; le chat sauvage , la martre , la belette , chercheront à dévorer ce qu'ils ont de plus cher ; la couleuvre rampante gravira pour avaler leurs œufs & détruire leur progéniture , quelque élevé , quelque caché que puisse être leur nid , ils sauront le découvrir , l'atteindre , le dévaster ; & les enfans , cette aimable portion du genre-humain , mais toujours malfaisante , par désœuvrement , violeront sans raison ces dépôts sacrés du produit de l'amour : souvent la tendre mere se sacrifie dans l'espérance de sauver ses petits , elle se laisse prendre plutôt que de les abandonner ; elle préfère de partager & de subir le malheur de leur sort à celui d'aller seule l'annoncer par ses cris à son amant , qui néanmoins pourroit seul la consoler en partageant sa douleur. L'affection maternelle est donc un sentiment plus fort que celui de la crainte , & plus profond que celui de l'amour , puisqu'ici cette affection l'emporte

sur les deux dans le cœur d'une mere, & lui fait oublier son amour, sa liberté, sa vie.

Pourquoi le tems des grands plaisirs est-il aussi celui des grandes sollicitudes ? Pourquoi les jouissances les plus délicieuses sont-elles toujours accompagnées d'inquiétudes cruelles, même dans les êtres les plus libres & les plus innocens ? N'est-ce pas un reproche qu'on peut faire à la nature, cette mere commune de tous les êtres ? Sa bienfaisance n'est jamais pure ni de longue durée. Ce couple heureux qui s'est réuni par choix, qui a établi de concert & construit en commun son domicile d'amour, & prodigué les soins les plus tendres à sa famille naissante, craint à chaque instant qu'on ne la lui ravisse ; & s'il parvient à l'élever, c'est alors que des ennemis encore plus redoutables viennent l'assaillir avec plus d'avantage ; l'oiseau de proie arrive comme la foudre & fond sur la famille entière, le pere & la mere sont souvent ses premières victimes, & les petits dont les ailes ne sont pas encore assez exercées ne peuvent lui échapper. Ces oiseaux de carnage frappent tous les autres oiseaux d'une frayeur si vive, qu'on les voit frémir à leur aspect ; ceux même qui sont en sûreté dans nos basses-cours, quelque éloigné que soit l'ennemi, tremblent au moment qu'ils l'aperçoivent, & ceux de la campagne saisis du même effroi, le marquent par des cris & par leur fuite précipitée vers les lieux où ils peuvent se cacher. L'état le plus libre de la nature a donc aussi ses tyrans, & malheureusement c'est à eux seuls qu'appar-

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tient cette suprême liberté dont ils abusent , & cette indépendance absolue qui les rend les plus fiers de tous les animaux ; l'aigle méprise le lion & lui enleve impunément sa proie ; il tyrannise également les habitans de l'air & ceux de la terre , & il auroit peut-être envahi l'empire d'une grande portion de la nature , si les armes de l'homme ne l'eussent point relégué sur le sommet des montagnes & repoussé jusqu'aux lieux inaccessibles , où il jouit encore sans trouble & sans rivalité de tous les avantages de sa domination tyrannique.

Le coup-d'œil que nous venons de jeter rapidement sur les facultés des oiseaux , suffit pour nous démontrer que dans la chaîne du grand ordre des êtres , ils doivent être après l'homme placés au premier rang. La nature a rassemblé , concentré dans le petit volume de leur corps plus de force qu'elle n'en a départi aux grandes masses des animaux les plus puissans ; elle leur a donné plus de légèreté sans rien ôter à la solidité de leur organisation ; elle leur a cédé un empire plus étendu sur les habitans de l'air , de la terre & des eaux ; elle leur a livré les pouvoirs d'une domination exclusive sur le genre entier des insectes , qui ne semblent tenir d'elle leur existence que pour maintenir & fortifier celle de leurs destructeurs auxquels ils servent de pâture ; ils dominent de même sur les reptiles dont ils purgent la terre sans redouter leur venin ; sur les poissons qu'ils enlèvent hors de leur élément pour les dévorer ; & enfin sur les animaux quadru-

pedes dont ils font également des victimes : on a vu la buse affaillir le renard , le faucon arrêter la gazelle , l'aigle enlever la brebis , attaquer le chien comme le lievre , les mettre à mort & les emporter dans son aire ; & si nous ajoutons à toutes ces prééminences de force & de vitesse , celles qui rapprochent les oiseaux de la nature de l'homme , la marche à deux pieds , l'imitation de la parole , la mémoire musicale ; nous les verrons plus près de nous que leur forme extérieure ne paroît l'indiquer ; en même-tems que par la prérogative unique de l'attribut des aîles & par la prééminence du vol sur la course , nous reconnoîtons leur supériorité sur tous les animaux terrestres.

(*Mercur de France.*)

I I.

*MONTAGNE enflammée , dans la Haute-Hongrie. (*)*

Dans les environs de Sarmaſag , village ſitué au palatinat de Szolmock dans la Haute-Hongrie , il y a une montagne qui n'a point ceſſé de brûler depuis le printems dernier. Ce phénomène a excité l'attention de quelques phyſiciens. Sur une partie extérieure de cette mon-

(*) Voyez notre journal de novembre 1779 , page 307.

330 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tagne , à la même distance de son sommet & de son pied , ils ont découvert une issue du feu au bord d'un ruisseau : on ne trouve point de terre à trois brasses de profondeur , mais une pierre de la nature du grès. Cette montagne s'est un peu affaissée en quelques endroits , & sa superficie est çà & là crevassée par la violence du feu qui couve dans ses entrailles. Pour peu que dans une de ces crevasses l'on enfonce un bâton de 4 à 5 pieds, il prend feu , & il en sort des étincelles : dans les endroits où le feu est assez vif , il divise les pierres & les calcine en petits morceaux , sans les dissoudre , au point d'être pulvérisées avec la main. Ce feu , de jour en jour , s'étend davantage vers la superficie de cette montagne , comme on peut s'en appercevoir aux vapeurs qui s'elevent des racines d'un arbre qui n'en est guere éloigné : la fumée sort des environs , comme de plusieurs fours , & répand à une grande distance une odeur de soufre. L'aliment de ce feu paroît être une matière sulfureuse , cachée dans les veines du grès ou de la marne.

(*Journal encyclopédique.*)



I I I.

LETTRE à MM. les Rédacteurs de l'Esprit
des Journaux.

M E S S I E U R S ,

Je crois être le premier qui ai démontré l'existence d'un volcan, du côté d'Andernac, à la rive gauche du Rhin. Comme M. Hamilton semble l'ignorer, & se donner pour l'auteur de cette découverte, s'en faisant honneur devant la *société royale* de Londres, par une lettre imprimée dans les *Transactions philosophiques* de l'an 1778, & que vous rap- portez dans votre journal du mois d'octobre dernier; (*) permettez, MM., que j'aie aussi l'honneur d'informer le public par cette lettre,

(*) Voyez dans l'*Esprit des Journaux* du mois d'octobre 1779, avec l'extrait des *Transactions philosophiques* de la *société royale* de Londres pour 1778, imprimées tout récemment, la lettre de Sir William Hamilton, adressée à Sir Johnes Pringle, président de la *société royale*, contenant la description de certains vestiges de volcans sur les rivages du Rhin. En voici le début : « Comme je ne me rappelle pas d'avoir ja-
» mais entendu dire qu'il ait existé anciennement des
» volcans sur les bords de cette rivière, j'ai le plaisir
» de vous envoyer quelques remarques imparfaites que
» j'ai eu occasion de faire dans un voyage de quelques
» jours très-agréable sur le Rhin, &c. »

332 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que je vous prie d'insérer avec ses notes dans votre premier journal, que j'avois déjà depuis long-tems annoncé cette découverte dans un mémoire sur l'*histoire-naturelle des fossiles des Pays-Bas*, lu le 7 février 1774, à l'*académie impériale & royale* de Bruxelles, & imprimé dans le Ier. volume, que cette compagnie a publié en 1777. (*)

M. Hamilton est venu à Spa en 1777; j'ai eu l'honneur de lui parler alors de ce volcan; il a pris même la peine de se rendre à Theux, accompagné de M. le marquis de S**. & de M. L.... pour voir les pieces que j'en avois dans ma collection : il y a vraiment de quoi surprendre, que ce seigneur ne s'en soit pas

(*) Voyez le Ier. volume des *Mémoires de l'académie impériale & royale de Bruxelles*, imprimé en 1777, pag. 396, dont voici l'extrait mot pour mot. »
 » Quoiqu'il paroisse que l'érection des bancs de nos
 » rochers, puisse être attribuée à une éruption souterraine, on ne voit aucune matiere propre aux volcans, qu'à Steffen, village situé entre Malmedi & Andernac, où il y a des rochers noirs, semblables à des briques que le feu a vitrifiées & boursoufflées en cellules : ces rochers dont on fait des meules, ne different en rien de quelques laves que j'ai vues en Italie au Mont-Vesuve, & au Pui-Dome, ancien volcan en Auvergne : ils sont une preuve assez forte qu'il pourroit y avoir eu un volcan renouvelé dans ces endroits, dont Tacite (*V. Annal. lib. 13*, à la fin :) rapporte que de son tems le pays fut brûlé par des feux sortis de la terre. « *Jusqu'aux murs de Cologne*, dit encore cet historien. (*ibid.*)

souvenu après qu'il fut parti de Spa , pour aller visiter les bords du Rhin , & faire sa lettre, adressée à M. Pringle , président de la société royale , qui commence par ces mots : » Comme » je ne me rappelle pas d'avoir jamais entendu » dire qu'il ait existé anciennement des vol- » cans sur les bords de cette riviere , (*le* » *Rhin* ,) j'ai le plaisir de vous envoyer quel- » ques remarques imparfaites , &c. «

Ce qui n'est guere moins surprenant , Messieurs , c'est que depuis que j'ai annoncé ce volcan éteint , & jusqu'alors inconnu , il se soit trouvé tout-à-coup plusieurs personnes qui s'avisent d'en parler , je ne dis point encore sans me citer , (ce qui , à la vérité , n'est pas un grand mal ,) mais c'est sur-tout , que ces Messieurs en parlent , comme s'ils en avoient fait la découverte. De ce nombre sont : M. Collini , (*) M. Desmarest , (**)

(*) Voyez le journal d'un voyage avec des observations minéralogiques , par M. Collini , *in-8vo*. A Mannheim , 1776. Pag. 272 & suiv. Si M. Hamilton n'eût pas été déjà informé à Spa , d'un volcan au Rhin , il eût pu l'être par ce voyage de M. Collini , fait en 1774.

(**) Voyez le *Journal de Physique* , par M. l'abbé Rosier , mars 1779. Pag. 198 & suiv... Ce n'est qu'en janvier 1779 , ce n'est qu'après un voyage fait en Hollande en 1777 , que M. Desmarest annonce pour une espece de pozzolane , le *tras* d'Andernac , qu'il avoit , dit-il , encore vu en 1768 , mais que cependant jusqu'en 1774 , ni lui ni personne n'avoit reconnu , non plus que la pierre meulière d'Andernac , pour produc-

tion de volcan, quoique l'usage de l'une & de l'autre soit immémorial dans ce pays. C'est seulement après cette nouvelle connoissance de l'an 1777, que M. Desmarest se hâte de proposer en 1779, par la voie du *Journal de Physique*, comme un objet très-intéressant pour la France, le moulin hollandois, (machine assez semblable à celle connue sous le nom de *bocard*, à l'usage des fonderies de fer au pays de Liege & en Allemagne) qu'il décrit en grand détail, pour broyer & mettre en poudre les moëllons volcaniques de l'Auvergne, comme ceux d'Andernac, pour en faire avec la chaux un ciment solide, qui se durcit promptement, même sous l'eau, ainsi que celui qu'on fait avec la pozzolane d'Italie. Enfin, ce qui est à remarquer, a-t-on songé à faire du *mas* ou pouzzolane en Auvergne, avant que je n'eusse annoncé le volcan éteint d'Andernac, qui en fournit la matière ?

(*) Voyez l'*Histoire-Naturelle*, contenant les époques de la nature ; par M. le comte de Buffon, tom. IX & X. In-8vo. Paris, 1778.

» M. Bomare (y est-il dit, pag. 131 du tome X.)
 » à observé dans le territoire de Cologne, les vestiges
 » de plusieurs volcans éteints. « A la vérité, M. Bomare rapporte (pag. 290, du tom. II de sa minéralogie imprimée en 1762,) qu'on rencontre quelquefois en *Allemagne*, au confluent de la *Moselle* & du *Rhin*, des ponces ; mais il ne dit point qu'il y a un volcan, ni qu'il y ait vu des laves, qui font la vraie preuve du local d'un volcan éteint. Comme il a été reçu membre de l'académie de Bruxelles en 1774, il lui a été facile d'apprendre ma découverte d'un volcan au Rhin, & de communiquer aux personnes de sa connoissance le contenu de nos mémoires.

A propos de ce nouvel ouvrage de M. de Buffon,

ces MM. n'ait pas tiré de mon mémoire la connoissance de ce volcan , mais il n'en est pas

qu'il me soit permis d'en dire encore un mot. Ce célèbre naturaliste y prétend , comme une chose nouvelle & importante , qu'on n'a pas même soupçonné (ce sont ses expressions , tom. IX , pag. 213 ,) *que le travail particulier des courans , a été postérieur à l'ouvrage général de la mer , &c.* Ce qui est bien différent de ce qu'il avoit avancé jusqu'alors dans le vol. II. de ses ouvrages , qui a paru il y a déjà quelques années. Sans adopter ce que M. de Buffon répète ici au sujet de la prétendue vitrification du globe de la terre , du sable , du grès , &c. je suis charmé qu'il y établisse à présent , que les courans de la mer , au tems de sa retraite , (*ibid.* pag. 213) ont formé les montagnes , les plaines , & les vallées , en donnant pour exemple la carte de la chaîne de montagnes de Langres : il confirme par-là , l'explication que j'avois donnée , long-tems avant son nouvel ouvrage , dans un mémoire sur l'*Histoire-Naturelle d'une partie du Pays-Belgique* , lu à l'académie de Bruxelles en 1770 , & imprimé avec son supplément en 1777. J'y rapporte en preuve , une carte semblable de cette partie du pays de Liege , où est situé le château de Franchimont , & dans laquelle on rencontre tous les monumens , par lesquels j'ai déterminé , à la fin de l'autre mémoire imprimé en 1777 , trois époques remarquables de révolutions arrivées au globe terrestre , d'une manière dont personne n'avoit encore parlé. C'est un singulier hasard , que depuis lors il a paru des ouvrages sur les époques , tels que ceux-ci : *Mémoire sur la détermination de quelques époques de la nature , par les produits des volcans ;* par M. Desmarest , (imprimé dans le *Journal de Physique* , de février 1779. pag. 115.) *Les époques de la nature ,* par M. le comte de Buffon , &c.

336 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

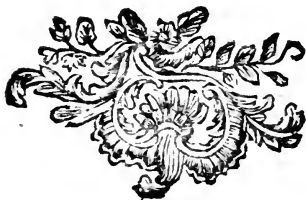
moins vrai qu'ils n'en ont parlé que bien du tems après que ce mémoire a été présenté & lu à notre académie.

Je pourrois donner des preuves ultérieures de ce que je viens d'avancer, si ce que j'en ai rapporté dans cette lettre, n'étoit plus que suffisant.

J'ai l'honneur d'être , &c.

MESSIEURS ,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur , *ROBERT DE LIM-
BOURG* , docteur en médecine de
la Faculté de Montpellier.



MÉDECINE

M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

L.

OBSERVATION sur l'usage interne du phosphore , par M. ALPHONSE LE ROY, D. M. P.

UN jeune homme de 24 ans , après différentes causes d'épuisement , fut attaqué d'une fièvre putride maligne au commencement de juillet de l'année dernière. Les symptômes étoient un abattement de forces considérable , un pouls beaucoup plus lent que dans l'état naturel , un crachement de sang , sans chaleur à la poitrine , un vomissement de bile d'abord jaune , ensuite verte & œrugineuse. La matière des déjections étoit très fétide. Il sembloit que le principe de la vie étoit épuisé , & que toutes les humeurs étoient en dissolution. Tous ces symptômes devinrent plus graves , malgré les secours qui paroissoient les plus appropriés , & au point que presque tout sentiment sembloit détruit. Lorsqu'on leva les vésicatoires que j'avois fait appliquer , la chair de dessous la pel-

338 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

licule étoit blafarde & insensible. Le mouvement étoit presque totalement aboli ; le pouls étoit très-foible. On agitoit le malade sans qu'il pût ouvrir les yeux. Si on levoit les paupières, on voyoit les pupiles très-dilatées. La langue muqueuse & épaisse ne pouvoit sortir de la bouche. Les genoux, les cuisses, le visage & les mains étoient froids. Il rendoit depuis 7 à 8 jours ses urines & ses excréments involontairement. La décomposition des humeurs paroissoit être au dernier période, & son corps exhaloit déjà une odeur cadavereuse. La plaie des vésicatoires & le scrotum étoient presque atteints de gangrene. Il seroit difficile d'avoir des exemples d'une purridité aussi exaltée dans aucuns corps vivans. J'avois employé les antiseptiques & les cordiaux les plus puissans ; enfin d'après le précepte de Celse, résolu de mettre en usage un remède douteux, plutôt que de n'en employer aucun, je tentai le phosphore.

Je le prescrivis à la dose de 2 grains fondus dans une cuillerée d'huile de lin mêlée à 2 onces de looch, composé avec l'eau où avoit séjourné le phosphore. M. Lebel, apothicaire, prépara ce remède. On en donna dans la nuit du 23 juillet une cuillerée d'heure en heure au malade. A la visite du matin, je lui trouvai de la chaleur, le pouls rétabli, la plaie des vésicatoires ayant suppuré. Les jambes étoient sensibles. Les deux gardes (car une seule ne suffisoit pas) me dirent qu'à mesure qu'elles lui avoient administré ce remède, elles l'avoient

vu sensiblement revenir à la vie. Une d'elles eut une frayeur extrême, parce qu'en donnant ce médicament loin de la lumière, une partie étoit tombée sur le menton du malade, ce qui lui fit croire que c'étoit du feu.

Dès le lendemain, le malade demanda à évacuer de l'urine & à aller à la selle. Il y eut un peu de fièvre & du délire que je regardai d'un heureux présage. Ce remède fut réitéré six fois dans l'espace de sept jours. La dernière, on le donna en lavement. Depuis cette époque, le malade est revenu de jour en jour & s'est parfaitement rétabli. Son pere, maître en chirurgie au Mans, qui étoit venu à son secours, a été témoin de cette cure, ainsi que M. le Cointre, médecin, mon élève.

La convalescence de ce jeune homme m'a présenté des phénomènes qui pourront éclairer sur les effets du phosphore. Le bruit de son trépas & de son enterrement s'étant répandu dans le public, une lettre qu'il m'écrivit de Savigné-l'Evêque, dans le Maine, du 15 août, m'apprend son parfait rétablissement & toute sa reconnoissance. » On ne croiroit jamais, » dit-il, que j'aie essuyé, depuis si peu de » tems, une maladie aussi cruelle que celle » dont vous m'avez tiré; il ne m'en reste pas » la moindre trace & je me porte à merveil- » le, &c.

Signé, BOISQUETIN, fils.

RÉFLEXIONS sur l'usage de ce remède.

Le phosphore, dira-t-on, peut être nuisi-

ble. J'avoue que ce remede ne doit point être administré sans principes sur sa nature & sur son action. A en juger par la vue & ses effets à l'air libre, on le croiroit un remede incendiaire. Kunkel qui fit, après Brand, ce soufre singulier, en l'appliquant à l'économie animale, sembla renouveler la fable de Prométhée. Il fit un mystere de ce médicament de sa composition. Avec des pilules lumineuses il guérissoit, dit-on, certaines maladies désespérées. Trois médecins Allemands ont, comme Kunkel, donné à l'intérieur le phosphore, mais en substance & mêlé à des confections à la dose de 12 grains, ce qui me paroît extrême. Je l'ai pris moi même en substance à la dose de 3 grains dans de la thériaque. J'ai déjà essayé à l'intérieur le sel microcosmique du sel essentiel de l'urine. Je n'en ai remarqué que de bons effets. J'ai donné le phosphore à des animaux à des doses qui étonneront; je comptois ne publier cette dernière observation qu'avec celles du même genre; mais la publicité que lui a donné l'apothicaire, m'a forcé à la publier de moi-même. Les loochs me paroissent le véhicule le plus convenable à ce remede, que je crois avoir administré le premier en France.

D'après mes principes, selon les divers états de l'acide & du phlogistique dans l'économie animale, je donne l'acide & le phlogistique, & autant que je le peux je les choisis dans le regne animal. On peut enlever aux remedes phosphoriques leur odeur insupportable & faire les pilules de Kunkel. Je me propose de pu-

blier sur ces matieres un mémoire qui mettra les médecins en état de juger si , comme on l'a dit trop précipitamment , mon succès est dû à une heureuse témérité.

Signé, ALPHONSE LE ROY, D. M. P.

(Gazette de Santé.)

I I.

AVENTURES de Henri Axford , qui , après avoir été muet pendant quatre ans , recouvra l'usage de la parole par un songe.

Henri Axford étoit fils d'un avocat du même nom dans le comté de Wilt (Wiltshire). Dans son enfance il fut sujet aux convulsions , & cela dura jusqu'à sa 25me. année. Alors sa santé se rétablit entièrement. Un jour (il étoit dans sa 28me. année), il accompagna quelques dames qui alloient voir la terre de Longleat , appartenant au vicomte de Weymouth. Il s'aperçut en chemin qu'il étoit enroué , & il reconnut bientôt tous les symptômes d'un rhume ordinaire. Six jours après , il perdit l'usage de la voix , au point de ne pouvoir faire entendre le moindre cri. Cependant son rhume se guérit ; il fut de nouveau très-bien portant , mais il continuoit à être muet. On consulta tous les médecins des environs ; leurs conseils furent inutiles , & sa langue resta liée. On désespéroit de lui en rendre l'usage , & , depuis quatre ans ,

342 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

il étoit dans ce malheureux état , lorsqu'au mois de juillet 1741, il fit une promenade à Stocke, dans le Wiltshire. Il s'y enivra. En revenant , il tomba trois ou quatre fois de cheval ; enfin un voisin en eut pitié , le ramassa sur le chemin où il étoit étendu après une nouvelle chute , & le mit dans un lit. Il s'endormit promptement , & rêva , comme il l'a raconté depuis , qu'il étoit tombé dans une cave de bière en fermentation. Cela l'effraya tellement qu'il fit tous ses efforts pour crier , & appella en effet du secours. En se réveillant , il fut singulièrement surpris d'avoir recouvré l'usage de la parole , sans avoir conservé le moindre vestige d'enrouement , & sans que le son de sa voix eût changé le moins du monde. Depuis cet instant , il a joui d'une santé parfaite , & s'est plu à raconter son aventure , en observant que c'étoit la première fois de sa vie qu'il s'étoit enivré.

(*Journal encyclopédique*)



I I I.

EXTRAIT d'une lettre de M. MAGELLAN, membre de la société royale de Londres, à un de ses amis de Paris, sur une machine nommée le Respirateur.

Je vais vous annoncer un remede nouveau & très-simple, que M. Mudge, membre de la société royale de cette ville, chirurgien à Plymouth, vient de publier : ce remede guérit infailliblement la toux catharrale en très-peu de tems, particulièrement lorsqu'elle n'est pas ancienne. C'est d'après un grand nombre d'observations très-constatées, que l'auteur parle si positivement de l'efficacité de son remede, d'autant plus estimable qu'on en peut faire usage dans tous les pays du monde, presque sans frais, & sans l'assistance de médecin ou d'apothicaire. Ce remede est d'ailleurs si innocent en lui-même, qu'il ne peut point nuire, même en l'appliquant avec peu de discrétion. Ces qualités doivent le rendre, on ne peut plus, recommandable, &c.

M. Mudge considere avec la plus grande raison, que la toux catharrale n'est que la suite d'une vraie inflammation, du moins partielle, de la membrane qui tapisse les organes de la respiration, &, pour la guérir, il applique le topique le plus simple, le plus innocent & le plus sûr ; c'est-à-dire, la vapeur de l'eau médiocrement chaude. Pour mieux réussir dans

344 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cette application, avec le plus grand avantage, il a inventé un instrument qu'il appelle *inhaler* en anglois, & que je crois pouvoir nommer *respirateur*, à cause de son usage. En voici la description avec les changemens que j'y ai faits, pour le rendre plus commode dans la pratique, en lui conservant dans le même-temps tous les avantages dont cet instrument est susceptible.

C'est un vaisseau cylindrique, qu'on peut faire, si l'on veut, d'or ou d'argent, mais qui, étant d'étain, ou même de fer blanc, est également bon pour son objet. Il est tout soudé à l'entour, & doit contenir environ une pinte; sa forme est à-peu-près comme celle d'un pot à faire du thé, ou comme un petit arrosoir de jardin, garni d'une ou deux anses. On y trouve un tuyau qui est soudé au plan supérieur, descend au dedans jusqu'à la distance d'un demi-pouce du fond. Ce tuyau a un petit couvercle avec des trous pour laisser entrer l'air qu'on veut humer. Il y a à côté une autre embouchure garnie d'un couvercle pareil avec des trous; mais elle est faite au dedans en entonnoir; de sorte qu'en y mettant une petite boule de liège, elle y fait l'office de soupape, laissant échapper l'air du dedans au dehors, mais empêchant qu'il n'y entre. Les diamètres de l'embouchure du tuyau & du trou doivent être assez grands pour ne pas rendre difficile le passage de la respiration: c'est assez de leur donner environ quatre dixièmes de pouce anglois.

Enfin est un tuyau flexible de cuir, qui ren-

ferme un fil de métal, couvert de soie, en forme spirale, pour le rendre tout-à-fait flexible, & garni d'une embouchure d'ivoire qu'on applique à la bouche lorsqu'on en fait usage.

MANIERE d'employer le Respirateur.

Lorsque la personne affligée de la toux catarrhale, ou du mal de gorge, (car il paroît que ce topique doit être aussi bien avantageux dans ce dernier cas) va se coucher ; on mettra de l'eau chaude dans le *respirateur*, par l'embouchure, après en avoir ôté le tuyau de cuir, on ne le remplira pas tout-à-fait, mais seulement jusqu'aux deux tiers ou environ ; on l'enveloppera dans une serviette, & on le mettra au lit du malade près de son aisselle ; il attendra jusqu'à ce que l'eau soit un peu moins chaude, pour qu'il puisse en humer la vapeur sans se brûler. Cet instrument agit de la manière suivante. L'air qui entre par le tuyau passé à travers l'eau modérément chaude, s'y charge de la vapeur aqueuse, & entre ensuite par le tuyau dans les poumons du malade, qui peut jeter l'expiration par le même tuyau, parce qu'alors l'air sortant par la soupape avec quelque partie de la vapeur chaude, & se répandant entre les draps, servira, au bout de quelque temps, à exciter le malade à une transpiration salutaire. On doit continuer cette opération pendant 20 minutes, ou une demi-heure ; si la toux est récente, on ne manque pas de se trouver soulagé, &

346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tout-à-fait guéri, le jour suivant : mais si la toux est ancienne, alors il faudra continuer ce remede pendant quelques nuits de suite.

Quand on voudra faire usage du *respirateur*, l'auteur conseille de prendre quelque opiate trois quarts-d'heures avant de se coucher, comme un remede concomitant pour obtenir la guérison de la toux. En conséquence, il prescrit environ trois drachmes, ou trois petites cuillerées, comme celles dont on use en prenant le thé, de l'elixir *laregoricum* pour les adultes ; une pour les enfans de moins de cinq ans, & deux pour ceux entre cet âge & les dix ans.

Le titre du livre, dont j'ai extrait cette relation, est *Radical & expeditious cure for a recent Catarrhus cough. By J. MUDGE, F. R. F. &c. London, 1778, in-8°*. Le lecteur y trouvera un grand nombre de discussions théoriques fort ingénieuses, & ses observations très-utiles dans la pratique. Entre les dernières, je ne puis omettre celle du bon effet qu'il a vu dans les crachemens de sang, tendants à la fièvre éti-que, en faisant prendre au malade une demi-drachme de nître dans un verre d'eau, deux ou trois fois par jour ; & dans la toux sèche & fatigante, des pillules faites de gomme ammoniaque avec quelques gouttes de laudanum, prises avant de se coucher. Je souhaite que ces remedes ne soient pas oubliés par ceux de la faculté, entre les autres qu'on connoît propres à ces maladies, parce que j'ai plus de confiance aux remedes autorisés par l'observation bien

Constatée, qu'en tous les autres qui n'ont en leur faveur que l'autorité & la théorie de ceux qui les ordonnent.

P. S. M. Mugde parle d'une expérience qu'on peut faire avec le *respirateur*, mais que je n'ai pas grande envie de répéter. Il dit que, pour se convaincre que la toux catharale provient d'avoir respiré un air froid & humide, il n'y a qu'à faire usage du *respirateur* avec de l'eau froide; car on ne manquera pas d'exciter, par ce moyen, cette espèce de toux.

(*Nouvelles de la république des arts & des sciences.*)



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

EXTRAIT d'une lettre sur le partage des communes, & la division des grandes fermes par petites portions.

LA France est un pays riche & fécond, qui prospère & s'améliore tous les jours par les progrès du commerce & de l'agriculture. Les chemins se multiplient, l'administration se perfectionne, & cependant il y a beaucoup de pauvres. Une partie du peuple, car je ne dirai pas le peuple en général, n'est pas heureuse. A quoi cela tient-il ? aux impositions. Elles peuvent y contribuer, mais elles n'en sont pas certainement la cause unique. La raison en est que la pauvreté du peuple ne se trouve nulle part en proportion avec le poids des impôts, & que le citoyen le plus pauvre est toujours le journalier dont le principal de la taille n'est guère évalué qu'au prix de deux de ses jours.

nées, ce qui, avec la crue, ne fait pas la somme de quatre journées. Est-ce au défaut de circulation, au manque de travail ? Il faudroit pour cela que la pauvreté n'approchât pas des grandes villes, & sur-tout de la capitale. Est-ce au bas prix des salaires ? Oui sans doute, & c'est le mal auquel il est important d'apporter quelque remède. Mais les salaires ne sont-ils pas en proportion des denrées ? Non, & je suis en état de prouver que non-seulement dans les différentes provinces de la France, mais encore dans plusieurs pays étrangers, il n'existe nulle proportion constante entre les salaires & le prix des denrées, entre le prix de tel travail & celui de tel autre, à industrie égale, &c. Mais, qui peut donc décider du prix des salaires ? Quelques circonstances politiques & mille circonstances morales qu'il feroit trop long d'énumérer. Disons seulement qu'il n'y a que dans les livres qu'on peut se contenter de maximes générales, telles que *les rapports constans établis entre les salaires & les prix des denrées, les prix même des choses réglés par la concurrence, &c.* Contentons-nous de rappeler un principe connu dans un des ouvrages les plus ingénieux que notre siècle ait produits. *Le riche s'est rendu le tyran du pauvre. Le propriétaire a fait la loi à l'ouvrier.* (*) Or ces causes ont agi dans toute leur énergie ; le peuple est resté pauvre : les salaires ont été trop bas. Ces causes, il est vrai,

(*) *Réflexions sur le commerce des grains.*

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

n'ont pas agi également par-tout ; mais , comme il a été dit dans un autre ouvrage moderne (*), les anciennes habitudes ont conservé leur influence , & le payfan françois , originairement serf affranchi , a toujours eu trop peu d'idée de lui-même , & s'est laissé opprimer. Reposons-nous sur l'administration éclairée , qui non-seulement protège le peuple , mais l'appelle encore à la discussion de ses intérêts ; reposons-nous , dis-je , sur cette administration , de tout ce que les loix peuvent opérer pour le bonheur public. Mais il est des choses qui échappent nécessairement à leur influence , parce que le caractère des loix est d'être générales & absolues , & qu'elles iroient contre tout leur objet , si jamais elles venoient à toucher de trop près à la propriété & à la liberté. Il est des substances qu'on ne peut ni polir ni nettoyer avec le fer , parce qu'il offense souvent ce qu'il veut améliorer. Que les citoyens , invités par le gouvernement à s'occuper comme lui de la prospérité publique , partagent donc avec lui ce soin important. Il s'agit d'affranchir le pauvre de la tyrannie du riche. Mais pourquoi est-il esclave ? C'est qu'il n'est pas propriétaire. Tel journalier , obligé de mendier du travail , & de l'accepter au prix qu'on veut y mettre , seroit peut-être en état de faire la loi , du moins de traiter au pair s'il avoit quinze jours de subsistance devant lui. Quelle triste population ! quel spectacle affli-

(*) *De la félicité publique* , seconde édition.)

geant que celui de ces vastes villages des environs de Paris, & de plusieurs de nos provinces, où l'on ne trouve pas un paysan qui possède un pouce de terre, & pas une cabane entourée d'un jardin; où trois ou quatre fermiers possèdent toutes les terres, toutes les richesses, & sont les maîtres de l'habitant comme du fol! Mais comment remédier à cette inconvenient? Peut-on empêcher le riche d'acquérir? N'est-ce pas même l'attachement qu'on prend aux terres considérables, qui contribue au progrès de l'agriculture? Le commerce lui-même n'a-t-il pas pour moteur principal le desir qui porte le négociant à devenir propriétaire, à acquérir des fonds qu'il ne manquera pas d'améliorer? Plus ces objections ont de force & de justesse, plus elles rendent nécessaires les deux seuls moyens qui nous restent pour multiplier le peuple cultivateur. L'un de ces moyens est entre les mains du gouvernement; c'est le partage des communes : l'autre dans celles des particuliers, c'est le partage des fermes en lots de terres plus ou moins considérables, loués à des paysans qui les font valoir. Je présente ces moyens avec d'autant plus de confiance, que ce n'est pas une nouveauté qu'il s'agit d'introduire, mais une chose déjà éprouvée qu'il faut faire connoître & rendre plus générale. Le *journal de Paris* a parlé des mesures que les états d'Artois ont prises il y a quelques années, relativement au partage des communes. L'excellente administration de ces états, les lumières si actives & si reconnues de ces

352 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

lui qui les préside , sont un préjugé bien favorable pour cette opération. Le même journal a parlé aussi du succès qui a couronné les vues bienfaisantes de M. le maréchal de Mouchy , lorsqu'il a vivifié une de ses terres en partageant une ferme générale , & la donnant à cultiver à tous les payfans qui lui en ont demandé quelque partie. Je vais , Monsieur , vous faire connoître un exemple encore plus intéressant , parce que la même personne a employé dans sa terre les deux moyens que nous proposons pour le soulagement du peuple. M. d'Aguesseau , doyen du conseil , avoit dans sa terre de Fresnes , célèbre par l'exil de M. le chancelier d'Aguesseau , son pere , une commune assez étendue le long de la petite riviere appelée la Brevonne. Deux moulins bâtis sur cette riviere à l'extrémité de son parc , y retenoient les eaux à une hauteur qui exposoit la commune à de fréquentes inondations. Il y a quatre ou cinq ans qu'il prit le parti de détruire ces deux moulins , & de n'en faire qu'un très-beau , & qui mérite même d'être examiné , par les nouveaux principes économiques sur lesquels il est construit. Ce moulin , placé plus bas que les autres , a donné le moyen d'augmenter la pente de la riviere , & de dessécher la commune. Cette opération faite , il a assemblé les habitans , & leur a proposé le partage de cette commune. Les deux tiers des voix ayant été pour le partage , la distribution a été homologuée au conseil , & l'ampliation envoyée à la communauté , sans

qu'il lui en coûtât aucun frais. Un arpenteur, aidé de quatre députés choisis par les habitans, a levé le plan de la commune & a fait le partage. Chaque habitant est devenu propriétaire sous le joug d'une substitution perpétuelle. Nul ne peut aliéner sa portion, dont le revenu seul est saisissable par les créanciers, & pour la vie seulement. A la mort de l'usufruitier, la portion se partage entre les enfans, pourvu que chaque part puisse être d'un demi-arpent ; sinon elle est possédée par indivis, à moins que l'ainé ne récompense ses freres. Dans tous les cas la veuve jouit sa vie durant. Aujourd'hui, Monsieur, cette commune, que les bestiaux fouloient sans y trouver de quoi pâture ; est devenue une suite de jardins aussi-bien cultivés que les marais de nos fauxbourgs. Elle est traversée par un sentier de droite & de gauche : on voit les petites portions entourées de haies & de fossés ; on y cultive du chanvre, du lin, du bled, des légumes de toute espece ; on y voit même des arbrisseaux à fleurs. C'est sur-tout le soir qu'il faut voir ce spectacle. Après leur journée finie, le charron, le maréchal, le menuisier viennent dans leur jardin travailler une heure ou deux, ou plutôt se délasser d'un travail pénible par un amusement agréable. Le seigneur du lieu a dans son partage le tiers de la commune, & ce tiers étant dans un endroit un peu plus élevé, estensemencé, & produit de bonnes récoltes. Ainsi ce terrain de plus de cent arpens a centuplé de revenu. La même opération a été faite par M.

d'Agueffeau dans sa terre de Compans. (*) Mais il nous reste à parler du partage des grandes fermes, & nous ne sortirons pas du même lieu pour en trouver l'exemple. M. d'Agueffeau ayant acheté à un prix considérable la terre de Précy, adjacente à celle de Fresnes, a attendu que le bail d'une ferme, qui faisoit presque tout le revenu de cette terre, fût expiré. Alors il a éconduit le fermier, & a proposé des lots de terres aux payfans qui en voudroient prendre à bail. Presque tous se sont présentés, & on n'étoit embarrassé que de trouver de quoi contenter tout le monde. L'un a pris dix arpens, l'autre cinq, l'autre quatre; & depuis trois ans que cet arrangement a lieu, le propriétaire est très-bien payé; le revenu de la terre a augmenté de plus d'un tiers, & le village de Précy est beaucoup plus riche & plus heureux qu'auparavant:

Je fais, Monsieur, que cet arrangement ne peut être facile que dans les pays où il y a de l'argent, & où le payfan est solvable. Mais dans des pays plus éloignés & moins heureux, le fermier n'est pas toujours plus sûr. D'ailleurs, avec un peu d'indulgence & de patience, on peut obtenir un peu plus tard ce qu'on obtient aux environs de Paris dès la première

(*) M. le comte d'Esville, qui avoit donné précédemment un mémoire aux états d'Artois sur le partage des communes, a présidé aux arrangemens qui se sont faits sur le même plan à Fresnes & à Compans.

année. D'ailleurs, tout réagit dans le système politique, tout effet devient cause à son tour. Ici vous profiterez de l'aisance pour appeler la richesse, ailleurs vous profiterez du travail pour appeler l'aisance: d'un autre côté, en diminuant le nombre des fermes aux environs de la capitale, vous ne diminuerez ni les capitaux ni l'industrie des Fermiers. Ils iront les porter plus loin. Ils les emploieront dans la Marche, le Berry, le Limosin, &c. & lorsque de grandes entreprises y auront introduit l'aisance, le paysan viendra à son tour entrer en partage des profits de la culture. Par-tout l'habitant des campagnes aura quelque petite propriété, ou quelque exploitation qui l'attachera à son domicile. L'habitude d'un travail utile lui inspirera le goût du travail: tantôt cultivateur, tantôt journalier & même artisan, il appartiendra à-la-fois au commerce & à l'agriculture. Il ressemblera à ces plantes qui, tirant leur nourriture de l'atmosphère & des eaux du ciel, ont encore besoin d'une petite base pour jeter leur racine & attirer de-là les influences étrangères. Mais c'est en dire assez pour un simple avertissement. Je doute que ces idées trouvent des contradicteurs. S'il s'en présente, on pourra discuter avec eux dans des ouvrages *ad hoc*, & on aura rempli son objet, qui est d'attirer l'attention du public.

J'ai l'honneur d'être, &c. GHILOLANS.

(*Mercur de France.*)

SONDES flexibles & conques élastiques.

Encouragé par les premiers succès des sondes flexibles, le sieur Bernard, orfèvre-mécanicien, rue des Noyers à Paris, s'est attaché à donner à ces instrumens si utiles à l'humanité, le plus haut degré de perfection possible.

L'académie royale de chirurgie ayant applaudi à ses nouvelles découvertes, il s'empresse d'annoncer au public ses nouvelles sondes flexibles de gomme élastique qu'il a imaginées depuis.

Les nouvelles sondes du sieur Bernard ont trois propriétés bien intéressantes aux yeux des gens de l'art. La premiere conduit très-souvent à une guérison parfaite de rétention d'urine, lorsque le grand âge du malade n'a pas rendu cette partie absolument incurable. La seconde procure infailliblement au malade la liberté de vaquer librement aux affaires du dehors, en attendant l'entiere guérison, avantage inoui & ci-devant presque inespéré. La troisieme enfin, c'est que ces sondes étant recouvertes d'une gomme dont la rare propriété est d'être indissoluble & de résister à l'humidité, elles peuvent rester en place trois mois, sans être dégradées, & qu'il est possible, sans qu'elles perdent rien de leur qualité, de les revêtir de différens corps emplastiques, lorsqu'ils sont jugés nécessaires à

la maladie. Un plus long détail de ces différentes propriétés étant plutôt l'ouvrage d'un *prospectus* raisonné, que celui d'une simple annonce, le sieur Bernard se borne pour le présent à donner au public l'attestation & l'approbation de MM. de l'académie royale de chirurgie.

Le prix de ces nouvelles sondes est de 18 livres.

Le sieur Bernard , auteur des *Conques accoustiques* pour la surdité , annonce au public , que par un nouveau procédé, il a trouvé le moyen de les rendre tellement flexibles , qu'on pourra leur donner tel contour que l'on croira nécessaire , & que de plus , par une manipulation de la gomme élastique qui lui est particuliere , il leur a donné un degré de perfection qui en augmente l'effet.

(*Journal de Paris.*)

I I L

FABRIQUE d'étoffes de soie.

M. du Perron , des académies royales de Rouen & de Caën , & madame veuve Pallouis , entrepreneurs de la fabrique royale de la vraie galette & des velours de Paris , établie au faux-bourg St. Denis , annoncent au public qu'ils viennent de mettre à exécution trois nouvelles étoffes de leur invention, particulièrement destinées à faire des culottes.

La premiere est un double croisé en galette

358 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sur soie , qui sera nommé *croisé de Paris*. Cette étoffe a bien des avantages sur le raz de St. Cyr. Une chaîne légère en soie organfin (*) iramée par une forte galette de Suisse , fait le tissu du plus beau raz de St. Cyr , tandis que la fabrication de ce nouveau croisé en est précisément l'inverse , puisque la chaîne est composée de deux brins de fine galette de France , réunis & montés au moulin , & que la trame est une soie de premiere qualité. La chaîne étant la base d'une étoffe & le principe de sa durée ; on peut donc affirmer avec certitude que le croisé de Paris est supérieur à tous égards au raz de St. Cyr.

La seconde étoffe est un double fatin en soie sur galette , dont l'envers sera d'une couleur différente de la couleur du dessus ; celle qui sera destinée pour culottes , sera teinte en noir & satinée d'un seul côté.

La troisieme est un tissu précieux que l'on a jusqu'à présent tiré d'Angleterre , & que la fabrique de Lyon ne peut fabriquer avec la soie ordinaire , à raison de la quantité & de la qualité des matieres qui entrent dans la confection de ce genre d'étoffe. C'est un problème économique dont la vraie galette peut seule donner la solution.

(*) L'organfin est un cable composé de deux , trois ou quatre fils de soie , qui a reçu beaucoup d'apprêts , & qui , à raison de la force , est toujours employé pour servir de chaîne aux étoffes.

Cette étoffe réunit quatre perfections qui sont autant de nouveautés pour la France.

S A V O I R :

1°. La matiere premiere métamorphosée en vraie galette.

2°. Le genre & le tissu de l'étoffe.

3°. La couleur, qui est un noir supérieur au noir de Gênes, dans la composition duquel il n'entre aucun corrosif, qui ne rougit jamais, & résiste au plus fort débouilli de la crème-de-tartre, qui est le plus puissant dissolvant du noir; ou cette couleur sera un gris solide que le débouilli du savon ne peut décolorer de la plus légère nuance. Cette perfection est attestée par le rapport des commissaires de l'académie royale des sciences de Paris, & par les certificats de la grande fabrique de Lyon.

4°. Enfin la moëre & l'apprêt anglois qui seront donnés par la dame Vangaver à la manufacture royale des apprêts anglois, établie près & hors la barriere du Roule, à Paris.

Cette nouvelle étoffe sera plus belle qu'un gros de Naples ou de Hollande, aussi précieuse qu'un velours d'Italie, & d'un meilleur usé qu'un velours raz; elle ne se coupera jamais, à raison de la souplesse & de l'élasticité de la chaîne; & durera le double de la meilleure étoffe unie de Lyon.

Le sort des inventeurs est presque toujours de voir copier leurs productions. Le sieur du Perron & la dame veuve Pallouis, en mettant

360 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

au jour leur nouveau velours en soie galette ; s'attendoient bien que la cupidité s'empreseroit de les imiter ; mais ils ne pensoient pas que l'envie dût leur faire éprouver tant de persécution , & tenteroit de leur enlever jusqu'à la gloire de leur découverte ; c'est pour prévenir la réclamation future que l'on pourroit faire de cette invention , qu'ils prennent date aujourd'hui & qu'ils annoncent cette étoffe , qu'ils ne nommeront que lorsqu'elle aura été présentée au ministère.

La fabrique royale des velours de Paris est établie au fauxbourg St. Denis, la porte cochère à côté de la manufacture de porcelaine, à Paris.

Un prince, connu par sa bienfaisance , voulant faire naître l'industrie parmi ses vassaux , a résolu d'élever une fabrique dans ses terres à quarante ou cinquante lieues de Lyon , en fournissant la première mise en fonds sans intérêt ; il choisit de préférence le nouveau genre inventé & mis en pratique par la société veuve Pallouis , afin d'éviter , d'un côté la concurrence des fabriques connues , & de répandre de l'autre , en France , la connoissance & l'usage des arts étrangers ou inconnus.

Par la suite , on rendra compte au public des progrès de ce nouvel établissement.

I V.

*MANUFACTURE d'étoffes de soie peintes,
& de velours de coton peints ; de nouvelle in-
vention.*

Le seul entrepôt de cette manufacture est établi chez le sieur Delpesch, marchand d'étoffes de soie, rue Saint-Nicaise, à Paris, où on trouvera des échantillons de toutes sortes d'étoffes de soie peintes, & de velours de coton peints, le tout en desseins nus, à figures, oiseaux, fruits & fleurs, suivant les procédés & inventions de M. Dagoty, peintre de la Reine & de Madame, approuvés par l'académie royale des sciences, & honorés du privilege exclusif de sa majesté.

Lesdites étoffes de soie peintes peuvent être employées pour tentures d'appartemens, fauteuils & autres meubles, ainsi que pour robes & bordures de toute saison ; elles remplaceront avec le plus grand avantage les étoffes peintes de la Chine & autres, auxquelles elles sont préférables, tant pour la perfection des dessins, que pour la solidité & ténacité des couleurs. Les tentures de ces étoffes peintes seront d'autant plus agréables, que les dessins peuvent être variés de maniere à éviter à l'œil la trop grande répétition des sujets.

Les velours de coton, qui par eux-mêmes sont d'un très-bon usage, sont particulièrement

362 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

destinés pour meubles ; ainsi que pour doublures de voitures ; ils réunissent le brillant & la solidité.

Il y a des dessins particuliers destinés pour chaque objet : & on peut avancer, d'après le rapport de l'académie royale des sciences , qu'ils sont bien terminés , que les plus petits objets & les moindres nervures y sont rendus avec précision ; que les couleurs en sont très-vives, bien décidées & solides , & n'ont pas l'inconvénient de celles de la Chine & autres , qui s'écaillent au moindre froissement , & que l'humidité seule dissout.

Le sieur Delpech recevra seul toutes les commandes , fera les ventes , & en réglera les prix relativement à la richesse des dessins & à la qualité des étoffes qu'on choisira.

V.

NOUVELLE machine pour prendre les loups & les renards , &c.

M. l'Avocat , mécanicien à Champigneul , près Nancy , vient d'inventer une machine propre à prendre les loups & les renards vivans , sans leur faire aucun mal. On pose cette machine sur un trou creusé en terre , de manière qu'il n'est pas possible de la voir ; toutes les bêtes qui en approchent sont prises , & cependant la machine reste toujours tendue ; la pluie , le froid , le chaud , rien n'en arrête l'ef-

F E V R I E R , 1780. 363

fet. Elle est très-solide & peut durer très-long-tems.

Prix en petit pour les renards, 12 livres,
& en grand pour les loups, 24 livres.

(*Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.*)



TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

MR. le comte de Montrevel, possesseur de plusieurs terres, marquisats, comtés, fiefs & seigneuries dans la Franche-Comté, le Mâconnois, la Bresse & la Bourgogne, dont la plus grande partie des assignaux est en main-morte, voulant donner au roi des preuves de son respect, de sa soumission & de sa déférence, & répondre aux vues bienfaisantes de sa majesté, qui la première a donné la liberté à tous les emphytéotes, vient de faire publier, imprimer & répandre dans toutes ses dépendances, la déclaration que *tous vassaux, censitaires, emphytéotes, serfs, taillables & main-mortables des terres & seigneuries à lui appartenantes dans les provinces ci-dessus, peuvent s'adresser en toute confiance à lui, pour en recevoir l'affranchissement de toute espèce de main-morte, soit réelle, soit personnelle, afin de jouir par la suite de toutes leurs facultés, franchise & liberté.*

(*Journal encyclopédique.*)

I I.

Il paroît un mémoire imprimé , & rédigé par M. le chevalier de Laiffac , capitaine au régiment de Limoufin , en faveur des habitans du village de la Godiché , qui a été incendié le 20 septembre dernier. L'auteur expose pathétiquement l'état désastreux de 13 familles , qui , avec leurs habitations , ont perdu leurs maisons , & tous leurs effets , & qui , sans pain , sans vêtemens & sans asyle , baignent de leurs larmes , ou contemplent d'un œil de désespoir les débris de leurs domiciles. M. de Fresne , major du régiment Royal-Comtois , a écrit de Dinan , le 14 octobre , à M. de Laiffac la lettre suivante :

Le malheur du village de la Godiché, Monsieur, étoit seul capable d'exciter la charité de toute personne sensible ; la manière dont vous le peignez est propre à la déterminer. Vous avez su faire un devoir de la bienfaisance , sur-tout à des militaires qui , ne se bornant pas à se consacrer au service du roi , s'estiment heureux de contribuer à la conservation des familles qui lui fournissent & lui fourniront des défenseurs. La lecture de votre mémoire , Monsieur , qui a été répandu avec empressement par M. l'abbé de la Bretonniere , dans la ville de Dinan , a causé une admiration unanime à MM. les officiers du régiment Royal - Comtois. Ils me chargent de vous adresser une lettre de change de 300 livres en faveur des malheureux auxquels vous vous intéressez avec tant d'éloquence. Je me,

366 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

félicite d'être l'organe de leur sensibilité pour ces infortunés , & de leurs sentimens à votre égard.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Ceux qui, à l'imitation de MM. les officiers du régiment Royal-Comtois , auront la générosité de contribuer à réparer les malheurs des familles incendiées du même village , pourront adresser leurs bienfaits à M. le Moine, recteur de Cancale : les dons les plus légers seront reçus avec la plus vive reconnoissance.

I I I.

Le marquis de Pombal , ci-devant premier ministre d'état de Portugal , qui depuis le regne actuel a été un objet continuel de persécution & de haine , vient d'être enfin condamné à une prison perpétuelle. Deux membres du conseil avoient opiné pour qu'on le privât de la vie ; mais la reine , n'écoulant que sa clémence , a mitigé cette peine capitale , & s'est contentée de le faire enfermer pour toujours. On ne dit point encore quel est le lieu de la détention de cet ex-ministre. Le peu de partisans qui lui restent à Lisbonne , soutiennent que le marquis de Pombal n'a jamais rien fait qui pût provoquer une sentence de mort contre lui ; que peut-être il a commis quelques abus d'autorité ; mais , disent-ils , quels sont les gens en place qui sont entièrement exempts de ce reproche ? Ils ajoutent que la prison perpétuelle à laquelle il vient d'être condamné ,

est un lieu de repos & de sûreté qui va le soustraire aux inculpations éternelles d'une puissante cabale qui le poursuivoit avec acharnement.

I V.

B E R L I N , le 20 décembre.

Il vient de se passer ici un événement dont le souvenir ira à la postérité la plus reculée. Il faut se contenter de le rapporter , laissant à chacun le plaisir de faire les réflexions que lui suggéreront les sentimens dont son ame sera affectée.

PROTOCOLE tenu par sa majesté le roi en personne , le 11 décembre 1779 , pour le jugement des trois conseillers de la justice Camérale , Friedell , Graiin & Ranstleben.

Sur la question faite par sa majesté : » Lors-
» qu'on veut prononcer une sentence contre
» un paysan , auquel on a ôté sa charrette &
» sa charrue , a-t-on droit de le faire ? ». Ils
ont répondu : *Non*. De plus , » peut-on ôter
» à un meûnier qui manque d'eau , & qui par
» conséquent ne peut pas moudre , ni gagner
» aucun salaire , son moulin , parce qu'il est
» hors d'état de payer le prix de son bail ?
» cela est-il juste ? ». Ils ont aussi répondu :
Non.

Cependant il y a ici un gentilhomme qui

368 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ayant deſſein de faire un vivier , & deſirant y avoir une plus grande quantité d'eau , fait creuſer un canal , pour conduire dans ſon vivier l'eau d'une petite riviere qui fait aller un moulin. Le meûnier perd par-là ſon eau & ne peut moudre ; tout au plus cela lui eſt-il poſſible une quinzaine de jours au printems , & une quinzaine fort avant dans l'automne. Malgré cela , on prétend que le meûnier paie ſa rente comme ci-devant , & ſur le même pied que lorsqu'il avoit encore toute l'eau néceſſaire pour ſon moulin ; mais il n'y peut ſuffire , parce qu'il n'a plus les mêmes gains. Que fait la juſtice de Cüſtrin ? Elle ordonne que le moulin ſoit vendu , afin que le gentilhomme perçoive ſa rente. Et le tribunal de la juſtice Camérale ici approuve cette déciſion ! Voilà qui eſt ſouverainement injuſte , & une pareille ſentence eſt diamétralement contraire à l'intention de ſa majeſté , comme pere de ſes ſujets. Bien loin de-là , elle veut qu'il ſoit rendu une prompte juſtice à chacun , grand ou petit , riche ou pauvre , & que chacun de ſes ſujets , ſans acception de perſonnes ni de rangs , obtienne conſtamment un jugement impartial. Sa majeſté ſtatuera en conſéquence relativement à la ſentence hautement injuſte , prononcée contre le meûnier Arnold , du moulin l'Ecreviſſe à Pommerzig , dans la Nouvelle-Marche , & approuvée ici , un exemple capable de faire impreſſion , afin que les cours reſpectives de judicature dans toutes les provinces ſ'en faſſent une leçon , & qu'elles ne commettent pas des

injustices aussi criantes ; car elles n'ont qu'à savoir , que le paysan le plus pauvre ; oui , ce qui plus est , un mendiant , est aussi bien un homme que sa majesté elle-même ; & que tout le monde doit obtenir droit , puisqu'aux yeux de la justice , tous les hommes sont égaux , soit qu'un prince porte plainte contre un paysan , ou que le paysan se plaigne du prince. Aux yeux de la justice , le prince est de niveau avec le paysan ; & dans de pareils cas , on n'a qu'à suivre le bon droit sans acception de personnes. C'est à cette règle que les collèges de justice doivent se conformer dans toutes les provinces ; & s'ils n'administrent la justice , sans s'écarter du droit chemin & sans acception de personnes ou de rang , mais qu'ils foulent aux pieds l'équité naturelle , ils auront affaire à sa majesté elle-même : car un tribunal qui commet des injustices , est plus dangereux & pire qu'une bande de voleurs. L'on peut se mettre en défense contre ceux-ci , mais personne ne sauroit se garder de coquins qui emploient le manteau de la justice pour lâcher la bride à leurs mauvaises passions. Ils sont plus méchans que les brigands les plus infâmes qui soient au monde , & ils méritent une double punition.

Au reste , il est notifié en même-tems aux collèges de justice , que S. M. a nommé un nouveau grand-chancelier. Cependant elle fera observer très-rigoureusement dans toutes les provinces , & elle ordonne par la présente , de la manière la plus expresse ; 1°. que tous les procès se terminent promptement ; 2°. que le

370 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

nom de la justice ne soit point profané par l'iniquité ; 3°. qu'on agisse avec *égalité* envers toutes personnes qui comparoissent devant la justice , qu'elles soient prince ou paysan , tous devant être égaux : & pour autant que sa majesté trouvera les colleges de justice en faute à cet égard , ils peuvent combrer, dès-à-présent , qu'ils seront punis à la rigueur , tant le président que les conseillers qui auront prononcé une sentence aussi mauvaise & aussi contraire à la justice publique. C'est sur quoi toutes les cours de judicature dans les provinces respectives de S. M. pourront très-exactement se régler. Donné à Berlin le 11 décembre 1779.
Signé , FRÉDÉRIC

» Cette piece ayant été publiée dans les gazettes de notre ville , le concours du public pour s'en procurer des exemplaires , a été tel qu'on n'a pu en fournir un assez grand nombre. Quant à l'affaire qui y a donné lieu , sa majesté a voulu d'autant plus statuer un exemple , en vengeance l'injustice faite au meûnier à Pommerzig (terre appartenante à la maison de Schmettau) que des personnes de beaucoup de considération y étoient intéressées. Les conseillers Friedell , Graün & Ransleben ont été mis aux arrêts. Le président de la régence à Custrin a été obligé de donner sa démission , & le baron de Furst , grand-chancelier & chef de la justice , a été enveloppé lui-même dans cette disgrâce. Son successeur est M. Jean-Henri de Carmer , ministre d'état & de justice , & président en chef des trois

régence en Silésie. Dès que le protocole eut été tenu le 11, le roi lui envoya un exprès pour l'informer de sa nomination. S. M. a établi en même-tems une commission présidée par le baron de Zedlitz, ministre-d'état & de justice, pour éclaircir encore davantage l'affaire en question, & examiner quelques conseillers de la régence de la Nouvelle-Marche à Custrin, mandés pour subir des interrogatoires. «

(*Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.*)

V.

On apprend de Port-Vendre en Roussillon, que le capitaine Boulet, parti de Marseille, est heureusement arrivé dans ce port avec sa tartane chargée de marchandises, & ayant pour toute défense deux canons de 4 & 7 fusils; il avoit aussi à bord 40 hommes de recrues du régiment-royal-Italien, qui se rendoient à Colioure sous la conduite d'un sergent de ce régiment nommé *Amerate*.

Pendant la traversée de ce bâtiment, à la hauteur des côtes de Languedoc, il fut chassé par un corsaire mahonnois qui le joignit bientôt, & qui étant supérieur en force, se mit en devoir de l'attaquer : le capitaine, dans cette circonstance, eut recours au sergent, qui exhorta ses recrues à faire leur devoir, & qui les tint cachées jusques à ce que le bâtiment ennemi fût à portée du fusil. Alors les encourageant par son exemple, il les montra, & fit un feu

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

si vif de mousqueterie , que le corsaire surpris du grand nombre d'hommes qu'il voyoit , prit aussi-tôt la fuite. La valeur de ce sergent & la bonne contenance des recrues ont sauvé ce bâtiment , qui auroit été infailliblement la proie du Mahonnois ; cette belle action mérite de trouver place dans les événemens maritimes , parce qu'elle annonce autant de courage que de patriotisme.

(*Mercur de France.*)

V I.

On écrit de la ville d'Argental , en Limousin , qu'un militaire retiré du service , M. le chevalier de Combarel , mestre-de-camp , ancien maréchal-des-logis des chevaux-légers , a institué une fête , tendant à encourager l'agriculture : il la fait célébrer annuellement le dimanche qui précède le dimanche gras ; elle consiste à inviter à un grand dîné , des amis , & une douzaine de vigneron & de laboureurs ; il choisit de préférence ceux qui ont l'amour du travail , & qui se distinguent le plus dans l'agriculture ; les honnêtes cultivateurs discourent avant & après le repas sur les moyens d'améliorer les terres , & de perfectionner leur culture ; ils rendent compte des expériences qu'ils ont faites dans l'année , & en proposent de nouvelles pour les suivantes ; une joie naïve & décente regne dans cette fête ; on voit avec la plus douce satisfaction , qu'il n'y a pas de cultivateur qui ne fasse tous ses efforts pour

y être admis ; le respectable militaire qui tient cette assemblée, a résolu de la continuer tant qu'il vivra ; on ne peut que lui savoir gré de son zèle pour les progrès du premier de tous les arts, & de l'encouragement qu'il ne cesse d'y donner ; son canton en éprouve les plus heureux effets depuis sa retraite.

V I I.

Les officiers du corsaire la *duchesse de Chartres*, qui a été pris à la fin de septembre dernier, ont envoyé à l'amirauté de Morlaix, une déclaration bien intéressante & bien flatteuse pour le capitaine de ce corsaire, dont les talens & la bravoure semblent recevoir un nouvel éclat du malheur qu'il a éprouvé. Nous extrairons de cette déclaration, la relation des deux combats qu'il a soutenus ; elle ne peut qu'intéresser nos lecteurs, & rendre justice aux braves gens qui ont cédé à la force.

» Le 26 septembre, à 8 heures du matin ; nous nous trouvâmes à la portée du fusil d'un gros navire anglois à trois mâts, ayant 14 canons de 6 livres en batterie. Le feu du canon & de la mousqueterie commença aussitôt : nous étions sous le vent, parce que nous ne pouvions nous servir d'une batterie, la mer étant trop grosse & le pont couvert d'eau. Nous nous fîmes beaucoup de mal de part & d'autre dans le graiement & dans les voiles. Vers les 10 heures, la mer s'étant calmée un peu, M. d'Al-

barade se décida à aller à l'abordage : le navire se rendit ; c'étoit le *prince d'Alay* de Bristol , venant de la Jamaïque , avec une cargaison estimée 25,000 guinées. Pendant que nous étions occupés à réparer le mal fait dans nos agrêts, nous rencontrâmes deux frégates angloises ; il étoit trois heures après midi : il fallut tout quitter pour leur répondre. La plus proche , montée de 16 canons de 6 livres , après avoir tiré un coup , feignit de se porter au vent , & chercha le dessous : l'autre arriva en même-tems ; M. d'Albarade déranger leur plan par sa manœuvre hardie ; il aborda le premier de ces bâtimens , qui étoit le *Lively* , qui se débarrassa & nous échappa par sa marche supérieure. Dès qu'il nous eut quitté , l'autre bâtiment , qui est le *Swallow* , de 14 canons , s'approcha & fut abordé ; le combat dura quelque tems avec les fusils , les pistolets , les pierriers , les boulets que nous prenions à la main , & toutes les armes dont nous pouvions nous servir. Le *Swallow* fit tous ses efforts pour se débarrasser , parvint à se laisser culer un peu , & tira quelques coups de canon. Un boulet ayant percé le bord vint s'amortir sur la poitrine du capitaine , qui tomba , & qui avant de perdre connoissance , appella M. Cotte , un des premiers lieutenans , le capitaine en second étant à bord de la prise , lui remit son sabre , & lui recommanda de soutenir l'honneur du pavillon & de le venger. Le sang qui lui sortoit de la poitrine à gros bouillons , l'état dans lequel il resta , fit croire qu'il étoit mort ; l'équipage , dans la

consternation, plus occupé à déplorer sa perte qu'à prendre un parti, la vit augmenter à la déclaration du chirurgien, qui en annonçant qu'il vivoit encore, fit craindre qu'il n'expirât bientôt; & on ne le tira de cet état qu'en criant que le vaisseau couloit bas, que l'eau étoit par dessus les cabres, & qu'il falloit amener le pavillon: quelqu'un qui étoit derriere l'amena aussi-tôt, & c'est ainsi que nous nous sommes trouvés prisonniers. Nous sommes persuadés que si M. d'Albarade eût pu continuer de nous commander, nous n'aurions point été pris, malgré la supériorité des ennemis, qui avoient 100 hommes sur chaque bâtiment: nous avons soutenu le combat pendant une heure & demie, sans avoir eu plus d'un homme tué & 10 blessés: nous combattons cependant de très-près. Les Anglois ont traité M. d'Albarade avec les égards & la distinction qu'il méritoit. Ils lui ont rendu son épée, en lui disant qu'il étoit trop brave pour le priver de ses armes. Arrivés dans la baie de Milford, ils ont fait chercher à terre un logement où ils l'ont établi, où leur chirurgien l'a traité, &c. «

V I I I.

La bienfaisance de l'impératrice-reine vient d'ouvrir des établissemens d'éducation dans les campagnes de la Bohême & de la Moravie. Elle joint à ces établissemens l'abolition successive du joug odieux de la servitude, sous la-

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

quelle les peuples de ces contrées gémissaient depuis tant de tems. Les habitans , sûrs à présent de la propriété de leurs champs, les vont cultiver avec une nouvelle ardeur , qui produira , sans doute, les plus heureux effets pour ces provinces.



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

ON prétend que George I, roi d'Angleterre, raconta plus d'une fois l'aventure que voici. Vers l'an 1615, un Gentilhomme Allemand avoit une fille qui fut recherchée par un jeune Seigneur des environs. Celui-ci, assuré que sa tendresse étoit payée de retour, fit faire par ses amis les démarches nécessaires auprès du pere. Il voulut s'entretenir avec le jeune amant. Dès qu'il l'apperçut, il lui demanda comment, s'il épousoit sa fille, il pensoit l'entretenir.... Selon sa qualité.... Ce n'est pas répondre à ma question. Quels sont les moyens qu'il est en votre pouvoir d'employer pour l'entretenir?... J'espere que je ne serai pas embarrassé; mes biens sont aussi connus que mon nom.... Vos biens sont considérables; mais n'avez-vous que des terres pour entretenir ma fille?... Ces demandes singulieres surprirent le jeune homme, & le pere termina l'entretien en déclarant positivement qu'il ne donneroit sa fille, qui étoit son héritiere, & qui auroit de

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

grands biens, qu'à un homme qui sauroit quelque art mécanique pour la faire subsister en cas de malheur.

L'amant, qui n'en favoit point, mais qui ne vouloit pas perdre sa maîtresse, demanda seulement un an pour en apprendre un. Il se mit aussi-tôt chez le faiseur de paniers le plus habile qu'il put trouver ; & en moins de six mois il fit tant de progrès qu'il surpassa son maître. Pour convaincre sa maîtresse de son talent, il lui présenta une corbeille de sa façon, faite de rameaux pelés, qui fut le modele de celles qui, parmi nos Dames, devinrent en vogue sous le nom de *panier de toilette*, que l'on importoit d'Allemagne & de Hollande en Angleterre. On ajoute que quelques années après le mariage de ce jeune Seigneur, lui, sa femme & son beau-pere furent chassés de leurs biens pendant la guerre du Palatinat. Ils se réfugièrent en Hollande, où le mari procura la subsistance à sa famille avec ses paniers, qu'il travailloit si ingénieusement que personne ne pouvoit l'égaliser. C'est de lui que les Hollandois ont appris à faire ces beaux ouvrages d'osier pelés, qui sont encore en réputation chez eux.

I I.

» Un officier Anglois, d'une bravoure éprouvée, fut appelé en duel par un officier Ecoissois, pour quelque insulte à la nation de celui-ci. Arrivé sur le champ de bataille, l'Anglois demanda à l'autre pour quel sujet ils alloient se

battre : c'est , répondit l'Ecoffois , pour mon honneur & celui de mon pays. » Non , reprit l'Anglois , c'est pour ce bout de corde , (& il en tira une en même-tems de sa poche ,) qui attend celui de nous deux qui tuera l'autre : allons , monsieur , l'épée à la main ». Cette observation si juste eut sur l'Ecoffois un si puissant effet , qu'au lieu de tirer l'épée , il futa au cou de son antagoniste ; ces deux hommes braves , envisageant le duel sous son vrai point de vue , conserverent leur sang pour le service de leur patrie.

I I I.

Rien ne fait mieux voir combien les joueurs sont méprisables que la facilité avec laquelle ils digèrent les injures les plus sanglantes. Un homme connu tenant la main & ayant laissé tomber un double louis , voulut sur le champ le ramasser. » Que craignez-vous , lui dit-on , » il n'y a ici que d'honnêtes gens. » *Je le crois* , repliqua-t-il ; *mais de ces honnêtes gens-là , on en pend un par semaine quand la justice fait son devoir* ; ce qui parut fort plaisant & fut regardé comme un bon mot.

I V.

Une femme de qualité représentant au roi de Prusse qu'un monarque aussi grand , aussi couvert de gloire , devoit joindre à tous ses lauriers le titre de pacificateur de l'Europe : » Madame , répondit le monarque , vous êtes

380 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» jolie , spirituelle , agréable , charmante ; vous
» avez tous les talens : mais vous mettez du
» rouge. «

V.

Un homme de génie disoit d'un grave docteur : il faut que ce monsieur-là soit un grand ignorant : car il répond à tout ce qu'on lui demande.



BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

I T A L I E.

OPERE di Francesco Maria Zannotti, &c. *Œuvres de François Marie-Zannotti. Tome 1er.* In-8vo. Bologne, 1779, de l'imprimerie de S. Thomas d'Aquin; & se trouve à Rome, chez Grégoire Settari.

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit ailleurs du célèbre secrétaire de l'institut de Bologne; ceux de nos lecteurs qui seront curieux de connoître Zannotti, peuvent consulter l'éloge de ce savant, qui se trouve dans notre journal de septembre 1778, pag. 241. Nous y avons donné le catalogue de ses œuvres, qui se trouveront rassemblées dans l'édition que nous annonçons. Ce premier volume, dédié au cardinal Boncompagni, légat de Bologne, contient, outre le portrait de Zannotti, & les notices sur sa vie & ses écrits, de M. le comte Fantuzzi, l'ouvrage qui a pour titre, *de la force des corps, qu'on nomme force vive.*

(*Efemeridi di Roma.*)

LA morale du sentiment ; discours prononcé à l'académie royale de Bordeaux ; par Don Isidore

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dore Bianchi, *traduit en françois par M. l'abbé Zacchioli. In-8vo. Florence, 1779.*

Nous avons annoncé l'original dans notre journal de novembre dernier, pag. 354. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le discours italien a été prononcé dans une ville de France, devant une assemblée toute françoise, & que la traduction françoise a été faite en Italie, & par un Italien.
(*Efemeridi di Roma.*)

RICERCHE sperimentali sulle cagioni del cambiamento di colore, &c. *Recherches expérimentales sur les causes du changement de couleur dans les corps opaques & colorés, avec une préface historique sur les connoissances des anciens relativement à ce sujet ; par M. Edouard de La Val, membre de la société royale de Londres, traduites en italien par M. Jean-François Fromond. In-8vo. Milan, 1779, de l'imprimerie du monastere impérial de S. Ambroise Maggiore.*

Pour faire l'éloge de cet ouvrage, il suffit de dire qu'il est destiné à servir de supplément & de continuation à cette partie de l'optique de Newton, qui traite des causes de la différente couleur des corps. Newton n'avoit fait d'expériences que sur les corps minces & diaphanes, comme le verre, & quoiqu'il eût pu en conclure par analogie que la même cause, c'est-à-dire, le plus ou le moins de volume des particules composantes, produisoit les différentes couleurs des corps opaques, & constamment colorés, cependant il étoit encore à désirer que l'observation vint à cet égard à l'appui du raisonnement. C'est de quoi M. de La Val s'est

occupé, & à quoi il a fort bien réuſſi, en diſſolvant & atténuant par des opérations chymiques, diverſes ſubſtances végétales, animales & minérales; & la même gradation de couleurs que Newton avoit obſervée dans les lames de verre, plus ou moins épaïſſes, M. de La Val l'a retrouvée dans les corps opaques atténués par des diſſolutions plus ou moins fortes, & il a obtenu également l'inverſe, en condenſant & réunifiant les particules de ces mêmes corps par la coagulation, la précipitation, l'évaporation, &c. Aucun ouvrage ne méritoit mieux les honneurs de la traduction que celui-là, & c'eſt un vrai préſent que M. Fromond a fait aux ſavans Italiens. La préface hiſtorique de l'auteur Anglois eſt auſſi très-intéreſſante; il y prouve que les anciens ont précédé les modernes dans la connoiſſance des couleurs & des arts relatifs, & qu'ils ont devancé Newton lui-même, quant à ſon ſyſtème de l'inaltérabilité des particules compoſantes des corps. Cette préface eſt précédée d'une lettre adreſſée par l'auteur, l'an 1765, à M. Morton, alors préſident de la ſociété royale, *ſur le rapport des gravités ſpécifiques des métaux & de leurs couleurs quand ils ſont unis au verre, &c.* lettre qui mérita la même année, à M. de La Val, la médaille d'or que la ſociété royale de Londres a coutume d'accorder tous les ans à l'auteur du meilleur mémoire de phyſique expérimentale.

(*Eſemeridi di Roma.*)

CUPRA Marittima, &c. *Eclairciſſemens ſur Cupra Maritima, ancienne ville du Picenum; par M. l'abbé Joſeph Colucci. In-4to. Macerata, 1779, de l'imprimerie de Louis Chiappini & d'Antoine Cortefi.*

384 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L'ancienne géographie fait mention de deux villes du nom de *Cupra* ; l'une est *Cupra Montana*, l'autre *Cupra Maritima* ; c'est de cette dernière qu'il s'agit dans la dissertation de M. l'abbé Colucci, divisée en trois parties, la première sur la situation & la fondation de cette ville ; la seconde sur son histoire, depuis sa fondation jusqu'à sa décadence ; la troisième sur le temple que la Déesse *Cupra*, la Junon des Etrusques, avoit dans cette ville, à qui elle a probablement donné son nom, ainsi qu'à l'autre dont nous avons parlé. Cet ouvrage est plein de recherches savantes.

(*Efemeridi di Roma.*)

RISPOSTA del giornal di Pisa, &c. *Réponse du journal de Pise, aux réflexions d'un anonyme sur l'article II du tome XXX de cet ouvrage périodique, avec un examen du supplément à ces réflexions pour la partie qui concerne le même journal.* In-8vo. Lucques, 1779, chez François Bonignori.

Le traité du pere abbé Cametti sur la mécanique des fluides, (*) a donné lieu à cette espece de guerre littéraire ; les journalistes de Pise l'ont annoncé avec des éloges qui ont excité la jalousie de quelqu'un de ces obscurs demi-savans, qu'on croiroit n'être au monde que pour gémir de tous les succès, & chercher à les empoison-

(*) *Esprit des Journaux*, avril 1778, pag. 368, il y a dans cette page une faute d'impression, c'est à l'endroit où nous parlons d'un autre traité du même auteur, imprimé en 1768 ; dans ce passage, au lieu de *mécanique des fluides*, lisez, *des solides*.

ner. Cet homme a donc publié sous le titre de *réflexions*, une diatribe anonyme contre les journalistes de Pise, qui lui ont fait une réponse très-sage, imprimée dans la première partie de cette brochure. Aux réflexions a succédé un supplément dans le même genre, auxquels les journalistes répondent avec le même avantage dans la seconde partie. Le critique reproche au père abbé Cametti, d'avoir écrit son ouvrage en latin, qui est, dit-il, une langue inconnue; on lui répond que s'il parle pour lui-même, il peut avoir raison; mais que comme dans toute l'Europe, tous les jeunes gens qui ont fait leurs études, savent un peu de latin, l'auteur, qui a écrit principalement pour eux, a très-bien fait d'employer cette langue: quant à cette plate observation, ressource éternelle des sots envieux, qu'il n'y a rien de nouveau dans l'ouvrage, on répond que le seul mérite d'un ouvrage élémentaire, est d'exposer avec méthode & clarté ce qui n'étoit entendu que des savans, &c.

(*Efemeridi di Roma.*)

LE plante : poema, &c. *Les plantes : poëme par M. Dominique Simon, noble d'Agliariens, docteur en droit, associé au collège des beaux-arts de Cagliari. In-8vo. Cagliari, 1779.*

Ce poëme a été composé par l'auteur en quinze jours, dans l'intervalle de tems que les ordonnances royales accordent en Sardaigne, à ceux qui veulent être agrégés au collège des beaux-arts de Cagliari, pour traiter un sujet qui leur est indiqué. Quand il y auroit beaucoup de traces de précipitation, dans un ouvrage composé si vite, elles seroient bien excusables; mais l'auteur, au jugement des jour-

386 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nalistes de Rome, n'a pas même besoin de cette indulgence qu'on lui accorderoit si volontiers, & le peu de tems qu'il a eu, n'a pas nui à la perfection de son travail, à quelques négligences de style près, qui sont très-légères, & qu'il est aussi aisé de corriger que d'appercevoir. Le poëme est divisé en quatre chants. Le premier traite de l'origine & de la végétation des plantes; l'auteur réfute l'erreur populaire, concernant la production spontanée des plantes par la putréfaction, erreur que le seul Mariotte, parmi les savans, a soutenue, & à laquelle Malpighi a opposé l'expérience décisive rapportée dans les vers suivans :

Malpighi lo mostrò; dal vergin seno
In concavo cristall terra raccolse;
Quindi ogni seme ad impedire appieno
Di più ferici vel sopra l'avvolse;
Ma un'erba non spuntò su quel terreno,
Benchè luce, aere, e pioggia a'tempi accolse;

Le second chant, moins rigoureusement philosophique, mais aussi plus poétique, a pour objet la vitalité des plantes, que l'auteur établit très-agréablement, par les analogies qu'on observe entre la vie végétale & la vie animale. L'utilité des plantes & les agrémens qu'elles procurent, sont les objets des deux derniers chants. Le tout est accompagné de notes savantes & instructives. On trouve à la fin un court appendice, relatif à deux ouvrages, composés par des écrivains de Sardaigne, dont l'auteur prend la défense contre un journaliste Toscan, qui en a dit beaucoup de mal.

Efemeridi di Roma.

SHAKESPEAR, poemetto, &c. *Shakafpear*, poème en vers Sciolti, adressé à l'illustre Mrs. Montagu, à l'occasion de l'ouvrage qu'elle a publié avec l'applaudissement général pour la défense de ce poète. In-8vo. Florence, 1779. Chez Jean-Baptiste Stecchi, & Antoine Joseph Pagani.

L'ouvrage de Mde. Montagu est assez connu. M. Laurent Pignotti, professeur dans l'université de Pise, qui lui a adressé ce poème, ne paroît pas moins enthousiaste qu'elle, du divin *Shakafpear*. Par une de ces fictions familières aux poètes, il se suppose transporté en songe, sur les bords de la Tamise; il s'arrête à Westminster, où parmi les tombeaux des rois, sont ceux des grands hommes qui ont illustré la nation angloise, où se trouve sur-tout celui de *Shakafpear*. C'est là qu'il voit l'ombre vénérable de ce chantre immortel:

Del gran cantor la venerabil ombra.

Près de lui est la plaintive *Melpomene* & la bizarre imagination, (*la bizzarra Fantasia*) son dos est revêtu d'ailes vigoureuses & infatigables dans leur rapidité, dont le vol surpasse l'effort de l'oiseau qui porte la foudre. Le bel enthousiasme & l'aimable délire brillent sur ses joues vermeilles & dans ses yeux ardents, dont la flamme mouvante s'échappe en éclairs précipités.

Robuste infaticabili veloci

Alì, che il fulminante augel di giove

Vincon nel volo, a lei copron il tergo :

Nelle vermiglie gote, e ne' vivaci

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Le septieme & dernier opusculé du volume, est une cantate intitulée, *la Musique*, par M. le docteur Jean Bonaccioli de Ferrare, en son vivant secrétaire de cette ville.

M. le docteur Meloni, qui préside à cette collection, dont il a formé l'entreprise, promet de publier tous les trois mois un volume semblable à celui-ci.

(*Efemeridi di Roma.*)

Essai historique sur la galerie royale de Florence. A Florence, 1779, chez Gaet. Cambiaggi, imprimeur du grand-duc, vol. II. In-8vo. avec une planche qui représente le plan de la galerie.

L'histoire des cabinets n'exige guere autre chose qu'un catalogue des chef-d'œuvres qui s'y trouvent rassemblés; mais l'ouvrage que nous annonçons ne contient pas moins qu'un discours raisonné sur tous les arts qui ont rapport au dessin. Sans entrer dans un long détail, chacun fait sous combien de vues les artistes nous ont montré la peinture, la sculpture & l'architecture. Quoiqu'on n'ait presque aucun des monumens que les Médicis avoient rassemblés avant de devenir les maîtres de Florence, cependant le goût des collections rares, & qui servent aux progrès des arts, étant devenu comme héréditaire dans leur famille, l'histoire de cette galerie, commencée dès le siècle de Cosme, surnommé *Pere de la Patrie*, & continuée jusqu'à nos tems, est devenue celle des arts dans leur origine, leurs révolutions & leurs progrès. Le signor Giuseppe Bencivenni, auteur de cet ouvrage, dans le premier volume, parle de la collection qui se trouvoit dans la famille des Médicis, quand

ils n'étoient encore que simples citoyens de Florence , & qui , dispersée , a passé dans les différens cabinets de l'Europe. Il s'étend ensuite sur les augmentations que les Médicis ont faites à ce cabinet , depuis la véritable époque de sa fondation par le grand-duc François I , en 1581. L'auteur promet dans les volumes qui suivront , une notice raisonnée des différens chef-d'œuvres en tout genre , & les jugemens qu'en ont portés les plus célèbres artistes. Cependant pour donner une idée de la galerie a quiconque ne l'auroit pas vue , il avertit que le nombre des statues se monte à 90 , celui des bustes d'empereurs & d'impératrices à 70. A cela , il faut ajouter environ cent portraits des hommes célèbres de l'antiquité , des inscriptions grecques & latines , des bas-reliefs , parmi lesquels il y en a beaucoup d'Etrusques : il y a deux cabinets pour les bronzes , l'un pour les modernes , & l'autre pour les antiques. Le nombre des tableaux excède 1100. Les dessins sont renfermés en 162 volumes. Viennent ensuite les cammées , les médailles , dont le nombre est prodigieux : l'auteur doit y joindre un traité sur les monnoies & les jettons , le tout disposé dans un ordre géographique. Le peu que nous venons de dire est décrit par l'historien , avec une érudition qui annonce le soin qu'il a pris pour composer son ouvrage.

SERIES episcoporum Cæsennatium , &c. *Histoire chronologique des évêques de Cefenne ; par Ferdinand Ughelli , augmentée par Nicolas Coleto. A Cefenne , 1779 , chez Grégoire Blafini. In-4to. de 83 pag.*

HISTORIA della repubblica Romana , &c. *Histoire*

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Le septieme & dernier opusculé du volume, est une cantate intitulée, *la Musique*, par M. le docteur Jean Bonaccioli de Ferrare, en son vivant secrétaire de cette ville.

M. le docteur Meloni, qui préside à cette collection, dont il a formé l'entreprise, promet de publier tous les trois mois un volume semblable à celui-ci.

(*Efemeridi di Roma.*)

Essai historique sur la galerie royale de Florence. A Florence, 1779, chez Gaet. Cambiaggi, imprimeur du grand-duc, vol. II. In-8vo. avec une planche qui représente le plan de la galerie.

L'histoire des cabinets n'exige guere autre chose qu'un catalogue des chef-d'œuvres qui s'y trouvent rassemblés; mais l'ouvrage que nous annonçons ne contient pas moins qu'un discours raisonné sur tous les arts qui ont rapport au dessin. Sans entrer dans un long détail, chacun fait sous combien de vues les artistes nous ont montré la peinture, la sculpture & l'architecture. Quoiqu'on n'ait presque aucun des monumens que les Médicis avoient rassemblés avant de devenir les maîtres de Florence, cependant le goût des collections rares, & qui servent aux progrès des arts, étant devenu comme héréditaire dans leur famille, l'histoire de cette galerie, commencée dès le siècle de Cosme, surnommé *Pere de la Patrie*, & continuée jusqu'à nos tems, est devenue celle des arts dans leur origine, leurs révolutions & leurs progrès. Le signor Giuseppe Bencivenni, auteur de cet ouvrage, dans le premier volume, parle de la collection qui se trouvoit dans la famille des Médicis, quand

ils n'étoient encore que simples citoyens de Florence , & qui , dispersée , a passé dans les différens cabinets de l'Europe. Il s'étend ensuite sur les augmentations que les Médicis ont faites à ce cabinet , depuis la véritable époque de sa fondation par le grand-duc François I , en 1581. L'auteur promet dans les volumes qui suivront , une notice raisonnée des différens chef-d'œuvres en tout genre , & les jugemens qu'en ont portés les plus célèbres artistes. Cependant pour donner une idée de la galerie a quiconque ne l'auroit pas vue , il avertit que le nombre des statues se monte à 90 , celui des bustes d'empereurs & d'impératrices à 70. A cela , il faut ajouter environ cent portraits des hommes célèbres de l'antiquité , des inscriptions grecques & latines , des bas-reliefs , parmi lesquels il y en a beaucoup d'Etrusques : il y a deux cabinets pour les bronzes , l'un pour les modernes , & l'autre pour les antiques. Le nombre des tableaux excède 1100. Les dessins sont renfermés en 162 volumes. Viennent ensuite les cammées , les médailles , dont le nombre est prodigieux : l'auteur doit y joindre un traité sur les monnoies & les jettons , le tout disposé dans un ordre géographique. Le peu que nous venons de dire est décrit par l'historien , avec une érudition qui annonce le soin qu'il a pris pour composer son ouvrage.

SERIES episcoporum Cæsennatium , &c. Histoire chronologique des évêques de Cefenne ; par Ferdinand Ughelli , augmentée par Nicolas Coleto. A Cefenne , 1779 , chez Grégoire Blasini. In-4to. de 83 pag.

HISTORIA della repubblica Romana , &c. Histoire

392 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

de la République Romaine , dans laquelle on montre les erreurs dans lesquelles Tite-Live est tombé , en le comparant aux historiens grecs & latins ; avec des réflexions philosophiques , tirées de la législation & de la conduite des Romains , qui servent à démontrer la vérité de ce principe du chevalier Richard Cumberland : le bien de tous les êtres pensants , dépend de la félicité commune. Par l'abbé Gaspar Garcia , ci-devant religieux Capucin. Naples , 1778. In-8^{ve}. tomes 4^{me}. & 5^{me}.

Le but de l'auteur dans cet ouvrage , dont nous avons déjà parlé , est de considérer l'histoire romaine comme un code de loix , & un abrégé de toutes les vertus sociales. Son style approche de celui de Muratori , dont il a imité l'exactitude dans la chronologie & dans la critique : voici comme il parle de la méthode qu'il a suivie ; c'est dans la préface du 4^{me}. volume.

» Persuadé que les historiens les moins suspects de flatter les peuples , & d'exagérer les faits , sont ceux qui n'ont été attachés par aucun intérêt à la nation dont ils ont écrit l'histoire.... je me suis déterminé à composer mon ouvrage , d'après ce que les Grecs ont dit des Romains , moins exacts & moins véridiques qu'eux , & d'avoir toujours sous les yeux l'histoire de Tite-Live , pour marquer toutes les fautes dans lesquelles il est tombé. «

Il passe ensuite à l'énumération des originaux qu'il a consultés.

» Les écrivains Grecs , dont j'ai fait usage , sont Denys d'Halicarnasse , jusqu'à l'an 312 de Rome. Sa chronologie m'a été utile , pour rectifier celle des siècles suivans , dans laquelle Tite-Live a commis bien des erreurs. Pour

» ce qui regarde les guerres contre les Veyens,
 » les Samnites , les Tarentins , & Pirrhus , jus-
 » qu'aux guerres Puniques , j'ai tiré beaucoup
 » de lumieres de Dion Cassius , de Diodore de
 » Sicile , & de Plutarque , dans la vie de Ca-
 » mille. Pour les guerres Puniques , j'ai suivi
 » principalement Polybe ; & pour celles que
 » les Romains ont faites dans la Macédoine , dans
 » l'Etolie , l'Achaïe & l'Asie , j'ai tiré presque
 » toutes mes matieres de Plutarque. J'ai fait aussi
 » usage parmi les Latins de Salluste , avec César
 » lui-même ; Suétone & Tacite me serviront
 » pour l'histoire des Césars. «

En ne considérant cet ouvrage simplement
 que comme une histoire , il doit passer pour un
 des mieux fondés sur la vérité dans les faits.
 Mais il faut encore le considérer comme un
 recueil de leçons de vertus morales , tirées des
 exemples de ce peuple le plus admirable qui
 fut jamais , & des réflexions que répand l'auteur
 dans le corps de son ouvrage , sans néanmoins
 en fatiguer les lecteurs.

ARTE ostetricia , &c. *Théorie-pratique de l'art
 des accouchemens ; par Joseph Nelli , docteur
 en médecine & professeur en chirurgie de l'uni-
 versité de Pavie. Pavie , 1779. In-8vo. de 239
 pag. avec une préface & une épître dédicatoire
 au signor de Brambillo.*

Ce livre mérite d'être reçu avec plaisir de tous
 les amis de la société. C'est l'ouvrage d'un bon
 anatomiste , d'un savant physicien , & d'un ex-
 cellent accoucheur. Graces à la saine philoso-
 phie , on a arraché à des personnes ignorantes ,
 & uniquement guidées par une aveugle pratique ,
 l'exercice d'un art qui intéresse le bonheur public , &

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui exige beaucoup de savoir , & une profonde connoissance de l'économie animale. M. Nefsi avoit un obstacle à vaincre ; on regardoit cet art comme inutile , & même comme opposé au bien public ; & cette espece de mépris qu'on avoit pour lui , avoit privé l'Italie d'un nombre de bons ouvrages sur ce sujet , & tel qu'il en a paru en France. Ces difficultés n'ont point arrêté le savant chirurgien ; il a publié son ouvrage , qui peut le disputer à tous ceux qui ont été écrits sur la même matiere dans les autres parties de l'Europe.

COLLECTION des chenilles , crysalides , papillons , qui se trouvent en Europe , peints d'après nature , par M. Ernest , gravés par Gerardin , & décrits par le révérend pere Engramelle , religieux Augustin.

Cet ouvrage est périodique , & doit avoir huit ou neuf volumes. L'usage des figures est le plus sûr moyen de transmettre aux siècles à venir , le tableau des découvertes faites dans le nôtre. Parmi tous les objets qui , dans l'étroite enceinte d'un cabinet d'histoire - naturelle , nous offrent l'image des êtres créés , les productions du regne végétal & animal exigent de grandes précautions pour en prévenir la destruction , à laquelle néanmoins il est difficile de s'opposer. Ces difficultés , principalement pour ce qui regarde le regne animal , ont engagé les curieux à recourir aux estampes coloriées. Dans cette collection , outre la description de chaque espece , on trouve d'excellentes observations tirées des meilleurs auteurs qui ont écrit sur cette matiere.

(*Noville letterarie.*)

LUNARIO per I. Contadini della Toscana , &c.

Calendrier à l'usage des paysans de la Toscane, pour l'année bisextille 1780. A Florence, in-12. de 166 pag.

L'idée de ce petit ouvrage qui forme les éphémérides agraires, est assez connue de ceux qui aiment l'agriculture & l'histoire - naturelle. La préface est employée à prouver, contre le sentiment de ceux qui voudroient en quelque sorte justifier leur ignorance, que l'agriculture est un art, & un art fondé sur des principes invariables. Ensuite est le calendrier, dans lequel, par ordre de mois, on donne des regles pour cultiver le châtaignier.

La culture des arbres fruitiers est l'objet des leçons qui se donnent tous les ans pour former un cours d'agriculture en Toscane. On trouve dans ce livre un journal météorologique de l'année 1778 ; une démonstration en forme d'appendice, dans laquelle on fait voir de quelle utilité peuvent être de pareilles observations ; un exposé succinct des loix & des réglemens en faveur des laboureurs ; les différentes questions proposées par l'académie des Géorgophiles, & le nom de ceux à qui elle a accordé les prix ; une notice des livres nouveaux, des expériences & des observations concernant l'agriculture : on y a joint une description du *henna*, plante apportée d'Arabie en Toscane ; une nouvelle méthode de la culture des mûriers, par un curé de campagne ; & une planche qui représente une faulx d'une nouvelle invention, beaucoup plus commode que celles dont on a fait usage jusqu'à présent. L'ouvrage est terminé par un catalogue raisonné des livres italiens qui traitent de l'agriculture.

DEI Lagoni del Sanese e del Volterrano , &c.
*Commentaires sur les Lagoni des pays de Siennese
 & de Volterre ; par Paul Mascagni , dédiés à
 M. François Caluri , professeur en l'université
 de Siennese. A Siennese , 1779 , chez Vincent
 Bazzini. In-8vo. de 87 pag.*

Les Italiens appellent *lagoni* (*) des espaces de terre privés de matieres végétales , remplis de cavités , qui contiennent une eau bouillante , & au-dessus desquels s'élève un nuage blanchâtre de vapeurs , dont l'odeur ressemble à celle du soufre. Dans quelques endroits de l'Italie , on les appelle *fumacchi* & *bulicami*.

Quoique plusieurs savans , & entr'autres le célèbre naturaliste Tozzetti , eussent déjà parlé de ces lagoni , cependant on n'avoit point encore écrit de traité particulier sur cette matiere. L'entreprise étoit réservée à M. Mascagni , qui a rassemblé dans son ouvrage toutes les observations & toutes les expériences faites sur les lieux. Il est divisé en sept articles. Dans le premier , l'auteur parle des endroits où sont situés les *lagoni* ; dans le second , il traite des terres & des pierres qui s'y trouvent ; dans le troisieme , des pyrites qu'on y voit ; dans le quatrieme , de ce qui concerne l'eau bouillante ; dans le cinquieme , des vapeurs mêlées avec les exhalaisons minérales qui s'élèvent au-dessus de l'eau : dans le sixieme , des divers changemens qu'éprouvent les terres & les pierres exposées à ces vapeurs ; & dans le septieme , des concrétions fa-

(*) Ce mot est emprunté de la langue grecque ; il signifie en général *cavité*.

lines. Le style de l'ouvrage est simple, facile, & coulant; les travaux continuels du jeune auteur font espérer qu'il deviendra un des plus habiles chymistes, après avoir donné un essai de son talent, dans un ouvrage utile à quiconque veut acquérir quelque connoissance dans l'histoire-naturelle.

SOPRA la luteola sativa, &c. *Discours du chanoine André Zucchini, sur la plante luteole, appelée vulgairement la bietole jaune, & dont les teinturiers font usage. In-8vo. A Florence, 1779.*

Dans ce petit ouvrage, qui ne contient pas plus de cinquante pages, l'auteur enseigne la maniere de cultiver une herbe appelée communément bietole. Il examine, sans pourtant décider la question, si cette plante désignée par le nom de *luteola sylvestris salicis folio*, est est la même que le *lutum* de Virgile (*) & de Vitruve. Il fait ensuite une description exacte des différentes especes de luteoles, & pour ne rien laisser à desirer au lecteur, il y joint une planche coloriée, qui les représente toutes. De-là, il passe à la maniere de cultiver cette plante, après avoir indiqué l'usage qu'on en fait, & les vertus qu'on lui attribue. L'auteur finit par exhorter ses compatriotes à cultiver une herbe dont le produit est considérable.

(*Efemeridi letterarie.*)

LA Filotea nella notte buona, &c. *Philothée dans*

(*) *Ipse sed in pratis aries, jam suave rubenti Murice, jam crocco mutabit vellera luto.*

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la nuit heureuse (de la naissance du sauveur)
roman spirituel du vénérable serviteur de Dieu,
Monseigneur Jean de Palafox , évêque d'Ange-
lopolis & d'Osma ; traduit de l'original espa-
gnol en vers italiens par le P. M. Laurent Fus-
coni , mineur conventuel de Ravenne In-8vo.
Modene, 1779, chez les héritiers Barthelemi
Soliani.

Tout le monde sait que Jean de Palafox fut un saint évêque , quoiqu'il n'ait pu encor être canonisé ; mais ce que tout le monde ne fait peut-être pas, c'est qu'il avoit beaucoup d'imagination, & que l'austérité de ses principes l'ayant empêché de l'exercer sur des sujets profanes , il s'en servit pour composer en belle prose espagnole le roman spirituel dont nous annonçons la traduction en vers italiens, par le pere Fusconi. Dans ce roman, l'auteur, par allusion aux bergers qu'un ange conduisit vers l'étable de Bethleem , introduit une jeune vierge nommée Philothée, qui entreprenant dans un transport extatique, ce voyage salutaire, trouve sur sa route diverses habitations occupées les unes par les vertus, les autres par les passions personnifiées, & suivant les inspirations des premières, résistant à l'impulsion des secondes, & toujours docile aux sages conseils de l'ange qui la guide, arrive enfin heureusement au terme désiré. Ce roman n'est pas dans le goût de ceux qu'on fait aujourd'hui, mais ce n'est pas une raison pour empêcher les personnes pieuses de le lire, & il leur suffira sans doute que le saint siege lui ait donné une approbation authentique. La traduction italienne est d'un homme qui a fait ses preuves depuis long-tems, & elle est digne de ce versificateur célèbre. Ajoutons que l'é-

dition est très-belle, en beau papier & en beaux caractères.

(*Efemeridi di Roma.*)

JOSEPHI *Callandrelli* in romano collegio Mathe-
seos professoris epistola supra fallaciam Gali-
læanæ demonstrationis accelerati motus in ra-
tione spatiorum, ad virum clarissimum & no-
bilissimum comitem *Jordanum Riccati*. In-
8vo. Romæ MDCCLXXIX. Ex officinâ Sa-
lomonianâ.

L'illustre Galilée, non-content d'avoir décou-
vert les véritables loix de la chute libre des
graves, voulut encore prouver la fausseté de
l'opinion dominante, & qu'il avoit lui-même sou-
tenue précédemment, savoir que les vélocités
des corps graves tombant librement, s'accrois-
soient en raison des espaces parcourus depuis
le principe du mouvement. Voici comme il fait
parler à ce sujet son *Salviati* dans le dialogue
troisième du tome III de ses œuvres, pag. 95,
édition de Padoue : (*) *Quand les vélocités ont*

(*) Quando le velocità hanno la medesima propor-
zione, che gli spazi passati o da passarli, tali spazi ven-
gono passati in tempi eguali; se dunque le velocità
colle quali il cadente passò lo spazio di quattro brac-
cia, furon doppie delle velocità colle quali passò le
due prime braccia (siccome lo spazio è doppio dello
spazio) adunque tempi di tali passaggi sono eguali : ma
passare il medesimo mobile le quattro braccia, e le
due nell'istesso tempo, non può aver luogo, fuorchè
nel moto istantaneo. Ma noi vediamo, che il grave ca-
dente fa il suo moto in tempo e in minore passa le due
braccia, che le quattro. Adunque è falso, che la ve-
locità sua cresca, come lo spazio.

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

la même proportion que les espaces parcourus ou à parcourir, ces espaces sont parcourus dans des tems égaux ; si donc les vélocités, avec lesquelles le corps tombant a parcouru l'espace de quatre brasses, ont été doubles de celles avec lesquelles il a parcouru les deux premières brasses (comme l'un des espaces est double de l'autre) les tems qu'il a mis à les parcourir sont par conséquent égaux ; mais le même mobile ne peut parcourir les quatre & les deux brasses dans le même tems, que par un mouvement instantané. Mais nous voyons que le grave tombant se meut pendant un certain tems, & en emploie un moindre à parcourir les deux brasses qu'à parcourir les quatre. Il est donc faux que sa vélocité croisse comme l'espace. Le sort de cette démonstration a beaucoup varié, quelques mathématiciens l'ont adoptée ; d'autres l'ont regardée comme un pur paralogisme. M. Calandrelli, qui est du nombre de ces derniers, la combat dans cet opuscule, auquel a donné lieu la lettre de M. l'abbé Andres, insérée dans le recueil d'opuscules scientifiques & littéraires, &c. que nous avons annoncé plus haut. M. Andres a entrepris de prouver la justesse du raisonnement de Galilée ; & voici comme il raisonne lui-même. Supposons, dit-il, deux graves, qui tombant librement, parcourraient des espaces dont l'un soit double de l'autre, par exemple 2 A & A. Si les vélocités acquises étoient en raison des espaces parcourus, la vélocité du grave tombé de la hauteur 2 A devrait être double de la vélocité de celui qui n'a parcouru que l'espace A ; & par conséquent, avec les vélocités acquises par la chute, le premier grave pourroit parcourir un espace double de celui que parcourroit le second, & dans le même tems. Ces deux graves parcourroient donc

dans le même tems avec les vélocités finales , les espaces $4 A$ & $2 A$ doubles de ceux qu'ils ont respectivement parcourus en tombant avec un mouvement accéléré. Or Galilée a démontré que le tems employé par un corps tombant , à parcourir un espace quelconque , est le même que celui qu'il mettroit à parcourir , avec les vélocités acquises à la fin du mouvement accéléré , un espace double de celui-là. Donc les tems que les graves mettent à parcourir les espaces $2 A$ & A sont les mêmes que ceux qu'ils mettroient à parcourir uniformément , avec les vélocités acquises à la fin de leur chute , les espaces doubles $4 A$ & $2 A$; & ces tems , dans l'hypothese des vélocités proportionnelles aux espaces , devant , comme on l'a vu , être égaux entre eux , il suit que les deux graves ont dû parcourir dans des tems égaux les espaces $2 A$ & A . Mais le premier grave emploie à parcourir la premiere moitié de l'espace $2 A$, le même tems que le second à tomber de sa hauteur supposée A . Donc le premier grave parcourra la seconde moitié de sa hauteur $2 A$ dans le même instant que la premiere. *c. q. f. d.* Quelque ingénieuse que puisse paroître cette explication de la démonstration de Galilée , M. Calandrelli en fait très-bien sentir l'illusion , en observant que Galilée n'a ni voulu ni pu déduire l'*instantanéité* du mouvement dans l'hypothese de l'accélération proportionnelle aux espaces , d'une propriété du mouvement qu'il n'avoit pas encore démontrée , & qui de plus suppose nécessairement la véritable loi d'accélération établie depuis par Galilée. Cependant tout le raisonnement de M. l'abbé Andres est fondé sur cette proposition , que l'espace parcouru par un grave tombant librement , dans un tems

donné, est la moitié de celui qu'il pourroit parcourir dans le même tems avec la vélocité finale, proposition très-vraie considérée par rapport à la loi établie par Galilée, mais fautive dans l'hypothèse de l'accélération proportionnelle aux espaces. Nous ne pouvons suivre M. Calandrelli dans les détails particuliers où il entre à cet égard, & dont l'intelligence dépend de l'inspection des figures. Il avoue avec ingénuité qu'il a beaucoup profité des recherches de M. le comte Vincent Riccati, qui a composé un opuscule très-savant sur le même sujet. Mais on ne peut lui ôter le mérite d'avoir mis à découvert & présenté d'une manière plus sensible le paralogisme caché de la démonstration de Galilée. Deux célèbres mathématiciens François du siècle dernier, Gassendi & Fermat, ont pris la défense de cette démonstration, &, comme l'observent ingénieusement les journalistes de Rome :

Si Pergama dextris

Defendi possent, etiam his defensa fuissent.

Mais leurs efforts ont été inutiles, & il paroît évidemment démontré que le raisonnement de Galilée est un pur sophisme. On peut le dire sans manquer de respect à la mémoire de ce grand homme, & sans que sa gloire en soit diminuée; c'est l'observation sensée que fait M. Calandrelli. *Suos enim*, pour nous servir ici de ses propres expressions, *quandoque manes summus Newtonus passus est; pati ergo potuit & suos Galilæus.*

(*Efemeridi di Roma.*)

LA vita di Giovanne Francesco Lazzarelli, &c.

Vie de Jean François Lazzarelli , littérateur d'Eugubio , avec une idylle de cet auteur qui n'avoit pas encore vu le jour. In-8vo. Pérouse, 1779 , chez Mario Riginaldi.

On savoit peu de chose sur Lazzarelli , quoique son poëme intitulé *la Cicceide* fût entre les mains de tout le monde ; & on ne le connoissoit que par le peu qu'en ont dit Crescimbeni , dans son histoire de la poésie vulgaire , & Mde. Anne Ondedei Beccoli d'Eugubio , dans un précis qui se trouve en tête de l'édition de *la Cicceide* , in-8vo. faite à Florence en 1772 , sous le faux titre de Londres. On trouvera plus de détails dans cette vie composée par M. l'abbé Sébastien Ranghiasci , pour faire partie des vies des hommes illustres d'Eugubio , qu'il doit donner au public. Lazzarelli naquit à Eugubio l'an 1621 , de parens nobles. Il étoit encore très-jeune lorsque le cardinal Ulric Carpegna le choisit pour son auditeur. Il eut depuis divers autres emplois. Etant auditeur de Rote à Macerata , il y composa son poëme de *la Cicceide* , plaisanterie sur son collègue Bonaventure Arrighini de Lucques , qu'il y célèbre sous le nom de *Don Ciccio*. Ce poëme ayant été imprimé sans sa participation , il s'employa lui-même pour le faire mettre à l'index. Il en donna cependant une nouvelle édition en 1691 ; & il mourut deux ans après à la Mirandole.

(*Efemeridi di Roma.*)

SAGGI di ricerche sopra il vero senso de'salmi , &c. *Essais de recherches sur le vrai sens des pseumes , ou cathéchisme psalmistique en forme de dialogue , pour faciliter aux personnes peu instruites , l'intelligence des pseumes de*

404 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

David; par un prêtre Florentin, (M. l'abbé Antoine Cassi.) Tom. I. contenant les quinze premiers pseaumes. In-12. Florence, 1779, de l'imprimerie d'Albizzini.

M. l'abbé Cassi avoit déjà annoncé cet ouvrage par un prospectus, dont nous avons donné l'extrait dans notre journal de mars 1777, pag. 386. On peut consulter cet extrait, où nous avons apporté des exemples de la maniere dont l'auteur se proposoit de procéder dans son travail. Nous ajouterons seulement, qu'il a été fidèle au plan qu'il s'étoit tracé, & que la maniere dont cet ouvrage est exécuté, le rend aussi utile & aussi instructif qu'édifiant.

(*Novelle letterarie.*)

ESAME analitico, &c. *Examen analytique du système légal. In-4to. ayant pour épigraphe : Communia fœdera pacis. Lucr. lib. V. Naples, de l'imprimerie de Raimondi.*

Cet ouvrage est divisé en trois livres, qui traitent, I. de la loi de la nature; II. de la perfectibilité de l'homme isolé; III. de la perfectibilité de l'homme en société. Cette troisième partie est suivie d'un appendice, où le paradoxe de Jean-Jacques sur les avantages de la vie sauvage, est victorieusement réfuté. L'auteur est M. Philippe Briganti, noble de Gallipoli, associé à l'académie royale des sciences & belles-lettres de Naples.

(*Novelle letterarie.*)

STORIA della guerra presente, &c. *Histoire de la guerre présente pour la succession de Baviere, contenant tous les documens relatifs à*

son origine & à ses progrès, enrichi des portraits des princes belligérans, de cartes géographiques, &c. II. vol. In-4to. Venise, 1779, chez Zatta.

Cette histoire a été composée durant le cours même de la guerre, terminée par la paix de Teschen; les cartes géographiques sont d'une projection nouvelle, & gravées avec beaucoup d'exactitude. L'exécution typographique répond aussi à la réputation que le sieur Zatta s'est faite dans cette partie. Les deux volumes sont ornés, le premier, du portrait de l'empereur, le second, de celui du roi de Prusse

(*Novelle letterarie.*)

LETTERE del signor abbate Domenico Sestini, &c. *Lettres écrites par M. l'abbé Dominique Sestini, de Sicile & de Turquie, à divers amis résidens en Toscane. Tom. I. In-12. Florence, 1779, chez Gaetan Cambiagi, imprimeur du grand-duc.*

Jusqu'à présent, la Sicile est l'objet principal de ces lettres. Dans les quatre premières, M. l'abbé Sestini rend compte de son voyage de Florence à Catane, & de l'accueil qu'il a reçu dans cette dernière ville du prince de Biscari, qui se l'est attaché en qualité d'antiquaire & de bibliothécaire. La ville de Catane, ses habitans, les cabinets d'antiquités & d'histoire-naturelle du prince de Biscari, sont les objets des lettres suivantes. Les onze premières lettres du volume, sont adressées à M. Jean Mariti, cousin de l'auteur; la douzième, sur l'ambre de Sicile, l'est à M. Antoine Fabrini, directeur de la monnoye royale de Florence; & la treizième & dernière, sur

406 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les grains de Sicile, à M. le docteur Xavier Manetti, célèbre médecin, aussi de Florence.

(*Novelle letterarie*,)

IL mattino, il mezzodi, &c. *Les quatre parties du jour* ; poëme traduit de l'allemand de Zaccharie, en vers italiens ; par M. l'abbé Charles Belli. *Seconde édition. In-8vo.* Bassano, chez Remondino.

Frédéric-Guillaume Zaccharie, professeur de belles-lettres à Brunswick, mort au commencement de l'année 1777, est un des plus célèbres poètes allemands modernes. Il s'est exercé avec succès, dit le pere Bertola, (*idea della poesia alemanna. Tom. I.*) dans trois genres de poésies, dans l'héroï-comique, dans le lyrique propre à être mis en chant ; & dans l'épique & le didactique : (le pere Bertola ne fait apparemment qu'un seul genre de ces deux derniers.) Celui de tous ses ouvrages qui a le plus de réputation, du moins chez les étrangers, est son poëme des *Quatre parties du jour*, imitation des *Saisons* de Thompson, mais imitation, si l'on peut le dire, originale. Ce poëme a été fort bien traduit par M. l'abbé Belli, & annoncer une seconde édition de cette traduction qui n'est pas fort ancienne, c'est dire qu'elle a réussi.

(*Novelle letterarie*)

BACCO poeta, &c. *Bacchus poëte : Dithyrambe* par M. le docteur Jean-Baptiste Fanucci. *In-8vo.* Pise, 1779, chez François Pieraccini, &c.

Il y a de la verve, de l'harmonie & des images dans ce Dithyrambe, dont l'idée paroît prise du vers de Tibulle :

Ille liquor docuit voces inflectere cantu.

(*Novelle letterarie.*)

A N G L E T E R R E .

THE world as it goes , &c. *Le monde comme il va : Poème , par l'auteur de la Diaboliade , &c. dédié à un des meilleurs hommes qu'on puisse trouver dans les domaines de sa majesté , &c. In-4to. Londres , 1779 , chez Bew.*

Voici une satire entièrement dans le goût anglois ; elle est d'un auteur déjà célèbre par d'autres ouvrages du même genre *bien horribles , bien bons* ; on ne peut pas dire *le style n'y fait rien* , car celui de l'auteur répond par son énergie à l'amertume de sa bile. Dans ce nouvel ouvrage , il suppose qu'il a un songe , & qu'il voit successivement divers objets différens , tels que le temple de l'amitié , le palais de l'intérêt , l'autre de l'adultère , le château de la liberté , &c. voici la description de l'autre de l'adultère.

» Tout-à-coup s'offrit à mes regards un antre
 » affreux , dont l'ouverture effrayante me lais-
 » sa entrevoir des fantômes si dégoûtans , si
 » horribles , que tout mon sang se glaça d'é-
 » pouvante. La nature s'écartant de son plan ,
 » pour le malheur des hommes , n'a point en-
 » fanté quit de reptiles venimeux & capables
 » de tarir de monstres , elle n'a point pro-
 » à l'instant par leur souffle impur , les sources
 » de la vie , qu'on ne trouve rassemblés dans
 » cet effroyable repaire , bleus , gris , verds ,
 » tachetés ; il n'y a point de plantes funestes
 » écloses dans la colere du ciel pour abrégér
 » les jours des mortels , qui n'empoisonnent
 » de leurs feuillages entrelassés les contours
 » ténébreux de la caverne. »

Les portraits des personnages que le poëte introduit dans cet antre , sont conformes à cette description ; on peut juger qu'ils ne sont pas flattés. Mais c'est au palais de l'intérêt que le concours est le plus nombreux. Pour le temple de l'amitié , il est désert , & tombe de toutes parts en ruines.

» Enfoncé dans l'obscurité d'une forêt, s'élève
 » un temple antique & vaste dont les voûtes
 » solides soutiennent un faite majestueux. Le
 » lierre touffu rampe autour de ce dôme vénér-
 » rable ; & les serpens venimeux sifflent dans
 » l'enceinte des murs. Les corbeaux croassans
 » habitent dans les débris de la sculpture dont
 » ce temple fut orné , & la rauque corneille y
 » construit son nid à l'abri des regards. Les ron-
 » ces & les plantes malfaisantes infectent ce lieu
 » de leurs rejettons nuisibles qui s'y égarent en li-
 » berté , & la voûte épaisse des arbres qui croissent
 » à l'entour , intercepte le passage de l'air & couve
 » les vapeurs que la terre exhale. Le temple con-
 » serve encore sa forme antique ; mais toutes les
 » graces qui ornoient sa structure ont été la proie
 » de la voracité du tems. L'or terni des ca-
 » racteres à demi-effacés qu'on apperçoit sur le
 » frontispice du temple , est tout ce qui rap-
 » pelle l'idée de la déesse qui l'habitoit autre-
 » fois. Près de la porte, dans un tombeau jadis
 » superbe, dont le tems dévore lentement les
 » débris, Oreste repose sans honneur, & Pilade
 » moisit à son côté. Il fut un tems où toutes
 » les parties du temple brilloient pompeusement
 » parées par l'industrielle main des arts ; où
 » un feu sacré brûloit sur ses riches autels ; où
 » le nom de l'amitié étoit cher à tous les cœurs ,
 » & vénérable pour tous les hommes ; alors les
 » malheureux qui lui avoient offert leurs hom-
 » mages ;

„ mages , venoient chercher un asyle dans son
 „ temple , y trouvoient la fin de leur détes-
 „ poir , & à l'abri de l'oppression & des ora-
 „ ges du monde , y jouissoient en paix des der-
 „ niers jours de leur vie. La vertu persécutée
 „ s'y consolait des outrages dans la douceur
 „ d'une paisible retraite. La jeunesse ardente &
 „ guerriere , y portoit les vœux d'une ame en-
 „ core neuve , & en revenoit enflammée d'une
 „ ardeur plus noble & plus pure. Mais aujour-
 „ d'hui les autels de l'Amitié ne sont plus éclai-
 „ rés de la flamme des sacrifices ; les voûtes
 „ de son temple ne retentissent plus du chant
 „ des hymnes ; exilée par l'intérêt de son anti-
 „ que séjour , elle erre maintenant seule , aban-
 „ donnée , jouet malheureux de la populace des
 „ cours & de tous les vils mortels que fati-
 „ gue une sordide avidité. Parmi ces hommes
 „ enorgueillis de leur richesse , de leur naissan-
 „ ce , de leur grandeur , qui fait attention à ses
 „ cris ? qui a compassion de son malheur ? qui
 „ va visiter son temple désert ? Portland (*)
 „ est le seul qui en demande encore l'entrée. “
 Nous croyons que ces citations suffiront pour
 donner une idée de la maniere du poëte.

(*Monthly Review.*)

AN essay on the composition of a sermon , &c.
Essai sur la composition d'un sermon traduit du
françois de Jean Claude , ministre de l'église
françoise réformée à Charenton , avec des no-
tes , par M. Robert Robinson. 2 vol. in-8vo.

(*) Lord Portland , seigneur Anglois également distin-
 gué par son rang & par ses qualités personnelles.

Tome II.

S

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Cambridge, 1779 , chez Fletcher , & se trouve
à Londres , chez Buckland.

L'ouvrage du ministre Claude est connu des savans littérateurs , & il devoit l'être de tous ceux qui se destinent à la prédication. En mettant de côté tout ce que l'esprit de parti a suggéré à l'auteur , ils y trouveroient d'excellens principes dont ils pourroient faire usage dans la composition de leurs sermons. La traduction de M. Robinson est fidelle & élégante. Il l'a enrichie de notes , où il a traité , à la manière de Bayle , mais non dans le même esprit , une grande diversité de sujets , ce qui en rend la lecture très-agréable. Il y a de plus au commencement du premier volume , une vie du ministre Claude , & au commencement du second un essai sur l'histoire de la prédication publique.

(*Monthly Review.*)

ISAACI Newtoni opera quæ extant omnia. Commentariis illustrabat Samuel Horsley , &c. Tom. I. In-4to. (On souscrit pour la collection complete , à Londres , chez Nichols , Conant , &c.)

Ce premier volume des œuvres de Newton , contient tout ce que ce grand homme a écrit sur les mathématiques pures , & est composé des articles suivans. 1. *Arithmetica universalis.* 2. *De rationibus primis ultimisque.* 3. *De analysi per æquationes numero terminorum infinitas.* 4. *Excerpta ex epistolis ad series & fluxiones pertinentia.* 5. *De quadraturâ curvarum.* 6. *Artis analytica specimina , vel geometria analytica.* 7. *Methodus differentialis.* 8. *Enumeratio linearum*

tertii ordinis. A ces articles l'éditeur a ajouté en forme d'*appendices*, deux petits traités intitulés, l'un, *logistica infinitorum*; l'autre, *geometria fluxionum*. L'article 2, *de rationibus*, est précédé de onze lemmes tirés du premier livre des *principia*; l'article 3, *de analysi*, est accompagné d'une démonstration géométrique très-élégante de la première règle, par Fermat: il en est de même des autres articles, où le commentateur a eu soin, de rapprocher les démonstrations relatives qui se trouvent dans les meilleurs auteurs, travail utile qui, joint au mérite de ses propres commentaires, donne un nouveau prix à cette édition, & la distingue de toutes les autres. Elle en est distinguée encore par le retranchement de quelques traités accessoirs que Robins, Pemberton & d'autres ont publiés, & que M. Horsley a cru devoir supprimer comme redondans & inutiles, en les remplaçant par les deux *appendices* ci-dessus cités, qui font de sa composition.

(*Critical Review.*)

ODE on the present state of english poetry, &c.
Ode sur l'état actuel de la poésie angloise, occasionnée par la lecture d'une traduction de morceaux choisis de Shakespeare, de Milton, de Thomson, de Warton, de Simonide, de Sophocle & d'autres; avec des remarques. A quoi on a ajouté la traduction d'un fragment de Simonide. In-4to. Londres, chez Elmsley.

C'est une plaisanterie ingénieuse dont l'objet est de tourner en ridicule le ton emphatique des poètes Anglois modernes, & les métaphores outrées & disparates qu'ils accumulent dans leurs vers. L'auteur a très-bien imité dans son ode sur l'état actuel de la poésie angloise, l'enflure

de ses confreres ; & si quelque chose pouvoit les corriger , rien ne seroit plus propre à produire cet effet que cette agréable parodie. Il en est de même de la traduction du fragment de Simonide , dont le ridicule est encore plus frappant par le contraste que présente la belle simplicité du texte grec. Denys d'Halycarnasse a cité ce fragment dans son traité *περι συνθεσεως ονοματων* ou de l'arrangement des mots , comme une preuve que l'expression simple du sentiment peut être de la poésie. Il s'agit dans ce morceau de Danaé & de son fils Persée , qu'Acrise , roi d'Argos , fit enfermer dans un coffre qu'on abandonna ensuite par son ordre à la merci des flots.

Οτε λαρηανι εν δαιδαλεα ανεμος !
 Βρεμη πνεων , κινηθεισα τε λιμνα ,
 Δειματι ηριπεν , ουδ'αδιαντοισι
 Παρειαις αμφι τε Περσει βαλε
 Φιλαν χερα , ειπεν τε. . . .

*Quando in arcâ Dædaleâ ventus fremuit spirans ,
 commotumque est æquor , terrore cecidit (Danae)
 nec siccis genis , circa Perseum jecit amantes ma-
 nus , dixit que. . . .*

Au lieu de citer les vers anglois que tous nos lecteurs n'entendroient pas , nous allons tâcher de les rendre en françois aussi littéralement qu'il nous sera possible , pour faire saisir l'esprit de cette plaisanterie.

„ Mais alors les vents se faisant la guerre , com-
 „ mencent à rugir ; les vagues qui fermentent
 „ font retentir à la ronde jusqu'à leurs rivages
 „ les plus éloignés , le bruit sourd de leur tonnerre.
 „ Epouvantée de ce bruit terrible , elle [Danaé]
 „ tombe pâle & accablée de frayeur ; des tor-
 „rens de larmes s'échappent de ses yeux ; elle

„ passe les bras amoureux , plus blancs que le
 „ marbre de Paros , autour de son cher Persée
 „ endormi tranquillement....

Ω τεκος ,

Οιον έχω πονον ; τυ δ' αὖλεις , γαλαθηνῶ τ'.

Ητορι κνωσσεις εν ατερπει δωματι ,

Χαλκεογομφῶ τε , νυκτιλαμπει ,

Κυανεῶ τε δνοφῶ. τυ δ' αὖναλεαν

Υπερθε τεαν κομαν βαθειαν

Παριοντος κυματος ουκ αλεγεις ,

Ουδ' ανεμου φθογγων , πορφυρεα

Κειμενοδ εν χλανιδι , προσωπον καλον.

Ει δε τοι δεινον τογε δεινον ην ,

Και μεν εμων ρηματων λεπτον

Υπειχες ουας ; κελομαι , ευδε , βρεφος ,

Ευδετω δε παντος , ευδετω αμετρον κακον.....

O fili, quantum habeo dolorem! tu vero, pro
 ut est pueri lactantis, dormis in tristi domo, æreis
 clavis compaetâ, in obscurâ nocte lucente tantum
 lunâ. Siccam vero desuper comam tuam prolixam
 alluentes fluctus non curas neque ventos sonoros,
 purpureâ jacens in veste, pulchre puer. Si vero
 malum tibi malum esset, dictis meis aurem teneram
 præberes; precor, dormi, o fili, dormiat quoque
 pontus, dormiat immensus dolor meus, &c.

» Mon fils, dit-elle, mes plus cheres delices!
 » vois les horreurs de cette nuit orageuse! Errante
 » sur les vagues déchaînées, la frêle barque bon-
 » dit au milieu de la tempête, tandis que de son
 » pâle flambeau, la solitaire Phæbé jette quel-
 » ques lueurs incertaines au travers des sombres
 » voiles de la nuit. Entends-tu comme la fu-
 » reur des torrens excitée par les vents irrités,

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» rugit autour de ta tête *enfantine* ! Couché sur
 » la pourpre de ton manteau , tu n'entends pas
 » les sifflemens de la tempête , ni les hurlemens des
 » flots. La douce innocence dont les doigts de rose
 » du sommeil embellissent d'un tendre sourire les
 » joues balsamiques , te rend insensible aux maux
 » affreux , aux terreurs qui alarment le cœur de
 » ta mere , & qui écartent loin d'elle le repos.
 » Tu ne les sens pas ; autrement ton oreille at-
 » tentive , entendroit ces humbles accens de ma
 » douleur , & ton cœur saigneroit , blessé des traits
 » perçans du malheur. Mais que les douces va-
 » peurs de Morphée , ne cessent pas de plonger
 » dans un profond repos tes sens appesantis.
 » Puisse le sévère tyran du royaume liquide , éten-
 » dre sur la mer révoltée sa verge d'or , gage de
 » paix , signe de l'autorité du Dieu : puisse-t-il
 » calmer la tempête , & en même-tems mes
 » douleurs ! &c.

Nous avons eu soin de distinguer tous les
 mots qu'on peut dire traduits du texte ; mais ,
 comme on voit , *apparent rari nantes in gurgite*
vasto. Non-content d'avoir fait cette belle am-
 plification , l'auteur en développe avec goût tou-
 tes les beautés.

» Le mérite de cette traduction , dit-il , avec
 » un sérieux très-comique , consiste dans un heu-
 » reux mélange de sentimens & d'images , &
 » dans l'emploi judicieux des ornemens poéti-
 » ques dont elle est enrichie. En un mot , ce
 » n'est pas faire de tort à nos traducteurs mo-
 » dernes , que de dire qu'elle mérite d'être mise
 » au rang de leurs productions , & d'être pro-
 » posée comme un modele de la maniere dont
 » il faut traduire dorénavant les poètes Grecs.
 » Danaé est sans doute dans une situation qui
 » admet tout ce qu'il y a de plus merveilleux

» en fait d'embellissemens poétiques. Dans une
 » telle extrémité, l'ame est plus éveillée & plus
 » active que jamais, elle parcourt le vaste champ
 » de la création, elle s'attache à des idées qui
 » n'exciteroient pas son attention dans des mo-
 » mens plus calmes, & elle n'omet aucun ob-
 » jet qui puisse donner à la peinture de sa
 » douleur un coloris plus touchant. Ce con-
 » traste entre le style de la traduction & celui
 » de l'original, prouvera que le poète Grec,
 » qu'on regardoit comme un modele de pathé-
 » tique, n'a eu dans la réalité qu'une connois-
 » sance très-superficielle de la nature. «

Le ton des préfaces modernes est aussi heureu-
 sement saisi dans cette prose, que celui des poé-
 sies à la mode, dans les vers que nous avons
 traduits.

Nous nous sommes étendus avec plaisir sur ce
 morceau, parce que l'objet en est utile & in-
 téressant; dans la corruption générale du goût,
 & l'oubli universel des vrais principes qu'on re-
 marque aujourd'hui, l'attention que nous avons
 donnée à cette parodie, ne paroîtra pas sans
 doute déplacée. Combien d'auteurs fêtés, à qui
 l'on pourroit dire : *Mutato nomine de te fabula*
narratur!

(*Critical Review.*)

EFFUSIONS of the heart and fancy, &c. *Effu-*
sions du cœur & de l'imagination, en vers &
en prose; par le Rév. M. Henry Hodgson. In-12.
 Londres, chez Rivington.

L'auteur commence par dire beaucoup de mal
 des critiques dans sa préface, & il a raison, s'il
 est vrai que le parti le plus sage, soit tou-

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

jours de prévenir ceux dont on craint d'être attaqué.

(Critical Review.)

A new system of modern geography, &c. Nouveau système de géographie moderne, ou essai sur la géographie, l'histoire & le commerce des différens peuples du monde ; par William Guthrie, enrichi de cartes gravées par M. Kitchen. Londres, chez Charles Dilly.

On a déjà fait beaucoup d'éditions de cet excellent ouvrage ; le succès favorable dont il a joui, a déterminé le libraire à le réimprimer avec des additions considérables, qui le rendent maintenant un corps complet d'histoire & de géographie. C'est sur-tout la partie historique qu'on s'est appliqué à perfectionner ; pour cet effet, on a ajouté l'histoire des révolutions qui sont arrivées récemment en Russie, en Danemarck, en Suede, & en Pologne ; avec celle de l'origine & des progrès de la guerre qui subsiste entre la Grande-Bretagne & ses colonies.

Six old plays, on which Shakespeare founded his measure for measure, &c. Six anciennes pieces de théâtre qui ont servi à Shakespeare, pour composer six de ses drames. 2 vol. in-8vo.

Les commentateurs de Shakespeare ont toujours supposé que ces pieces étoient des productions de sa jeunesse, & que dans un âge plus mûr, il les avoit corrigées ; mais M. Steevens a découvert, à force de recherches, que ces pieces étoient les ouvrages d'une autre main que celle à qui on les attribuoit. La première de ces six pieces est intitulée : *Promos & Cassandra*, composée en

1578 , par George Wherstones. C'est sur elle que Shakespeare a fait sa comédie de *Measure for Measure*. La seconde, intitulée : *Menachmus*, est une traduction , ou plutôt une imitation des *Menæchmes* de Plaute , faite en 1595 ; elle a servi de modele à la *comedy of errors*. La troisieme, qui est la Grondeuse apaisée (*The taming of the shrew*) écrite en 1607 , a été redonnée sous le même titre par Shakespeare. La quatrième, qui a pour titre : les troubles du regne du roi Jean [*the troublesome reign of king John*] composée en 1611. La cinquieme, les fameuses victoires de Henri V ; & la sixieme, la vraie histoire du roi Léar , composée en 1605 ; c'est le *cannevas* sur lequel Shakespeare a fait ses trois pieces historiques du roi Jean , de Henri V , & de Léar.

Quoique ces drames soient très - ennuyeux , l'éditeur ne peut que faire plaisir aux savans en les publiant ; ils peuvent servir de pieces justificatives pour l'histoire de la poésie dramatique , & la comparaison qu'on en fera avec les pieces de Shakespeare , montrera sa supériorité de talens sur les écrivains qui l'avoient précédé.

(*Monthly Review.*)

CLAVIS Pentateuchi ; sive analysis omnium vocum hebraïcarum suo ordine in Pentateucho Moseos occurrentium ; unâ cum versione latinâ & anglicâ ; notis criticis & philologicis adjectis. Cui præmittuntur dissertationes duæ. 1. De antiquitate linguæ arabicæ , ejusque convenientiâ cum linguâ hebræâ. 2. De genuinâ punctorum vocalium antiquitate. auctore Jacobo Robertson. S. T. D. ling. oriental. in academiâ Edinburgenâ professore.

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

AN elegant edition in-8vo. of an entire new translation of Voltaire's Works complete, &c. *Nouvelle traduction angloise de tous les ouvrages de Voltaire ; par Downman , David Williams , Griffith , Mrs. Griffith , J. Berry , William Campbell , J. Johnson , & autres. A Londres , chez Fielding & Walker. In Pater-noster-row.*

Cette belle édition des œuvres de M. de Voltaire est enrichie des portraits des plus grands généraux , & des meilleurs poètes que l'Angleterre & la France ont produits ; d'une foule d'estampes historiques , gravées par Hall , Walker , Collyer , Grignion , Cook , &c. d'après les dessins de Gravelot.

PLUTARCH'S lives : translated, &c. *Vies de Plutarque , traduites du grec , avec des notes historiques & critiques , précédées de la vie de Plutarque ; par John , & William Langhorne. 6 vol. in-8vo. Londres , chez Charles Dilly.*

A L L E M A G N E.

ZUR geschichte Simsons , &c. *Troisième cahier d'observations sur l'histoire de Samson. Jug. XIII. --- XVI. Par M. Diederich. A Göttingen , 1779.*

Dans les deux premiers cahiers , examinant la narration de chacun des exploits de ce héros , il avoit paru chercher à leur ôter le merveilleux & l'incroyable : il va encore plus loin dans ce troisième , où observant l'ensemble , il est d'avis que c'est une exagération dont il ne faut pas

juger suivant nos idées communes , mais suivant le caractère des Hébreux dans leurs tems héroïques. Il promet enfin d'expliquer plus au long dans une introduction à l'ancien testament, ce que c'est que les tems héroïques des Hébreux.

GESCHICHTE der judischen religion. *Histoire de la religion ou de la loi des Juifs* ; par M. Busching. A Berlin, chez Esfeld, 1779. In-8vo. de 268 pag. (8 gr.)

Il est traité en deux parties de l'histoire des anciens Juifs , & de celle des Juifs modernes. On n'y oublie pas les Juifs noirs de Loango. L'auteur promet aussi une histoire de la religion chrétienne, & une autre de la religion mahométane.

LITTERATURA juris. *Litterature du droit* ; par M. le conseiller Hommel, seconde édition. A Leipzig , chez Weidmann & Reich, 1779. In-8vo. de 366 pag.

Cette seconde édition est si réformée, comme le titre l'annonce, qu'on peut la considérer comme un nouvel ouvrage. Parmi les augmentations on trouvera une vive déclamation qui n'est pas sans fondement contre le *Jus naturæ* de Wolf, & une démonstration de l'insuffisance & de l'incertitude du droit naturel , où l'on découvre en même-tems la folie de ceux qui ont imaginé un droit féodal-naturel, & un droit de change naturel. Quand Boehmer , en 1734 , publia un traité , de *juribus diversis ex diversitate climatum natis* ; beaucoup de gens ne savoient s'ils en devoient rire ou l'envisager sérieusement : & Montesquieu ayant depuis traité en françois le même

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sujet, s'est vu comblé d'applaudissemens. Ce dernier ne paroît pas à M. Hommel en avoir tant mérité : il lui semble qu'on doive lire son livre, comme un roman & comme la philosophie de Descartes. Il y rencontre des erreurs historiques, des preuves fausses & insuffisantes, des conjectures vaines, des vuides & des fractures dans le systême. Il desireroit que quelqu'un recueillît les principales loix des peuples connus dans l'ordre de leur établissement. Il n'a point trop de louanges pour Thomassius, qu'il préfère à Leibnitz.

VERSUCH ueber die geschichte der teutschen Erbfolge. *Essai sur l'histoire des successions allemandes ; par M. Fischer. A Manheim, 1779. In-8vo. de 636 pag.*

Ce 1er. vol. est divisé en deux parties, dont l'une est l'essai, & l'autre en font les preuves. Il est rempli d'hypotheses neuves qui font voir que l'auteur a lu & médité les écrits qui ont traité des successions en Allemagne. Il seroit à souhaiter qu'il sortît moins de son sujet.

GRUNDLICHER unterricht zur artillerie. *Instruction sur l'artillerie & l'artificerie ; par Rodolphe de Bunau, dédiée au roi. A Halle, chez Hendel, 1779. In-8vo. de 489 pag.*

Sans s'arrêter à la théorie, on enseigne directement la pratique en 8 livres : il ne laisseroit rien à desirer, s'il avoit approprié à l'artillerie prussienne ce qu'il y a de meilleur dans les *Mémoires d'artillerie de M. de Scheel, Copenhague 1777*, dont on trouve un bon extrait au IVe. vol. du

F E V R I E R , 1780. 421

magasin de Boehm , pour l'ingénieur & l'artilleur.

ERFAHRUNGEN von der brienenzucht. *Expériences sur la culture des abeilles ; par M. Hoelfcher, pasteur à Springen. A Hannovre, 1780. In-8vo. de 8 feuilles.*

Le magasin d'Hannovre de 1766, avoit publié ces mémoires, auxquels on vient d'ajouter quelques remarques en les réimprimant. Trente ans d'expérience de l'auteur, doivent lui concilier l'attention. Cet ouvrage est propre à être joint au traité allemand, de l'éducation des abeilles par Gleditsch.

UNTERRICHT zum anbau des tabaks. *Instruction sur la culture du tabac ; par M. Korge, inspecteur du tabac, des fabriques & de plantations royales à Ohlau. A Breslau, chez Lowe, 1779. In-8vo. de 4 feuilles. [2 gr.]*

C'est une nouvelle édition d'un mémoire publié en 1775, sur la plante du tabac, son origine & sa culture en Europe, la conservation & la préparation de ses feuilles, la maniere d'obtenir une bonne semence, & d'éviter les fautes que commettent les Silésiens qui la cultivent.

VERSUCH, &c. *Traité de la teinture de régule d'antimoine, & de ses grandes vertus, avec la maniere de préparer aussi de semblables teintures des autres métaux ; par M. Dehne, médecin à Schoeningen. A Helmstaedt, chez Kuhnlin, 1779. In-8vo. de 156 pag.*

M. Dehne assure l'avoir éprouvée avec un

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

heureux effet dans plusieurs maladies, & qu'elle est un savon fluide qui convient à la guérison de la pierre & de la goutte. Il la vante même dans les maux vénériens.

PHARMACIA rationalis eruditorum examini subiecta à societate quadam medicâ. *Pharmacie raisonnée soumise à l'examen des savans ; par une société de Médecins.* I cahier, contenant la lettre A, en 36 pag. II cahier, contenant les lettres B. C. D. depuis les pag. 37--68. A Cassel, chez Cramer, 1779.

Voici un choix de remèdes composés & préparés exactement & simplement, présenté dans l'ordre alphabétique, avec la description de leur force & de leur usage. Un avant-propos utile, regarde le choix même des remèdes simples, qui entrent dans la composition des mixtes, & regarde aussi le choix des métaux, pour les vases & les balances. Le fer est préféré, & l'on suit en cela l'expérience & l'avis de la pharmacie suédoise. On peut conserver long-tems du vinaigre concentré, en y ajoutant un douzième de brandevin, &c.

NATURGESCHICHTE von Holland. *Histoire-naturelle de Hollande, traduite du hollandois de van Berkey, docteur en médecine.* 1er. vol. A Leipzig, 1779. In-8vo. de 314. Pag.

C'est par les descriptions des pays particuliers, que l'histoire-naturelle peut être conduite à des progrès sûrs. Ce volume observe la situation géographique autant qu'il faut pour son sujet, l'origine, le cours & l'embouchure des fleuves, surtout le Rhin, puis la Meuse, le climat, &c.

ELWAS zur revision der weinprobe auf bley.
*Revue des preuves au moyen desquelles on croit
 reconnoître du plomb dans le vin, &c. Par M.
 Delius. A Erlang, chez Walther, 1779. In-
 8vo. de 136 pag. [5 gr.]*

On prétend qu'il peut y avoir du plomb dans
 le vin sans fraude, & que les signes auxquels
 on peut le reconnoître, comme la couleur bru-
 ne, sont souvent équivoques, &c.

REISE nach Norwegen. *Voyage en Norwege, par
 M. Fabricius, professeur d'économie & d'histoi-
 re-naturelle dans l'université de Kiel. A Ham-
 bourg, chez Bohn, 1779. In-8vo. d'un alpha-
 bet 6 feuell. [1 rthlr.]*

Un voyage exécuté par un observateur aussi
 exact, mérite l'attention, quoiqu'il n'ait duré
 que deux mois, en allant de Copenhague par
 Helsinguor, & de-là par Helfsinburg, Laholm,
 Halmstadt, Falkenberg, Warberg, Gothenbourg,
 à Friedrichshall en Norwege, Friedrichstadt,
 Moss, Tonsberg, Larwig, Drontheim, &c.
 Tous ces lieux & d'autres, sont décrits plus ou
 moins au long, avec des observations d'histoire-
 naturelle, touchant les animaux particulièrement,
 & entre eux les insectes. Quant aux plantes, M.
 Weber, son compagnon de voyage, les a ré-
 servées pour un ouvrage particulier. Il est re-
 marquable que dans plusieurs villes de Norwe-
 ge, & même à Drontheim, il n'y a point d'hô-
 tellerie, & qu'on se loge où on peut.

NEUE kurzgefasste beschreibung des vorgebur-
 ges der guten hofnung. *Nouvelle description*

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

abrégée du cap de Bonne-Espérance, avec le journal d'un voyage entrepris dans l'intérieur de l'Afrique, à travers le pays des grands & des petits Mamacquas ; avec des notes de Mrs. Allamand & Klockner : traduite de l'Hollandois. In-8o. de 17 feuell. A Leipzig, chez Weygand, 1779. [16 gr.]

La description du Cap n'a rien au-dessus des précédentes. C'est un abrégé bien concentré seulement. Mais le journal a le mérite supérieur d'être copié sur un original conservé dans les archives du Cap, parce que le voyage a été fait par ordre du gouverneur, depuis le mois de juillet 1761, jusqu'à celui d'avril 1762, en compagnie de 120 personnes. M. Allamand, professeur à Leide, & M. Klockner, médecin d'Amsterdam, l'ont orné de leurs observations géographiques & physiques, dans lesquelles ils réforment quelquefois les premiers naturalistes, comme au sujet du *Condoma* de M. de Buffon, dont ils prétendent qu'il n'a vu que les cornes.

DIE gehobene gefahr beym eintritte der Rindviehseuche. *La maniere de prévenir la contagion de la maladie des bêtes à cornes.* A Berlin, chez Pauli, 1779. In-8vo. de 8 feuell.

L'inoculation est le préservatif enseigné ici. Une figure en rend la pratique plus sensible. Les expériences faites à Brutzen par M. le chambellan de Bulow, ont été aussi imprimées à Butzow & à Wismar. En général la dernière mortalité du nord y a beaucoup excité l'esprit de recherche & multiplié les écrits sur un article d'économie aussi essentiel.

D. Fr. H. W. Martinis leben. *Vie de M. Martini*, par M. Goeze. A Berlin, chez Pauli. In-4to. de 112 pag.

M. Martini, né à Ordruſ, au duché de Saxe-Gotha, en 1729, d'un ſurintendant, perdit ſon pere à l'âge de dix ans, & ſ'adonna à la médecine. Ses ſuccès ſont connus par ſes ouvrages, dont on trouve ici le catalogue complet. Comme cette vie ſe vend au profit de ſa veuve & de ſes enfans, ceux qui en feront l'acquiſition ſe rendront leurs bienfaiteurs.

ORATIO ſolemnis muneris adeundi gratiâ, &c.
Discours prononcé par M. Hergt, en prenant poſſeſſion du proreſſorat du college de Quedlimbourg. In-4to. de 3 feuilles.

Discours bien travaillé, dans lequel l'orateur ſ'excite lui-même à remplir les devoirs de la charge importante qu'il revêt.

F R A N C E.

DENYS GOBET, élève de la librairie de Paris, ſe propoſe de publier des *recherches bibliographiques des livres imprimés ſur vélin, depuis l'origine de l'imprimerie juſqu'à préſent*, qui ne peuvent qu'intéreſſer beaucoup les amateurs de livres rares. Quoique les ouvrages *imprimés ſur vélin* ſoient de la plus grande rareté, il décrira plus de mille articles différens qu'il a vus, ou dont il ſ'eſt procuré des notices ſûres. Dans ſes descriptions, il fera entrer des remarques ſur le mérite des éditions & ſur la beauté des exem-

426 L'ESPRIT DES JOURNAUX, &c.

plaires , avec l'indication des bibliothèques , tant nationales qu'étrangères , où ils se trouvent , le nom des bibliographes qui les ont cités , & le prix auquel la plupart ont été portés dans les ventes publiques , en France , en Hollande , en Angleterre , &c. Il prie messieurs les bibliothécaires , de vouloir bien s'intéresser à la perfection de son travail , en lui faisant parvenir la note des livres de cette espèce qui sont confiés à leurs soins ; *chez M. Barrois le jeune , libraire , quai des Augustins , à Paris.*



TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans ce Volume.

Œ <i>Uvres complètes d'Alexandre Pope, traduites en François. Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée du texte anglois, &c.</i>	Pag. 3
<i>Le guide du malade, ouvrage de médecine, philosophique & moral; par M. de Marque, docteur en médecine.</i>	52
<i>Fabliaux, ou Contes du XIIe. & du XIIIe. siècles, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du tems, avec des notes historiques & critiques, & les imitations qui ont été faites de ces contes, depuis leur origine jusqu'à nos jours.</i>	59
<i>La vraie maniere d'apprendre une langue quelconque, vivante ou morte, par le moyen de la langue françoise; ouvrage divisé en plusieurs parties, &c.</i>	91
<i>Le comte Ugolin, tragédie.</i>	98
<i>Epître à M. de S.... chevalier de St. Louis; par M. l'abbé de S.... son frere,</i>	105

- Essais moraux & littéraires ; par le révérend M. Knox.* 108
- Lettres de M. Bjoernstahl , &c. I. vol. second extrait.* 123
- Observations sur la musique , & principalement sur la métaphysique de l'art.* 155
- Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, ou la nature outragée & vengée par le crime ; poëme, par M. Mero.* 171
- Résumé des mémoires qui ont concouru pour le prix accordé en 1777 , par l'académie des sciences , arts & belles-lettres de Châlons-sur-Marne , & dont le sujet étoit : Les moyens de détruire la mendicité en France , en rendant les mendiants utiles à l'état, sans les rendre malheureux.* 179
- Histoire de la Corse , depuis les Tyrrhéniens ses premiers habitans , jusqu'au dix-huitieme siecle ; par M. le docteur Jean Paul Limperani , &c. Ouvrage dans lequel on ne se borne pas à rendre compte des différentes époques & des événemens de cette histoire , mais où l'on trouve encore , à cause de la liaison des affaires de la Corse avec celles des autres nations de l'Europe , divers détails relatifs à l'histoire générale , qui rendent la lecture de cet ouvrage aussi amusante qu'instructive. Tome Ier.* 207

M Ê L A N G E S.

Observations en faveur des loteries ; par M. A.

DES MATIERES. 429

- Méthode singulière de punir les auteurs de libelles en Russie.* Morceau traduit de l'anglois. 225
Anecdote sur J. J. Rousseau. 226
Recherches sur la vie, les écrits & les éditions de Colard Mansion, imprimeur à Bruges durant le XVe. siècle ; par M. Vanpraet, fils. 230
Lettre sur la ressemblance singulière de deux jumeaux. 242
Suite de la vie de l'empereur Charles VI. 244

POÉSIES FUGITIVES.

- Louis dauphin, pere de Louis XVI, ode qui a remporté le prix de poésie à l'académie de Montauban, par le pere Vialar.* 266
Les adieux ; par M. Bonnier de Layens. 271
Epigramme. 272
Vers imités de Thompson ; par M. le Maître. ibid;
Vers mis au bas d'une statue de marbre trouvée dans les jardins de Chantilly, & placée dans l'isle d'Amour ; par M. Grouvelle. 274
Ode anacréontique ; par M. Masson de Morvilliers. 275
Fragment tiré du Ve. chant du poëme manuscrit intitulé : le nouveau regne & le rétablissement des loix. 276
*Vers à Mlle. C*** N, qui prétendoit qu'il y avoit beaucoup de sympathie entre elle & l'auteur ; par M. J. D. C.* 279
Epigramme sur un épicier rimailleur ; par M. d'Artois. ibid.

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.	<i>Académie françoise.</i>	280
II.	<i>Académie royale des sciences de Paris.</i>	ibid.
III.	<i>Académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris.</i>	286
IV.	<i>Bureau académique d'écriture à Paris.</i>	287
V.	<i>Académie des sciences, belles-lettres & arts de Befançon.</i>	289
VI.	<i>Société d'agriculture d'Aix en Provence.</i>	291
VII.	<i>Académie royale espagnole de Madrid.</i>	294
VIII.	<i>Université d'Oxford.</i>	295
IX.	<i>Académie des Arcades de Rome.</i>	ibid.
X.	<i>Académie de Mantoue.</i>	296

S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	298
LONDRES.	<i>Drury-Lane.</i>	309
	<i>Covent-Garden.</i>	312
NAPLES.		314
FLORENCE.		ibid.

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Discours sur le langage des Perroquets.</i>	316
II.	<i>Montagne enflammée dans la Haute-Hongrie.</i>	329

- III. *Lettre à MM. les rédacteurs de l'Esprit des Journaux , sur le volcan du côté d'Andersnac , à la rive gauche du rhin , &c. par M. Robert de Limbourg.* 331

MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Observation sur l'usage interne du phosphore ; par M. Alphonse le Roy.* 337
 II. *Aventures de Henri Axford , qui , après avoir été muet pendant quatre ans , recouvre l'usage de la parole par un songe.* 341
 III. *Extrait d'une lettre de M. Magellan , membre de la société royale de Londres , à un de ses amis à Paris , sur une machine nommée le Respirateur.* 343

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE.
 COMMERCE.

- I. *Extrait d'une lettre sur le partage des communes , & la division des grandes fermes par petites portions ; par M. Ghilolans.* 348
 II. *Sondes flexibles & conques élastiques.* 356
 III. *Fabrique d'étoffes de soie.* 357
 IV. *Manufacture d'étoffes de soie peintes , & de velours de coton peints ; de nouvelle invention.* 361
 V. *Nouvelle machine pour prendre les loups & les renards , &c.* 362

TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 364

ANECDOTES. SINGULARITÉS. 377

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 381

ITALIE. ibid.

ANGLETERRE. 307

ALLEMAGNE. 318

FRANCE. 425

